

**Maudits soient ceux  
qui nous oublient**

MARX

Adolf

## **Maudits soient ceux qui nous oublient**

A ceux qui ont  
souffert avec moi  
et qui souffrent encore,  
et à ceux qui ne les oublient pas.

Seul celui qui a été privé de sa liberté peut concevoir ce que représente une peine de prison. Après sa libération, il regardera la vie d'un autre oeil, et un grand nombre de choses, que les hommes libres trouvent très naturelles, prendront pour lui une très grande valeur.

S'il a purgé une peine qu'il avait méritée, il se taira après sa mise en liberté et essaiera de reprendre sa place dans la société humaine.

Mais un homme que l'on a privé injustement de sa liberté ne peut pas se taire, et il n'en a pas le droit. Il faut qu'il dénonce le crime commis contre la dignité humaine, non pas pour exiger qu'on le plaigne et qu'on ait pitié de lui, mais pour contribuer à ce que les relations de tous les peuples entre eux, à l'échelle mondiale, rendent la vie plus humaine et la terre plus pacifique.

Des gouvernants ont fait de justice et de liberté. Cependant, malgré les endurées, je ne veux pas de nombreux Guinéens ont fondre mon solide espoir comme neige au soleil. souffrances que j'ai éprouver de haine, car été bons avec moi.

## Maudits soient ceux qui nous oublient



## **Maudits soient ceux qui nous oublient**

22 novembre 1970 – Je me rends aujourd'hui avec mon nouveau canot à moteur à l'ue de Roume, à 30 km de Conakry, où la plupart des Européens de Guinée se retrouvent le dimanche pour pêcher, sur leurs bateaux, le long des cotes de l'ue. Les propriétaires de ces bateaux disposent chacun d'une simple hutte que les indigènes de l'ue construisent à chaque saison avec des branches de palmiers laissant bien circuler l'air. Nous, Européens, nous nous sentons bien sur cette île car nous y passons nos dimanches entre amis à pêcher des barrakoudas et le tarpon, long de deux mètres environ, à faire du ski nautique, à nager, à jouer au waterpolo et à la balle au poing. Nos petites huttes n'ont pour tout mobilier que des tables et des bancs. Les femmes y servent les repas préparés à la française par les boys indigènes. J'apporte moi-même de la brasserie un tonnelet de bière et de la glace, et ceux qui en ont envie viennent se servir dans ma hutte. Ces dimanches sont pour nous particulièrement agréables car nous pouvons nous comporter de façon tout à fait décontractée et discuter entre Européens, si bien que ces quelques heures constituent une détente physique et morale. Ce 22 novembre 1970 donc, ne me doutant de rien, je me rends au Club Nautique Américain et demande aux employés de mettre mon canot à l'eau ; ceux-ci me répondent "Soyez prudent, Monsieur, il y a des combats. Vous feriez mieux de rentrer chez vous."

Je rencontre encore plusieurs Européens qui sont venus au Club Nautique dans le même but que moi. Nous apprenons que des Guinéens en exil et des Portugais ont débarqué pendant la nuit avec des canots à moteur, que le comte Ture Ulf von Tiesenhausen, industriel allemand, a été tué, et qu'un Allemand de l'Est a été très grièvement blessé. Nous apprendrons plus tard que ce dernier est mort à l'hôpital, une panne de courant ayant obligé les chirurgiens à interrompre l'opération commencée.

## **Maudits soient ceux qui nous oublient**

On nous dit également qu'un employé des Postes Allemandes, Monsieur Deuringer, est blessé. Ce dernier, qui habite une maison en bois près du palais présidentiel de Belle-Vue, avait entendu du bruit et ouvert sa porte. Il avait son enfant dans ses bras et sa femme, alarmée, l'avait rejoint. Une grenade à main éclata subitement tout près d'eux et les blessa tous les trois sérieusement. L'homme, qui avait été le plus gravement touché des trois, reçut les premiers soins des médecins locaux, dans la mesure de leur possible.

Deux jours plus tard, je suis à l'aéroport de Conakry où j'aide personnellement à lui trouver une place dans le premier avion régulier en partance. Le blessé est couché sur une échelle car il n'y a pas de civière de disponible. Un médecin s'occupe de lui dans l'avion.

On s'apercevra plus tard qu'une fillette bulgare de douze ans a également trouvé la mort dans la fusillade.

Plus tard, j'apprends que des combats ont eu lieu sur notre presque-île, c'est-à-dire à Conakry, la capitale. Cela m'explique les bruits que j'ai entendus la nuit et que j'avais pris pour un orage. Ces combats nocturnes ont mis aux prises 300 assaillants et les soldats guinéens qui montaient la garde. Les Portugais veulent délivrer un groupe de leurs compatriotes que "l'organisation de libération PAIGC" a fait prisonniers en Guinée-Bissau et emmenés à Conakry ; ils y arrivent d'ailleurs. Le petit groupe de Guinéens en exil veut, lui, renverser Sékou Touré.

Le combat proprement dit ne dure qu'un jour. Pris de panique, les soldats guinéens -totalement dénués d'expérience- et la milice tirent sur tout ce qui bouge, même sur les leurs, ce qui explique le nombre élevé de morts plus de trois cents. Radio-Conakry annonce la reprise du travail pour le jour suivant afin que tout fonctionne à nouveau normalement.

Quelques jours plus tard, je me rends à la douane afin de dédouaner et réceptionner les produits destinés à la brasserie.

C'est alors que le douanier m'annonce que ni lui ni ses camarades ne veulent franchir l'enceinte du port jusqu'à nouvel ordre, car trois de leurs collègues ont été abattus en plein travail par la milice présente à cet endroit.

Le jour de l'attaque, des blindés ont tiré sur la centrale électrique, et quelques petits batiments ont été endommagés.

Les assaillants ont mis le feu à la résidence du Président à Belle-Vue. Ce batiment, construit pour Sékou Touré, Président de la Guinée, lui a été offert par le Président Lubke au nom de la République Fédérale d'Allemagne.

Les dégats matériels causés par les émeutes de ce dimanche matin sont minimes et on aurait pu remettre les batiments en état à peu de frais. Pour des Européens qui ont vécu la dernière guerre, c'est une bagatelle.

Ces événements incitent le Dr. Lanckes, ambassadeur d'Allemagne Fédérale, à mettre sur pied un plan d'évacuation pour le cas où la situation viendrait à se détériorer. Ce plan, qui sera malheureusement pris plus tard pour un "plan d'attaque", conseille de quitter la Guinée par la route du Sierra Leone ou de se réfugier sur l'un des bateaux allemands mouillés en rade de Conakry. De plus, il donne la liste des compagnies de navigation aérienne desservant l'aéroport de Conakry de façon régulière ainsi que la liste des ressortissants allemands vivant en Guinée et qu'il faut prévenir en cas de crise, avec indication du numéro de téléphone et, dans la mesure du possible, du groupe sanguin.

La Guinée possède de nombreux avions de combat de type Mirage, mais seuls trois d'entre eux sont en état de décoller ; les autres sont des attrapes. Cependant, aucun avion n'interviendra pour repousser les assaillants qui réussissent à libérer plus de 25 prisonniers africains et portugais de la prison de Boiro. A Conakry, l'atmosphère est aussi lourde qu'avant un orage. Les diplomates gardent le silence ou

## **Maudits soient ceux qui nous oublient**

essaient de calmer les Européens, leur conseillant de ne pas s'affoler et de ne pas partir précipitamment.

A ce moment-là, je suis persuadé que l'on vient de découvrir un nouveau complot contre le Président et qu'il réagit à nouveau avec fermeté afin que l'on ne puisse jamais le montrer du doigt en disant "C'est l'ancien Président de la Guinée".

Les prisons guinéennes se sont remplies de prisonniers politiques membres du gouvernement ont été exécutés.

régulièrement et meine des J'ai beaucoup trop peu le sens de la politique pour réfléchir sur ce qu'affirment mes amis les complots ne seraient, d'après eux, qu'un prétexte du régime pour se maintenir au pouvoir et il faut des boucs émissaires pour camoufler le népotisme du Président qui est aussi Directeur de toutes les entreprises d'Etat. Un de mes amis déclare

"Les Français ont commis une grave erreur. Ils ont donné beaucoup d'argent à Sékou Touré, mais ils ont oublié de lui donner un titre à la fin de ses six années d'école primaire. Son complexe vis-à-vis des intellectuels rend ce dictateur peureux et ses réactions inattendues".

Dès maintenant le couvre-feu est décrété de 22h à 6h du matin. En ville sont érigées des barricades où la milice, l'armée, la police et la gendarmerie montent la garde 24h sur 24, arrêtant les véhicules, contrôlant les papiers, ouvrant les coffres et fouillant les voitures. Les personnes qui se trouvent encore dans la rue après 22h sont conduites au poste et ne sont souvent relâchées que le jour suivant. Il faut cependant préciser que l'on est poli avec les Européens et qu'on leur offre du café et un morceau de pain frais.

La situation se normalise au bout de quelques jours. Nous pouvons reprendre le travail comme à l'accoutumée. Chacun vaque à ses occupations comme s'il ne s'était rien passé.

## **Maudits soient ceux qui nous oublient**

Cependant, une certaine tension règne dans les milieux informés, et cette tension nous gagne lentement, d'autant plus qu'Hermann Seibold, spécialiste allemand de l'aide au développement et membre de l'oeuvre chrétienne des villages de jeunesse, est emprisonné à Boiro l'avant-veille de Noël. Sa qualité d'ami du Président ne lui confère aucune immunité.

Un avion de ligne régulier de la SABENA nous apporte néanmoins à temps les produits de Noël et nous fêtons cette fête en famille, à l'allemande, selon la coutume en usage chez les Blancs vivant en Afrique.

La matinée du 28 décembre 1970 est marquée par l'arrestation de quelques ressortissants allemands. On leur enjoint de quitter le pays par le prochain avion et de n'emporter que peu de bagages. Cela pose quelques problèmes car les femmes sont prises au dépourvu et la plupart des enfants sont en classe lorsqu'on va chercher leurs pères à leur lieu de travail. Les trente coopérants allemands n'ont que quelques heures pour faire leurs bagages, l'avion régulier décollant de Conakry vers 22 heures.

Entre-temps, on apprend que le Dr. Lanckes, Ambassadeur d'Allemagne, a reçu l'ordre de quitter le pays. A peu près au même moment, on annonce l'ouverture d'une ambassade de la République Démocratique Allemande. Tout cela renforce évidemment l'atmosphère de départ et chacun se croit obligé de mettre ses biens en sécurité. En fin d'après-midi, tous les Allemands sont à l'aéroport et attendent le départ de l'avion.

Je suis étonné de constater que l'on ne m'a pas demandé de quitter le pays. Je ne peux pas et je ne veux pas partir car, quelques jours auparavant, j'ai publié dans le seul journal guinéen édité "Horaya" (Liberté) la date de la réunion du Conseil d'Administration, fixée au 29 décembre 1970 à 10 heures du matin. A cette occasion, j'attends la venue de plusieurs membres de la direction générale de notre consortium de Paris et de Dakar, qui doivent arriver par le vol d'AIR



AFRIQUE. Dans la soirée, je me rends en voiture à l'aéroport afin de les accueillir, et veux profiter de l'occasion pour faire mes adieux à l'Ambassadeur d'Allemagne, Dr. Lanckes, et sa famille ainsi qu'à d'autres ressortissants allemands.

Ce n'est que peu avant mon arrivée que je m'aperçois que l'aéroport est cerné par l'armée et que les voies d'accès sont bloquées par plusieurs barrages de milice. Les forces de l'ordre barrent la route et déclarent que l'accès de l'aéroport est interdit à toute personne étrangère au service.

Je connais les forces de l'ordre, et j'ai toujours eu libre accès à l'aéroport de Conakry, de même qu'à la piste, mais ce soir les agents de police font montre d'une étrange réserve. Ils expliquent pour leur décharge qu'ils doivent strictement respecter les ordres reçus et ne faire aucune exception.

Je ne rencontre que Messieurs Leewalter et Feigt, tous deux membres de l'Ambassade Allemande. Ces derniers m'annoncent que la Guinée procède à l'expulsion de tous les ressortissants allemands, y compris les Allemandes mariées à un Guinéen ou à un ressortissant d'un autre pays. J'aperçois à travers une vitre les nombreux Allemands qui attendent le départ de leur avion.

Ils me font des signes, les mains croisées au-dessus de la tête. Plus tard, je repenserai souvent à cette minute.

Je réponds aux au-revoirs de ces hommes et de ces femmes avec lesquels j'ai passé des années à Conakry, sans me douter que ce geste prendra plus tard dans mon souvenir l'aspect amer d'un dernier adieu.

Puis je regagne ma demeure, non sans passer de nombreux barrages de police, et dis à Amadou, le boy qui est depuis plus de dix ans à mon service "Je crois que l'on expulse tous les Allemands. Je partirai sûrement dans deux jours avec le



prochain avion". Je peux lire un témoignage de sympathie sur son visage. Sans un mot, il va chercher ma valise en aluminium, l'époussette, y vaporise un insecticide, et je le regarde y entasser l'une après l'autre les affaires qui me tiennent le plus à coeur. Ce faisant, ~il me dit "Monsieur, que ferai-je quand vous ne serez plus là ? Si on vient vous chercher, n'allez avec personne. On n'aime plus les Européens".

Je lui demande, chose que je rie fais jamais d'habitude "Que veux-tu boire ?". Il me demande un coca, et je me sers un triple whisky allongé d'un demi-litre de soda, comme si j'avais le pressentiment que j'allais avoir besoin de toutes mes forces dans les heures à venir. Vers 23h, Amadou me quitte en me disant qu'il finira mes bagages le lendemain. Je me rends dans ma chambre et vide mes poches, comme à l'accoutumée, avant de me déshabiller et de me coucher.

A ce moment, on sonne. Tout en me rhabillant, je me dirige vers la porte et vois un Africain, nommé Guichard, que je connais déjà. Il me dit "A. partir d'aujourd'hui, c'est moi le ministre de l'Intérieur. Au nom de la Révolution, je vous arrête." Je lui demande "Pourquoi m'arrêtez-vous ?", ~ mais il ne répond pas. Je lui dis que je voudrais au moins aller chercher quelques cigarettes, mon briquet et mon mouchoir, mais il ne me le permet pas et en vient aux mains après avoir appelé à l'aide deux soldats armés. A trois ils me tirent de force de la maison et m'emmènent à la voiture, de marque Moskovitch, garée non loin de là. C'est alors que je m'aperçois que ma maison est cernée par les hommes de la milice, mais ces derniers ne sortent de leur cachette que lorsque j'ai pris place dans la voiture. Les hommes montent dans une autre voiture demeurée cachée jusque-là.

Notre voiture et le véhicule l'accompagnant se rendent au camp de prisonniers de Boiro, à Conakry. Là, on me fait aussitôt comparaître devant une commission d'une vingtaine d'hommes environ. Je reconnais parmi, eux le frère de Sékou Touré,

Ismael Touré, bien connu pour sa haine des Blancs. Il y a quelques semaines à peine, il a visité la brasserie SOBRAGUI que je dirige et est ensuite venu prendre un verre chez moi. Malgré cela, il me demande maintenant : "Etes-vous le directeur de la brasserie de Guinée ?" Puis il veut savoir mon nom. Je lui demande en retour "Pourquoi suis-je ici ?" Mais il rie me répond pas et se contente d'ordonner : "Emmenez-le L' Plusieurs soldats m'emmènent dans une jeep qui nous conduit au camp B. J'y suis accueilli par les gardiens du camp, et un lieutenant me donne l'ordre de me déshabiller entièrement.

On note minutieusement tout ce qui est en ma possession un paquet de cigarettes ne contenant plus qu'une GAULOISE, une montre-bracelet en or, le permis de conduire. Les gardiens sont étonnés de constater que je n'ai pas un sou sur moi.

Ensuite, on fait la liste de mes vêtements. Les gardiens prennent leur rôle au sérieux et exécutent leur tâche avec ardeur. Puis, l'un d'eux s'agenouille derrière moi et examine même mon bas-ventre pour voir si j'y ai caché quelque chose. Enfin, les hommes me fouillent les cheveux et la barbe, soi-disant pour voir si je n'y ai pas caché de bagues.

Après la fouille, l'un des gardiens me donne un short bleu. Ce dernier s'avère être trop étroit, si bien que je ne peux pas le fermer et dois me promener à moitié nu, ceci à la grande joie des gardiens. Le lieutenant Sylla ordonne qu'on me conduise à la cellule 35. Cette cellule fait quatre mètres de long, deux mètres de large et quatre mètres de haut. Ce n'est en fait qu'un sol de ciment avec des murs de pierre grise et un toit de tôle ondulée. Dans un coin, le mur est percé d'un trou laissant passer un tuyau.

Le soldat qui me conduit à ce cachot m'explique encore comment satisfaire ici mes besoins naturels. Puis, j'entends la porte se refermer. Me voilà seul.

Il me faut un moment pour que mes yeux s'habituent à l'obscurité et que, accroupi sur le sol, je puisse examiner mon nouvel environnement.

Il doit être minuit. Les événements qui ont suivi mon départ de la maison sont bouleversants, il est vrai, mais je n'ai absolument pas peur. Je suis certain que l'on va me relacher rapidement et que tout s'avérera être une erreur, car je ne suis conscient d'aucune faute, ni politique ni criminelle. De toute évidence, je ne devrais rester dans ce "logement" que quelques heures.

C'est maintenant la troisième fois que l'on m'emprisonne en Guinée. Les deux premières fois, mon arrestation s'était révélée être une erreur, et chaque fois les ministres étaient venus en personne me faire des excuses. Le consul d'Allemagne était venu me voir et m'avait apporté cigarettes, journaux et nourriture, si bien que je n'avais jamais eu l'impression d'être abandonné. Aussi, riche de cette expérience, ma présence dans cette cellule froide et sale rie provoque en moi aucune peur.

Le lendemain matin, un gardien ouvre brutalement la porte et je m'aperçois qu'il fait déjà jour. Jusque-là, je n'ai pas pris conscience du fait que ma cellule n'a pas de fenêtre. Seuls deux petits trous d'aération de dix centimètres sur quinze et situés à trois centimètres et demi de hauteur laissent passer un peu de lumière, de même qu'une fente, d'une hauteur de deux doigts, sous la porte.

Le gardien me demande comment je vais. Je -m'étonne que l'on puisse poser une telle question à un homme se trouvant dans cette situation. Un autre gardien m'enlève mon short en me disant

"Tu es trop gros pour ce short, le tailleur va t'en faire un autre". Et me voilà nu sur le sol de ciment.

Un peu plus tard, j'entends du bruit dans la cour de la prison. Je m'étends devant la porte et risque un oeil sous la fente. Je vois

que les gardiens distribuent des baguettes de pain et en donnent aux prisonniers un morceau large comme la main. Puis, j'entends crier : "Café au. lait" sur un ton ironique ; je vois que l'on ouvre les portes et que l'on distribue du café noir. Ma cellule, par contre, reste fermée.

Je frappe à la porte, car je crois qu'on m'a oublié. Mais je n'obtiens pas de réponse. J'entends les gardiens se moquer de moi.

En voyant tomber des miettes de craie, je pense que l'on écrit quelque chose sur ma porte. Je vois un gardien écrire un grand "D" sur l'une des portes en face de ma cellule et y ajouter la date 28.12.70 en dessous. Ce n'est que quelques jours plus tard que j'apprendrai ce que signifie cet horrible "D". C'est la première lettre du mot "diète", ce qui, dans ce camp de prisonniers, signifie qu'à partir de ce jour le prisonnier n'a plus le droit d'avoir ni nourriture, ni eau, ni vêtements, sans parler d'un lit, d'un drap, d'une couverture ou même du luxe d'un vase de nuit. Mais cela, je ne le sais pas encore à ce moment-là. C'est pourquoi je continue à essayer d'attirer l'attention sur moi chaque fois que l'on donne à manger aux autres prisonniers. C'est le cas à dix heures du matin, moment où l'on distribue à chaque détenu un litre d'eau, puis vers midi et le soir, lorsque - les gardiens déposent une assiette de riz devant chaque porte. Mais la porte de ma cellule reste fermée.

Chaque heure me semble être une éternité.

La soif me torture. Je suis couché sur le sol et recherche les endroits les plus frais. Comme au cours des nombreuses années que j'ai passées en Afrique, mon organisme s'est habitué à vivre dans des pièces climatisées, j'ai peine à supporter la chaleur de cette petite cellule. Mais je n'ai pas faim.

On ouvre ma porte à plusieurs reprises. On me dit "Bonjour, comment ça va ?", ce que je considère comme de l'ironie. Je reste couché sur le sol et ne me retourne plus. La porte se referme. On se moque de moi, on rit, et puis je me retrouve à

nouveau seul dans l'obscurité et regarde par la fente de la porte.

Je fais mes besoins dans le coin, comme on me l'a conseillé le premier jour. Tandis que, du matin au soir, le soleil africain tape sans pitié sur le toit de tole ondulée, les excréments et l'urine qui stagnent répandent dans l'air une odeur insupportable dont l'intensité augmente d'heure en heure. J'ai des démangeaisons par-tout, je suis baigné de sueur, je commence à me gratter.

Comme je suis constamment dans l'obscurité, je ne peux pas voir que ce sont des puces, des punaises et des poux qui m'importunent constamment. Des souris traversent ma cellule. Elles ne me font pas peur, mais je vois aussi des ombres courir le long des murs. Je veux en attraper une, un rat se manifeste bruyamment. Cela m'impressionne beaucoup et me fait penser aux histoires certifiant que des rats affamés ont attaqué des hommes.

Quand le soir tombe, un gardien allume la lumière de l'extérieur. J'apprendrai plus tard qu'elle bruie toujours de 18h à 22h. Quatre jours et quatre nuits s'écoulent. Le cinquième jour au matin, un gardien ouvre la porte et me donne un quart de litre de café brulant en disant : "Ferme ta gueule."

En regardant par la fente de la porte, je constate que les soldats appartiennent à des troupes d'armes différentes : la gendarmerie, reconnaissable à ses épaulettes vertes, la police aux épaulettes noires, la milice populaire, la garde républicaine aux épaulettes bleues et l'ex-garde présidentielle aux épaulettes blanches. Il y a en plus des gardiens non gradés, ce sont probablement les gardiens de prison professionnels. Le "chef de poste" est, en sa qualité d'adjudant, le plus haut gradé.

Au soir du cinquième jour, la porte de ma cellule s'ouvre brutalement et on me crie : "Viens". A ce moment, j'ai encore le sens de la pudeur, c'est pourquoi j'essaie tant bien que mal de recouvrir de mes mains ma nudité, ce qui arrache à mes gardiens un sourire méchant. Cette joie maligne augmente

encore lorsqu'ils m'accompagnent sur le chemin non goudronné qui mène à la sortie de la prison.

A la sortie du camp, j'aperçois une voiture de la prison. On me donne de nouveau un short trop petit et une veste, trop petite elle aussi. L'un des gardiens en arrache les boutons sous mes yeux. On arrache également la poche de derrière.

Le véhicule me conduit au bâtiment qui héberge une commission composée de quinze membres environ. Son président est Ismael Touré, frère du Président. Il me promet de me laisser quitter le pays sans aucune difficulté si je l'aide à compléter les aveux qu'ont faits d'autres prisonniers.

Je ne sais pas du tout de quoi il s'agit. Je n'ai absolument aucune idée de ce qu'il veut de moi. On me demande de quelle organisation je fais partie, si je suis payé par la République Fédérale Allemande, et combien d'argent je reçois par mois pour cela. Puis on veut savoir ce que je gagne dans ma firme et ce que mes taxis me rapportent.

Je n'ai aucune difficulté à répondre aux dernières questions ; pour les autres, je ne peux répondre que d'un signe de tête puisque je ne suis membre d'aucun parti et ne me suis jamais engagé politiquement.

On me demande ensuite si ma firme paie des hauts fonctionnaires et des petits employés pour qu'ils travaillent contre le gouvernement guinéen. Sur ce point, me dit-on, la commission possède des preuves et des dépositions et me conseille de ne pas nier. Mais je ne peux répondre à ces questions qu'en disant la vérité, ce qui déçoit ces messieurs.

Je n'ai pris la direction commerciale de l'unique brasserie de Guinée qu'il y a six mois. La brasserie possède un capital en banque de 800 millions de francs guinéens, soit environ 16 millions de nouveaux francs français. Les membres de la commission essaient de me rendre responsable du fait que la brasserie n'a pas fonctionné pendant des mois. Je leur explique, preuves à l'appui, que l'on ne m'a accordé aucune devise pour me procurer les pièces de rechange nécessaires à la réparation



des machines vétustes de mise en bouteille, ou pour acheter les produits bruts tels que malt et houblon. Mais ces messieurs ne veulent rien savoir. Au contraire, ils considèrent cet incident technique comme un sabotage de ma part.

J'avoue que les machines de mise en bouteille qu'on nous avait données auraient du être mises à la ferraille il y a vingt ans. Ma société les a fait démonter dans ses succursales africaines de Casablanca et de Dakar (où elle produit de la limonade, des blocs de glace et la bière Storck) sous prétexte que ces machines n'étaient plus bonnes à rien. Elle les a fait remonter ensuite à Conakry comme s'il s'agissait de machines neuves. Dans les bilans qu'on a présentés aux actionnaires européens et au fisc guinéen, cet "achat" apparaît facturé à son prix normal. Combien de fois n'ai-je pas réparé moi-même les machines à laver les bouteilles. Combien de nuits ai-je passées avec mes collègues sous les machines de mise en bouteille pour essayer de les réparer avec des pièces de rechange que nous avons fabriquées nous-mêmes. De temps en temps, on nous accordait des devises. Mais la direction du Konzern (nom actuel FUSION DES SOCIÉTÉS BRASSERIES ET GLACIÈRES INTERNATIONALES ET SOGEPAL, 33, Avenue de Wagram, 75017 Paris) profitant alors de l'ignorance des autorités guinéennes, je n'obtenais qu'une partie des pièces de rechange commandées en échange de grosses sommes d'argent. La direction du Konzern, aussi bien à Paris qu'à Dakar, me facturait également le malt et le houblon à un prix bien supérieur au prix réel. Une fois, par exemple, lorsqu'une livraison de pièces de rechange arriva, je m'aperçus que j'aurais pu acheter pour le prix indiqué deux machines de mise en bouteille neuves. Devais-je maintenant supporter les conséquences de ces transactions douteuses de la direction, alors que ceux qui avaient empoché l'argent étaient en sécurité à l'étranger ? A plusieurs reprises, je m'étais plaint personnellement de ces escroqueries auprès de la direction du Konzern. J'en avais parlé à M. Fèvre, Président du Conseil d

'Administration, M. Meuret, Directeur Général, et avec M. Gauthier, le Directeur Technique. Ils m'avaient cependant répondu tous les quatre, indépendamment les uns des autres "Mais, M. Marx, avec quoi croyez-vous que nous allons payer nos actionnaires ? Cet argent sert aussi à payer la partie de votre traitement qui est virée en France. C'est une chose que nous ne pourrions pas vous garantir autrement. Vous savez bien vous-même que la Guinée n'autorise qu'occasionnellement un virement à l'étranger !" J'étais jeune, et je me laissai convaincre. D'ailleurs, M. Fèvre ne me laissa aucun doute à ce sujet : si je ne me sentais pas capable d'occuper ce poste de confiance, je n'avais qu'à chercher une autre place. En outre, la direction générale de Dakar s'occupa désormais de toute la comptabilité et de l'embauche des Guinéens travaillant dans mon bureau.

Pour éviter qu'un indigène n'accède à un poste élevé, on m'avait donné des instructions strictes je n'avais le droit d'engager, dans le domaine technique, aucun Guinéen sachant lire et écrire. La brasserie devait absolument rester aux mains des Européens.

Lorsqu'un jour, ne pouvant vraiment pas faire autrement, j'engageai une secrétaire guinéenne et lui accordai les mêmes avantages qu'à ma collaboratrice précédente, qui était Européenne, cela me posa de gros problèmes avec M. Meuret, Directeur Général de la brasserie. Il m'avait tout d'abord fait des compliments sur son travail, mais changea brusquement d'avis lorsque, de passage à Conakry, il s'aperçut qu'il s'agissait d'une Africaine.

Le cas de conscience le plus grave auquel j'eus à faire face fut provoqué par le manque total d'aide de la direction lors d'une épidémie de choléra. Certains employés africains, qui travaillaient directement à la fabrication de la bière et qui constituaient donc une source potentielle d'infection, avaient été atteints par la maladie. Je me trouvais donc dans une

situation à laquelle je n'avais pas été préparé en tant que maitre-brasseur. Si je cessais la production, le gouvernement me ferait aussitôt arreter. Que devais-je faire ? Je ne POUVAIS PAS demander conseil à un médecin local, car officiellement le choléra n'existait pas. Je m'adressai donc à la direction de la société à Dakar, mais n'obtins aucune réponse. Aujourd'hui, je sais que le bacille du choléra est rendu inoffensif au cours du procédé de pasteurisation de la bière. Lorsqu'à cette époque je demandai par télégramme, par téléphone et par télex des médicaments pour mes 120 employés, on ne m'envoya des médicaments que pour les Européens. Je téléphonai alors à M. Gauthier qui me répondit "Qui va payer ces médicaments ?"

Je ne peux pas -et ne veux pas- nier tous ces faits devant la commission qui m'interroge. Au moment de mon arrestation, la brasserie fonctionne de nouveau. Il en sort 30.000 bouteilles par jour. La bière est une denrée rare en Guinée. Mais mes explications ne semblent pas convaincre ces messieurs. Ils continuent à m'accuser de sabotage et, en outre, d'attentat contre le peuple guinéen -au moyen de bière empoisonnée. J'ai du mal à prendre cette accusation au sérieux, je la trouve vraiment trop grotesque. J'en ris donc et leur explique que j'aime bien boire ma bière et que j'aime ma profession plus que tout au monde, si bien que ces incroyables accusations sont absolument dénuées de fondement. Après tout, je travaille ici depuis sept ans. J'ai appris à chacun de mes 120 employés africains le fonctionnement des différentes machines de la brasserie, et j'ai complété leur formation par des cours réguliers concernant la partie technique de l'entreprise. Ces messieurs me posent ensuite des questions concernant le domaine commercial de la brasserie. Je réponds que je m'en occupe très peu moi-même car j'ai un bon comptable français. Je leur dis aussi que la commission peut contrôler mes livres très facilement, qu'ils sont à la brasserie, ce à quoi ils me répondent : "Même un stagiaire peut falsifier une comptabilité."

Cet interrogatoire épuisant dure des heures. Je suis assis - comme lors de tous mes interrogatoires ultérieurs- sur un tabouret de bois triangulaire qui a pour but de me montrer le niveau que j'occupe par rapport à la commission d'instruction. Un immense accablement m'envahit pendant tout cet interrogatoire. On m'accuse d'être un traître, un putschiste et un saboteur.

L'Afrique donne et prend. Je suis absolument persuadé d'avoir aidé ses habitants dans le domaine professionnel. Je gagne bien ma vie, c'est un fait. Mais celui qui n'a jamais vécu en Afrique ne peut savoir combien la vie est chère ici, surtout lorsqu'on veut vivre à peu près comme en Europe.

Un kilo de pommes de terre ou de tomates coûte quatre dollars, les concombres deux dollars, les bananes un dollar. Dans les pays africains tels que la Guinée, les seules choses bon marché pour les Européens sont les produits alimentaires de base des Africains le riz, le millet, le manioc, les patates douces, l'huile, le sel, le

sucré, le poisson et certaines viandes. Ces produits, cependant, sont souvent trop chers pour la population africaine.

Pendant cet interrogatoire, j'ai le temps d'examiner de plus près les membres de la commission. Ils sont assis en face de moi, sur des chaises rembourrées, derrière une longue table qui, vu son excellente qualité, serait digne d'orner le bureau d'un directeur général, mais qui est mal entretenue. Ils fument, pour la plupart, des cigarettes d'importation que l'on ne peut se procurer en Guinée qu'au marché noir et dont le prix varie entre quatre et six dollars le paquet, selon qu'il s'agit de cigarettes françaises ou américaines.

Devant moi est posée unealebasse, récipient fait avec une écorce de citrouille, remplie de cacahuètes fraîchement grillées dont l'odeur me monte au nez. Mes interrogateurs plongent la main l'un après l'autre dans laalebasse et mangent ces cacahuètes avec un plaisir évident. L'un d'eux a l'idée de commander de l'eau. Il s'en remplit lentement un verre, boit à.

petites gorgées, et jette le reste par la fenêtre ouverte. Je demande qu'on me donne un peu à boire, mais ma demande se heurte aux visages impénétrables de mes interrogateurs, comme si ces derniers n'avaient pas entendu. La langue me colle au palais, je me sens vidé jusqu'à la moelle et pense être arrivé à la fin de ma capacité de résistance physique. Il y a quatre jours que je n'ai ni mangé ni bu. Le seul fait de voir mes interrogateurs manger et boire est un véritable supplice. Je crois devoir informer la commission qu'on m'a supprimé toute nourriture depuis que je suis en prison, ce à quoi Ismael Touré me répond : "Nous avons ici nos propres méthodes, et si vous ne changez pas d'attitude, vous ferez la connaissance de bien d'autres choses."

Bien que ma capacité de résistance ait déjà diminué, je n'arrive pas à prendre cette menace au sérieux. Je suis toujours convaincu que l'on va constater tot ou tard mon innocence. A ce moment-là, rien ne s'opposera plus à ma mise en liberté ni à ma réhabilitation. Il me répugne de croire que la situation peut empirer. La commission garde le silence et Ismael Touré parle au nom de tous "Vous êtes entre nos mains et vous ne pouvez rien faire."

J'ai répondu à toutes les questions de façon conforme à la vérité, cependant je peux lire sur le visage des hommes que je n'ai pas dit ce qu'ils voulaient entendre et qu'ils ne sont pas satisfaits. Finalement ils me disent que "je ne suis pas encore mur".

Trois hommes m'emmènent sur ordre de la commission. On me reconduit au bloc 1 B. Là on m'enlève aussitôt mes vêtements et on me renferme dans ma cellule, numéro 35. Malgré toutes ces horribles circonstances, je suis encore persuadé que mon arrestation va bientôt se révéler être une erreur.

Après cet interrogatoire, je n'ai plus qu'une idée : boire. Pendant les heures qui suivent, je ne cesse de demander de

l'eau à mes gardiens. Je frappe à la porte et crie, mais sans succès. Finalement je cesse de crier pour ménager mes forces. Le lendemain matin de bonne heure, le sous-officier Sylla et deux gardiens viennent dans ma cellule. Ils m'annoncent que la commission a décidé de me donner à manger et à boire. J'aurai un gros bifteck et beaucoup de salade si je suis prêt à répondre de façon satisfaisante aux questions que l'on m'a posées la veille. Je réponds que j'ai dit la vérité et qu'avec la meilleure volonté du monde je n'ai rien à ajouter. Sur quoi le sous-officier Sylla me dit que je n'ai qu'à taper à la porte si quelque chose me revient à l'esprit. Un secrétaire viendra alors faire le protocole de mes aveux.

Il me demande encore sur un ton ironique si j'ai toujours soif et si j'ai même un peu faim, et dit à un autre "Le pauvre n'a même pas de quoi s'allonger, mais dès qu'il sera d'accord pour nous aider par ses dépositions on pourra lui donner tout ce qu'il voudra. Laisse sa porte ouverte." Puis tous s'en vont.

Me voilà donc assis, nu, dans ma cellule, la porte ouverte, et j'essaie d'échapper aux regards des gardiens et des prisonniers qui travaillent

dehors. Je ne peux toujours pas m'habituer au fait d'être exposé sans défense à la curiosité de tous.

Quelques heures plus tard, trois hommes reviennent et me demandent si je suis maintenant décidé à parler. Je leur répète que j'ai déjà dit tout ce que j'avais à dire. L'un d'eux me répond en haussant les épaules "Comme tu voudras, nous ne te voulons que du bien. S'ils viennent te chercher ce soir, tu ne t'en sortiras pas aussi bien. Tu ne connais pas encore nos méthodes. A ta place, je m'arrangerais pour obtenir à boire et à manger." Je comprends la menace cachée, m'accroche cependant à l'espoir d'un traitement équitable.

Je suis couché dans ma cellule et essaie de mettre de l'ordre dans mes pensées. Mon esprit et mon corps se livrent un combat désespéré. D'un côté, l'offre séduisante d'un verre d'eau et d'un peu de nourriture, choses que mon organisme réclame

constamment, de l'autre la nécessité pour obtenir ce soulagement- de faire des déclarations complémentaires et des accusations dénuées de tout fondement. Je ne cesse de me demander ce que ces messieurs attendent de moi. J'ai pourtant répondu avec franchise et sincérité à toutes les questions que l'on m'a posées, dans la mesure où elles concernaient aussi bien le domaine de travail d'un directeur technique de la brasserie que ma propre personne.

Les heures passent sans que mes réflexions aboutissent à un résultat satisfaisant. Je ne cesse d'essayer d'y voir clair. En tout cas, une chose est certaine : je ne ferai aucune fausse déclaration qui pourrait causer la perte d'autres personnes.

A travers ma fente d'observation sous la porte, je vois que l'on change le planton de garde. Lui non plus ne s'occupe pas de moi. Alors je tente ma chance de nouveau en frappant à la porte. Je crie pour obtenir de l'eau. J'entends nombre de mes compagnons de captivité crier d'une voix désespérée : "De l'eau, de l'eau" ou bien "yé,yé". Les uns sont Européens, les autres Africains, mais leurs appels pour avoir quelques gouttes d'eau laissent reconnaître chez tous les mêmes tortures de la soif.

Le soleil africain bruie sans pitié sur les toits de tôle ondulée des cellules, et une fatigue de plomb s'étend sur le camp. Les cris diminuent et finissent par cesser complètement, sans que l'un des gardiens ait jugé bon de mettre fin à ces tourments.

Lorsque la nuit commence à tomber, je sais qu'il est à peu près sept heures, car en Afrique le coucher du soleil a presque toujours lieu au même moment, avec une différence maximum d'une demi-heure au cours de l'année. Il est vrai que le soleil se lève et se couche toujours très brusquement et sans transition ; il n'y a pas d'aurore ni de crépuscule comme en Europe.

La peur m'envahit brusquement, bien que je ne puisse me faire aucune idée de ce qui pourrait m'arriver dans les prochaines heures. Les menaces des officiers me reviennent à l'esprit, et je





me demande s'il ne s'agissait vraiment que de me faire peur. C'est alors que j'entends des pas. La porte de la cellule s'ouvre brusquement, on me jette une veste et un short. Le mot "viens" lancé sur un ton brusque, confirme l'obscur pressentiment que l'on me veut encore quelque chose. Les gardiens m'encadrent et me conduisent de nouveau devant la commission révolutionnaire. Cette fois encore, Ismael Touré en est le président. Il m'accueille avec ces mots : "Nous en avons plein la gueule. Ce soir, vous allez isous cracher le morceau. Nous vous donnons encore une dernière chance de tout régler à l'amiable. Nous comprenons également que vous aimiez votre patrie et que vous vouliez lui rester fidèle. C'est pourquoi nous allons faire sortir tous les membres de la commission à l'exception de trois; ainsi vous pourrez parler en toute tranquillité." Sur ce, les autres membres de la commission, douze environ, quittent la pièce. Ismael Touré est assis en face de moi. Deux ministres lui servent d'assesseurs. Il me répète alors les accusations de la veille, en y ajoutant des détails. Il me demande quel rôle devaient jouer pendant le renversement les firmes allemandes travaillant en Guinée. Il me cite les firmes SIEMENS, PHILIPP HOLZMANN et FRITZ WERNER. Il cite en outre les membres de l'ambassade, des fonctionnaires des PTT allemandes ainsi que des coopérants, le commandant Franz-Josef Clauditz et quelques soldats de l'armée allemande.

Comme preuve que j'entretiens des relations politiques avec les employés des firmes en question, on me présente l'autorisation écrite pour la réception que j'ai donnée au début de l'année pour fêter mon anniversaire et que l'on a trouvée en fouillant mon appartement. Il ne ressort cependant de cette autorisation que le fait que j'ai invité un grand nombre de compatriotes. Je confirme à ces messieurs que je connais tous les Allemands qui vivent à Conakry, mais rejette de façon catégorique l'accusation selon laquelle nos rencontres ont pu avoir un caractère politique. C'est pourquoi j'affirme que je n'ai jamais

utilisé les relations amicales qu'entretiennent les Allemands en République de Guinée pour préparer des attentats politiques contre le pays qui nous accueille. J'essaie de trouver un peu de compréhension chez ces trois hommes en leur expliquant que, pour nous Européens, il n'y a en Afrique que peu de distractions et de variété et que les surprises-parties et les réunions mondaines -qui ont souvent lieu à l'occasion de fêtes de famille ou d'anniversaires- nous permettent simplement d'échapper pour quelques heures à la monotonie de la vie quotidienne et de danser sur de rythmes européens.

"Souvent nième, ces réunions permettaient d'échanger des idées et des propositions concernant notre propre domaine professionnel et dont les répercussions positives profitaient finalement aussi à la Guinée."

L'incrédulité que je lis sur le visage de mes accusateurs me fait comprendre qu'ils n'acceptent pas mes explications. Les ministres affirment avoir des preuves que nos rencontres ont été de nature purement politique, que nous avions pour but de supprimer le président guinéen et de mettre en place un autre gouvernement afin de coloniser à nouveau le pays.

Je ne réussis pas à percevoir toute la portée de ces accusations. Je ne peux que les repousser encore et toujours car elles sont fausses.

Guichard, le Ministre de l'Intérieur, prend alors la parole "Je crois que nous gaspillons de précieuses minutes avec lui. J'en ai assez de voir ce chien se moquer de moi. Conduisons-le dans la chambre de torture pour qu'il comprenne enfin que nous ne sommes pas des nègres idiots. Cet homme a des complexes à notre égard, comme tous les Blancs.

L'autre assesseur essaie de le calmer "Ne t'énerve pas. Montrons-lui d'abord que nous sommes compréhensifs avant de l'emmener dans la chambre de torture. Donnons-lui encore une chance d'avouer et de nous parler de sa participation aux différentes conspirations et à l'attaque du 22 novembre 1970

organisée par la République Fédérale d'Allemagne qui a recruté pour ses forces SS des mercenaires guinéens et portugais vivant à l'étranger.

Je suis étonné de voir avec quelle hypocrisie on ne cesse d'essayer de me forcer à avouer. L'ironie avec laquelle on énumère les accusations contre la République Fédérale d'Allemagne ne m'échappe pas non plus et les accusateurs s'y entendent à merveille pour m'assurer de leur "sympathie", de leur "compréhension pour le combat intérieur qui me déchire : d'un côté trahir mon pays, de l'autre être l'auteur d'actions préjudiciables au pays qui m'accueille..." En même temps, ils me pressent de libérer ma conscience et de leur donner les informations qui pourront nous éviter à tous -y compris à moi-même- les nouveaux malheurs que nous préparent des instigateurs sans scrupules en Allemagne.

J'éprouve des difficultés à suivre ces accusations et ces raisonnements. Mon corps affaibli-je n'ai ni mangé ni bu depuis des jours- n'est plus à la hauteur des circonstances. Un sentiment de vide dans la tête m'empêche d'y voir clair et d'exprimer ce que je pense. J'éprouve l'intense besoin d'avoir un peu d'eau, mais cette fois-ci je n'en demande pas afin de ne pas donner à ces messieurs de la Commission d'Instruction la satisfaction de m'humilier encore une fois.

Puis la tactique de l'interrogatoire change. Ismael Touré pose des questions précises : "A quel endroit l'entreprise FRITZ WERNER et l'Ambassade Allemande ont-elles caché leurs munitions ? Où sont les fusils ? Combien de mitrailleuses a-t-on importées ?" Et sans attendre ma réponse, il affirme "Nous savons très bien que FRITZ WERNER fabrique des armes et des munitions à Berlin et que ses employés ont préparé des explosifs et un grand nombre de fusils à plusieurs endroits de la Guinée en vue de renverser le régime.

Puis, d'un air pathétique, il continue : "Ce n'est qu'à la fidélité de son peuple que le Président doit l'échec de cette tentative de

putsch. Nous avons déjà trouvé plusieurs dépôts secrets d'armes. Mais nous sommes convaincus qu'avec votre aide et vos dépositions nous allons dénicher le reste. N'ayez aucune crainte, si vous faites votre déposition maintenant, vous pourrez quitter le pays sans difficulté. Je vous en donne ma parole d'honneur en tant que ministre et frère du Président et au nom du peuple guinéen." Et il souligne sa parole d'honneur en levant la main droite, comme c'est l'usage chez les Africains.

Je ne peux répondre à ce discours qu'en répétant la vérité, comme je l'ai fait lors des interrogatoires précédents. J'affirme encore mon ignorance et mon innocence en ce qui concerne la conspiration et l'attaque du 22 novembre.

Après un flot de paroles bruyantes, dans lequel les trois hommes rivalisent dans le choix des expressions, on me présente comme preuve le carnet de chèques d'une banque suisse il en ressort que j'ai rempli il y a quelques mois un chèque d'un montant de 1.000 marks. Sur la souche est inscrit le montant en marks et au-dessous la date et la mention "Pour moi-même". Les ministres se réfèrent à la souche de ce chèque et affirment : "Nous savons que le montant n'est pas juste mais qu'il s'est agi d'une somme beaucoup plus importante. Monsieur Seibold a tout avoué. Nous voulons simplement confirmation du montant exact du chèque et de la date à laquelle vous l'avez remis à M. Seibold en paiement de ses menées politiques et du rerutement de membres guinéens pour votre organisation SS."

Ils veulent également connaître la situation de mon compte en banque en Suisse. Lorsque je leur répons que je n'ai sur ce compte qu'un solde de 100 à 200 marks environ, ils bondissent et expriment leur mécontentement en nie couvrant d'injures et en gesticulant.

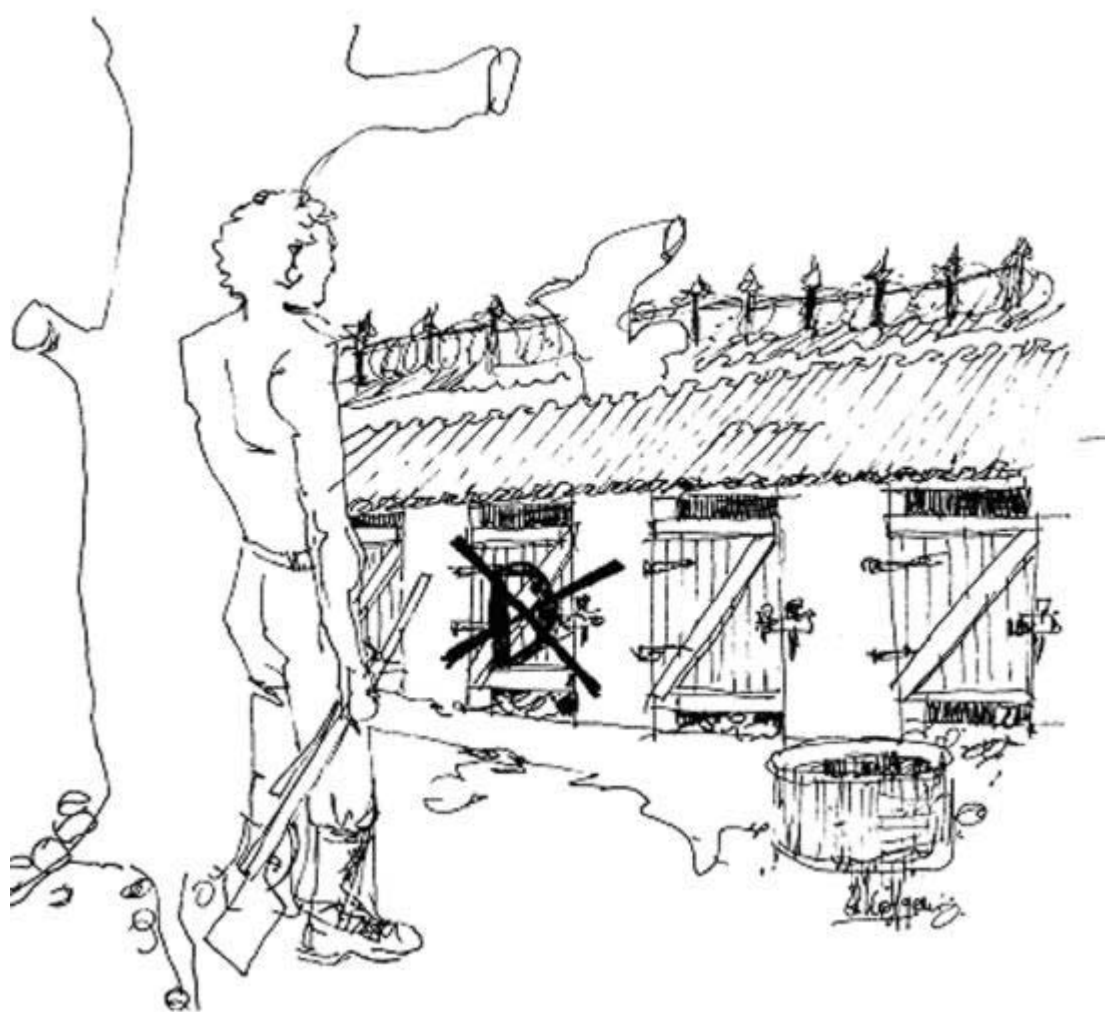
Bien que je sois conscient du fait que je me trouve dans une situation grave, je ne peux m'empêcher de penser qu'ils seraient peut-être devenus rouges de colère s'ils avaient eu la

peau blanche. Car, chez les Africains aussi, la peau change de couleur suivant l'humeur -cela est plus ou moins marqué suivant les individus- niais ces nuances dans la couleur de la peau sont, pour nous Européens, difficiles à percevoir. Comme, d'autre part, les Africains traduisent leur irritation également par des mots et des gestes il ne m'est pas difficile, vu leurs imprécations et leurs mouvements nerveux, de comprendre ce qu'ils pensent de mes réponses. Alors je leur fais une proposition "Si vous ne me croyez pas, je suis prêt à vous établir une procuration pour que vous puissiez vous informer auprès de ma banque à Zurich de l'état de mon compte." Ce à quoi ils répondent : "Ce n'est pas la peine. Seibold a déjà tout avoué, il ne vous sert à rien de nier."

Cela ne laisse pressentir que la Commission d'Instruction qui, à ce que je sais de source sûre, a elle-même des sommes importantes en Suisse, ne me laisse aucune possibilité de réfuter ces accusations. Lorsqu'ils font de nouveau allusion au talon du chèque, je comprends que la Commission veut faire le rapprochement entre la mention "Selbst" -que j'ai inscrite à la main sur le talon du chèque, et de plus avec un grand S, ceci tout à fait par hasard- et le nom de Seibold. Je leur explique que le mot "selbst" signifie "moi-même" et que j'ai établi ce chèque lorsque je me suis acheté un magnétophone au magasin guinéen réservé aux diplomates. Evidemment, on ne me croit pas, et comme mes explications ne correspondent pas à ce que l'on attendait, la colère des trois hommes augmente. Après m'avoir crié de nombreuses injures, menaces et insultes, ils appellent le planton et lui ordonnent de me conduire dans la "chambre technique", la chambre de torture. L'ingénieur Ismael Touré crie aux soldats "Qu'on le mette à la machine jusqu'à ce que ce cochon crache le morceau. Non seulement c'est un cochon, niais il a aussi la couleur de peau d'un cochon."

Un vague sentiment m'envahit, celui d'être à la merci de ces hommes. J'ai pu entendre, au cours de cet interrogatoire, toute

**Maudits soient ceux qui nous oublient**



une gamme d'expressions diverses, depuis la façon élégante et aimable avec toutes ses variations et ses astuces, jusqu'à ce que mes accusateurs finissent par lever le masque et retrouvent le vocabulaire que l'on ne connaît que lorsqu'on fréquente le milieu de la pègre.

Des soldats m'arrachent de mon tabouret et tue tirent hors de la pièce. Je crie de toutes mes forces : "Je n'ai rien fait qui justifie ma présence ici. J'exige qu'on me libère."

On ne me prête plus aucune attention ; ces messieurs de la Commission d'Instruction ont fini leur tâche, maintenant c'est au tour des autres de faire leur devoir et d'obéir aux ordres.

Les soldats tue trament donc hors de la pièce, ils me tirent et nie houspillent jusqu'à la chambre de torture. Je me défends encore une fois avec toute la force qui me reste. Pour arriver à la chambre de torture il faut parcourir 150 m environ. J'aperçois dans l'obscurité les contours d'une petite maison. Là, je suis reçu par de nombreux soldats, si bien que je n'ai pas le temps de regarder autour de moi.

J'apprendrai plus tard que ce soir-là on avait réservé la chambre de torture pour moi tout seul.

Dans la première pièce, on me force à m'asseoir sur une chaise et on me pousse jusqu'à une table. On me donne du papier et un crayon. Un officier me dit d'un ton pressant "C'est votre dernière chance. Vous pouvez écrire vous-même. Si vous ne voulez pas, vous pouvez me dicter votre déposition, c'est avec plaisir que je ferai le travail pour vous."

Lorsqu'il comprend, au bout d'une demi-heure, que cette tentative a échoué, puisque je ne bouge pas, l'officier ordonne au soldat qui est assis sur la table en face de moi et qui est occupé depuis un moment à démêler un câble électrique "Mets-le à la machine. Attache-le bien, ce salaud de chrétien L' Le soldat essaie aussitôt d'enrouler le câble électrique autour de mes bras. En moi, tout se révolte. Je pense : "C'est sûrement un mauvais rêve, ils ne peuvent tout de même pas me brutaliser

!" Ce traitement injuste provoque en moi une indicible colère, et j'essaie de me libérer de l'Af ricain qui demande alors de l'aide. Je ne réalise pas encore que je n'ai absolument aucune chance de m'en sortir, car que puis-je faire, seul contre eux tous ?

Dans la mêlée qui s'ensuit, j'arrive encore à donner quelques coups de poing à l'un des gardiens. C'est un effort de défense dicté plus par les sentiments que par la raison qui fait que je me cabre désespérément. Ils nie traitent injustement, heure après heure, depuis que je suis entre leurs mains, et c'est une chose que je ne peux pas accepter sans réagir.

Cette tentative de défense a considérablement détérioré ma situation. Les soldats sont en colère. Deux d'entre eux me tiennent par les bras, un troisième se met à me battre et un autre me donne des coups de pied. De cette façon, mes bourreaux reprennent le dessus. Ils me forcent à plier les bras, nie passent le cable autour, au-dessus des coudes, et l'attachent dans le dos sous les omoplates. Plus on tire sur le cable, plus le fil de cuivre s'enfonce profondément dans la peau des bras.

Une peur panique m'envahit à la pensée que les soldats vont peut-être brancher ce cable à double fil sur le courant électrique. On m'arrache le peu de vêtements que j'ai encore sur moi. Et on recommence à me poser des questions. Je n'ai rien de nouveau à dire, ce qui amène les soldats à augmenter mes souffrances en tirant davantage sur le cable pour "se rapprocher enfin de la vérité", comme ils disent. Je reçois des coups de poing, des coups de pied, on me frappe sur toutes les parties du corps en me criant avec colère

"Vas-tu parler maintenant, salaud ?"

Comme je ne réponds pas, ils s'arment d'un bout de tuyau en caoutchouc et se mettent à me fouetter avec rage. Ces coups m'arrachent des cris, mais quelqu'un me met un chiffon devant la bouche et nie crie de nie taire.

Jusqu'à présent, je pensais que mes bourreaux s'arrêteraient de me frapper en entendant mes cris. Quelle erreur t Je constate



que les cris et les gémissements de leur victime leur procurent une satisfaction particulière et augmentent encore leur envie de la torturer.

Les coups se font plus forts et plus brutaux. Je sens que les cris épuisent mes dernières forces. Mes bourreaux se rendent compte que ma résistance diminue et qu'une grande faiblesse m'envahit. Mon silence a pour conséquence que les coups s'arrêtent au bout d'un moment. Puis, les membres de la Commission d'Instruction reviennent et me posent les questions que je connais déjà "Qui faisait partie de votre organisation ?" "Quel est le chef de cette organisation ?" "Quels en sont les instigateurs en Allemagne ?"

"Qui, dans cette organisation, est responsable pour la Guinée ?"

"Quels sont les Français, les Libanais et les Syriens qui y sont également impliqués ?" Ma réponse : "Je n'en ai aucune idée. Je ne sais pas de quoi vous parlez" provoque de nouveaux coups du planton de garde, et ce sous le regard des ministres. On envoie l'un des soldats chercher de l'eau, et j'espère que l'on va m'en donner une gorgée. Mais je suis obligé de constater que l'on me verse cette eau sur les bras pour que le cable puisse pénétrer plus profondément dans la peau. Le sang, qui ne peut plus circuler, rend mes mains et mes avant-bras tout bleus.

Je vois l'expression de leur visage et cela me fait penser à ces écoliers qui s'appliquent à faire leurs devoirs pour recevoir les éloges de leur maître. Des bribes de conversation me parviennent aux oreilles : "Arrête-donc, tu ne vois pas que ses bras et ses mains sont tout bleus ? Si seulement ce salaud se mettait à parler t J'en ai marre, moi aussi. Tu crois que ça m'amuse ?"

Dés que leurs visages, luisants sous l'effort, se rapprochent, je sens leur haleine à forte odeur d'alcool. Lorsqu'ils s'accordent à nouveau un peu de repos, je constate que mes mains et mes bras sont engourdis et insensibles.

Je profite de ces interruptions pour examiner la pièce où je me trouve et je m'aperçois que la porte d'entrée est en fait une porte double. La porte intérieure, qui ressemble à une petite barrière de bois, est fermée. Derrière se trouve un rideau mince qui permet à messieurs les ministres de se cacher : cela leur évite de respirer l'air fade qui sent le sang et la sueur froide, et les met à l'abri des moustiques ; ils peuvent ainsi profiter de l'air frais venant de la mer qui n'est qu'à une centaine de mètres environ. Les chefs, assis dans l'obscurité, regardent -sans être vus- dans la pièce éclairée et peuvent ainsi accélérer de temps à autre le rythme de travail des bourreaux, puis se montrer et continuer eux-mêmes l'interrogatoire et les tortures de façon encore plus brutale.

La pièce est maintenant remplie d'une trentaine d'hommes. Chacun donne son avis. J'entends

"Tue-le t" et "Est-ce là le peuple le plus noble de race blanche pour lequel se prennent les Allemands ?"

L'un d'eux a une idée : "Tramez-le dans cette cette pièce" dit-il en montrant une porte en métal, basse et étroite, que l'on peut fermer hermétiquement. Un gardien m'apprendra plus tard que c'est une chambre d'asphyxie. Certains soldats veulent m'y entraîner, d'autres au contraire m'en éloignent. Ils crient : "Non, pas encore." Un tumulte s'ensuit entre les bourreaux.

Aujourd'hui, je sais qu'il ne s'agissait pas uniquement de me faire peur. L'idée de me trainer dans cette pièce était au contraire très sérieuse. Sékou Touré rapportera plus tard, lors d'une manifestation au stade de Conakry, que Fodéba Keita, l'ancien Ministre de l'Intérieur, a exterminé 300 "ennemis de la révolution" dans cette chambre d'asphyxie ; mais il ne dira pas qui lui en avait donné l'ordre. Keita sera finalement exécuté. Je crois que ce qui m'a sauvé la vie ce soir-là, c'est le fait que mes bourreaux n'aient pu se mettre d'accord.

Ils recommencent à me battre. Le nième interrogatoire se déroule, les questions se succèdent comme une décharge de

mitrailleuse. A des questions absurdes telles que "Depuis quand êtes-vous membre des SS nazis V", je réponds par une nouvelle question "Que veut-dire SS ?" Réponse "Je crois qu'il n'est pas encore mur."

Quelques instants plus tard, on me jette sur le sol et l'un des soldats me met des pinces aux oreilles. Un autre apporte un petit appareil dont il se met à tourner la manivelle. Au même moment, je sens le courant électrique me traverser la tête. Des étoiles dansent devant mes yeux. J'ai réussi à voir quelques instants plus tôt que ce petit appareil est alimenté par quatre piles de 1,5 volts chacune. Je sais que 6 volts ne suffiraient pas pour mettre une vie en danger. Cela me donne des forces, je serre les dents et j'attends.

L'un des gardiens me tient par les cheveux car, en remuant la tête à droite et à gauche, j'ai détaché une pince de l'oreille.

Je ne sais pas combien de temps dure ce supplice ; je n'ai absolument aucune idée du temps, aucun moyen de le mesurer, mais dans une telle situation les minutes durent une éternité. A un certain moment, je m'évanouis.

Lorsque je reprends connaissance, trois hommes me transportent hors de la chambre de torture et me jettent dans une jeep russe. J'entends encore l'un des ministres crier "Attache-lui un bout de tissu." Aussitôt, un soldat apporte un morceau de mon short et nie l'attache autour de la taille en guise de pagne.

La jeep me ramène au camp avec trois surveillants. On me conduit dans la cabane du gardien et un infirmier essaie de détacher le câble qui m'entoure les bras. C'est très difficile les bras ont tellement enflé que la chair enserrait complètement le câble. Lorsqu'on a enfin réussi à l'enlever, un gardien me tape sur les endroits tuméfiés en disant : "ça alors, mais qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Tache de faire circuler ton sang de nouveau." Ses coups partent d'un bon mouvement et ont pour but d'activer la circulation du sang. Il ne cesse de remuer mes bras et mes mains, il appuie sur mes avant-bras et me fait

comprendre que je devrai continuer ces exercices dans ma cellule.

Je le laisse faire ; je n'ai plus aucune volonté et j'ai l'impression de ne plus avoir de force.

On me ramène dans ma cellule. Je m'affaisse sur le sol. La porte reste ouverte. Je réalise que l'interrogatoire et les tortures ont duré dix heures. Je réclame de l'eau, mais on me répond

"Tu as mal parlé" et on nie quitte.

Le soleil est déjà haut dans le ciel lorsqu'on me réveille. Un sous-officier et deux soldats se tiennent devant moi. L'un des soldats a dans la main de quoi écrire. On nie fait comprendre que je devrais saisir l'occasion qui m'est offerte pour faire ma déposition si je ne veux pas faire connaissance ce soir avec d'autres méthodes plus efficaces. Mais je fais non de la tête et ils repartent sans avoir rien obtenu.

Je m'allonge sur le sol et me dis : "Ne bouge pas, le plus petit effort te coûte des forces." Je regarde dans le vide. A un moment, j'aperçois un petit morceau de mortier que les rats ont du détacher du mur friable de la cellule. Je peux noter maintenant que je suis en prison depuis six jours, six jours sans eau et sans nourriture.

Pour ne pas rendre ma situation encore plus désespérée, j'essaie de ne pas penser au nombre de traits que j'aurai encore à faire sur le mur de cette cellule jusqu'à ce que je sois remis en liberté. Je suis encore persuadé que les membres de l'ambassade que l'on a autorisés à rester à Conakry : Lewalter, Olbrecht et Feigt, vont s'occuper de moi. Je me calme un peu à la pensée que mon fidèle serviteur a vu que l'on m'arrêtait. Je suis certain qu'il en a informé l'ambassade. De plus, mon gardien de nuit a été témoin de l'incident et l'a sûrement raconté aux employés de la brasserie. J'ai l'espoir secret que le chef brasseur, Mario Zandomenighi, ne va pas hésiter à faire les démarches nécessaires pour me sortir d'ici.

Mes pensées sont interrompues par des bruits d'assiettes et par la conversation des gardiens. On distribue le repas aux autres

prisonniers. Je crois devenir fou quand je vois que ma. porte reste fermée. J'essaie de dormir, mais la soif me torture sans interruption et je ressens dans tout mon corps les suites des supplices de la nuit précédente. Je respire par petits coups brefs, car chaque fois que j'inspire profondément, j'ai l'impression que je vais m'évanouir en raison de l'odeur de plus en plus forte des excréments. En fin d'après-midi, lorsque le soleil a tapé pendant des heures sur le toit de toile ondulée, la chaleur de la cellule et cette odeur pénétrante deviennent si difficiles à supporter que je m'étends devant la porte pour respirer l'air de dehors. Mon corps est baigné de sueur et même le sol de ciment sur lequel je suis couché ne parvient pas à me rafraîchir un peu.

Mes compagnons de captivité semblent souffrir de la chaleur autant que moi, on n'entend plus personne réclamer de l'eau. Un calme paralysant a envahi le camp, troublé seulement par les conversations à mi-voix des gardiens.

A la tombée de la nuit, on vient de nouveau me chercher et on m'amène devant la commission. Cette fois, je dois rester debout et on m'accueille avec les mots "Cette fois-ci, nous en avons vraiment assez. Nous avons toutes les preuves qu'il nous faut. Nous ne voulons plus que Votre aveu, mais si vous ne voulez pas parler nous vous ferons subir notre petit traitement jusqu'à ce que vous vous décidiez. Ce n'est plus qu'une affaire de forme. Voulez-vous avouer maintenant sans que l'on vous y force, oui ou non ? Je leur réponds que je suis prêt à dire tout ce qui est conforme à la vérité. Les membres de la commission s'excitent et se mettent à crier "Pour qui nous prenez-vous ? Nous savons que vous n'êtes qu'une marionnette et que vous exécutez les ordres qui vous viennent de France et d'Allemagne." Puis Seydou Keyta ajoute avec fierté : "Aujourd'hui, nous sommes libres et indépendants, nous nous sommes libérés du colonialisme et de l'exploitation des colonialistes français." Puis il rapporte un incident qui a dû impressionner fortement les Guinéens : "Lorsqu'en 1958 le

Général de Gaulle est venu à Conakry, il s'attendait à trouver ici les nièmes marionnettes et les nièmes suppôts qu'au Sénégal]. et en Cote d'Ivoire, mais il s'est bien trompé. Quand il a entendu notre refus, il a quitté la salle de conférence, fou de rage, et en a même oublié d'emporter son couvre-chef ; l'un de ses officiers a du revenir le chercher." Cette histoire terminée, l'orateur reçoit l'approbation de ses collègues qui hochent énergiquement la tête. Il ajoute que mon comportement laisse à penser à la commission que je ne suis pas encore "mur" et n'ai sans doute pas compris de quoi il s'agit. "Mais ça va bientôt changer", m'assure-t-il. Puis il donne l'ordre de m'emmener. Quelques minutes plus tard, je me retrouve de nouveau dans la chambre de torture.

Cette fois-ci, je n'essaie pas de me défendre car je sais qu'ici cela ne sert à rien. Mes bourreaux me passent à nouveau le câble électrique autour des bras en s'appliquant à le mettre aux endroits où les blessures sont encore ouvertes. Ils me jettent dans un coin et me disent : "Si tu dis un seul mot sans qu'on te le demande, tu pourras compter les dents qui te tomberont dans les mains."

Je suis assis là et dois assister à l'interrogatoire des autres prisonniers, interrogatoire accompagné de coups : "Qui t'a recruté pour les SS ? Etait-ce le salaud qui est assis dans le coin V' En disant cela, ils me montrent du doigt. "Où as-tu fait sa connaissance?"

Je regarde les hommes qui, ce soir, sont mes compagnons de souffrance dans la salle de torture. Je n'en connais aucun et je pense: ils doivent venir de l'intérieur du pays. L'un des gardiens tire un des Africains sur la table en l'attrapant par le câble qui est noué dans son dos. La victime est couchée sur le dos, sans défense, et on la roue de coups avec un tuyau en caoutchouc. Deux autres Africains ligotés exactement comme moi, sont hissés par derrière, au moyen du câble électrique, à une barre de fer située au milieu de la pièce, jusqu'à ce que leurs orteils effleurent à peine le sol.

Quant aux deux autres Africains, on leur a préparé un autre supplice. On les oblige à s'agenouiller dans un coin sur des pierres pointues tout en leur ordonnant de garder le buste droit. Si l'un menace de tomber en avant, des coups de crosse de fusil l'obligent aussitôt à se redresser. L'Africain qui est couché sur la table saigne, mais cela n'empêche pas ses bourreaux de continuer à le battre. Ils s'arrêtent de temps en temps pour poser les questions habituelles.

Mon supplice se borne à regarder, et je suis très étonné de voir avec quel calme, quelle fierté et quelle contenance les détenus africains supportent ces tortures. L'expression de leur visage laisse deviner les douleurs qu'ils endurent, mais il ne sort pas le moindre gémissement de leurs lèvres. Je suis plein de respect pour eux, car ils sont plus courageux que je ne l'ai été. Les soldats enlèvent maintenant l'Africain de la table et l'étendent sur deux chaises, le dos sur une et les jambes sur l'autre. Puis ils placent l'une de ses jambes entre les barreaux du dossier de la chaise et font tourner la chaise vers la gauche, puis vers la droite. Cela tord la jambe de telle façon que le prisonnier croit qu'on va la lui casser. Je vois qu'il ressent des douleurs atroces. A ce moment-là, je ne sais pas encore que j'aurai droit, moi aussi, à ce supplice. Après avoir appliqué cette méthode pendant un bon moment, les soldats jettent l'Africain sur le sol comme une ordure. C'est le tour maintenant de celui qui est agenouillé sur les pierres pointues que les soldats appellent "cacahuètes". On l'étend lui aussi sur ces deux chaises et pour varier un peu -c'est ce qu'on nous dit, à nous spectateurs- on va utiliser le courant électrique. On lui pose sur les organes sexuels des pinces reliées à des fils électriques, et le soldat le plus haut en grade lui dit d'un ton ironique que le "maitre de plaisir" va lui procurer un peu de joie. Puis, se tournant vers le soldat qui manipule la dynamo, l'officier ordonne : "Vas-y, fais-nous un peu de musique." Sous l'effet de ce traitement

électrique sur la partie la plus sensible du corps, l'Af ricain se convulse et ne peut retenir un cri.

Puis les gardiens font une petite pause, et l'un d'eux dit à l'autre "Vas-y prudemment, rappelle-toi ce que le ministre nous a dit. Il faut faire attention de ne pas les rendre tous impuissants avec ce traitement." L'autre répond: 'Il n'a qu'à parler, je m'arrêterai aussitôt.' Puis il s'adresse au prisonnier "Dis-moi, as-tu déjà des fils ?" Le prisonnier ne répond pas, et le gardien en conclut "Tu vois, ça lui est égal, il doit avoir suffisamment de fils." Je devine le but de ces paroles et comprend très bien qu'il s'agit là d'une tactique psychologique pour faire céder la victime. J'espère en secret que l'Af ricain ne va pas croire ce qu'ils disent et tiendra le coup. Et en effet il ne répond pas, si bien que les gardiens voient là une raison de lui envoyer de nouveau une décharge électrique dans le corps. La victime se tord de douleur, mais les soldats la forcent à se recoucher en tirant un peu plus fort sur le câble électrique. Un autre soldat vient se joindre à ses camarades et intensifie la torture en tordant la jambe du prisonnier vers la droite et vers la gauche.

Puis ils recommencent à poser des questions, et pas seulement à celui qu'ils sont en train de torturer ; ceux qui sont suspendus à la barre de fer et ceux qui sont à genoux sur les "cacahuètes" y ont droit aussi. Les prisonniers laissent de nombreuses questions sans réponse, ce n'est qu'à la limite du désespoir -ils doivent être ivres de douleur- qu'ils affirment leur innocence. Leur voix se casse, c'est à la fois un gémissement et un tremblement mêlé à un sentiment de haine pour leurs tortionnaires. Je les entends dire : "Non, non, je n'ai rien fait. Je ne sais rien de tout cela. Je le jure sur la tête de mes fils." Mais cela ne semble pas impressionner leurs bourreaux le moins du monde, on se rend compte qu'ils ont de la routine, ils sont habitués à de tels éclats et cela n'éveille chez eux aucun sentiment humain.

Pendant les pauses qu'ils font assez souvent, les soldats se conduisent comme des êtres normaux, ils fument des cigarettes



et parlent entre eux parfois nième ils parlent de nourriture, ceci évidemment avec l'arrière-pensée de réveiller notre faim et notre soif. Ils se racontent leurs histoires de famille et se donnent mutuellement des conseils. Ils nous donnent vraiment l'impression d'être des êtres humains normaux. Mais ce délai de grace s'interrompt brutalement, et ils reprennent d'une seconde à l'autre leur rôle de tortionnaire. Ils font alors leur travail avec un acharnement que seul leur fanatisme permet d'expliquer.

La chambre de torture ressemble à un enfer. L'odeur de sueur remplace ce, le, légendaire, de poix et de soufre. Il n'est pas possible d'échapper à ces tourments, seule une perte de connaissance peut apporter quelque délivrance.

Plusieurs heures ont dû s'écouler déjà, mais il nous est impossible de savoir quand ce martyr va prendre fin. Deux nouveaux gardiens viennent en renfort. Ils vont et viennent dans la pièce, font comme s'ils s'ennuyaient, fument des cigarettes et demandent à leurs collègues: "Où en êtes-vous? Ah, ces messieurs ne veulent pas parler ? Nous aimons ça." L'un d'eux ajoute : "Je viens juste d'aller voir la commission et j'ai lu les dépositions des autres prisonniers." Et se tournant vers moi : "Si tu n'ouvres pas bientôt ta grande gueule, tu vas m'énerver, et je ne te le conseille pas." Et pour donner un avant-goût de ce qui m'attend, il me donne des coups de pied et des coups de poing qui ne me laissent aucun doute sur le sérieux de ses paroles. Et l'on m'assaille à nouveau des mêmes questions. Je décide d'être aussi courageux que mes compagnons d'infortune africains.

Que je garde le silence ou que j'affirme mon innocence, le résultat est le même, on me "récompense" par des coups. Furieux de ne pas avoir encore obtenu de succès, les gardiens me trament jusqu'aux deux chaises couvertes du sang des autres suppliciés. Ils me tordent la jambe gauche en tournant la chaise vers la droite et vers la gauche jusqu'à ce qu'elle commence à saigner. Les douleurs me rendent presque fou.

Elles sont tellement fortes que je ne peux réprimer un gémissement, bien que je me sois juré de ne pas procurer cette satisfaction aux gardiens. Ils tirent encore plus fort sur les liens que j'ai aux bras, ce qui fait perler le sang sur les blessures de mes avant-bras. Je me tourne automatiquement dans tous les sens, je ne sens que la douleur qui devient plus forte et plus insupportable. Je serre les dents. Un sentiment de rage impuissante ni' envahit.

Comme le supplice de la chaise n'apporte pas le résultat qu'en attendait la Commission, les gardiens ont de nouveau recours à leur "machine électrique". Cette fois encore, c'est à. mes oreilles qu'ils fixent les pinces. L'un d'eux prend la dynamo et se met à en tourner la manivelle. Pendant ce supplice, j'arrive à voir comment il se fatigue pour en augmenter le nombre de tours ; j'entends des bribes de conversation, je sens des coups dans mes cotés, puis je ni' évanouis.

Lorsque je reprends connaissance, je suis de nouveau dans ma cellule. La porte est ouverte, et devant l'entrée un soldat assis en tailleur monte la garde. Il a sur les genoux un fusil russe àtir rapide sur lequel est fixée une baïonnette. Je lui chuchote : "Apporte-moi un peu d'eau, je t'en prie." "Je n'en ai pas le droit", me répond-

-il. C'est le même gardien qui, le quatrième jour de ma détention, alors que j'endurais le supplice de la faim et de la soif, m'avait apporté un quart de litre de café sans que personne ne s'en aperçoive ; cela était très dangereux pour lui. Pour me consoler, il me dit : "Courage, ça. passera. Aie encore un peu de patience et on te donnera à manger et à boire. Je ne peux rien faire pour toi, il y a trop de camarades ici. Il nous faut respecter les ordres de la Commission."

Il me conseille encore de remuer les bras. Il me les niasse nième et chuchote : "Reste tranquille, sinon tu épuises trop tes forces." Il s'allume une cigarette et me propose d'en tirer une bouffée. Je pense à l'état physique misérable dans lequel je me trouve et repousse son offre, ce qu'il comprend bien. Il reste



assis encore un moment devant ma porte et me demande : "Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Pourquoi n'as-tu pas parlé ?" Je l'assure que j'ai dit la vérité et j'ai l'impression qu'il me croit. C'est un Guinéen grand et fort, originaire de la f orèt, près de N'zérékoré, et je suis frappé par son calme et son amabilité.

Il me raconte qu'il se prénomme Amadou et que, bien qu'étant musulman, il n'a qu'une femme ainsi que deux fils. Amadou a vingt ans. Ses paroles pleines de compassion me font l'effet d'un baume. J'ai l'impression qu'il reste assis plus longtemps pour que la porte de la cellule puisse rester ouverte, ce qui me procure un peu d'air frais. Je lui demande combien de temps je suis resté dans la chambre de torture, ce à quoi il répond : "Jusque peu avant l'aube." J'ai du rester sans connaissance jusqu'à l'après-midi car je n'ai pas du tout remarqué la distribution des repas. Peu de temps après, on l'appelle, et en fermant la porte il me dit encore : "Courage, courage, patron." et m'assure qu'il va tacher de faire venir un infirmier.

Lors de la distribution d'eau dans l'après-midi, je vois que l'on pousse aussi le verrou de ma porte. Mes yeux sont rivés sur le seau d'eau, pleins d'espoir. "Où est ton gobelet ?", me demande l'un des hommes. "Je n'en ai pas encore." Et aussitôt un autre lui crie : "Imbécile, tu ne vois pas qu'il ne veut pas encore d'eau ? S'il avait soif, il ne mettrait pas si longtemps à faire sa déclaration." "Ah, oui" dit alors le premier, "je n'avais pas vu qu'il a encore le "D" sur sa porte." Et se tournant vers moi : "Eh bien, mon garçon, si tu as soif, tu n'as qu'à frapper à la porte et je t'envoierai un secrétaire qui écrira tout ce que tu auras à dire." Puis il claque la porte. Quelques heures plus tard, un Guinéen vient dans ma cellule avec un crayon et du papier : "Est-ce que tu veux sortir ou est-ce que tu préfères que j'écrive dans ta cellule ?"

Tu veux bien boire ? Nous avons l'ordre de te donner tout ce que tu voudras, dès que tu auras avoué tout ce que nous t'avons

déjà demandé. Je comprends bien que tu ne sois pas d'accord sur tous les points de l'accusation, mais tu n'as qu'à parler un tout petit peu, la Commission sera satisfaite et nous n'aurons plus à entendre tes gémissements, tes demandes et tes supplications pour avoir de l'eau."

Tant de ressentiments se sont accumulés en moi que je profite maintenant de l'occasion pour lui dire tout ce que j'ai sur le cœur : "J'ai déjà dit je ne sais combien de fois tout ce que je savais, et je meurs de soif ici. Je n'ai pas comploté contre la Guinée. Dites à la Commission que j'exige de l'eau. Ces messieurs de la Commission n'ont pas le droit de priver un innocent de nourriture et d'eau, ni de le torturer, uniquement pour lui extorquer de faux aveux." Le mot "extorquer" provoque une réaction immédiate et il me met en garde: "J'espère que j'ai mal entendu, nous n'avons encore jamais extorqué d'aveux de personne. Tu ne te doutes pas de ce qui t'attend si je rapporte tes paroles." Cela me rappelle la phrase : "La peine de mort est abolie, qui refuse de le croire sera fusillé."

Le secrétaire attend patiemment devant la porte de ma cellule, pour le cas où je me déciderais à avouer.

Les Africains sont très patients, bien plus que nous Européens. Le rythme effréné qui caractérise notre époque a modifié notre notion du temps, et l'argent a souvent pour nous plus de valeur que le temps.

Je repense au fait que j'ai souvent, en Afrique, payé divers objets moitié moins cher que d'autres Européens, tout simplement parce que j'ai pris le temps de marchander pendant des heures.

Le temps passe, et le secrétaire finit par se rendre compte qu'il perd son temps en espérant encore obtenir des aveux. Il s'en va en me disant que je suis complètement dingue.

Me voilà à nouveau seul dans ma cellule. Je sors le petit morceau de pierre -mon seul bien précieux- de la cachette où je

le garde à l'abri du regard des gardiens. Je fais le septième trait sur le mur. Puis je m'allonge sur le sol et j'essaie de dormir.

La certitude qu'on va revenir me chercher cette nuit ne me quitte plus. Tout ce que j'ai vécu dans la chambre de torture hier soir et dans, la nuit me revient à l'esprit. Je pense aux trois membres de l'ambassade qui sont restés à Conakry et qui auraient déjà du s'occuper de moi. "La représentation d'un pays à l'étranger • a pourtant le devoir de s'occuper de ses ressortissants.

Combien de fois ont-ils été mes hotes, avec quel plaisir les ai-je reçus lorsque j'étais encore en liberté t"

Le cours de mes pensées n'est plus très clair, et la soif me torture tellement que j'ai l'impression de délirer. Toutes mes réflexions tournent autour d'une idée : boire. Je commence à imaginer ce que doit ressentir un être qui s'est perdu dans le désert et se dirige vers un mirage. Je m'imagine des distributeurs de boissons, construis en pensée des machines à faire de la limonade et fabrique des jus de fruits. Je continue à élaborer ces idées et cela m'amène à penser à ma brasserie. Je n'ose pas penser à la bière, si désaltérante, car dans l'état où je me trouve il me semble présomptueux de convoiter une telle "boisson de luxe". C'est pourquoi j'applique mes pensées à élaborer des améliorations à l'intérieur de la brasserie, mais j'en reviens toujours

à la même pensée "De l'eau, rien que quelques gouttes d'eau". Puis l'espoir que je vais bientôt quitter ce cachot reprend le dessus et je m'y accroche. "Tot ou tard, mes amis vont apprendre ce qui m'est arrivé, ils s'occuperont de moi et fourniront la preuve de mon innocence."

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé jusqu'à ce que l'on vient me chercher pour me faire à nouveau comparaître devant la Commission. Cette fois-ci, ces messieurs ont de nouvelles accusations. J'aperçois dans la pièce d'à. coté la valise en aluminium que mon serviteur avait coinnencé à. remplir le soir de mon arrestation. Sur la table se trouvent également des

palmes de natation et un masque de plongée très simple et dépourvu de tuyau de respiration. Je vois encore une enveloppe avec ces mots écrits de ma main "Mon testament, à. ouvrir après ma mort, Adolf Marx". Au dos de l'enveloppe, un cachet de l'ambassade, que j'y avais fait apposer moi-même. Sur l'enveloppe figurent également la signature de l'employé de l'ambassade, Volker Seitz, et la date.

Je comprends aussitôt que la Commission a donné l'ordre de fouiller mon appartement. La clé du coffre-fort de la brasserie est également sur la table.

La voix d'Ismael Touré m'arrache à mes pensées et me rudoie "Si vous croyez que nous avons dormi, vous vous trompez. Pendant que vous vous reposiez dans votre cellule, nous avons fait fouiller votre appartement et votre bureau, et nous avons découvert des choses très intéressantes. Qui sait si vous pouvez encore nier maintenant ? Vous possédez un véritable laboratoire d'espionnage V' Il me semble que j'ai mal entendu.

A l'appui de leurs affirmations, ils me montrent mon MINOX B, un appareil-photo petit format que je me suis acheté il y a des années.

L'expression que prend alors le visage des membres de la Commission et leurs discussions animées me font comprendre qu'ils prennent mon hobby pour une dangereuse activité d'espionnage dirigée contre la République de Guinée. Pour ma défense, je dis à ces messieurs que je n'ai fait que fixer sur la pellicule les beautés de leur pays et n'ai pris que des photos d'intérêt personnel. J'ajoute qu'ils ont la possibilité de regarder l'ensemble de mes négatifs et ainsi de vérifier la justesse de mes dires. Ils me répondent alors que de tels appareils sont fabriqués spécialement pour les espions.

Puis, comme preuve supplémentaire, ils me montrent un fusil de chasse (de calibre 12) et un fusil de petit calibre (22 long rifle). Je leur confirme qu'il s'agit bien là de mes fusils de chasse et que j'ai demandé et obtenu une autorisation de port d'armes. Puis j'ajoute que j'ai également le grand permis de

chasse, dans lequel ces deux armes sont indiquées et que ces documents se trouvent dans mon appartement.

L'un des ministres affirme, par ailleurs, que l'avion de la Bundeswehr (Armée Ouest-Allemande) qui atterrit régulièrement à Conakry m'a livré des armes que j'ai cachées. J'aurais été aidé en cela par les dix soldats de la Bundeswehr qui travaillent ici à la construction de routes.

En fait, je n'ai jamais su ce que ces appareils de type Nord-Atlas avaient apporté dans le pays.

Puis on sort mes palmes de natation et mon masque de plongée. Ces preuves à l'appui, on m'accuse d'avoir été chargé d'attaquer, au signai convenu, le palais du Président coté mer. C'est un renseignement que mes interrogateurs ont obtenu grâce aux aveux d'autres prisonniers. Je leur explique que j'ai rapporté ces accessoires de natation de mes dernières vacances en Allemagne, il y a six mois environ, dans le but de nager aux abords de l'île lors de mes excursions dominicales en bateau, afin de pouvoir observer les poissons. Cette explication provoque l'hilarité de tous les membres de la Commission. Je prends l'une des palmes et leur montre que l'étiquette du prix y est encore collée. J'ajoute que je n'ai pas encore eu l'occasion d'utiliser ces accessoires, car je n'ai pu mettre mon bateau à l'eau qu'une seule fois.

On me fait comprendre que ce n'est que dans la chambre de torture que je trouverai la véritable explication, car ces preuves sont assez éloquentes.

Puis ces messieurs en viennent à mon testament. Je vois que l'enveloppe a été ouverte. J'avais écrit ce testament quelques années plus tôt, y mentionnant mes héritiers et le pourcentage revenant à chacun. La Commission me demande de lui exposer le détail de ma fortune et affirme que j'ai fait ce testament parce que la vie d'espion est pleine de dangers et que je m'attendais à mourir un jour ou l'autre au cours de mes activités d'espionnage pour l'organisation SS de la République Fédérale d'Allemagne. Comme preuve, ils me citent les noms



d'espions célèbres qui sont morts aux Etats-Unis sur la chaise électrique ou dans la chambre à gaz. Quelques membres de la Commission révèlent même leur âge et affirment qu'ils ne penseront à faire leur testament que lorsqu'ils auront atteint un âge avancé. Ils ajoutent enfin que je n'ai moi-même ni femme ni enfants. Mais la question à laquelle la Commission attache le plus d'importance est "A combien se montait votre fortune lorsque vous avez rédigé ce testament ?" Je profite de l'occasion pour rappeler à ces messieurs qu'on ne m'a pas autorisé, depuis des années, à envoyer de l'argent en Allemagne, bien que la législation du travail m'oblige à faire virer dans mon pays un certain pourcentage de mon traitement. Cette remarque de ma part se heurte au silence des membres de la Commission.

Ils en viennent maintenant à parler de mon train de vie et l'un d'eux m'accuse d'avoir mené une vie de "bourgeois" et de capitaliste. Pour étayer ses dires, il précise que les personnes chargées de fouiller mon appartement y ont trouvé 144 bouteilles de champagne et trois caisses de whisky écossais et que dans mon bar se trouvaient plus de 60 bouteilles entamées, contenant divers alcools. Pour l'Africain moyen, une bouteille de whisky représente une fortune, car elle coûte environ 15.000 francs guinéens, soit 110 dollars environ, au marché noir. Le salaire officiel d'un simple employé est, lui, de 12.000 francs guinéens par mois.

Je réponds : "Je suis d'accord avec vous, cela représente une grande quantité d'alcool pour l'Afrique. Mais pensez que je dois tout faire venir d'Europe. Et pour que les frais de port ne soient pas supérieurs à la valeur de la marchandise, j'ai fait des provisions pour cinq mois au moins."

Les membres de la Commission ne s'appesantissent pas sur ce sujet, ils ne posent qu'une ou deux petites questions de détail. Mais ils m'assurent qu'ils en ont maintenant assez d'essayer de traiter mon cas à l'amiable.

Ils veulent bien me laisser une dernière chance. Si je la saisis et donne des renseignements, ils sont prêts à traiter plus généreusement les autres chefs d'accusation retenus contre moi. L'un de mes enquêteurs me montre quelques feuilles de papier recouvertes de mon écriture et mentionnant le nom de plusieurs personnalités guinéennes. Je leur dis: "Je me rappelle que ces messieurs sont venus à mon bureau pour me demander ~e leur donner la drèche, c'est-à-dire le reste de malt, en d'autres termes le résidu de la fabrication de la bière, pour leur élevage de porcs." Cette explication provoque la fureur des membres de la Commission, car elle ne correspond pas du tout à leur version. Pour eux, ces feuilles constituent la preuve que j'ai rédigé une liste des membres SS que j'ai recrutés parmi la population guinéenne. Il m'est impossible de les persuader que c'est faux. Mais ils veulent que leur interrogatoire avance et ne s'attardent pas sur cette question. Ils en arrivent maintenant à la clé du coffre-fort et exigent que je leur donne la combinaison permettant d'ouvrir ce dernier. Le coffre renferme l'argent destiné au paiement des salaires et de l'argent liquide nécessaire aux paiements courants, en tout trois millions de francs guinéens, soit 22.000 dollars.

Je leur donne la combinaison et "sens" littéralement que, cette fois, je leur ai donné un renseignement satisfaisant, ce qui me donne un bon point en regard des nombreux points négatifs que mes réponses m'ont apportés jusqu'à présent. Je les vois en pensée se jeter sur l'argent et ne peux m'empêcher de penser que la joie qu'ils montrent maintenant sans aucune retenue est comparable à celle de vautours à la vue d'une proie particulièrement copieuse.

Je veux profiter de leur joie et demande un peu d'eau. "Mais bien sûr, vous allez avoir de l'eau", me répondent-ils, "ils vous suffit de nous faire des aveux complets." Je leur réponds, complètement épuisé, que je n'en sais pas plus que ce que j'ai dit à la Commission jusqu'à présent. Cela arrache à Ismael Touré un flot de paroles qui regroupe toutes les accusations

portées contre moi dans un français juridique africanisé dont je ne peux que deviner le sens. Je leur dis que je ne comprends pas tout. L'un d'eux me rétorque que cela ne fait rien et Ismael Touré continue son accusation.

Depuis que l'on me torture, ici, au camp de Boiro, j'ai de la peine à comprendre tout ce que l'on me dit à une certaine distance. C'est pourquoi je demande que le ministre Ismael Touré veuille bien parler plus fort, afin que je puisse comprendre toutes les accusations portées contre moi. Mais on ne m'accorde aucune attention.

Les autres membres de la Commission se mêlent à présent à l'interrogatoire et indigent, l'un après l'autre, que des prisonniers ont déposé contre moi. Ils me font entendre des enregistrements et me lisent des dépositions contenant des accusations contre moi et contre la République Fédérale d'Allemagne. L'un d'eux se lève et me montre comment l'un des prisonniers s'est mis à trembler lorsqu'ils ont appris que je n'avais pas été expulsé. Je ne peux que lui répondre que j'ai vu de mes propres yeux, la veille, la façon par laquelle on obtient de telles déclarations et de tels aveux, et que j'ai du moi-même subir ces méthodes. Cette réponse les dresse tous contre moi. Ils se mettent en colère, gesticulent dans tous les sens et me disent, un ton de menace dans la voix, que je n'entendrai raison que lorsque j'aurai expérimenté leur machine à raboter les mains. L'un d'eux me demande si j'ai déjà vu une telle machine, et lorsque je dis que non, il m'assure "Tu vas avoir l'occasion d'en voir une aujourd'hui." Je me sens envahi d'une immense crainte. Je suis pleinement conscient du fait que ces messieurs ne reculeront devant aucune torture, si cruelle soit-elle, pour obtenir les "aveux" dont ils semblent avoir tant besoin.

Il est difficile de décrire l'état dans lequel je me trouve. Sale, crasseux même, pas rasé, aussi desséché qu'une fontaine tarie, l'estomac réclamant un peu de nourriture, humilié par des accusations mensongères, constamment enfermé dans un réduit

indigne d'un être humain, déshonoré par les tortures que j'ai du endurer, et épuisé par des nuits entières d'interrogatoire. - Tout cela affaiblit visiblement ma capacité de résistance et je tombe ainsi dans l'état qui devrait permettre à la Commission d'obtenir plus facilement de moi ce qu'il faut. Mon acceptation de confirmer les aveux que la Commission a préparés n'est plus qu'une question de temps. Je peux lire sur le visage des membres de la Commission que le temps travaille pour eux. Ils peuvent se permettre d'attendre... Ils ne semblent pas envisager l'éventualité d'un échec, à moins que la mort ne vienne leur mettre des batons dans les roues avant qu'ils n'aient obtenu ce qu'ils voulaient. Le planton reçoit l'ordre de me conduire dans la chambre de torture. J'aperçois des compagnons d'infortune que je ne connais pas encore. Les seuls visages connus sont ceux des tortionnaires qui m'accueillent en me lançant : "Ah, te revoilà~ Eh bien, aujourd'hui nous allons te préparer quelque chose de beau. Si tu crois que nous sommes à court d'idées, tu te trompes. Nous avons toujours de nouvelles méthodes en réserve, et lorsque tu auras "chanté", tu regretteras de ne pas t'être laissé persuader plus tot, car cela t'aurait évité pas mal d'ennuis. Tu n'as qu'à nous faire signe, et nous serons toute ouie."

A ce moment, la porte s'ouvre, l'un des membres de la Commission entre et annonce : "Dès qu'il aura parlé, donnez-lui à manger. Mais ne lui donnez pas n'importe quoi : un bon café bien chaud avec beaucoup de lait et de sucre, un grand bifteck, mais avec un peu d'huile, et un pain entier, pour qu'il ne nous tombe pas malade. Mais il est bien entendu que c'est lui qui décide du moment de son repas." Et se tournant vers moi "Tu as compris ? Tu vois que nous sommes pleins de bonnes intentions à. ton égard, nous ne te voulons absolument aucun mal." Puis il quitte la pièce, et un des soldats m'attache de nouveau les bras avec le cable qu'il met exactement dans les blessures de la veille. Elles s'ouvrent de nouveau, et le sang coule le long de mon coude.

Mon regard tombe sur mes compagnons de torture et je m'aperçois qu'on a attaché les bras de l'un d'eux avec un fil de cuivre, afin de rendre la torture encore plus cruelle. Ses poignets sont attachés avec une corde. Le fil de cuivre entourant ses avant-bras est renroulé dans son dos autour d'un morceau de bois que l'on fait tourner lentement. Le fil de cuivre, dont la tension est ainsi accrue, pénètre lentement et de plus en plus profondément dans les bras, provoquant des meurtrissures. En même temps, la tension de la cage thoracique est telle qu'elle semble sur le point de craquer, tandis que les omoplates se touchent presque. Cette procédure dure des heures, le bout de bois est tourné lentement, comme si les tortionnaires "savouraient" chaque millimètre. En même temps, ils posent toujours les mêmes questions sur un ton qui varie de "piano" à "fortissimo".

Puis les soldats s'occupent à nouveau de moi. Ils m'empoignent et m'assoient sur une chaise afin que je puisse voir de tout près ce qui se passe. Je peux voir comment ils ligotent l'un des trois Africains avec une corde en veillant à ce que ses bras soient repliés. Ils lui attachent aussi les poignets. Les deux bouts de la corde remontent sur les avant-bras et sont attachés dans le dos. Puis, avec l'extrémité de la corde, ils hissent le prisonnier jusqu'à la barre de fer fixée au plafond au milieu de la pièce. Son état physique laisse deviner qu'il a déjà subi pas mal de tortures cette nuit. Son corps est baigné de sueur, tout comme celui des autres. On lui demande sans arrêt où se trouvent les différents dépôts d'armes.

Je ne sais pas si ces dépôts d'armes allemands ont jamais existé, j'ai l'impression qu'ils n'étaient que le produit de l'imagination de la Commission et de ses instigateurs. Mais une fois cette accusation prononcée, plus personne ne veut faire marche arrière pour ne pas perdre la face. Leur devise est trouver j~ coupable à tout prix.

L'Af ricain suspendu à la barre de fer me semble être à bout de forces. Mais cela ne suffit pas encore à ses tortionnaires. L'un

des soldats se dirige vers lui et lui dit "La Commission a promis à l'homme à la "peau couleur de neige" -et ce disant il me montre du doigt- qu'il allait faire connaissance avec la "machine à raboter les mains", et nous voulons lui en faire la démonstration sur toi. Mais ne va surtout pas penser que nous sommes des monstres, tu sais que nous nous arrêterons dès que tu parleras."

Je vois que cette "machine à raboter" consiste en un simple rasoir dont on a enlevé la plaque inférieure de sécurité. Deux soldats saisissent l'une des mains du prisonnier, l'appuient sur un tabouret, et promènent la lame de rasoir sur le dos de la main de l'Africain, lui pelant ainsi la peau en un tas de petits morceaux. Puis ils tirent l'appareil dans le sens de la longueur sur la face extérieure des doigts, ce qui provoque de profondes entailles.

D'autres soldats sont assis à côté de moi et me surveillent pour que je ne détourne pas la tête et que je sois bien témoin de ce drame inhumain qui me procure d'indescriptibles tourments intérieurs. Le sang coule goutte à goutte, et la main ressemble à un morceau de viande crue. L'Africain gémit. Mon regard tombe sur le sol de la pièce, et la flaque de sang qui grandit de plus en plus me fait penser à un abattoir. Le soldat qui s'occupe de l'Africain lui dit "Eh bien, mon garçon, si tu nous racontais ce que tu sais ? Nous ne sommes pas encore à court d'idées, nous avons encore des "médicaments" merveilleux pour soulager tes blessures." Et le même flot de questions s'abat à nouveau sur lui. Le supplicié ne cesse de répéter que son arrestation est due à une erreur. Il a une barbe grisonnante. J'estime son âge à 50 ans environ. Tout son être dégage une sorte de rayonnement qui lui vaut sûrement une position respectable dans la vie. Il raconte qu'il dirige un comité du Parti depuis de nombreuses années. Il y a six mois, le Président lui-même l'a félicité pour son dévouement à la cause de la Révolution du peuple guinéen. En outre, il est décoré depuis de nombreuses années de la Médaille du Travail, décoration que

le Président remet en personne le 1er mai, jour de la Fête du Travail. Et c'est avec une immense déception qu'il déclare combien il est bouleversé de voir qu'en remerciement de son travail, on lui fait subir de telles tortures. Sa voix monte, et il souligne qu'une telle rupture de confiance à son égard -venant d'un régime auquel il a cru et pour lequel il a vécu- le blesse bien plus profondément que cette torture. Sa voix renferme une amertume que les mots ne peuvent exprimer, et son visage reflète un mépris profond pour ceux qui le torturent. L'un des soldats les plus hauts en grade lui dit: "Ces bêtises ne nous intéressent absolument pas. Nous savons qui tu es. Avec quel argent as-tu construit ta villa ? Cela ne peut être qu'avec l'argent qu'on t'a donné en paiement de ton espionnage pour les pays capitalistes. Qui te paie ? Des Français ou des Allemands ? Depuis quand fais-tu partie des SS ? Quelles taches t'avait-on confiées ? Nous avons des preuves irréfutables, cela ne te sert à rien de jouer la comédie. Si tu nous prends pour des idiots, nous pourrons, nous aussi, faire les idiots avec toi. Mais nous te laissons encore un peu de temps pour réfléchir, et allons maintenant parler avec tes complices." Puis, se tournant vers un soldat : "Occupe-toi donc de ce petit gars-là 1", et il montre un Africain qui doit avoir 25 ans environ. Le prisonnier tremble de peur. Moi aussi. Nous avons été témoins de supplices inhumains et savons ce qui nous attend. Le jeune homme est pris de panique, ce qui amène les soldats à l'attacher. Les bourreaux professionnels ont fait un excellent travail de préparation et ils sentent qu'ils riez sont plus loin du but, tellement ce prisonnier est rempli d'effroi. Le fait d'assister au supplice du "rabotage" et la pensée qu'il va subir la même chose ont complètement bouleversé cet homme sans défense. Il affirme qu'il n'a participé à aucune conspiration, mais lorsqu'on lui demande d'où viennent les 500 dollars qu'on a trouvés chez lui, il répond qu'il a changé de l'argent au marché noir et donne le nom de celui avec qui il a traité. Il avoue qu'il a payé le quintuple du cours of fi-

ciel. "Ah, enfin !" s'écrie l'un des gardiens. "Tu vois, il se sent mieux maintenant. Va lui chercher un peu d'eau. Et détache-le !" L'autre prisonnier -celui qui est ligoté avec des fils de cuivre- a suivi la scène avec attention et crie à son jeune compagnon : "Mais ferme-là ! Crois-tu vraiment qu'on va te laisser tranquille à présent ? Au contraire, c'est maintenant que cela va vraiment commencer." Les gardiens, stupéfaits, se regardent, et l'un d'eux éclate : "Cela ne m'est encore jamais arrivé. Vous avez entendu ça ?" Puis ils se mettent à taper sur le courageux prisonnier qui voulait mettre en garde son compagnon de captivité ; ils le frappent sans arrêt jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Puis ils l'emmènent.

Le jeune prisonnier semble déjà regretter ce moment de faiblesse dans lequel, pris de panique à la pensée des tortures qui l'attendaient, il a avoué. Il a compris l'avertissement de son camarade et fait celui qui ne se rappelle plus aucune précision. Mais les gardiens ne se laissent pas décourager et continuent à l'accabler de questions : "Combien de fois as-tu changé de l'argent ? Qu'as-tu fait avec cet argent ? Qu'as-tu du faire en échange ? Quels sont les documents que tu as du mettre à disposition pour cela ? Où t'es-tu procuré tant de francs guinéens ? Tu ne gagnes pourtant pas plus de 10.000 francs guinéens par mois (environ 75 dollars). Depuis quand as-tu ta Volkswagen ? A qui l'as-tu achetée ?" Le prisonnier répond, mais sans donner de détails. J'apprendrai plus tard que c'est un Européen qui a vendu les devises et que ce dernier est déjà en prison à ce moment-là.

"Les gardiens conseillent de nouveau au jeune homme de bien réfléchir avant de répondre. Puis, pour le récompenser, on lui donne un verre d'eau qu'il boit avidement. Il demande qu'on lui en donne davantage, mais les soldats lui disent "Si tu bois davantage maintenant, tu vas être malade. On te redonnera de l'eau tout à l'heure. Tu as fait du bon travail, mais ce que tu nous a raconté ne nous suffit pas encore. Néanmoins, nous



nous rendons compte que tu es plein de bonne volonté et que tu veux nous aider."

Puis ils se tournent vers l'autre prisonnier, celui qui avait eu droit au "rabortage" des mains. "Alors, tu as réfléchi ?" Et comme il ne répond pas, l'interrogateur le menace : "On va te mettre un peu de feu sous les fesses pour que la mémoire te revienne." Puis il va chercher un petit sachet plein de gousses de piment, épice extrêmement forte que les Africains utilisent dans de nombreux mets, et écrase ces gousses sur la table au moyen d'une pierre plate, jusqu'à ce qu'il obtienne une poudre grossière. Puis il en prend une pincée et en saupoudre les blessures qui couvrent les mains du malheureux toujours suspendu à la barre de fer. Sous l'effet des brûlures intenses que provoque ce traitement, il se met à gémir. Il se tord dans tous les sens, son corps cherchant à échapper à ces terribles souffrances. Mais aucun aveu ne sort de ses lèvres. Le gardien lui dit alors : "Tu vois, j'ai encore beaucoup de piment. J'ai tout gardé pour toi, ne te fais donc pas de souci, tu en auras suffisamment." Et se tournant vers moi : "J'espère que tu comprends ce qu'il te reste à faire. Veux-tu que nous te ramenions dans ta cellule maintenant pour que tu puisses signer tes aveux ?" Je ne réponds pas, car je sais dans quelle colère il va se mettre si je réaffirme que je suis innocent.

Alors il donne l'ordre de m'attacher. Je remarque avec quelle routine ils me hissent à la barre de fer, jusqu'à ce que mes orteils effleurent à peine le sol. Puis les gardiens qui étaient là en spectateurs quittent la pièce, non sans nous prévenir auparavant : "Nous vous laissons réfléchir tranquillement. Si nous n'obtenons pas de résultat, nous vous emmènerons au Palais du Président, comme Seibold, l'autre Allemand. Si vous survivez à leurs méthodes, vous serez bien les premiers." Un autre se retourne et dit : "Ah, j'oubliais, celui que nous avons interrogé hier est tombé mort du tabouret pendant qu'il comparaisait devant la Commission. Il avait fumé un cigare avec le ministre juste avant, mais cela semble ne pas lui avoir

réussi". Encouragé par cette "nouvelle", un autre gardien ajoute : "A propos, nous avons encore perdu un autre client, le grand gros avec les lunettes, celui qui n'y voyait rien quand on les lui enlevait. Il est mort hier à l'hôpital. Pourtant, on ne l'a eu que deux jours ici. Il devait déjà être malade avant."

Puis ils s'en vont, ferment la porte, et nous nous retrouvons seuls avec un gardien. Nous savons bien que ces paroles n'avaient pour but que d'augmenter notre peur, mais en même temps nous nous doutons bien qu'il ne s'agit pas de faits purement imaginaires et que, pour bon nombre de prisonniers, ces tortures entraînent la mort.

Une attente sans fin commence. L'Africain qui est suspendu à côté de moi semble lui aussi épuisé. Nous essayons de nous encourager du regard. Le jeune Africain est assis sur une chaise. Les quelques aveux qu'il a faits ont eu pour résultat d'améliorer sa situation. On a un peu relâché ses liens. Nous pensons avec crainte à ce qui nous attend. Notre geolier fume cigarette sur cigarette et grignote des cacahuètes. Mais nos bourreaux semblent avoir terminé leur programme pour cette nuit, car il ne se passe plus rien.

Il fait déjà presque jour lorsque les gardiens nous enlèvent nos menottes et coupent les liens attachant nos pieds, nous laissant tomber par terre comme des masses. On nous porte, vêtus seulement d'un pagne, dans une jeep~ qui nous ramène au camp. On ne nous permet pas de parler pendant le voyage, cependant le prisonnier le plus âgé proteste à haute voix et ne se calme même pas lorsque les gardiens du camp nous accueillent et nous trament dans nos cellules. Le calme absolu qui, à cette heure matinale, règne encore sur le camp et sur ses environs permet d'entendre ses protestations d'assez loin. Mais les gardiens de la jeep, tout comme ceux du camp, ne prêtent aucune attention à ces éclats de colère, ils le laissent au contraire parler tant qu'il veut. Apparemment, ils ne risquent pas, à ce moment de la journée, de s'attirer les remontrances ou

**Maudits soient ceux qui nous oublient**



même les sanctions de leurs supérieurs, à moins peut-être qu'ils n'aient reçu l'ordre d'épier ce que dit cet homme.

Arrivé dans ma cellule, je tombe épuisé sur le sol et y reste couché. Ce n'est qu'en fin d'après-midi que la porte s'ouvre et que deux hommes entrent avec de quoi écrire. Ils me demandent des renseignements sur mon identité et notent tout ce que je dis. Tous les détails les intéressent, même le nom de mes grands-parents. Je demande aux secrétaires de la Commission de me donner un peu d'eau. Mais ils me refusent encore cette faveur au huitième jour de ma captivité.

Pendant que je parle avec eux, on entend soudain un grand vacarme : de nombreux gardiens discutent avec animation dans leur langue. Je ne les comprends pas, mais en regardant par la porte ouverte je vois qu'un infirmier se dirige en courant vers la cellule qui se trouve en face de la mienne. Les deux secrétaires qui s'occupaient de moi se dirigent également dans la direction d'où vient le bruit. Je m'assure que l'attention de tous est retenue par la cellule voisine et quitte la mienne. Je m'assieds sur un petit mur, à un mètre environ de ma cellule, et en profite pour respirer un peu d'air frais. Je suis encore vêtu du pagne que l'on m'a donné ce matin ; mais, à présent, le fait d'être nu ou habillé m'est devenu complètement égal. Le sens de la pudeur a perdu de son importance, car les tortures que l'on m'a fait subir m'ont prouvé qu'il ne s'agit ici que de survivre. Je respire l'air frais à pleins poumons et apprécie la légère brise qui procure un peu de fraîcheur à mon corps baigné de sueur.

Je reste assis assez longtemps dehors et suis étonné que personne ne s'occupe de moi. Je me demande ce qui pourrait bien m'arriver si je restais encore longtemps dehors. En fait, il ne peut m'arriver pire que ce que j'ai enduré jusqu'à présent. Un bruit d'autos me tire de mes réflexions, le portail de la prison s'ouvre puis se referme, les gardiens se mettent au garde à vous, et je ne tarde pas à voir ce qui cause ces marques de respect. Guichard, le Ministre de l'Intérieur, se dirige

rapidement vers la cellule d'en face et je perçois de nouveau une discussion animée. Le prisonnier enfermé dans la cellule voisine de la mienne me chuchote par la fente de la porte : "Abdallah Nehme a voulu en finir. Il a dévissé l'ampoule électrique, l'a brisée, et a essayé de s'ouvrir les veines avec un morceau de verre. L'un des gardiens s'en est aperçu en faisant un contrôle de routine et a donné l'alarme." "Comment le sais-tu ?" Il me répond : "Je suis Libanais, mais je suis né ici et je parle le peulh, le malinké et le soussou, les trois principales langues de la Guinée." Comme je peux suivre la scène, je lui rapporte ce qui se passe dans la cour.

Lorsque Guichard quitte le camp, il s'arrête devant moi et me dit : "Il vous reste une dernière chance. Vous avez jusqu'à ce soir pour parler. Mais si d'ici là la Commission n'a pas votre déposition écrite, vous ferez la connaissance de méthodes dépassant toute imagination." Je lui réponds à haute voix et de toutes mes forces, et j'ai l'impression que ma voix résonne dans la cour de la prison : "Je ne peux pas faire plus que de dire la vérité et c'est ce que j'ai déjà fait." Ma témérité est aussitôt punie d'un coup de crosse de fusil dans les côtes, de la part d'un des gardiens accompagnant le ministre. Je vois, à l'air qu'il se donne, qu'il veut se faire bien voir par ce dernier.

Pendant ce court dialogue avec le Ministre de l'Intérieur, je ne peux m'empêcher de ressentir de l'animosité envers cet homme. Je n'ai pas oublié que c'est lui qui est venu me chercher il y a huit jours et je suis sûr qu'il est l'un des responsables de mon arrestation. Je sais qu'il a été nommé ministre de l'Intérieur juste le jour où on est venu m'arrêter. Je suis donc à peu près sûr d'être sa "première prise importante" et il ne peut évidemment pas se permettre que mon innocence soit prouvée. Je suis sûr qu'il va déployer tous ses efforts et toute son énergie sur mon cas. Guichard est en début de carrière, et il est particulièrement important pour lui de prouver aux autres ministres que mon arrestation a permis de neutraliser un "espion dangereux". Il m'exhorte encore une fois

à bien profiter du temps qui me reste jusqu'au soir, puis il s'en va.

Sur ce, mon séjour à l'air frais se termine, car les gardiens retournent à leurs occupations et l'un d'eux me renvoie dans mon antre à coup d'injures. Peu après, j'entends que l'on ouvre les portes des cellules les unes après les autres et qu'on les referme au bout d'un moment. Je tends l'oreille, on vient aussi dans ma cellule. Deux gardiens entrent. L'un d'eux grimpe sur les épaules de l'autre et dévisse l'ampoule électrique se trouvant au mur. "ça, nous le devons au candidat au suicide", me dis-je en moi-même. Cela détériore encore les conditions de ma détention car comme il fait toujours sombre dans mon "trou", je ne peux même plus voir quel est l'état de mon corps après toutes ces tortures. Les autres soirs, quand la lumière était allumée, je pouvais au moins examiner mes blessures et veiller à ce que la vermine ne s'y installe pas.

Par la fente de la porte, j'essaie encore de reprendre contact avec un voisin et j'apprends qu'un autre détenu, un drogué, a essayé de mettre fin à ses jours. La privation brutale et totale de toute drogue a sûrement représenté pour son corps une souffrance atroce, et il n'a vu d'autre issue que la mort.

J'apprendrai plus tard que Nehme, le premier candidat au suicide, n'avait pas eu le temps de s'ouvrir l'aorte, car il avait été dérangé par la ronde du gardien. C'est pourquoi l'infirmier se contente de lui faire un pansement et les gardiens le surveillent de plus près. Le motif qui l'a poussé à cet acte désespéré est une liste de noms qui devaient permettre d'envoyer des innocents à la mort.

Cette nuit encore, on me trame devant la Commission pour un nouvel interrogatoire. Là, on me montre toute une liasse de feuilles dactylographiées. Je suppose qu'il s'agit là de mes "aveux" regroupant toutes les accusations qui ont été portées contre moi jusqu'à présent. On me lit également un nouveau chef d'accusation : un de mes codétenus aurait avoué avoir reçu de mon entreprise des pots-de-vin assez élevés, et ce des

maines de mon directeur général, Jean Meuret. Ce dernier travaille à la maison-mère de notre brasserie à Dakar et vient nous voir à Conakry deux à quatre fois par an. Je réponds à ces messieurs que c'est la première fois que j'entends parler de corruption et ne sais que répondre. Alors on me montre un papier écrit de ma main et duquel il ressort que j'ai prêté à un employé du bureau de placement une somme de 30.000 francs guinéens (225 dollars environ) pour qu'il fasse réparer son auto. Ce reçu date de plus de huit mois, et je confirme à ces messieurs que cet employé ne m'a pas encore remboursé parce qu'il n'en a pas les moyens. Mais les membres de la Commission ne se laissent pas convaincre : pour eux, il s'agit d'une affaire de corruption et ils me somment de leur dire ce que cet homme a du faire en échange pour l'organisation 5g.

Comme je ne sais que répondre à ce tissu de mensonges, je commence à lire les "aveux" que l'on a préparés pour moi. Et, dès la première page, je découvre le nom de plusieurs hommes que je ne connais absolument pas. Ils'agit, paraît-il, de membres d'une "organisation SS" mise sur pied par des instigateurs allemands et dont le siège se trouverait au sein même du gouvernement fédéral. On m'accuse encore d'avoir reçu de la société Fritz Werner, par l'intermédiaire de Peter Wieland sur ordre de son chef, Dr. Meyer, des millions de dollars pour soutenir cette organisation. Je leur rends cette liasse de papiers en leur disant qu'il m'est impossible de signer de tels mensonges.

Les ministres me mettent en garde : je vais regretter ma conduite et n'aurai à m'en prendre qu'à moi si on ne peut plus m'éviter les traitements que je ne connais pas encore. Tous les membres de la Commission vont m'accompagner aujourd'hui dans la chambre de torture. Ils m'assurent encore qu'ils m'ont ménagé jusqu'à présent, eu égard au fait que j'ai la peau blanche, mais que c'est terminé maintenant. Je n'en crois pas mes yeux en les voyant tous se lever pour mettre leur menace à exécution. Ma jambe gauche est paralysée, je n'arrive plus

à remuer les mains, mes avant-bras aussi sont dépourvus de toute sensibilité. Les blessures purulentes que j'ai aux bras et aux jambes me font terriblement souffrir. Je me sens extrêmement affaibli par suite des privations que j'ai dû endurer, et le climat meurtrier de Conakry rend mes souffrances encore plus insupportables.

Trois gardiens me trament, et les ministres suivent, comme dans une procession. Mais leurs conversations à mi-voix ne permettent en rien de supposer qu'ils se dirigent vers un enfer.

Dans la chambre de torture, un Africain est déjà suspendu à la barre de fer. Je ne le connais pas. Deux autres sont accroupis dans un coin, les bras attachés avec un fil de cuivre. Comme les soirs précédents, on m'entoure le câble électrique autour des bras. Cette procédure devient de jour en jour plus douloureuse, car les blessures sont profondes et pleines de pus. Les ministres prennent place sur la table et sur les chaises dans la même pièce que leurs victimes et recommencent l'interrogatoire que j'ai dû subir tant de fois déjà.

L'un des gardiens demande de temps en temps au prisonnier suspendu à la barre de fer s'il est décidé à parler. Comme il ne répond pas, on lui donne des coups brutaux sur toutes les parties du corps.

Puis, sans transition, l'un des membres de la Commission ordonne à l'un des gardiens de me montrer à quoi ressemble un ongle. Je frémis d'horreur à la pensée qu'il annonce ainsi le spectacle inhumain de l'ablation d'un ongle sans anesthésie. Un frisson me parcourt le dos lorsque je vois le gardien prendre une longue pince et arracher très lentement au prisonnier suspendu à la barre de fer l'ongle de l'index droit. J'essaie de ne plus regarder, car le visage de l'Africain a pris des traits terrifiants et son visage est gris d'effroi.

Aujourd'hui encore, je revois cette affreuse

scène dans mes cauchemars, et surtout le visage horriblement décomposé de ce malheureux. Il a été très courageux, mais les



cris de bête que sa douleur impuissante et sa détresse lui arrachent me bouleversent jusqu'au plus profond de moi-même. Je devrai, plus tard, subir moi aussi ce martyre.

Les ministres et les gardiens se mettent à rire et le bourreau tout fier me met l'ongle arraché sous les yeux, comme s'il s'agissait d'un trophée. Je veux détourner la tête, mais il m'empoigne par les cheveux. Le fait que leur brutalité me dégoute ~à ce point -et l'expression de mon visage ne laisse aucun doute à ce sujet-provoque leur hilarité.

Nos bourreaux sont particulièrement actifs ce soir, les ministres sont présents, et aucun d'entre eux ne veut donner matière à critique.

C'est mon tour maintenant. Deux sbires m'empoignent et m'étendent sur une chaise dont le dossier se trouve à même le sol. L'arête avant du siège est le seul appui pour mon corps qu'ils posent de façon à ce que je la sente sous la taille. Puis ils appuient sur mes jambes et sur mon buste, si bien que j'ai l'impression qu'ils veulent me casser la colonne vertébrale. Ils font basculer mon corps comme si c'était une balançoire tandis qu'un troisième bourreau tire sur

les liens qui m'attachent les bras, pour que je ne cesse de ressentir ces douleurs. L'un des ministres ne peut s'empêcher de me donner des coups de pied pour souligner sa colère. En même temps, ils continuent à me poser leurs questions. Chaque fois que je laisse une question sans réponse ou que ma réponse ne les satisfait pas, ils intensifient la torture en se relayant.

Comme le supplice de la chaise n'a pas eu l'effet escompté, Ismael Touré ordonne : "Mettez-le par terre, la figure contre le sol." Puis il lance à un gardien sa cigarette allumée et lui dit "Enfonce-la lui dans le cul". Le gardien hésite, Ismael Touré s'en aperçoit et répète l'ordre. Le ton de sa voix se fait plus rude, et son subalterne est bien obligé d'obéir s'il ne veut pas être torturé lui aussi. Mais il faut croire que cet homme n'est pas complètement bestial: il m'écrase la cigarette contre le corps et non dans l'anus, ce qui m'évite de graves brûlures

internes dont j'aurais subi les conséquences pour le reste de mes jours. Bien qu'il essaie d'exécuter cet ordre avec le plus de précautions possibles, les brûlures me causent des couleurs indicibles. Les autres ministres ne veulent pas être en reste et donnent également leur cigarette. Le gardien n'a pas le choix ; il est bien obligé de s'exécuter.

Les brûlures me font terriblement souffrir, mais je ne leur ai pas procuré la satisfaction d'obtenir par cette méthode le résultat qu'ils veulent obtenir à tout prix.

Puis je vois que deux plantons apportent un appareil rectangulaire, peint en vert clair, qu'ils posent sur la table. Cet appareil est équipé de plusieurs lampes de contrôle, de boutons et d'une minuterie dont le cadran va jusqu'à quatre minutes. Je découvre un ampèremètre et un voltmètre, ce dernier pouvant se régler sur 6 - 12 - 24 et 48 volts, et en conclus que, ce soir encore, je vais avoir droit au traitement électrique. Cette fois-ci, ils se contentent de l'appareil qui ne va "que jusqu'à 6 volts".

Je m'aperçois qu'ils sont très fiers de cette petite merveille technique. Ils prennent le temps de m'en expliquer le fonctionnement dans tous ses détails. On introduit le câble dans la prise de courant, les lampes de contrôle s'allument ; il n'y a donc pas de doute, l'appareil fonctionne. J'essaie de me calmer, mais je ne peux réprimer la panique que j'éprouve à la vue de cet appareil. Pour ne pas y penser, je regarde ce que font les plantons. L'un d'eux commence à entourer d'ouate et de gaze des plaques de métal de 5 cm sur 8 et munies de chaque côté d'un manche isolant. Puis il les plonge dans l'eau. Ensuite, il me pose ces électrodes mouillées sur les tempes. L'un d'eux branche l'appareil et je ressens le premier choc électrique dans la tête. Me voilà au milieu d'un feu d'artifice démentiel. Les pinces à oreilles et la dynamo que l'on faisait marcher à la main étaient bien peu de choses en comparaison. Je ne vois plus que des "étoiles", et il m'est impossible d'élaborer une seule pensée. Je ne vois absolument plus ce qui

m'entoure. J'ai l'impression de perdre la raison. Je crie de toutes mes forces. Les gardiens s'empressent d'étouffer mes cris en essayant de me mettre dans la bouche un baillon fait d'ouate et de gaze. Je me défends tant que je peux et serre les dents, si bien que les soldats renoncent à me baillonner. La peur de m'étouffer avec ce morceau d'ouate me donne tellement de force que j'ai finalement le dessus, malgré l'état de faiblesse dans lequel je me trouve. Je ne sais pas combien de temps je subis ces chocs électriques aux tempes. A un moment, on m'accorde une pause et les gardiens s'occupent des autres prisonniers.

Ils se dirigent vers celui qui est suspendu à côté de moi et lui font de profondes coupures sur les fesses avec une lame de rasoir. Puis ils saupoudrent ces blessures de poudre de piment afin d'augmenter ses douleurs. L'homme est suspendu là comme un cadavre, seuls ses gémissements prouvent qu'il est encore en vie. Le sang du malheureux teinte le sol en rouge et une pensée me traverse l'esprit : "Pourquoi vous comportez-vous comme des bouchers alors que vous voulez donner aux pays capitalistes l'exemple d'un régime socialiste qui progresse sur la voie de la civilisation ?"

La pièce est pleine de moustiques, attirés par le sang qui couvre le sol et par nos corps nus. Cependant, aucun gardien n'a l'idée de nettoyer les traces de sang. Un peu plus tard, je réalise que cela aussi a une raison précise : ces flaques de sang ont pour but d'intimider les nouveaux venus et de ne leur laisser aucun doute sur ce qui les attend s'ils se refusent à faire des aveux.

Les questions fusent de tous les côtés, sans fin. Comme je ne réponds pas, on me branche de nouveau sur le courant électrique. Toutes les parties du corps y passent l'une après l'autre : les organes sexuels, l'anus, les lèvres, le nez (dans lequel on fixe une pince comme si c'était un anneau).

J'entends un gardien dire: "Bon, donne-lui maintenant 12 volts pendant quatre minutes, nous ne sommes pas mesquins."

**Maudits soient ceux qui nous oublient**



Lorsque les quatre minutes se sont écoulées, les gardiens craignent sans doute que mon organisme n'en supporte pas davantage et me laissent tranquille. Je vois que mon voisin a droit aux mêmes tortures. L'un des ministres veut profiter du répit qu'on m'accorde pour s'entretenir avec moi, mais il lui faut se rendre à l'évidence : ce traitement électrique m'a complètement épuisé et je ne peux absolument plus parler. Furieux de ma passivité, il me donne des coups de poing dans la tête, de telle sorte que celle-ci balance de droite à gauche.

Je sais que le corps humain peut supporter des décharges de courant électrique allant jusqu'à 48 volts sans qu'il y ait danger de mort. Cependant, ce n'est que le soir que je pourrai ressentir moi-même l'atrocité des douleurs que provoquent 48 volts quand on les reçoit dans les parties les plus sensibles du corps. Ces douleurs, il faut vraiment les avoir ressenties soi-même pour savoir ce qu'elles représentent. J'ai l'impression qu'un de ces jours mon corps ne résistera plus à cette torture électrique et ne donnera plus aucun signe de vie. Les sévices et les tortures que j'ai subies des nuits durant, la faiblesse due aux privations d'eau et de nourriture depuis mon arrestation huit jours plus tôt m'enlèvent maintenant tout espoir de sortir d'ici vivant.

Mon découragement a atteint un degré tel que j'ai l'impression que je ne pourrai plus le surmonter. Plusieurs fois encore, au cours de cette nuit, je dois subir leur traitement électrique jusqu'à ce qu'une profonde syncope me délivre de ces tourments insupportables.

Ce n'est que le lendemain matin, dans ma cellule, que je reprends connaissance. Pendant toute la journée on essaie de briser ma résistance avec tout un tas de méthodes ingénieuses, on me fait les propositions les plus alléchantes possibles pour que je signe mes "aveux".

A la tombée de la nuit, on ouvre ma cellule et il se passe quelque chose d'incroyable : un gardien pose devant moi un demi-litre de quinqueliba brûlant, sorte de tisane que les

Africains utilisent aussi pour soigner la malaria. Je peux enfin boire.

La tisane fume dans un grand récipient de fer blanc émaillé d'un litre -made in China. Je veux l'attraper avec les deux mains, mais ces dernières sont couvertes de plaies, la peau a été rasée par endroits, quelques ongles ont été arrachés tout est engourdi et contracté, faible, je ne ressens absolument plus rien.

Mes mains refusent d'obéir. J'ai peur de renverser ce liquide précieux et je frappe à la porte. Je demande qu'on m'aide car je suis incapable de boire seul. Un gardien a pitié de moi et me tient le gobelet pour que je puisse boire, ce qu'il me conseille de faire lentement, sinon je risque d'être malade. C'est d'ailleurs pour cela que l'on m'a apporté du thé brûlant : si j'avais eu une boisson fraîche, j'aurais, sans réfléchir, bu trop avidement.

Une heure plus tard, on m'apporte une assiette de soupe au riz chaude, sorte de bouillie cuite à l'eau. Je demande une cuillère et on me la donne. Un gardien m'aide à nouveau et me fait avaler lentement la soupe. Mon corps absorbe ce peu de – nourriture frugale avec autant de reconnaissance que la tisane de tout à l'heure, et je me sens un peu mieux ensuite.

Cette nuit-là, on ne vient pas me chercher. J'essaie de dormir, mais mes pensées ne me laissent pas de répit. Je cherche désespérément le POURQUOI de toutes ces tortures dont sont victimes mes codétenus et moi-même. J'en arrive à la conclusion qu'une clique de politiciens éhontés est à l'oeuvre z ils ont fait courir des bruits qu'il s'agit maintenant de justifier aux yeux du monde et il leur faut pour cela extorquer à tout prix des "aveux" afin de se couvrir de lauriers ensuite aux yeux de leur propre peuple. Je me rends compte que je suis dans une situation sans issue. Je sais qu'ils ne courent plus aucun risque avec moi, car ils ont déjà manifesté leur hostilité envers la République Fédérale d'Allemagne en expulsant, du jour au lendemain, tous ses ressortissants.

Je pense aux cinq membres de l'Ambassade d'Allemagne qui étaient encore dans le pays le jour de mon arrestation. Je me demande si on les a expulsés, eux aussi, et quelle est l'Ambassade qui représente maintenant les intérêts de la République Fédérale d'Allemagne en Guinée. Je souhaite ardemment que cette ambassade apprenne ce qui m'est arrivé, et m'accroche à l'espoir que son habileté et ses relations diplomatiques me permettront de quitter le plus rapidement possible ce lieu d'horreur. Le silence de la nuit permet d'entendre les gémissements et les plaintes de ceux que l'on torture. Je m'appuie contre le mur. J'ai finalement du m'endormir d'épuisement à l'aube.

Le dixième jour commence. La porte de ma cellule s'ouvre et un miracle se produit : j'ai droit à un "petit déjeuner" comme les autres prisonniers : un petit morceau de pain et un quart de litre de café noir brûlant avec un peu de sucre. Je peux "tenir" le pain tout seul, mais je suis obligé pour boire d'avoir recours à l'aide d'un des gardiens. Vers 10 heures on me verse un litre d'eau dans le gobelet de fer émaillé, comme à presque tous les prisonniers. Je possède ce gobelet depuis ma première ration de tisane et je le conserve comme un bien précieux.

Un peu plus tard, un infirmier vient me voir et me fait sortir de la cellule. Il me masse les bras avec un produit qui sent fort le camphre, désinfecte les blessures purulentes que j'ai aux bras et aux jambes avec de la teinture d'iode et me fait des bandages. Puis il me fait une pique dans la cuisse. Je lui demande ce que c'est et il me répond que c'est une pique anti-tétanique. Puis on m'enferme de nouveau dans ma cellule.

Je regarde sous la porte et observe les gardiens. Dès qu'ils se sont un peu éloignés, je profite de l'occasion, malgré mes douleurs, et siffle pour essayer d'entrer en contact avec les autres prisonniers. Ils me répondent, mais il est difficile de se faire comprendre à travers la mince fente sous la porte.

A midi, on nous donne une assiette de riz avec une sauce très épicée à l'eau et au piment. L'après-midi, j'entends le bruit des

balles sur le court de tennis voisin. Je me dis que si je peux entendre le bruit des balles de tennis jusqu'ici, les joueurs européens (car en Guinée il n'y a presque que les Européens qui jouent au tennis) doivent nous entendre, en particulier lorsque de nombreux détenus réclament désespérément de l'eau dans la chaleur torride de l'après-midi. Le fait de penser à ces joueurs de tennis me donne le faible espoir de ne pas être complètement abandonné au bout du monde.

En fin d'après-midi, on distribue à chacun un litre d'eau, ce qui rompt un peu la monotonie de notre vie au camp. Le soir, nous avons droit à une assiette de riz. Ces "repas" sont tous les jours les mêmes, mais le riz du soir est immangeable, aucun prisonnier n'y touche pour ne pas tomber malade. Les assiettes sont donc ramassées encore pleines, le riz est remis dans une grande marmite et réchauffé le lendemain soir. C'est une façon commode d'économiser un repas sans que les prisonniers puissent se plaindre qu'on ne leur donne rien à manger le soir. Ce n'est qu'au bout d'un mois que le riz du soir aura la même qualité que celui du midi.

Ce dixième jour a pour moi une signification particulière car on m'a donné à manger comme aux autres prisonniers qui n'ont pas de "D" sur leur porte, on a soigné mes blessures et on a enlevé de ma cellule toutes les saletés qui s'y trouvaient. Je suis débarrassé de l'odeur insupportable que dégagent les excréments au bout d'une heure ou deux, lorsqu'ils commencent à fermenter dans la chaleur tropicale et à attirer les vers. J'ai même droit à un pot de chambre

bien qu'il soit troué au fond et qu'il n'ait pas de couvercle, j'apprécie énormément ici ce modeste produit de la civilisation. Tous ces événements contribuent à éveiller en moi l'espoir que la fin de mes souffrances est peut-être proche. Mais cet espoir est de courte durée. Assez tard dans la soirée, je sursaute en entendant les pas des gardiens z ils viennent me chercher.

Cette fois-ci, le début des tortures n'est pas précédé d'un long interrogatoire. A peine suis-je là depuis quelques minutes que



**Maudits soient ceux qui nous oublient**



les gardiens me trament dans la chambre de torture. Les soldats m'arrachent les pansements que j'ai aux bras et aux jambes et le supplice recommence. A partir de ce dixième jour, on viendra me chercher toutes les nuits -à l'exception d'une seule-. Pendant dix-sept jours, ou plutôt dix-sept nuits, je devrai supporter ces tortures. Mes compagnons de souffrance ne sont jamais les mêmes, on essaie constamment de nouvelles méthodes brutales, et ces profanateurs du genre humain tirent avantage de la cruauté avec laquelle ils nous forcent à regarder, alors que nous éprouvons de la pitié pour nos semblables.

Cette dixième nuit commence pour moi par une surprise : on m'assied sur une chaise et on me donne de l'eau et des cacahuètes. L'un des gardiens dit au prisonnier qui est suspendu à la barre de fer:

"Tu vois, il a tout ce qu'il veut. Si tu en veux autant, tu n'as qu'à confirmer sa déposition, car il nous a tout dit sur toi. " Je ne peux m'empêcher de crier z "Ce n'est pas vrai V' Alors le soldat me frappe au visage avec la crosse de son fusil. Ce n'est que de retour dans ma cellule que je mesurerai les conséquences de cette brutalité, lorsque des morceaux de dents me tomberont soudain de la bouche.

Cette nuit encore, on alterne les méthodes de torture z d'abord c'est moi que l'on torture, et 'g l'autre prisonnier doit regarder, puis c'est l'inverse. A un moment, on emmène l'autre victime et on invente pour moi de "nouvelles méthodes". Au petit matin, alors qu'il fait encore nuit dehors, mon martyr prend fin. Ces valets de bourreaux semblent craindre la lumière du jour.

Je suis encore ligoté et on me jette comme un sac dans une jeep ouverte à l'arrière. Je vois que nous traversons en zigzag le camp qui s'étend sur 1 km2 en plein milieu de Conakry. Lorsque la jeep s'arrête enfin, nous nous trouvons dans un sombre couloir souterrain. Une lampe assez terne, installée là provisoirement, donne un peu de lumière. Un gardien s'approche de nous, d'autres attendent au fond. L'un d'eux nous crie : "Où allez-vous ?" Le garde répond : "Nous t'amenons

quelqu'un". "C'est un nouveau ?" "Non, c'est un de vos clients." Alors le gardien s'approche de notre jeep et dirige vers moi la lumière de sa lampe électrique. Puis, avec un hochement de tête, il déclare : "Il n'est pas à nous." Puis ils continuent leur conversation dans la langue du pays, si bien que je ne peux plus rien comprendre. Mais ce que j'arrive à voir à la faible lueur de cette chandelle me laisse supposer qu'il s'agit là d'une prison souterraine qui mérite sans doute le nom de "terminus".

L'entrée de cet enfer souterrain est habilement camouflée par des troncs d'arbres qui jonchent le sol et dont certains commencent déjà à pourrir. Un frisson me parcourt le dos à la pensée qu'on a failli m'enfermer dans ce cimetière souterrain. Heureusement, ce voyage s'avère être une erreur et cette fois-ci j'éprouve presque de la reconnaissance lorsqu'on me transporte dans ma cellule.

Plus tard, des compagnons de captivité me confirmeront que c'est bien l'entrée d'une des prisons souterraines que j'ai vue là. Mais aucun d'eux n'a jamais entendu dire qu'un détenu en soit ressorti, si bien que personne ne peut dire comment en est l'intérieur et quels sont les traitements qui y sont pratiqués. Celui qu'on y enferme est candidat à la mort, tel est l'avis de tous ceux qui m'en parlent.

Le surlendemain soir, on vient me chercher pour me ramener devant la Commission et on me déclare que les employés chargés de fouiller ma maison y ont trouvé un pistolet. On me demande si je reconnais qu'un pistolet se trouvait également en ma possession, ce que je fais en ajoutant qu'il s'agit sans doute de mon pistolet à pétards. Il n'a pas d'orifice à l'avant et on ne peut l'utiliser que comme pistolet d'alarme. Je me le suis acheté il y a quelque temps déjà pour me protéger contre d'éventuels intrus, lorsque je suis seul chez moi -sans le personnel habituel-. Cette explication provoque l'hilarité de ces messieurs, et pour souligner leur triomphe ils m'annoncent maintenant que les employés ont également trouvé un silencieux qui s'adapte à ce pistolet.

Le dispositif qu'ils baptisent silencieux est un accessoire que j'avais acheté en Allemagne en même temps que des balles traçantes. J'avais acheté tout cela avec l'idée que ce pistolet équipé du silencieux et des balles traçantes pourrait peut-être me rendre service si je m'égarais en chassant à l'intérieur du pays. Mais je m'étais rendu compte plus tard que ce pistolet n'était pas commode et s'avérait être une charge supplémentaire z tout chasseur réduit au minimum les bagages qu'il emporte pour ses marches dans la jungle africaine à cause de la fatigue que cause le climat tropical.

Lorsque j'ai donné ces explications, on me fait entendre une version qui doit donner à la Commission le droit de me considérer comme un individu aux visées très dangereuses et de me traiter en conséquence. "Vous aviez l'intention de tuer le Président avec cette arme." Ils ne veulent pas en démordre : pour eux, ce dispositif est un silencieux qui fait de mon arme un instrument d'extermination idéal : petit, maniable et silencieux, toutes conditions nécessaires à un attentat politique.

J'essaie de les convaincre de leur erreur et leur propose, pour s'en assurer, de me tirer dessus avec cette arme à deux mètres de distance. Je réponds moi-même des conséquences de ce coup. Mais ils ne montrent pas la moindre envie de vérifier mes dires de façon aussi radicale. Ils interrompent brusquement l'interrogatoire et donnent l'ordre de me trainer de nouveau dans la chambre de torture.

Pendant presque toute la nuit -entrecoupée de pauses- on m'envoie dans le corps des décharges de courant électrique. Pendant chaque pause j'essaie de me répéter z "Tiens le coup" et "N'abandonne pas". Mais chaque fois que l'on branche de nouveau l'appareil, j'éprouve des douleurs atroces, c'est comme un feu qui se fraye un chemin peu à peu et devant lequel il n'y a aucune échappatoire. On a finalement du me raccompagner dans ma cellule à l'aube sans que je m'en aperçoive.

Pendant toute la journée, la peur et l'inquiétude ne me quittent pas. "Combien de temps vais-je pouvoir résister à ce martyre ?" Le soir tombe, et les gardiens viennent me chercher dans ma cellule pour me conduire devant la Commission. Cette fois-ci, l'un des ministres me présente une lettre en me disant : "Voici une lettre de Son Excellence le Président de la Guinée, Ahmed Sékou Touré. Le Président veut vous parler. Attendez." Deux gardiens m'emmènent dans une autre pièce. Là, on me fait attendre assez longtemps, puis trois hommes entrent et me disent : "Nous allons maintenant téléphoner au Président, ainsi vous aurez la possibilité d'avouer vos méfaits au Président lui-même." Ils veulent me tendre la lettre du Président, mais je ne peux pas la prendre car mes avant-bras et mes doigts sont ankylosés par suite des tortures nocturnes. Dès qu'ils ont le Président au bout du fil, l'un d'eux me met l'écouteur à l'oreille et j'entends : "Alb, Monsieur Marx" Je reconnais aussitôt la voix du Président et réponds : "Bonsoir Excellence" Le Président me dit à peu près ceci : "Monsieur Marx, ne vous inquiétez pas. Je vous ai fait parvenir une lettre écrite à la main. L'avez-vous reçue ? Je dis oui, et il continue : "Ne craignez rien. Répondez la vérité à toutes les questions que je vous pose dans cette lettre, et il ne vous arrivera rien. Comment allez-vous ?" Alors, je lui dis qu'on m'a torturé à plusieurs reprises pour m'obliger à. avouer quelque chose qui ne correspond absolument pas à la réalité. Je l'assure que je répondrai à sa lettre de façon conforme à la vérité. Fuis le Président me rassure encore z "Ne vous en faites pas. Tout va s'arranger pour le mieux."

Ce soir-là, je n'ai pas besoin d'aller dans la chambre de torture. Je m'en suis donc tiré convenablement. Une fois dans la jeep qui me ramène au camp, je regarde autour de moi et découvre soudain par terre le reste d'une orange déjà sucée. La faim et le besoin de prendre quelque chose de rafraichissant se font sentir, et je concentre toute mon attention sur le moyen de me

le procurer. Ce n'est pas si simple que cela car mes mains sont encore ankylosées, et j'ai quelques difficultés à réaliser mon projet. Enfin j'y arrive, et je cache ce reste d'orange dans ma poche. Puis je regarde autour de moi et m'aperçois que le gardien m'a vu faire. Cependant, il ne dit rien. Ce n'est que lorsque nous sommes descendus de la jeep qu'il crie au gardien de service quelque chose dans sa langue. Aussitôt ce dernier m'emmène, il me tate tout le corps et sort le morceau d'orange que j'ai eu tant de peine à acquérir. Je n'ai droit à aucune réprimande, le gardien se contente de la satisfaction que lui procure le fait que je ne puisse profiter de ce reste d'orange qu'il écrase sur le sol.

Un peu plus tard, un gardien m'apporte la lettre. Je reconnais l'écriture du Président et en particulier sa signature que je connais bien en raison de mon activité à la brasserie. Il s'agit donc bien d'une lettre du Président lui-même, qui est en même temps Chef du Gouvernement et Secrétaire Général du parti unique PDG, et qui en conséquence a tous les pouvoirs.

Cette lettre contient les questions suivantes Que savez-vous sur l'attentat perpétré contre moi, dans ma voiture, à cent mètres de votre brasserie ?

Dans quelle mesure votre ami, l'archevêque Raymond Marie Tschidimbo, a-t-il participé à l'attentat L'industriel William Gemayel, propriétaire des usines de matières plastiques, de peintures et de constructions métalliques, a-t-il participé à cet attentat ?

La lettre se termine par les mots suivants : "Ne craignez rien. Je vous garantis de traiter votre déposition avec la plus grande discrétion." Signé Ahmed Sékou Touré.

A peine ai-je fini de lire cette lettre qu'un secrétaire arrive pour écrire ma réponse. Je le renvoie en lui disant qu'il faut d'abord que je réfléchisse avant que mes déclarations soient mises sur papier. Il s'en va donc. Je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps pour pouvoir répondre aux questions que l'on me pose, mais je veux gagner du temps pour échapper, cette nuit

au moins, aux cruautés de la chambre de torture. Et j'y réussis. Le secrétaire revient bien trois fois au cours de la nuit pour savoir si je suis prêt à dicter ma réponse, mais je demande à chaque fois qu'on m'accorde le temps de la réflexion, et en effet on me l'accorde.

Le jour suivant se lève, et je ressens le fait d'avoir échappé cette nuit à la chambre de torture comme un cadeau. Lorsque le secrétaire réapparaît dans ma cellule, je lui dicte la déclaration suivante

"Je ne me trouvais pas en Guinée au moment de l'attentat, mais en Allemagne où je passais mes vacances. C'est là que j'ai lu, dans le journal, sous la rubrique "Faits divers" qu'un attentat avait été perpétré contre le Président guinéen. Le journal rapportait ceci : "Radio Conakry a annoncé que l'auteur de l'attentat voulait tuer le Président avec un couteau. Après l'échec de cette tentative, il s'est fait lyncher sur place par le peuple."

J'ajoute encore qu'il n'est pas difficile de vérifier, dans mon passeport, la date de mon séjour en Allemagne.

Je n'ai jamais eu de conversations politiques avec Son Eminence Raymond Marie Tschidimbo, archevêque de Conakry, et n'ai jamais parlé de cet attentat avec lui, malgré les relations amicales que nous entretenons. Je connais très bien l'évêque par suite des nombreuses visites et invitations mutuelles, et je suis le seul Européen à faire partie du cercle de ses confidents.

Je connais Monsieur Gemayel, mais je n'ai eu aucun contact personnel avec lui. Nos rapports sont des rapports d'affaires uniquement. Je lui ai commandé la construction d'un hangar pour la brasserie. Nos conversations ont uniquement eu pour objet de discuter le prix de ses offres.

Pour terminer, j'assure le Président que toutes mes réponses à ses questions sont absolument conformes à la vérité.

C'est avec des sentiments mitigés que je vois les événements de la journée se succéder : petit déjeuner, distribution d'eau, riz

**Maudits soient ceux qui nous oublient**





de midi, distribution d'eau, riz du soir. J'attends avec crainte les prochains événements. J'ai répondu sincèrement aux questions du Président qui, je ne l'oublie pas, est titulaire du- Prix Lénine de la Paix. Est-ce qu'on va enfin me laisser en paix ? Est-ce qu'on va enfin me croire, en tant qu'être humain ?

Le soir tombe. Mon pressentiment se confirme. J'entends la jeep, j'entends citer le numéro de ma cellule, peu après je me retrouve devant la Commission. L'air mécontent qui se lit sur le visage des personnes présentes ne me laisse aucun doute sur l'accueil que mes réponses à la lettre du Président ont reçu.

Ismael Touré prend la parole : "Le Président est très mécontent de l'insuffisance de vos réponses. Si vous ne voulez pas fouiller un peu dans votre mémoire pour compléter vos indications, notre Commission n'aura plus le choix z nous serons obligés de vous envoyer au Palais du Président. Mais là, vous découvrirez de tout autres méthodes de torture." Ses collègues z. Seydou Keita, Mamadi Keita, Diallo Mouctar, Fodé Bérété, Lucceny Condé et Guichard acquiescent. Et je me rappelle que, une fois, pendant que les soldats me maintenaient couché sur le sol, le Général Seydou Keita m'avait cassé toute une rangée de dents, de sorte que cela m'avait fait une coupure à la langue et que j'avais constamment craché du sang.

La sortie de Guinée, tout comme l'entrée dans ce pays, est toujours source de nombreuses f ormalités. C'est ainsi qu'avant chaque départ je devais me procurer une attestation du percepteur prouvant que la brasserie avait payé tous ses impôts. Il me fallait également un papier du tribunal confirmant qu'aucune procédure pénale n'était engagée contre moi. Je devais aussi obtenir de plusieurs autres autorités administratives l'autorisation de sortie du territoire. Toutes ces formalités duraient souvent trois jours. Et ce n'est qu'après avoir reçu cette attestation que je pouvais chaque fois faire ma demande de visa au service d'immigration. Suivant le montant de l'inévitable "pot-de-vin", l'établissement du visa était alors

une question d'heures ou de semaines. Pour mon dernier visa, cela avait demandé plus de trois semaines.

Toutes ces formalités font que l'on peut contrôler dans cinq administrations différentes quand j'ai demandé un visa et quand j'ai quitté le pays. En outre, les autorités de police de l'aéroport inscrivent sur le passeport la date d'entrée ainsi que la date de sortie du territoire.

Tous les efforts que je fais pour convaincre ces messieurs que, sur ce point, mes déclarations sont irréfutables, ne me mènent à rien. Ils n'ont qu'un but, celui de prouver que j'ai participé à l'attentat contre le Président. Et ils ne se donnent pas la peine de vérifier les indications qui pourraient prouver mon innocence.

Plus tard, lorsque je suis à nouveau dans ma cellule, je repasse en mémoire mes différentes comparutions devant la Commission, et je réalise peu à peu que je n'ai jamais assisté à une audience. Si j'avais été davantage au courant dans ce domaine, j'aurais dû insister pour avoir un avocat, ou au moins un interprète qui m'aurait aidé à comprendre correctement les accusations dont j'étais l'objet et à y répondre comme il faut sans courir le risque que des difficultés de langue provoquent des malentendus.

Les questions de la Commission sont, pour la plupart, formulées de telle façon que toutes mes réponses peuvent être interprétées de façon négative pour moi. Avec le recul du temps, je me rends compte que si j'avais demandé un avocat, on ne me l'aurait pas accordé. Douze ans auparavant déjà, Sékou Touré avait supprimé le poste d'avocat pour les délits politiques, et ce pour la raison suivante : "C'est un formalisme juridique qui est non seulement superflu, mais encore incompatible avec les réalités sociales d'une jeune nation africaine."

Ce soir non plus, je n'échappe pas à la chambre de torture. Je pense en moi-même : "Pourvu que je tienne le coup cette nuit." Je pressens que les bourreaux n'ont pas épuisé toutes

leurs inventions. L'un d'eux va chercher des gousses de piment, les ouvre et me les introduit dans l'anus. Cela provoque des brûlures démentielles. Je me tourne et me retourne sous l'effet des douleurs. J'ai l'impression que tout bruie en moi. Ma capacité de résistance est à bout. Je perds tout contrôle de mon corps. Je ne peux empêcher mon intestin, enflammé, de se vider violemment. Les brûlures diminuent et j'éprouve un certain soulagement. Un gardien, furieux, se met à crier : "Ce salaud va nous remplir toute la pièce de merde. Regarde-moi ce cochon !" et me rappelle brutalement à la réalité. Je me sens tout piteux et tout sale.

Les gardiens me haussent et m'attachent à la barre de fer. Puis on donne l'ordre d'enlever tous les excréments de la pièce et de me verser de l'eau sur la tête. Les gardiens font cependant bien attention à ce qu'aucune goutte d'eau n'atteigne mes lèvres. Puis les bourreaux s'efforcent de m'arracher les "compléments" à la lettre que j'ai écrite au Président, chose que la Commission n'a pas réussi à faire. A plusieurs reprises, je ressens une grande faiblesse, mais je réussis à tenir le coup sans flancher et sans leur procurer le triomphe d'un aveu. Au petit matin, lorsque je suis complètement épuisé, la jeep me ramène au camp.

Pendant toute la journée, j'essaie de récupérer un minimum de forces, car je sais qu'ils vont continuer, qu'ils vont encore me torturer et me faire souffrir.. . jusqu'à ce qu'ils atteignent leur but. Combien de temps vais-je encore tenir ?

Lorsqu'on distribue le repas, je vois mon voisin de cellule, Diallo Alpha Amadou z il est assis lui aussi dans l'embrasure de la porte et attend. Il gesticule beaucoup et me fait des signes qui me semblent signifier z "se taire", mais je ne sais pas à quoi il fait allusion. Tout à fait par hasard, j'entends qu'on lui demande dans l'après-midi z "Combien avez-vous gagné par mois dans l'entreprise Holzmann ?" (Holzmann AG = société allemande de construction). Sa réponse z "30.000 francs

guinéens", environ 285 dollars nets par mois. Je comprends maintenant pourquoi il se fait du souci.

Son supérieur, Manfred Weise, chef de travaux, est un de mes amis ; c'est par lui que j'ai appris que la firme Holzmann a également payé un salaire à la femme d'Amadou, qui est Espagnole. Amadou doit avoir peur qu'on l'accuse, lui, pour ce paiement volontaire. Il faut dire qu'il avait un poste de confiance qui justifie absolument un versement à sa femme et que cela ne pouvait être déclaré comme un paiement hors tarif, ce qui est interdit en Guinée.

A la première occasion, je rassure Amadou en faisant avec mes mains des lettres sur ma poitrine, ce qui veut dire z "N'aie pas peur, je ne suis au courant de rien." Cependant, je suis bien content que l'on ne m'interroge pas sur ce problème.

La femme d'Amadou, Nouria Nares Vidai, se fait expulser du pays, comme d'ailleurs toutes les femmes étrangères des détenus. Ses deux enfants restent en Guinée, comme tous les enfants de père africain. Quant à Amadou, il "paie" son travail pour une firme allemande avec une peine de détention à vie. Je l'entends sangloter des journées entières, car la Commission essaie de briser sa résistance au moyen de menaces contre ses enfants.

Les heures s'écoulent. Le soleil se couche. La nuit tombe et m'apporte un nouvel interrogatoire devant la Commission.

Cette fois-ci, mes interrogateurs font allusion au fait que la brasserie a cessé toute production au début de l'année 1970 en raison du manque de matières premières. Les banques de Guinée m'avaient informé à cette époque qu'il n'y avait plus de devises pour acheter malt et houblon. Lorsqu'en aout 1970 la production reprend, on publie une loi frappant d'un impot sp~cial de 0,25 dollars chaque bouteille de bière et de limonade. A ce moment, mon directeur général, qui travaille à Dakar, exige que je demande une augmentation de prix. Cette augmentation m'est accordée en raison de l'augmentation du prix des matières premières.

Ce soir-là, la Commission décrit la situation de telle façon que, d'après elle, j'ai versé au Service de Contrôle des Prix un pot-de-vin d'un million de francs, soit 7.500 dollars environ. Ce pot-de-vin m'aurait été donné de la main à main par Monsieur Meuret, mon directeur général, pour que cela n'apparaisse pas sur les livres de comptes. Meuret aurait promis cet argent à Souleyman Diallo, du Service de Contrôle des Prix, lors de sa dernière visite à Conakry, et le lui aurait fait parvenir par mon intermédiaire. J'aurais remis la même somme de la même façon à Barry Baba qui travaille au service de l'industrie et du développement. La Commission affirme que Diallo et Barry Baba ont avoué, il ne manque plus qu'une confirmation de ma part.

Je m'imagine très bien de quelle façon ils ont obtenu ces "aveux". J'ai été témoin des traitements inhumains qu'ils infligent à leurs compatriotes. J'admire secrètement ces hommes que l'on torture et à qui les pires souffrances ne parviennent pas à arracher de fausses déclarations. Je me demande souvent : "Comment ces hommes peuvent-ils supporter tout cela ?" En même temps, je constate que les tortionnaires réservent à leurs compatriotes les tortures les plus cruelles tandis que nous, Européens, sommes condamnés à regarder.

Mais lorsque les tortures les plus cruelles ne donnent aucun résultat, les soldats emploient des moyens psychologiques en abusant du profond sentiment de parenté qui caractérise toute famille africaine. Tous les moyens leur sont bons pour amener ces défenseurs acharnés de la vérité à mentir. Certains prisonniers sont obligés d'assister au viol de leur fille ou de leur femme sans pouvoir intervenir parce qu'ils sont enchaînés, ils ne peuvent que se cabrer en vain contre ces atrocités. Lorsque leur résistance psychique a suffisamment diminué pour accepter d'avouer ce qu'on veut leur faire avouer - afin de mettre un terme aux horreurs que doivent subir les membres de

leur famille- ils prononcent de ce fait pour eux-mêmes la sentence de mort.

L'imagination de ces sadistes ne connaît pas de limites lorsqu'il s'agit d'inventer des cruautés encore plus raffinées. Ils n'hésitent pas non plus à administrer aux femmes des décharges de courant électrique en leur posant des électrodes aux endroits les plus sensibles du corps. Leurs maris sont obligés d'assister à ce supplice. Par ce moyen, ces satyres obtiennent souvent davantage de résultats que s'ils martyrisaient les prisonniers eux-mêmes. Le respect m'empêche de décrire toutes les cruautés qu'ont du supporter des femmes en ma présence, autant les Noires que les Blanches mariées à des Africains. On oblige également les femmes de détenus à divorcer et à épouser d'autres hommes.

Parfois même, on menace un Africain de mettre ses enfants dans une maison d'éducation politique pour les guérir des hérésies que leur ont inculquées leur parents. Mais les plus à plaindre sont sans doute les enfants qui sont nés dans une cellule, dans les autres camps guinéens, et qui doivent y vivre en captivité avec leur mère.

Les conséquences de ces blessures psychiques sont terribles. Combien de fois ai-je vu des hommes, de retour derrière la porte de leur cage, refuser toute nourriture pendant des journées entières, être secoués de crises de larmes, crier de douleur et se comporter comme des sauvages. D'autres courent comme des fous dans leur cellule, donnent des coups de poing contre les murs et la porte, ne cessent d'affirmer leur innocence et de réclamer qu'on les traite avec justice. Cependant, leur désespoir reste sans écho.

C'est pour ces raisons que je n'arrive pas à éprouver de ressentiment envers Souleyman Diallo et Barry Baba, bien que leurs aveux m'aient placé dans une situation grave. Lorsque la Commission a fini de me lire avec véhémence les accusations dont je suis l'objet, les gardiens me trament dans la chambre d'horreur et je sens qu'ils veulent pouvoir exhiber un succès, un

aveu de ma part. Et en effet, après avoir supporté leurs brutalités pendant des heures, j'arrive au bout de ma capacité de résistance psychique et avoue malheureusement avoir payé des pots-de-vin. Je pense qu'il n'est pas utile de souligner que cette déposition ne correspond en rien à la vérité. Ce soir-là, ma capacité de résistance est vraiment épuisée, le fait que d'autres prisonniers, poussés par le désespoir, aient porté des accusations contre moi contribue à me mettre dans cet état, ce qui ne signifie pas qu'il l'excuse. Mes tortionnaires sont, cette nuit-là, semblables à des loups qui ont goûté du sang et je ne suis pas près d'oublier les mines triomphantes qu'ils affichent après avoir brisé ma résistance, fiers d'avoir obtenu une fausse déposition supplémentaire.

Quelques semaines plus tard, je vois Diallo et Barry Baba dans la prison. Le corps de Diallo, couvert de plaies, est assez éloquent et me confirme ce qu'il a du souffrir avant d'accepter de me calomnier. A un moment, il m'est possible d'informer Barry Baba -au moyen de signes et de quelques mots- de la déposition qu'on m'a forcé à faire. Il me regarde sans un mot, et ses regards tombent sur mon corps martyrisé et saturé de blessures. Je vois sa compassion et lis dans ses yeux qu'il comprend ma situation. Quelques jours plus tard, je revois Barry Baba encore une fois. Les blessures profondes qu'il a aux bras me prouvent clairement qu'on l'a torturé, lui aussi. Diallo et Barry Baba sont évacués du camp et nous n'avons plus jamais eu de leurs nouvelles, comme c'est le cas pour de nombreux autres détenus dont nous savons qu'ils ont été exécutés.

Un sentiment douloureux m'envahit encore et je ne peux me pardonner d'avoir cédé c e t t e nuit-là et d'avoir confirmé les déclarations que les deux Africains avaient été contraints de faire. Aujourd'hui encore, j'ai du mal à me convaincre que tout homme flanche -plus ou moins rapidement-quand il a le pressentiment de sa mort prochaine.

Lorsque, avec le recul du temps, je pense aux déclarations qu'ont faites d'autres personnes et qui m'accablaient, j'essaie de les comprendre car je suppose qu'elles les ont faites dans un état de profond désespoir, après avoir subi les mêmes cruautés que moi. D'autre part, j'éprouve aujourd'hui encore un sentiment de rancune lorsque je pense à certains prisonniers qui se sont comportés comme des laches et ont été prêts -sans avoir subi aucune torture- à répéter comme des perroquets tout ce qu'on a voulu leur faire dire. Et pourtant, ils savaient sûrement que ces dépositions étaient mensongères et que des innocents allaient avoir à en souffrir. Je ne veux pas aller jusqu'à affirmer qu'ils savaient que de nombreuses personnes seraient condamnées en raison de leurs mensonges ou mourraient lentement dans un cachot. Cependant, un innocent décèle rapidement le cercle vicieux de ces hommes en quête d'un poste important qui construisent leur carrière pierre par pierre avec le sang et la mort de leurs semblables, les amis d'aujourd'hui étant les ennemis de demain.

L'Afrique est, aujourd'hui encore, un pays sous-développé dans de nombreux domaines, et la Guinée fait partie des pays les moins développés du continent. Mais, en ce qui concerne les méthodes de torture, cette jeune république en sait autant que les Etats qui ont des années d'expérience. Le fait que certains des dirigeants guinéens actuels ont reçu une formation de tortionnaire pendant leurs études à l'étranger n'est un secret pour personne.

J'entends de jeunes gardiens bavarder en espagnol. Ils me diront plus tard qu'ils ont appris cette langue pendant leur formation dans les groupes de Fidel Castro à Cuba. Ils parlent avec enthousiasme des stages qu'ils y ont faits, évoquant en particulier les jolies filles de toutes couleurs de peau qui y font leur service militaire comme les hommes.

Je suis couché dans ma cellule, et mes pensées tournent toujours autour de la même question : combien de temps vais-je encore pouvoir résister à ces traitements ? Un infirmier entre



et veut panser mes blessures. Il me regarde, plein de pitié, et me dit z "Mon garçon, est-ce vraiment bien nécessaire ? Pourquoi n'as-tu pas avoué hier soir ? Tu n'as pas encore vu comment on a arrangé les autres ? Maintenant, ils ont parlé." Je ne peux qu'affirmer mon innocence. Comme il continue à essayer de me convaincre, je me mets à pleurer de colère. Mon quatorzième jour de captivité touche à sa fin, et c'est avec angoisse que je me demande si l'interrogatoire nocturne et la séance dans la chambre de torture vont m'être épargnés ce soir. Mon espérance est déçue. Sans interrogatoire cette fois, on me trame dans la chambre de supplice. Le Libanais Melehem Maikoun et le Français Marcel Ropert y sont déjà et attendent. Cette nuit-là, Melehem va souffrir le supplice de la chaise et recevoir de nombreux coups de baton et de tuyaux en caoutchouc. Ces brutalités sont telles que, des mois plus tard, il ne parviendra toujours pas à s'allumer une cigarette tout seul et il ne pourra que ramper, en tramant une jambe raide.

Marcel et moi sommes à genoux sur de petites pierres pointues et nous devons assister à tout ce qu'on fait subir à Melehem pour "aider sa mémoire". Il f ir~iit par avouer qu'il a changé plus de 1.000 dollars avec un Allemand. Après cet aveu, on ne le laisse plus tranquille et on le torture à l'extrême. Toutes les souffrances qu'on lui fait subir s'accompagnent d'un interrogatoire acharné z "Combien as-tu encore changé ?" Arrivé au bout de sa capacité de résistance, Melehem indique le nom de l'Allemand : Seibold. Les tortionnaires sont provisoirement satisfaits de ce renseignement.

Puis on nous met tous les trois dans la jeep garée devant la porte et la voiture se dirige vers le Bloc B. En route, un jeune homme de la milice tient son fusil dirigé vers moi. Comme je sais que les jeunes recrues militaires ont tendance à. manier les armes avec beaucoup d'imprudence, je détourne le canon de son fusil et lui conseille de le manier prudemment. Le jeune Africain me regarde d'un air stupéfait mais ne répond pas, et on me refoule dans ma cellule.

Une nouvelle journée s'écoule, et je me demande pendant des heures ce que je pourrais bien faire pour échapper aux tortures nocturnes. Et il me vient une idée, mais je crains que ces valets de bourreaux, rompus à toutes les astuces, rie s'aperçoivent de mon stratagème. Cependant, cela vaut la peine d'essayer. Alors, au bout de quelques heures de martyre, je propose aux soldats qui m'interrogent dans la chambre de torture de répondre par écrit à leurs questions. Ils acceptent ma proposition, ce qui me permet de raccourcir une nuit de souffrance. Chaque heure pendant laquelle je peux échapper à ces bourreaux signifie pour moi une économie de forces, et j'en ai besoin pour tenir.

Le lendemain, je tiens ma promesse et dicte à Diallo, le secrétaire, mes réponses aux questions que l'on m'a posées dans la chambre de torture. Mais quelques heures plus tard, le sous-officier Sylla me rapporte mon papier en disant z "Ce n'est pas bon." Encore une fois, mes réponses ne les ont pas satisfaits. Il déchire le papier sous mes yeux. Peu de temps après, il revient et je lui dicte les mêmes déclarations, seulement de façon plus concise. Evidemment, ils ne sont pas davantage satisfaits. Chaque heure qui passe me rapproche de la chambre de torture.

L'après-midi est particulièrement difficile à. supporter, car le soleil de plomb tape sur nos toits de tole ondulée. Tout semble figé dans le camp. Chacun, y compris les gardiens, veille à ne bouger que si c'est vraiment indispensable. On ouvre certaines cellules un moment pour laisser entrer un peu d'air, ce qui rend ces antres plus supportables. J'entends quelques prisonniers parler des tortures dont je suis l'objet. Ils sont pleins de sympathie et de compassion pour mon sort. J'éprouve de la reconnaissance pour ces hommes qui me donnent le sentiment de ne pas être complètement isolé et abandonné en face de ces traitements diaboliques.

A la tombée de la nuit, j'entends prononcer le numéro de ma cellule. Deux gardiens s'appliquent à me faire sentir leur

brutalité en cette seizième nuit de captivité. Les tortures sont plus cruelles que les fois précédentes. Il se vengent sans doute pour la nuit dernière, pendant laquelle ils n'ont pas pu me torturer aussi longtemps qu'ils l'auraient voulu. Lorsque les tortures deviennent trop difficiles à supporter, un évanouissement me sauve et ce n'est que le lendemain matin que je reprends connaissance, couché sur le sol de ma cellule.

Lorsque j'ai repris quelques forces, j'essaie -en vain- de faire un trait au mur avec mon petit caillou pour indiquer le dix-septième jour. Cependant, mes "richesses" ont augmenté : je possède maintenant un pantalon et une veste, ce qui me permet au moins de m'habiller. Les tortures nocturnes et l'absence de nourriture normale m'ont profondément marqué. Je considère presque comme un miracle le fait d'être encore en vie. Il ne m'est plus possible de marcher de ma cellule à la jeep ; désormais, les gardiens me portent aux séances de torture.

Mes jambes sont enflées, mon corps est recouvert de blessures de haut en bas. Les punaises, les puces, les poux et les moustiques -mes compagnons de cellule- trouvent sur lui de quoi se nourrir. Mais je ne peux en voir les traces que lorsque la porte s'ouvre et qu'un peu de lumière traverse l'obscurité. Le soir, l'ampoule ternie, remise dans ma cellule dix jours après la tentative de suicide d'Abdallah Nehme, éclaire un peu mon antre.

Le déroulement de ce dix-septième jour ne se distingue en rien de celui des précédents. J'en suis maintenant arrivé au point où je ne peux plus élaborer une seule pensée. J'ai l'impression d'être une épave humaine sans aucune volonté. Je suis un ver qu'on a presque complètement écrasé. Aux yeux des gardiens et de la Commission, je suis ce qu'ils appellent "mur", mur pour ce qu'ils veulent obtenir de moi avec leur tissu de mensonges. Leurs "aveux", qu'ils me présentent tous les jours, se sont raccourcis de soir en soir et ne couvrent plus que deux feuilles dactylographiées. La liste de ceux qui auraient été recrutés pour les SS a complètement disparu.

Au soir de ce dix-septième jour, on me trame dans une nouvelle pièce. J'y vois un micro et un magnétophone. Plusieurs hommes sont occupés à mettre au point l'installation électrique et semblent être responsables du bon déroulement technique de la soirée. Que de complications pour anéantir complètement un être humain. Je reconnais certains membres de la Commission. Ils m'informent qu'ils ont tenu compte de mes désirs et raccourci mes "aveux" de telle façon que je puisse les enregistrer sans difficulté.

Ismael Touré me donne lui-même sa parole d'honneur et me promet, au nom du peuple guinéen et de son Président Sékou Touré, que je pourrai quitter le pays sans problèmes dès que je leur aurai lu mes "aveux". Je suis incapable d'apposer ma signature sous le texte qu'on m'a préparé, car il m'est impossible de tenir un stylo à bille, et à plus forte raison d'écrire. Je veux voir ce que contient le texte de mes "aveux", mais Guichard, le Ministre de l'Intérieur, m'en empêche.

Le Général Seydou Keita, beau-frère du Président, me menace des pires tortures. Je ne sais que trop bien ce qu'il entend par là. En effet, quelques jours auparavant, dans la chambre de torture remplie de prisonniers, j'ai vu de mes propres yeux comment il a fait bastonner un jeune Guinéen de 25 ans environ jusqu'à ce que ce dernier ne gémissse plus. Puis le général s'est mis lui-même à taper sur le mourant jusqu'à ce qu'il ne donne plus aucun signe de vie.

Ma résistance est maintenant brisée. Je n'en peux plus. On met le magnétophone en marche et je lis à haute voix ce qui est écrit sur les deux feuilles. Voici le texte de mes "aveux" (extrait du Livre Blanc du gouvernement guinéen sur "L'agression portugaise contre la République de Guinée")

MARX ADOLF -

"Je suis Adolf Marx de nationalité Ouest-Allemande. Je suis né le 30 janvier 1936 à Stolberg. Fils de Marx Franz et de Linden Leni.

**Maudits soient ceux qui nous oublient**



Je suis directeur technique de SOBRAGUI et je réside en Guinée depuis 1963.

Je voyage souvent, principalement en Allemagne, en Suisse et en Cote d'Ivoire.

Je reconnais avoir eu des relations avec les groupes allemands que la Commission a mentionnés et qui sont compromis dans l'agression du 22 Novembre 1970. Je reconnais que des activités ont été menées dans ce sens avant l'agression et après l'agression jusqu'à l'arrestation de certains résidents étrangers dont Seibold puis Gemayel et moi-même, sur dénonciation de Seibold. Je précise qu'à Kankan (Bordo), j'étais davantage lié à Fischer qu'à Seibold lui-même.

A Conakry, j'avais des contacts fréquents dans les milieux allemands surtout avec les experts militaires, le groupe FRITZ WERNER, le groupe HOLZMANN chargé de la construction de l'Ambassade ouest-allemande, les experts ouest-allemands de l'information, principalement mon ami Bode, ceux ,~' des PTT (SIEMENS), ceux de l'Ambassade etc.

Je reconnais avoir été très lié à Monseigneur Tschidimbo parmi les hautes personnalités de Guinée.

De par mes activités industrielles, j'ai eu des contacts avec plusieurs autres responsables des secteurs économiques, administratifs et politiques guinéens.

Répondant aux questions que la Commission m'a posées, je déclare ce qui suit : M. Seibold est un ancien officier SS. Ses amis à Conakry sont nombreux. Parmi les Allemands, je citerai en particulier les ambassadeurs. Haas et Lanckes.

M. Seibold a travaillé contre la Guinée. Le groupe FRITZ WERNER a également travaillé contre la Guinée. L'idée du sabotage industriel est du groupe FRITZ WERNER. C'est leur grand patron, le Docteur Meyer, qui a donné le mot d'ordre du sabotage industriel et c'est le comte T. Ulf von Tiesenhausen qui a pris contact avec moi en vue de l'exécution de ce mot d'ordre. Il m'a demandé de faire marcher mon usine au ralenti.

Je n'ai pas accepté sa deuxième proposition qui était d'empoisonner la bière.

Je sais que Tiesenhausen a pris des initiatives pendant l'attaque du 22 Novembre. Il a payé de sa vie car il se trouvait en plein champ de bataille pendant les premiers engagements, du côté de Belle-Vue.

Avant l'attaque portugaise, M. Tiesenhausen a eu une rencontre avec le directeur de la SABENA. C'était lié aux événements. Je sais que la Société FRITZ WERNER contrôle plusieurs usines d'armes et de matériel de guerre.

Je pense qu'ils se sont engagés dans cette affaire pour vendre leur machine de guerre aux Portugais.

Après le 22 Novembre, j'ai su par Eckert et Knapp de FRITZ WERNER qu'il était envisagé de livrer la poudrière du Camp Alpha Yaya aux Portugais. Je pense que tous les Allemands ont été contactés pour se tenir prêts pour appui matériel aux envahisseurs en cas de besoin. Cette proposition m'a été faite. Les instructions de la Direction de la Société FRITZ WERNER sont parvenues à Conakry par valise diplomatique.

J'ai déjà indiqué tous les Guinéens à qui j'ai donné de l'argent et aussi je sais que la Commission a la liste des étrangers et des Guinéens qui ont trafiqué des devises avec moi pour un montant de plus de 140 millions de Francs Guinéens, de juin à décembre 1970. Le taux de change a été de 1 dollar pour 1.750 FG au lieu de 247, cours normal. Mon principal associé pour le trafic de devises est M. Kleit Mohamed qui était intermédiaire surtout avec les commerçants Libario-Syriens.

Monsieur le Ministre, je soussigné Adolf Marx, déclare être fautif sur tout ce qu'on me reproche. Je vous prie sincèrement de demander pour moi la grace à Son Excellence le Président de la République de Guinée, Sékou Touré. Je lui demande de me renvoyer dans mon pays le plus vite possible."

C'est d'une voix hésitante que j'ai lu mes "aveux" en français. Il m'est difficile de décrire ce que je ressens en m'accusant moi-même et en accusant d'autres personnes dans un tel simulacre de procès, bien que je sache qu'il ne s'agit là que d'un tas de mensonges. Je ne me doute pas que l'enregistrement de ces "aveux", dont la lecture dure six minutes, sera diffusé des jours durant sur Radio-Conakry (Le studio de Radio-Conakry est un cadeau de la République Fédérale Allemande).

Ce n'est que bien plus tard que j'apprendrai que Sékou Touré a publié un décret par lequel il enlève à tous les détenus politiques le droit de se défendre. Avant même que soit prononcé le jugement qui leur sera appliqué, le Président a renoncé à son droit de grace pour tous les condamnés à mort. On m'a promis que je pourrais quitter la Guinée après avoir fait mes "aveux". Combien de fois déjà n'ai-je pas entendu ces promesses ! A un moment, je propose aux membres de la Commission de signer des aveux correspondant tout à fait à ce qu'ils veulent, à condition que je sois déjà assis dans l'avion et que je puisse ensuite quitter le pays sans difficultés, comme on me l'a promis. Ma proposition reste sans réponse. Peut-être certains des membres de la Commission s'étonnent-ils que je donne encore l'impression de prendre cette promesse au sérieux.

Aujourd'hui encore, j'estime avoir agi correctement puisque j'ai refusé jusqu'au bout de lire à haute voix une liste de noms d'Africains, comme on me le demandait. Les Européens dont le nom figure dans mes "aveux" avaient déjà quitté la Guinée à ce moment-là et cela ne pouvait pas leur attirer d'ennuis.

Lorsque j'ai fini de lire mes "aveux", Ismael Touré se tourne vers moi et m'assure que je n'ai aucune crainte à avoir : il tiendra parole et je pourrai quitter la Guinée sous peu. J'ai encore la candeur de le croire. Pour marquer ce "jour de fête", on me donne des cacahuètes, de l'eau, quelques paquets de cigarettes anglaises et des allumettes. Ismael Touré dit aux gardiens : "Veillez à ce qu'on lui donne ce soir un drap et un



lit." On me ramène dans ma cellule, et une heure plus tard je me retrouve propriétaire d'un lit militaire pliant en bois. La joie que me procure ce "mobilier" n'est tempérée que par la constatation que les fissures du bois regorgent de punaises et de puces.

Peu à peu, j'essaie de retrouver mon calme. La pensée que je peux attendre la nuit prochaine sans crainte m'aide z mes "aveux" me sauveront -provisoirement du moins- de l'enfer de la chambre de torture. Mais à d'autres moments, ma conscience me reproche les mensonges que j'ai proférés devant le micro. Dans ma nervosité, je fume cigarette sur cigarette. Malgré les pensées qui me rongent, je finis par m'endormir.

Le lendemain matin, j'offre une cigarette à l'un des gardiens. Il l'accepte avec plaisir. En compensation, il m'allume la mienne avec mes allumettes, et je profite de l'occasion pour m'entretenir avec lui. Mais il ne répond qu'avec hésitation.

Quelques heures plus tard, un autre gardien m'annonce que je vais avoir droit à une douche. On charge un prisonnier de m'aider à marcher jusque là-bas et de me laver. C'est l'un des "travailleurs" de la prison qui jouit d'un régime de f aveur, que l'on charge de tout un tas de petits travaux, et que nous appelons "captifs".

La "douche" s'avère être un tuyau d'eau attaché à un arbre dans le jardin de la prison. A l'extrémité de ce tuyau pend une boîte en fer blanc percée de trous et par laquelle l'eau jaillit comme à travers une passoire. Le captif m'enlève tous mes pansements. Je lui demande z "Depuis combien de temps es-tu ici ? Mais il ne répond pas. Je me rends compte qu'il a peur. Alors, je fais un nouvel essai et lui chuchote z "Dis-moi, comment puis-je me procurer une cigarette ? Du coup, il me répond à voix basse : "Je vais t'en apporter." Ce captif est un homme jeune et vigoureux. Lorsque je lui demande comment il s'appelle, il me répond que son nom de captivité est "Bah". Il se donne énormément de mal pour nettoyer prudemment mon corps saturé de plaies.

La peur de Bah disparaît peu à peu et il me raconte qu'il a une femme, jeune et jolie, et deux fils.

Quand les Africains parlent de leurs enfants, ils ne mentionnent en général que leurs fils, dont ils sont très fiers. Dans cette société dirigée par des hommes, on parle beaucoup moins des filles, car aujourd'hui encore la femme joue un rôle subalterne dans une grande partie de l'Afrique. Une fille ne devient intéressante pour son père que lorsqu'elle a treize ans environ il peut alors lui chercher un mari. La famille du fiancé donne au père en échange une dot, consistant la plupart du temps en boeufs, moutons, poulets ou en vêtements. Ceci montre qu'elle apprécie la valeur de la jeune fille et scelle l'alliance future.

Jusqu'à présent, les jeunes filles ont rarement eu la possibilité de choisir leur mari. Les prétendants s'arrangent avec le père. On veille simplement à ce que son éducation corresponde à celle de la famille. L'émancipation de la femme africaine et la destruction des structures familiales par le régime guinéen ont totalement changé les traditions. Dans les villes, les mariages se font de plus en plus d'après le choix des époux eux-mêmes. Le "prix" officiel que l'on paie pour la fiancée est limité depuis longtemps à 100,- DM.

Maintenant que Bah se sent davantage en confiance avec moi, il me raconte que sa femme fait des lessives dans son village pour gagner un peu d'argent et faire vivre la famille tant que lui ne peut le faire. Il me dit : "Nous sommes pauvres, mais nos enfants vont à l'école et ont toujours des chaussures aux pieds." Qu'il en faut peu à ces Africains de la campagne ; pour eux, tout va bien lorsqu'ils ont de quoi manger, qu'ils peuvent envoyer leurs enfants à l'école et porter des chaussures en signe de "richesse". Un gardien interrompt brusquement notre conversation et nous ordonne de nous taire. Bah continue à me laver en silence. Je n'oublierai jamais le bien que m'a fait l'eau de cette douche primitive. Je savoure le sentiment d'être enfin

propre, chose qui ne m'est pas arrivée depuis longtemps, et chaque goutte d'eau me fait l'effet d'un baume.

Bah me nettoie le mieux possible avec un morceau de savon de Marseille. Mes bras et mes jambes sont pleins de pus, plusieurs blessures s'ouvrent et commencent à saigner. J'apprécie beaucoup l'aide de Bah car je ne suis même pas capable de tenir moi-même le petit morceau de savon. Après la douche, Bah me coupe les ongles des mains et des pieds. Puis il lave ma veste et mon pantalon, et pendant ce temps je me sèche au soleil. Des gardiens oisifs et quelques prisonniers africains qui travaillent ici me dévisagent de haut en bas. Un Blanc tout nu constitue pour eux un objet très intéressant, car en général les Blancs sont leur supérieurs et de ce fait toujours bien habillés. Mais j'en suis arrivé au point que cela m'est absolument égal d'être nu devant eux. Peu après, un infirmier vient désinfecter mes plaies avec de la teinture d'iode. Il y met ensuite une pommade à la pénicilline et refait les pansements. Puis il me fait une piqure de pénicilline.

Bah étend mes vêtements dans le jardin pour les faire sécher et me ramène dans ma cellule. Pour le remercier de ses soins, je lui donne une Dunhill, une cigarette anglaise. Soumah, le gardien qui attend devant ma cellule, m'a vu et crie z "Qu'avez-vous là ?" Bah ne répond pas et me regarde. Je sauve la situation en répondant à Soumah que c'est le ministre Ismael Touré qui m'a donné ces cigarettes, et je lui en offre généreusement une, ainsi qu'aux trois autres gardiens qui se trouvent tout près. Ils l'acceptent avec plaisir. Pour eux aussi, une cigarette étrangère est quelque chose de particulier qu'ils ne peuvent s'offrir. Ils fument leur cigarette posément, en se délectant. J'ai fait tomber quelques cigarettes devant la porte de mes voisins et je les ai poussées du pied sous la fente. Mes compagnons de souffrance me remercient à voix basse. La difficulté pour eux maintenant est d'avoir du feu. Bah leur fait passer ma boîte d'allumettes sous la porte, et les gardiens ne disent rien.

Lorsque je me retrouve seul dans ma cellule, je veux m'allumer une cigarette. Mais pour cela, il me faut bien cinq allumettes, car mes doigts sont engourdis. A la fin, je bloque la boîte d'allumettes entre mes genoux, le frottoir vers le haut, et essaie d'allumer le petit morceau de bois que j'ai coincé entre mes deux mains. Il se casse, et ce n'est qu'après plusieurs tentatives que je peux tirer la première bouffée de la cigarette. Comme chaque mouvement des bras et des doigts me fait mal, je garde la cigarette jusqu'au bout entre les lèvres. Je ne cesse de réclamer des cigarettes et ai souvent la chance d'obtenir des gardiens un mégot de leur Mua, la marque guinéenne, ou d'en trouver un dans la cour.

C'est dans ma cellule no. 35 que je fête mon 'f ème anniversaire. Ce 35 va-t-il devenir pour moi un chiffre fatidique ?

Les moustiques deviennent de plus en plus insupportables. Un détenu nous conseille de ramollir des cigarettes dans de l'eau et de nous frotter le corps avec le liquide ainsi obtenu. L'odeur épouvantable qui s'en dégagera éloignera les moustiques. J~sacrifie donc mes dernières cigarettes, car les moustiques affamés ont l'air décidés à sucer mon sang jusqu'à la dernière goutte. Cependant je m'aperçois bientôt que cette écoeurante odeur de nicotine, mélangée à celle de la sueur, reste longtemps sur ma peau, mais ne repousse pas les insectes qui trouvent toujours un petit bout de peau dont ils peuvent se repaître. Ils ne se laissent pas rebuter par l'odeur du tabac.

Je constate cependant avec soulagement que mes "aveux" devant la Commission ont contribué à améliorer légèrement mes conditions de détention. Je n'ai plus droit aux tortures nocturnes. De plus, un infirmier équipé d'une boîte à pharmacie toute simple s'occupe de moi. Je m'aperçois que les prisonniers doivent laver les bandes et même la ouate après usage pour qu'on puisse les réutiliser, soit pour les malades, soit pour bricoler.

**Maudits soient ceux qui nous oublient**



Les jours passent, aussi monotones les uns que les autres. Il fait une chaleur étouffante, qui me tient éveillé longtemps après le coucher du soleil. Je n'arrive à m'endormir qu'après minuit. A trois heures du matin, on réveille tous les prisonniers : c'est l'heure d'aller vider les pots de chambre.

Les "toilettes" sont à 100 mètres environ et datent de l'époque coloniale. Le système de plomberie est dans un état de dégradation totale et inutilisable. C'est pourquoi on a fait une fosse en ciment de 1m50 de profondeur, avec en haut une ouverture d'un mètre carré environ. Lorsqu'elle est pleine, un camion spécial vient en pomper le contenu dans son réservoir.

Un tuyau est à notre disposition pour rincer nos pots de chambre. De nombreux détenus emportent même un peu d'eau pour se laver. Je ne peux malheureusement pas en faire autant avec mon pot troué.

La promenade nocturne aux toilettes nous procure l'occasion de prendre contact, en passant, avec les autres détenus. Nous convenons de signes sonores et faisons passer des nouvelles pour d'autres détenus : "Tiens le coup, courage, n'aie pas peur, je ne parlerai pas." Il faut énormément d'habileté pour ne pas se faire prendre par les gardiens. Ils sont cinq à nous surveiller, postés à différents endroits. C'est uniquement pour nous chicaner qu'on nous fait lever à trois heures du matin pour vider nos pots de chambre, car pour nous, prisonniers, c'est juste le moment de notre premier sommeil, après que l'insupportable chaleur et nos craintes nous aient maintenus éveillés pendant des heures.

De retour des toilettes, je profite de ce que la lumière reste encore allumée quelques minutes pour faire la chasse à la vermine qui se cache dans mes draps blancs sales (Les autres prisonniers en font autant). Mais ces petites bestioles sont si rusées que j'en suis souvent pour mes frais. Il est absolument impossible de les exterminer totalement. Je m'aperçois de nouveau de leur présence dès que la lumière est éteinte et le camp replongé dans le calme.

Vers 6h du matin, on frappe à toutes les portes pour demander s'il reste encore des assiettes de la veille. La plupart, des prisonniers poussent alors leur écuelle sous la porte. Mais l'ouverture qui se trouve sous la mienne est si petite que je ne peux pas y faire passer mon assiette. Aussi, on m'ouvre la porte et je donne ma vaisselle au planton de service. Plus tard, lorsqu'on me changera de cellule, je continuerai à donner mon assiette de cette façon, bien que la fente sous la porte soit plus grande : cela permet de respirer un peu d'air frais le temps que la porte reste ouverte.

Lorsque je me plains au gardien que mon pot n'a pas de couvercle, il me donne un morceau de carton. Plus tard, en allant aux toilettes, je découvre un morceau de contreplaqué à l'endroit de la cour où on fait le feu. Il a juste la grandeur de mon pot. Lorsque la puanteur me poussera à réclamer une fois de plus un pot en bon état et muni d'un couvercle, l'un des plantons me donnera le conseil d'y mettre des peaux d'orange. Il a raison, celles-ci donnent à l'odeur un certain "parfum". Ce sont également des peaux d'orange que nous machons quand nous sommes constipés. Mais cette cure de cheval provoque alternativement diarrhée et nouvelle constipation.

Un matin -trois semaines environ se sont écoulées- on vient tous nous chercher les uns après les autres et on nous rassemble à un endroit bien précis de la cour. Je suis vêtu d'un short et d'une veste. On me met dans les mains une ardoise portant les mots : "Adolf Marx". On me demande si mon nom est écrit correctement.

Puis, une fois de plus, on me demande des renseignements sur mon identité pour le fichier de la prison, et un des gardiens les écrit d'une main malhabile. Nombre d'entre eux sont analphabètes, comme d'ailleurs 80 % de la population. L'un des gardiens assume le rôle de photographe et fait une photo de chacun d'entre nous. J'essaie de ne pas regarder le photographe en face et d'exprimer mon mépris. Plus tard, je retrouverai cette photo dans le Livre Blanc du gouvernement guinéen qui

relate en détail l'attaque des Guinéens exilés et des Portugais contre la Guinée et dont les dernières pages reproduisent la photo de tous les prisonniers politiques. Certains d'entre nous sont photographiés avec leurs liens autour des mains et du cou, ceci pour montrer combien ils sont dangereux. Celui qui remue les bras resserre par là-même les noeuds de la corde qu'il a autour du cou.

Après cette séance-photo, il ne se passe rien qui modifie ma captivité. Des semaines s'écoulent, les jours se ressemblent tous. Pendant mes nuits blanches, je ne cesse de me demander combien de temps devrai-je encore rester dans cette cage, dans des conditions indignes d'un être humain ?

Aucun jugement n'a suivi mes "aveux", aussi je ne sais pas combien de temps je vais encore moisir dans ce cachot. Un criminel dont on a prononcé le jugement peut soustraire chaque jour qui passe de sa peine totale et a, de plus, l'espoir qu'une partie de cette peine lui sera remise s'il se conduit bien. Cela ne m'est pas accordé. Plus je réfléchis, plus ma situation me paraît désespérée.

Un après-midi -cela fait presque trois mois que je suis ici- deux gardiens viennent me chercher. On me donne un pantalon qui est presque à ma taille et une nouvelle veste. L'un des gardiens me peigne et on me conduit ensuite devant un capitaine. Deux sous-officiers sont debout près de lui. On me dit : "Vous allez comparaître devant Monsieur Bonivera, l'Ambassadeur Italien, et devant le ministre Ismael Touré. Nous vous recommandons de vous exprimer correctement et de ne prononcer aucune parole ambiguë. Si vous dites quoi que ce soit de préjudiciable, vous devrez en supporter toutes les conséquences." Le capitaine dit encore à l'un des sous-officiers : "Je crois qu'il se souvient encore de la chambre de torture et qu'il nous comprend bien."

Les sous-officiers m'accompagnent dans la pièce que je connais déjà et où ont lieu les interrogatoires. Quatre membres



de la Commission, Ismael Touré et l'Ambassadeur Italien sont assis à la longue table. La visite de l'Ambassadeur me vaut d'avoir droit cette fois à une vraie chaise au lieu du tabouret des accusés. On me présente à l'Ambassadeur. Ce dernier m'explique que l'Ambassade d'Italie représente maintenant les intérêts de la République Fédérale, et j'en conclus que la Guinée a rompu complètement les relations diplomatiques avec la République Fédérale.

Le diplomate me recommande d'avoir de la patience et m'assure "Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir." Ismael Touré remarque "Des hommes comme Marx méritent la potence et rien d'autre." Puis le ministre entame un flot d'accusations et de menaces contre moi, mais comme il parle assez bas et vite, je ne le comprends pas.

Mes réactions physiques sont plus lentes en raison des jours, des semaines et des mois passés dans la cellule obscure. La malnutrition et le découragement psychique ont laissé leurs traces, si bien que je ne suis pas capable de nie défendre comme il le faudrait.

L'Ambassadeur Bonivera essaie de prendre la parole et dit que ces accusations ne peuvent me concerner, étant donné que je ne suis pas un politicien. Le gouvernement guinéen ferait mieux de transmettre ces accusations au Ministre Allemand de la Défense et non à un homme qui, bien qu'ayant la nationalité allemande, n'a jamais exercé aucune activité politique. Je demande à l'Ambassadeur : "Combien de temps dois-je encore attendre ma mise en liberté V' Il essaie de me remonter le moral et me dit : "Patience, Monsieur Marx La Commission m'a dit qu'un médecin est à votre disposition au camp et qu'il dispose de suffisamment de médicaments." Mais je le corrige : "Je ne connais qu'un aide-infirmier qui soigne jusqu'à dix hommes avec la même seringue et la même aiguille et qui panse mes blessures de façon à peine suffisante." Je lui montre alors les cicatrices toutes fraîches résultant des tortures. A mon grand étonnement, il détourne aussi-tôt la tête. Pour des raisons

diplomatiques, il ne veut pas être informé officiellement de mes tortures en présence des Guinéens. Dès qu'il me regarde à nouveau, je m'applique à bien ouvrir la bouche en parlant pour qu'il voit que j'ai également perdu plusieurs dents. Puis il me demande si j'avais les cheveux aussi longs et une telle barbe lorsqu'on m'a arrêté. Je lui réponds "Il n'y a pas de ciseaux au camp et je ne suis pas un esclave à qui on rase le crâne." Cela a pour conséquence qu'Ismael Touré donne à voix haute l'ordre d'aller porter une paire de ciseaux au camp.

L'Ambassadeur me dit encore "J'ai parlé avec le Président Sékou Touré. Il vous permet, Monsieur Marx, d'écrire une lettre par mois. Il ne peut s'agir bien entendu que de nouvelles tout à fait personnelles destinées à votre famille." Je devrai donner la lettre au chef du camp qui sera chargé de la faire suivre. Ces mots me font comprendre que je ferais mieux de compter en mois et non en jours le temps qui me reste à passer en prison.

Il ressort de cet entretien avec l'Ambassadeur que Mario Zandomenighi, le maître-brasseur italien qui travaillait dans ma brasserie, et le Français Arcens sont rentrés dans leur pays. Cela me laisse supposer que la brasserie a été nationalisée. J'espère cependant que TECHNIBRA, ma firme -dont le siège se trouve à Paris- (Nom actuel FUSION DES SOCIÉTÉS BRASSERIES ET GLACIÈRES INTERNATIONALES ET SOGEPAL, 33, avenue de Wagram, 75017 Paris) fera tout son possible pour obtenir ma libération... Heureusement que je ne sais pas encore que cette firme m'a déjà rayé de ses listes. La rumeur publique lui apprend que la peine de mort a été demandée pour moi et TECHNIBRA en "oublie" aussitôt de virer sur mon compte mon dernier traitement, puisque j'ai été arrêté trois jours avant la fin du mois. Les responsables pensent sans doute que ce n'est plus la peine d'essayer d'obtenir la mise en liberté d'un condamné à mort...

L'Ambassadeur me demande si j'ai encore une requête. J'en profite pour me plaindre de la nourriture qui est insuffisante et

manque de variété. Je l'informe ensuite que je ne peux me doucher que toutes les quatre à six semaines et qu'il y a des rats et des souris dans ma cellule. L'Ambassadeur me comprend, mais il ne veut pas rendre ses démarches pour ma libération plus difficiles, c'est pourquoi il ne veut -et il ne peut sans doute pas non plus- prendre position sur ce problème. Il me quitte en me disant de ne pas perdre courage. Il me conseille encore d'attendre patiemment jusqu'à ce qu'il obtienne ma libération.

Je quitte la pièce, escorté de trois gardiens, un de chaque côté et un derrière. Je constate avec étonnement qu'ils ne sont armés que de pistolets. Mon cœur bat à tout rompre lorsque je vois dehors la FIAT de l'Ambassadeur Italien, avec sur le devant l'étendard italien. Un combat se livre en moi si je m'échappais et sautais dans cette voiture ? Je suppose que la voiture d'un ambassadeur est considérée territoire étranger, tout comme l'ambassade. Mais le courage me manque. L'espace de quelques fractions de secondes, plusieurs questions surgissent dans ma tête "La voiture est-elle fermée à clé ? Est-ce que les gardiens m'en sortiront de force ? Est-ce qu'ils se serviront de leurs armes ?

La crainte de quelque échec dans cette fuite non préparée l'emporte, et sans avoir pris ce risque, je me laisse reconduire à ma misère par ces trois hommes.

De retour dans ma cellule, je m'assieds sur le lit et me mets à réfléchir. Je ne cesse de peser le pour et le contre de la fuite que j'aurais du tenter et peut-être eu des chances de réussir.

Finalement, je me calme à la pensée que mes trois surveillants -sans tenir compte des usages diplomatiques- auraient sûrement tout tenté pour me récupérer, et que je n'aurais pratiquement eu aucune chance de leur échapper.

Un incident me revient à l'esprit : Après l'attaque portugaise de l'automne 1970, la milice guinéenne a perquisitionné de nombreux appartements, y compris le mien et toutes les pièces

de la brasserie. On pensait que des mercenaires portugais et des Guinéens exilés s'y cachaient, ou qu'on y avait stocké des armes et des munitions. Bien que cela paraisse incroyable, les hommes de la milice ont également perquisitionné l'Ambassade d'Allemagne, sans tenir compte de l'immunité diplomatique que confère l'exterritorialité aux bâtiments de l'Ambassade. A ma connaissance, l'Ambassadeur Allemand n'avait soulevé aucune objection. Je suppose qu'il avait voulu éviter toutes difficultés ou même prouver que l'Ambassade ne renfermait rien que l'on doive cacher aux autorités guinéennes.

Tout à coup, la porte s'ouvre et un planton récupère quelques brochures relatant la vie et les convictions politiques du Président Sékou Touré. Ces brochures sont mises à la disposition des prisonniers politiques. L'ennui nous pousse à les lire, mais elles n'ont pas l'effet escompté, qui est de modifier nos convictions politiques en faveur du Président Sékou Touré. Ces brochures contiennent des diatribes contre le capitalisme, l'impérialisme, le fascisme, ainsi que des discours incendiaires et des mises en garde contre le néo-colonialisme. Tous les articles sont remplis de haine contre les anciens colonisateurs blancs, et cette haine concerne à présent l'aide économique qui est présentée comme perpétrant une pratique de l'époque coloniale. Il est regrettable que cette jeune république, qui fait des efforts pour développer le progrès et préparer un avenir meilleur, ne puisse s'empêcher d'entretenir dans la population de vieux préjugés au lieu de dénoncer les cas isolés de relations commerciales injustes.

Je profite de l'occasion pour demander au planton de m'apporter du papier et un stylo à bille, mais il se contente de sourire. Je comprends alors que la permission d'écrire des lettres, qui m'a été transmise par l'Ambassadeur Italien, n'était qu'un mensonge destiné à convaincre le diplomate que je jouis de conditions de détention très humaines. Il me faudra attendre près de deux ans pour que cette promesse soit tenue et que je

puisse écrire deux lettres. Et de ces deux lettres, une seule arrivera à destination chez moi, à Aix-la-Chapelle.

Je repense pendant des heures, des jours et des semaines à cet entretien avec l'Ambassadeur Italien... Je sais aujourd'hui que j'ai commis une grave erreur je n'ai pas dit clairement à l'Ambassadeur que je suis innocent et que mes aveux sont la conséquence de la faim et des tortures que j'ai du endurer. Il est vrai que je me trouvais dans une situation de conflit psychique lorsque j'ai vu l'Ambassadeur : j'étais sous le choc de la menace de torture qu'on m'avait faite si je disais quelque chose, et je n'étais absolument pas préparé à cet entretien. C'est exactement comme lorsqu'on va chez le médecin ce n'est que quand on a quitté son cabinet qu'on se rappelle tout ce qu'on voulait lui dire. J'ai manqué une occasion de faciliter les efforts du diplomate en faveur de ma mise en liberté en omettant de faire des déclarations précises et sans équivoque. Ces déclarations courageuses ne m'auraient sans doute pas valu de mesures de répression plus sévères que celles dont je serai l'objet après l'entrevue avec l'Ambassadeur.

L'après-midi touche presque à sa fin lorsque je reçois la visite du capitaine qui m'avait fait les recommandations sur la conduite à tenir avant ladite entrevue. Il me dit d'un ton rude : "Je crois qu'il faut que vous appreniez à maîtriser votre langue. Je vous avais pourtant prévenu et je n'ai pas l'habitude qu'on se méprenne sur mes paroles. Puis il sort, non sans avoir ajouté "Je vais prendre des dispositions pour qu'on vous donne une petite leçon. ça vous apprendra à obéir à mes ordres."

Une heure passe. Puis j'entends les pas de plusieurs gard~iens. Ils m'enlèvent mon lit, et l'un d'eux vide sous mes yeux le gobelet dans lequel se trouve ma ration d'eau de l'après-midi. On me laisse le drap et on m'apporte en plus une vieille couverture. A mon grand effroi, je m'aperçois qu'on trace de nouveau un grand "D" sur ma porte. On ne m'ouvre plus la cellule la nuit pour aller aux toilettes.

Je n'ose pas aller jusqu'au bout de ma pensée "La punition pour ma conduite imprudente va être terrible : la faim, la soif, la chaleur, la puanteur, la vermine..."

Les premiers rayons de soleil percent à travers les deux trous d'aération de ma cellule. Mais ils ne me procurent aucune joie, car c'est justement ce soleil qui va aggraver ma peine de jour en jour jusqu'à ce qu'elle devienne insupportable. J'entends le bruit de vaisselle caractéristique de la distribution du café du matin. Je frappe et donne de grands coups dans la porte pour attirer l'attention sur moi, et le bois dur de la porte me fait saigner les mains. Je sais que cela ne sert à rien, mais je proteste quand même. Les heures passent, ma soif augmente. J'appelle et demande un peu d'eau, je supplie qu'on m'en donne quelques gouttes, mais personne n'a pitié de moi. Je ne suis qu'un prisonnier parmi tant d'autres à souffrir ces tourments. Les plaintes, les gémissements et les cris des prisonniers n'impressionnent absolument plus les gardiens.

Je me rends compte que trois mois de prison et toutes les tortures que j'ai du endurer m'ont beaucoup affaibli. "Combien de temps devrai-je -et pourrai-je- encore supporter cette peine ? Ces gens doivent pourtant savoir que de telles méthodes conduisent lentement mais sûrement à la mort."

Je m'allonge par terre, près de la fente de la porte. J'aspire l'air à petits coups et ai l'impression de boire quelque chose de frais, de rafraîchissant. Mais cette illusion que je me donne ne me procure qu'un plaisir de courte durée car ces halètements me dessèchent rapidement le palais. "Que me veulent ces hommes ?" Il me semble entendre la voix d'Ismael Touré "Des hommes comme vous ne méritent nième pas la corde pour les prendre !" Il est vrai que la méthode par laquelle on me laisse crever lentement dans cet enfer ne coûte absolument rien à l'Etat guinéen.

Chaque heure me semble une éternité. Je ne vois plus d'issue, et je me mets à prier. La porte s'ouvre plusieurs fois dans la journée et dans la nuit. Un gardien s'assure que je suis encore

en vie et que je n'ai pas l'intention de me suicider. Il me demande avec un sourire ironique comment je vais. Je me rends compte qu'il est content de me voir dans cet état, et pourtant je le supplie de m'apporter de l'eau. Mes lèvres forment constamment ces mots : "De l'eau, de l'eau". Dans mon esprit, tout tourne autour de ce petit mot EAU. Aujourd'hui encore, je me souviens de la voix épuisée et sans force avec laquelle je prononçais sans arrêt ce mot "De l'eau".

Le cinquième jour de cette terrible sanction, le ciel s'assombrit. Cela me déroute et je me demande s'il m'arrive la même chose qu'aux hommes perdus dans le désert et qui, dans le délire que leur cause la soif, voient des mirages. Mais c'est un fait des nuages noirs dans le ciel annoncent la pluie. A travers la fente de ma porte, je surveille, l'esprit tendu, le moindre changement du ciel. J'essaie de comprendre ce phénomène de la nature. Cela me fait l'effet d'un miracle. Un vent léger se lève, les premières gouttes d'eau se mettent à tomber. Je n'arrive toujours pas à y croire, car depuis dix ans que je suis en Afrique je n'ai jamais vu de pluie tomber début avril à Conakry. Je regarde mon "calendrier mural" pour m'assurer que je ne me trompe pas de date, car la saison des pluies commence en général fin mai ou début juin.

Je remarque aussi que le vent est très favorable et envoie de l'eau sur la marche se trouvant devant la porte de ma cellule. Le ciment de cette marche présente quelques creux dans lesquels se rassemble de l'eau de pluie. Je regarde ces creux se remplir lentement. Toutes mes pensées et mes réflexions se concentrent sur ce miracle de la nature. Je vois que mon vœu le plus cher est près de se réaliser. Cela ne va surement plus durer longtemps jusqu'à ce que l'eau commence à couler dans ma cellule. La raison me conseille de laisser d'abord s'écouler l'eau sale avant de commencer à boire. C'est avec une tension de tout mon être que j'attends cet événement. J'espère ardemment que la pluie ne s'arrêtera pas de tomber avant que je puisse me désaltérer.

Le moment tant espéré arrive enfin. Une petite rigole se fraie un chemin jusqu'à ma cellule. Alors j'en oublie toutes les bonnes résolutions. Je ne peux absolument plus me retenir et j'aspire avidement toutes les gouttes. Je ne m'arrête que lorsque j'ai éteint la soif qui me ronge. La pluie continue à clapoter sur le toit de ma cellule, véritable musique à mes oreilles.

La pluie tombe pendant des heures. Je m'aperçois qu'il y a des fuites dans le toit et que l'eau goutte. Une petite flaque finit par se former au fond de la cellule devant le tuyau de la gouttière. Je prends alors ma petite balayette africaine, faite d'herbes sèches, et je nettoie ce coin en faisant couler la flaque d'eau sale par le tuyau d'écoulement. Puis j'ai l'idée d'utiliser l'eau qui s'amasse pour en faire une provision d'eau potable. Il pleut suffisamment longtemps pour qu'une grande flaque se forme.

J'en bois un peu tous les jours pour calmer les affres de la soif, qui sont particulièrement fortes vers midi. Je sais que je risque de tomber malade, mais ma soif l'emporte sur la raison. J'essaie de ne pas penser à l'idée que cette eau se trouve exactement dans le coin qui m'a servi de toilette les premiers jours.

Pendant mes longues heures de solitude, je me demande combien d'hommes ont couché avant moi sur le sol de cette cellule et combien de sueur a coulé à cet endroit. J'essaie de fixer dans mon esprit les moindres recoins de ma cage et découvre à un endroit du mur de nombreux points noirs. Je ne réalise d'où ils viennent qu'en voyant les taches de sang rouge foncé qui apparaissent lorsque j'écrase des punaises contre le mur.

On ne me donne rien à manger pendant huit jours. C'est la punition que me vaut le fait d'avoir raconté à l'ambassadeur ce qui se passe vraiment au camp de Boiro. Finalement on me rapporte mon lit avec, pour la première fois, un petit morceau de savon. A mon grand étonnement, on me donne cette fois-ci un pot de chambre non troué.



On me donne à présent la même nourriture qu'aux autres prisonniers, mais je n'ai d'abord droit qu'à une demi-ration c'est une sanction supplémentaire, qui va durer trois mois.

Les détenus européens reçoivent une meilleure nourriture que les détenus africains. Par mesure de faveur, on nous donne une assiette supplémentaire contenant trois ou quatre feuilles de salade, et nous avons également droit à un petit morceau de pain grand comme la main, un morceau de viande gros comme une noix, parfois aussi une tranche de racine de manioc ainsi qu'une petite tranche de patate douce épaisse comme le doigt, et de temps à autre une orange provenant des déchets du marché.

Pendant tout le régime de la demi-ration, la faim ne me quitte pas. Souvent je demande à l'un des gardiens qui distribuent les repas de me donner le riz qu'ont laissé d'autres prisonniers, ceux-là mêmes qui, par faveur, reçoivent plus de nourriture et n'arrivent pas à finir leur assiette. J'ai parfois la chance d'obtenir satisfaction tout dépend de l'humeur et de la bienveillance du gardien- mais en général le riz qui reste est ramassé et versé dans un baquet qui est ensuite vidé dans une fosse à ordures se trouvant dans le jardin de la prison. Pour tromper l'ennui des longues journées, je cherche et recherche constamment le moyen de me procurer ce riz, pour avoir enfin l'impression d'avoir vraiment mangé à ma faim.

Un jour, je vois une chance d'y parvenir. On m'a autorisé à prendre ma douche mensuelle. Je suis assis au soleil pour me sécher, pendant que le "captif" qui s'occupe de moi lave mon drap. Je profite de l'occasion pour enregistrer tout ce qui se passe autour de moi et observer tous les détails de la cour, afin d'y repenser ensuite dans mes longues heures de solitude. Tout d'un coup, mon regard tombe sur la fosse à ordures et j'y découvre le riz qu'on vient d'y jeter. Cela suffit à faire gronder mon estomac qui n'a toujours pas réussi à s'habituer à cette nourriture frugale. Je me demande si ce riz est encore

mangeable et aperçois au même moment un chat qui s'approche en rampant et se met à le manger. Comme je sais que les chats ont un odorat très sensible, j'en conclus que le riz est encore bon. Je n'hésite pas longtemps et me dirige vers la fosse. Juste au moment où je veux manger la première poignée, un gardien surgit derrière moi. J'ai droit à toute une cascade d'injures. Pour me défendre, je lui dis que j'ai très faim. Mais il donne des ordres pour qu'on me ramène aussitôt dans ma cellule.

Le lendemain, le nième gardien me fait la surprise d'apporter, en cachette, une assiette de riz supplémentaire. Il ajoute "Le riz du jardin t'aurait rendu malade.", et j'en conclus qu'il ne me veut que du bien.

Je suis également heureux lorsqu'on me donne les restes d'un prisonnier gravement malade.

Depuis des jours, j'entends des appels provenant de la cellule à coté de la mienne : on demande désespérément de l'aide pour un mourant. En vain. Lorsqu'il est trop tard je m'aperçois, lors de la distribution du repas, qu'on tire dans la cellule la ration du mort. Les mêmes mains qui, il y a un instant encore, tenaient le camarade et essayaient de le réconforter, saisissent avidement son écuelle, maintenant qu'il git, mort, dans la cellule.

Je continue à tenir avec soin mon "calendrier mural", et je constate avec effroi que j'ai déjà passé plus de cent jours dans ce sombre cachot. Une vague de désespoir m'envahit lorsque je me demande quand je pourrai vivre de nouveau en liberté.

Je nie remets lentement de la privation partielle de nourriture dont j'ai été victime pendant huit jours après l'entrevue avec l'ambassadeur. Un matin, un gardien vient me chercher sans dire un mot et se dirige avec moi vers la douche. Comme d'habitude, on me permet de rester ensuite assis dans la cour jusqu'à ce que le soleil m'ait entièrement séché le corps. Je regarde autour de moi et découvre le long du mur une plante grimpante aux fleurs jaunes en forme de calice avec, à certains

endroits, des fruits ressemblant à des concombres. Je demande par gestes à un captif si on peut manger ces fruits, mais il m'explique qu'ils ne sont pas comestibles. En général, on les épluche et lorsque la peau est bien sèche, on s'en sert comme éponge dure pour se frictionner le corps.

Tout à coup, deux gardiens arrivent et m'apportent des vêtements un slip, un maillot de corps, une chemise blanche, une cravate, un costume, des chaussettes et des chaussures. J'ai l'impression que le costume a nième été ajusté à ma taille par un tailleur. La veille, on m'avait rasé et un peu coupé les cheveux. Ma première pensée est "On te libère."

Je constate que quelques captifs vident ma cellule. Puis on me somme d'y entrer. Je m'assieds sur le sol et attends.

Peu après, trois officiers arrivent. Le plus gradé, un commandant, prend la parole "Le moment est venu. Gardez votre sang-froid. Soyez courageux et montrez que vous êtes un homme." Mon pressentiment se confirme lorsqu'il dit : "Voulez-vous qu'on vous envoie un prêtre ? Je réponds : "Non, je n'en ai pas besoin." Il me

demande alors "Que voulez-vous manger ? Ou bien désirez-vous quelque chose de particulier ? Voulez-vous écrire une lettre ?"

Qu'aurais-je pu souhaiter dans la situation où je me trouvais ? Je cite trois choses que je pense pouvoir obtenir : un ananas, de la bière et des cigarettes.

La seule pensée d'écrire une lettre me fait frémir. Toute ce que j'écirai ne pourra que me porter préjudice, et une lettre qui contiendrait des indications sur ma situation ici ne serait sûrement jamais expédiée en Allemagne. C'est pourquoi j'y renonce. Le commandant me promet de me faire parvenir le repas que j'ai souhaité. Puis on referme ma porte à clé, et je me retrouve seul.

Je n'arrive pas à comprendre ni à réaliser l'affreuse nouvelle qu'on vient de m'annoncer : ma mort prochaine. Je me sens encore trop jeune pour mourir.



Je passe en revue toutes les morts possibles "Comment va-t-on mettre fin à ma vie ? Par la corde, le pistolet, ou bien va-t-on me massacrer d'une façon barbare, avec un coupe-coupe ? J'ai vu le sadisme de ces hommes dans la chambre de torture, pourquoi seraient-ils plus humains dans le choix de la façon dont ils vont me faire mourir ? Quand aura lieu l'exécution ? A l'aube... comme je l'ai lu dans les livres ? Ou serai-je exécuté avec d'autres ? Au stade, devant 30.000 spectateurs guinéens et une poignée de diplomates de l'Ouest et de l'Est ? Peut-être menée à la suite d'un discours politique du Président qui est maître dans l'art d'obtenir ce qu'il veut de son peuple en choisissant ses mots et ses expressions "Tuez et décapitez, et faites votre rapport ensuite t" S'il réclame ainsi la peine de mort pour ceux qui l'ont trahi, comme il l'a déjà fait, le peuple entier l'approuvera et confirmera la sentence par des applaudissements frénétiques... Ou bien ces hommes, entre les mains desquels je me trouve, sont-ils assez lâches pour me faire passer dans l'autre monde pendant la nuit ? Ou bien iront-ils jusqu'à m'enterrer vivant comme ils l'ont fait, dit-on, avec Lof fo Camara ?

D'innombrables questions et visions amenées par la peur me torturent l'esprit : "Est-ce qu'on m'exécutera avec les habits que j'ai sur moi, ou bien me les arrachera-t-on du corps ? C'est comme si mes pensées se poursuivaient telles des démons et des fantômes à travers ma cellule. Je ne vois pas d'issue.

Puis je repasse toute ma vie en revue. Je me demande "Quelles fautes ai-je commises ? Pourquoi dois-je mourir à la suite d'aveux que l'on m'a extorqués et qui ne sont qu'un tissu de mensonges ? Si je n'avais pas enregistré au magnétophone ces fausses accusations portées contre moi, je ne serais certainement plus de ce monde. Tout être humain ne peut résister qu'un temps à ces méthodes d'interrogatoire utilisant tous les moyens de torture modernes. La lecture de mes aveux ne m'a-t-elle pas sauvé la vie dans un premier temps.

On m'a donc annoncé que ma mort est proche. Il m'est difficile d'exprimer par des mots les sentiments que provoque en moi une telle nouvelle. J'ai tour à tour chaud et froid. Je sens l'angoisse de la mort et m'agrippe à cette vie dans le cachot : j'ai souvent eu l'impression, pourtant, qu'elle ne valait plus la peine d'être vécue. Je n'arrive pas à comprendre que les autorités guinéennes ne reculent pas devant cette mesure suprême : me priver de la vie. Je n'ai rien fait qui ait pu porter préjudice à ce pays. Au contraire, je voulais aider la Guinée. Je suis innocent.

Je passe encore une fois en revue toutes les étapes depuis mon arrestation fin décembre 1970 les traitements inhumains et les tortures barbares.

Maintenant que j'ai apporté ma contribution à. cette histoire mensongère, on veut se débarrasser de ma "complicité", quelle que soit la façon dont elle a été obtenue. J'ai maintenant atteint la dernière station : ni l'ONU, ni la Commission des Droits de l'Homme ne peuvent plus m'aider.

Il fait chaud dans ma cellule et l'air y est étouffant. Mes vêtements me gênent, aussi je les enlève au bout d'un moment. A midi, on me donne une assiette de riz, comme aux autres. Je frappe à. la porte et demande qu'on me rende mon gobelet. J'entends les gardiens discuter entre eux. Finalement, l'un d'eux me le rapporte rempli d'eau. Ils en sont sans doute arrivés à la conclusion qu'on ne peut me priver d'eau arbitrairement, maintenant que les officiers m'ont nième accordé des faveurs spéciales. Je me force à manger mon riz. La pensée que c'est peut-être la dernière fois me serre la gorge.

En fin d'après-midi, j'entends des pas. Je pense aux officiers et un frisson me parcourt le dos. On ouvre brusquement ma porte et je vois devant moi les messagers de la mort. D'une voix rude, ils me disent t "Le Président n'a pas autorisé l'ananas, et un salaud comme vous n'a pas le droit d'obtenir de l'alcool. Voilà trois paquets de cigarettes et des allumettes. Si vous voulez encore écrire quelque chose, vous n'avez qu'à frapper à.

Maudits soient ceux qui nous oublient



la porte pour attirer l'attention." Je ne réponds pas, les officiers quittent cette cellule de mort.

Me voici de nouveau seul. Je pense que j'aurais du parler. Ma situation n'aurait surement pas empiré. J'aurais du leur dire que l'exécution de la sentence de mort n'est pas justifiée. On ne m'a même pas fait un procès en règle. Je n'ai eu aucune assistance juridique, aucun jugement n'a été rendu. Mais je ne me fais aucune illusion cette conversation n'aurait eu aucun sens. Je sais très bien dans quel "Etat de droit" je me trouve, les mots d'Ismael Touré : "Vous êtes entre nos mains et vous ne pouvez rien y changer" ne m'ont laissé aucun doute à ce sujet.

Les heures s'écoulent avec une lenteur désespérante. Sachant que la mort est proche, chaque minute d'incertitude sur le temps qui me reste à vivre est une véritable torture psychique. Je tends l'oreille dès que j'entends le moindre bruit, dès que j'entends des pas se rapprocher de ma cellule. La nuit tombe. Je suis couché à même le sol. Je ne ferme pas l'oeil de la nuit. J'éprouve un immense soulagement lorsque les premières lueurs du jour pénètrent dans ma cellule. C'est pour moi le signe que les bourreaux me font encore cadeau de ce jour. Je viens de passer l'une des nuits les plus horribles de mon existence.

On distribue le petit déjeuner. J'ai droit au morceau de pain et au café habituels. Il doit

être près de midi lorsque j'entends dehors une discussion animée. Ma porte s'ouvre brusquement, l'adjudant-chef du camp est devant moi et me demande de rendre les vêtements reçus la veille. Sans un mot, je montre les vêtements par terre, et il les prend. En même temps, il donne l'ordre de me rapporter mon lit et mon pot de chambre. J'ai alors l'impression que les dernières vingt-quatre heures n'ont été qu'un mauvais rêve.

Chaque fois que je repense à. ma "dernière nuit", pendant laquelle je n'ai pas fermé l'oeil, j'éprouve la même peur et j'essaie de chasser ce cauchemar de mes pensées. Mais je n'y



arrive pas toujours. C'est pourquoi j'ai l'impression que chaque nuit est la dernière. Dès que le soleil disparaît, le moindre bruit se charge de signification, le pas des plantons, celui d'une jeep qui arrive au camp, un planton qui appelle aussi mon numéro de cellule d'un ton railleur...

Je sais que les préparatifs pour mon exécution n'ont pas été une simple manoeuvre. A ce moment, on m'a supprimé tous les interrogatoires et toutes les tortures. On n'a plus besoin de se donner tout ce "mal" pour un condamné à mort. Je réfléchis longuement et en conclus que la Commission et le gouvernement sont partagés en deux camps : ceux qui veulent ma mort, et ceux qui sont contre mon exécution. Ce sont ces derniers qui l'emportent finalement. Ce n'est que plus tard que j'apprendrai que seuls Sékou Touré et sa famille décident en dernier ressort de la vie et de la mort des prisonniers ; ils sont tout au plus influencés par des "amis" qui changent constamment.

De nombreuses nuits blanches succèdent à cet événement. Je me demande encore et toujours pourquoi on m'a laissé en vie. Que me réserve-t-on ?

Je me remets lentement de cette terreur de la mort quand, au bout de trois semaines environ, un sous-officier flanqué de deux plantons m'apporte un ananas dans une assiette en aluminium. La porte de ma cellule reste ouverte, et les gardiens me disent : "Si tu veux manger cet ananas, on peut te le préparer."

Tous les détails de l'annonce de ma mort et du "dernier repas" dont j'avais pu choisir la composition me reviennent aussitôt à l'esprit avec une grande précision. Je suis envahi par la peur et me demande : "Pourquoi m'exauce-t-on ce souhait maintenant ? Pourquoi suis-je le seul, dans le camp, à avoir droit à un ananas ?" Mes pensées errent dans un labyrinthe dont elles n'arrivent pas à sortir. L'ananas est devant moi et j'éprouve une

forte envie de le manger. Enfin, je me décide : "Mange-le, essaie de profiter des derniers bons cotés que t'offre la vie." C'est avec des sentiments mitigés que je mange cet ananas mur et juteux à souhait. Puis l'incertitude me tourmente de nouveau "Que signifie cette faveur ? Peut-être est-ce leur tactique pour provoquer de nouveaux conflits psychiques chez les détenus et en tirer des avantages."

Rien ne vient modifier ma situation. Les jours passent. J'essaie de me distraire, afin d'oublier les événements qui m'ont tant bouleversé.

J'installe mon lit au milieu de la cellule et en fais le tour pendant des heures, sans m'arrêter. Puis je fais de nouveau les cent pas : un, deux, trois, quatre, cinq, demi-tour et un, deux, trois, quatre, cinq..., et ceci pendant des heures. Cela me change les idées et me fait faire un peu d'exercice. Le buste droit, les mains derrière le dos, je fais de nombreux kilomètres en maintenant un rythme constant, comme une machine, et je veille à faire demi-tour alternativement du pied droit et du pied gauche. Mais cette activité sportive ne m'empêche pas de retomber dans mes pensées. Je cherche ce qui, dans ma vie, a pu me valoir ce rude sort.

Un jour, l'idée me vient de prier. Je récite mon chapelet du matin au soir. Avec quelques fils de ma couverture j'ai confectionné une ficelle à laquelle j'ai fait dix noeuds puisque je n'ai pas de perles. Un jour, un gardien me prend sur le fait et "Qu'as-tu dans les mains ? Donne-moi ça tout de suite V Et il m'enlève ce chapelet. J'ai beau lui expliquer que cela me sert à prier, il ne me le rend pas.

Alors, avec le papier d'aluminium d'un paquet de cigarettes, je me fais une croix que je colle au mur à l'aide de grains de riz que j'ai écrasés au préalable. Le soir, je m'agenouille devant ce crucifix et fais ma prière. Je continue aussi à dire mon chapelet à l'aide de mes doigts, ou bien avec des allumettes que je déplace d'un côté à l'autre.

**Maudits soient ceux qui nous oublient**



Pour prévenir les répercussions psychiques que mon isolement pourrait avoir, j'essaie d'entretenir mes facultés intellectuelles en comptant tous les pas que je fais dans la journée. Je calcule ainsi que je "parcours" environ dix kilomètres par jour. C'est le seul exercice qui nous est possible, à nous détenus, car à part la promenade quotidienne aux toilettes, nous n'avons aucune occasion de marcher.

La marche et la prière occupent les longues heures de mes journées de captivité. Souvent, je me demande : "Pourquoi prier ? Quel est le sens des prières que je récite ? Dieu existe-t-il vraiment ?" Parfois, je me dis que la façon dont j'occupe mes journées n'a pas d'importance. L'essentiel est de penser à autre chose et d'oublier combien d'heures vides renferme une journée passée dans la cellule, combien de jours renferme un mois, combien de mois une année...

Mais le soir suivant, je m'agenouille tout de suite devant mon crucifix et cette fois je fais une prière rassemblant toutes mes pensées et tous mes maux. J'inclus aussi dans mes prières tous mes proches ainsi que mes compagnons de captivité.

Soudain, j'aperçois la tête d'un rat sous la fente de la porte. J'essaie de le chasser de la main, mais il reste là et semble me menacer. J'essaie encore une fois de le chasser, en vain. J'observe l'animal et suis heureux de constater qu'il finit par s'en aller de lui-même. Ma joie est cependant de courte durée car peu après je l'aperçois de l'autre côté de la fente. Puis je le perds de vue.

Il reste cependant vainqueur de ce duel inégal, car je le découvre le lendemain matin à l'autre bout de ma cellule, derrière le balai. Je l'aperçois juste au moment où il ouvre les pépins d'orange qui trament là pour en manger le contenu. A partir de ce jour-là, je mange mes oranges avec les pépins. Je suppose que leur contenu fera du bien à mon organisme privé de nourriture, puisqu'un animal le mange. On voit à quoi même un rat peut être utile dans la vie. A partir de ce moment-là, je cesse de prier à genoux par terre tous les soirs. Les visites de

ce rat m'ont assez bouleversé et je n'arrive pas à mesurer le réel danger que représente l'animal.

L'isolement auquel je suis condamné me laisse beaucoup de temps pour réfléchir. Plus mon séjour forcé ici se prolonge, plus je réalise combien les conditions qui règnent dans ce cachot sont inhumaines. Le brossage quotidien des dents, auquel j'étais habitué depuis mon enfance, me manque douloureusement. Une partie de mes dents est restée dans la chambre de torture. Ma langue passe sur les chicots qui me restent. Lorsque je réclame une brosse à dents et du dentifrice, le Chef de Poste Cisse m'apporte de petites tiges fraîchement cueillies à des arbres se trouvant dans la cour de la prison, et me conseille "Nettoie tes dents à l'Africaine". Alors je me cure les dents comme les Africains, et il m'arrive parfois de faire tomber des plombages. On ne m'accordera brosse à dents et dentifrice que deux ans plus tard, et ce une fois seulement.

Mes dents se gâtent de plus en plus. J'essaie de les nettoyer le mieux possible avec mes doigts et du savon, mais je n'arrive pas à stopper le processus de décomposition. Parfois, des rages de dents me poussent à demander un dentiste. Mais personne ne prête attention à mon problème. On me donne très rarement un comprimé pour calmer la douleur, et ce seulement quand j'ai gémi pendant des heures.

La saison des pluies commence en juin. Elle dure environ quatre mois en Guinée et il tombe alors environ quatre mètres cubes de pluie par mètre carré. Conakry fait partie des régions du globe où il pleut le plus. Et la respiration dans ce climat tropical pose les mêmes problèmes que dans la chaleur étouffante d'une serre.

Pendant toute cette période, le sol de ma cellule est presque constamment inondé. A certains endroits, l'eau atteint même trois centimètres de haut. Je la vide plusieurs fois par jour en la faisant s'écouler avec mon balai par le conduit d'évacuation. Je Place mon lit de telle façon qu'il soit protégé de la pluie qui tombe à travers les trous du toit. Je recueille cette eau dans un

gobelet et l'utilise pour me laver. Par-fois il pleut tellement qu'il ne me reste pas d'autre solution que de m'asseoir sur le bord du lit et de soulever les pieds.

La saison des pluies m'empêche maintenant de suivre ce qui se passe dans le camp. Je ne peux plus poursuivre mes observations à travers la fente de la porte car je veux éviter à mon corps le contact du ciment mouillé. Je ne peux donc suivre les événements que grâce aux images qui se reflètent sur le sol mouillé, par exemple lorsqu'on ouvre et ferme la porte de la cellule voisine, ou bien lorsque l'un des plantons passe. Chacun d'eux se reconnaît à ses chaussures, ce qui me permet de savoir quel est celui de service.

Les chaussures de nos gardiens nous font souvent sourire. En même temps, nous sommes étonnés de constater combien les Africains savent se débrouiller quand les chaussures les serrent. Eux qui sont habitués à marcher pieds nus, font un trou au couteau juste à l'endroit où la chaussure les blesse, sans égard pour la valeur du cuir.

Une partie d'un tronc d'arbre se trouvant dans la cour de la prison se reflète aussi sur le sol de ciment. Cela suffit à rompre la désespérante monotonie de cet environnement.

Nous ne pouvons quitter cette morne et humide cellule qu'une fois par jour lorsque, à moitié endormis, nous allons vider nos vases de nuit. Mais cela ne dure que trois minutes au plus. Les gardiens veillent à ce que nous ne restions pas trop longtemps dehors. Certains nième, très mesquins, nous obligent à y aller au pas de course. Il est presque impossible de nouer des contacts avec d'autres prisonniers. Bien que je marche pieds nus depuis six mois que je suis au camp de Boiro, je n'ai toujours pas de corne sous les pieds et donc davantage de difficultés à marcher que mes compagnons de captivité guinéens. L'humidité me donne des rhumatismes aux chevilles. Il me faudra cependant réclamer pendant des semaines une pique pour qu'un infirmier m'en fasse enfin une et que les douleurs se calment.

La saison des pluies provoque en Guinée un climat subtropical qui fait monter le taux d'humidité de l'air au-dessus de 90 %. Quand il pleut, on a l'impression qu'il fait frais, c'est presque agréable pour le corps humain. Mais dès que le soleil perce et sèche la terre, l'air se charge d'humidité et de chaleur et on se croirait dans une buanderie à l'époque de nos grands-mères. Les cellules étant presque constamment fermées, ce climat de serre constitue une épreuve supplémentaire pour l'organisme.

Un officier vient faire un tour de temps en temps pour s'assurer que les gardiens ont leurs prisonniers sous contrôle. Je profite chaque fois de notonie de cet environnement.

Nous ne pouvons quitter cette morne et humide cellule qu'une fois par jour lorsque, à moitié endormis, nous allons vider nos vases de nuit. Mais cela ne dure que trois minutes au plus. Les gardiens veillent à ce que nous ne restions pas trop longtemps dehors. Certains même, très mesquins, nous obligent à y aller au pas de course. Il est presque impossible de nouer des contacts avec d'autres prisonniers. Bien que je marche pieds nus depuis six mois que je suis au camp de Boiro, je n'ai toujours pas de corne sous les pieds et donc davantage de difficultés à marcher que mes compagnons de captivité guinéens. L'humidité me donne des rhumatismes aux chevilles. Il me faudra cependant réclamer pendant des semaines une pique pour qu'un infirmier m'en fasse enfin une et que les douleurs se calment.

La saison des pluies provoque en Guinée un climat subtropical qui fait monter le taux d'humidité de l'air au-dessus de 90 %. Quand il pleut, on a l'impression qu'il fait frais, c'est presque agréable pour le corps humain. Mais dès que le soleil perce et sèche la terre, l'air se charge d'humidité et de chaleur et on se croirait dans une buanderie à l'époque de nos grands-mères. Les cellules étant presque constamment fermées, ce climat de serre constitue une épreuve supplémentaire pour l'organisme.

Un officier vient faire un tour de temps en temps pour s'assurer que les gardiens ont leurs prisonniers sous contrôle. Je profite

chaque fois de l'occasion pour attirer l'attention des supérieurs sur le fait que dans les pays civilisés il n'y a plus ni punaises, ni puces, ni poux. On me répond chaque fois en claquant la porte, mais je n'abandonne pas. Ces insectes sont une véritable calamité, ils me font souffrir toutes les nuits, ils se nourrissent de mon corps affaibli sans que je puisse faire quoi que ce soit contre leurs piques.

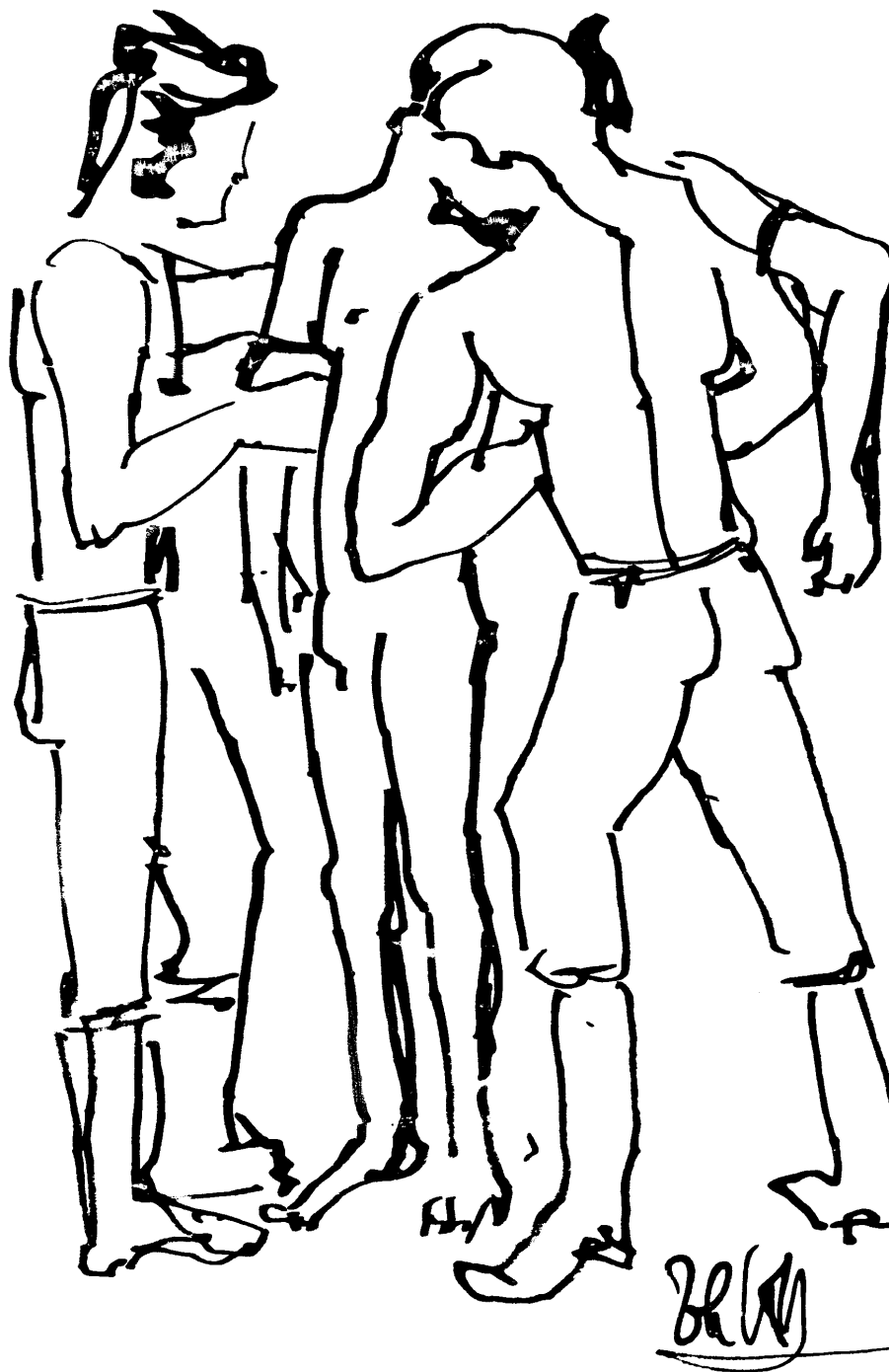
J'ai presque perdu l'espoir de voir des mesures prises contre ce fléau lorsqu'un jour une grande action de nettoyage a lieu. On nous fait porter nos lits dans la cour. Puis un insecticide est vaporisé dans toutes les cellules. Ce produit doit agir une heure. C'est la première fois que je me trouve avec tous les détenus de cette partie du camp de Boiro. Je vois que d'autres occupants de ce camp de concentration ont des lits pliants semblables à des lits de camping. Ils les plient et les déplient, et les vibrations des ressorts font tomber les punaises. Nous sommes étonnés de voir combien d'insectes peuvent se cacher dans un lit.

Mon lit militaire en bois est nettoyé d'une autre façon. Deux captifs ont reçu l'ordre de le laver à l'eau bouillante. Ils en arrosent tous les endroits susceptibles d'abriter des punaises. L'un d'eux est tout fier de me montrer qu'il a sorti de mon lit deux pleines poignées d'insectes. Les punaises avaient eu la malice de se retrancher dans les coutures de la toile militaire du lit.

Après que les cellules des détenus qui sont au secret aient, elles aussi, été vaporisées, on donne aux Européens des lits en métal recouverts d'un matelas soviétique. Mais ce matelas, fait d'une matière synthétique, se désagrége au bout de quelques mois sous l'effet du climat chaud et humide et de notre intense transpiration. Cependant, on ne nous les remplace pas, si bien que nous dormons alors directement sur les ressorts en métal, bien enveloppés dans nos couvertures chinoises en laine, jusqu'à ce que des gardiens bien disposés nous donnent des morceaux de carton pour remplacer le matelas.



**Maudits soient ceux qui nous oublient**



Nous avons le droit de laver notre drap à l'occasion de la douche mensuelle -qui parfois n'est autorisée qu'au bout de six semaines. Je demande l'aide d'un captif à cause de mon mauvais état de santé, et ce n'est qu'après de grandes discussions qu'on me l'accorde. En général, cette faveur est réservée à ceux qui sont gravement malades, mais au bout d'un an l'archevêque Tschidimbo et deux Français y auront droit aussi, bien qu'ils ne soient pas sérieusement malades.

Un gardien, plein de bonnes intentions à mon égard, me permet d'étendre au soleil mon drap trempé de sueur. De temps en temps aussi, certains gardiens me donnent des cigarettes. Mais, dans l'ensemble, ces gestes sont rares. Je suis particulièrement reconnaissant à un gardien de me montrer une cachette dans laquelle je pourrai mettre mes quelques biens à l'abri des regards de son collègue chargé d'inspecter les cellules.

Lors de ces visites, qui ont lieu à intervalles irréguliers, on nous enlève, à nous qui ne possédons rien, tout ce que nous avons accumulé au fur et à mesure et qui constitue nos "biens" des clous, un petit bout de ruban de métal provenant d'une caisse de sucre -que j'ai aiguisé en le frottant pendant des jours contre le sol et le mur- ou encore des os, restes de nos repas, qui nous servent d'outils. Ce sont des bagatelles, certes, mais d'une grande signification pour nous. J'ai de la chance, la cachette qui m'a été indiquée ne sera jamais découverte. Qu'il me soit permis de ne pas la révéler ici, afin que d'autres puissent continuer à en profiter.

L'un des prisonniers a inscrit sur un carton les signaux sonores dont nous avons convenu et nous faisons passer ce carton de cellule en cellule afin que chaque détenu puisse le recopier au moyen d'un morceau de charbon de bois : un coup signifie "Danger", deux coups : "Commerit vas-tu ?" (si on y répond en frappant de nouveau deux coups, cela veut dire : "Tout va bien"), trois coups signifient : "Nous pouvons parler, les gardiens ne sont pas là".

Comme les repas sont servis à intervalles assez longs, j'ai souvent faim. Alors, pour que cela soit plus facile à supporter, je conserve le petit morceau de pain de midi jusqu'au lendemain. Le riz de midi nous est servi vers 15h et celui du soir vers 18h. Je tiens le coup entre le petit déjeuner et le riz de 15h grâce au petit morceau de pain dur de la veille. Mais il est difficile de trouver une cachette appropriée contre les souris et les rats. Au début, je l'attache dans un coin du drap au pied du lit. Mais les souris ou les cancrelats noirs le repèrent, de même que les blattes, insectes qui ne piquent pas mais, par contre, mangent tout ce qu'ils trouvent. Alors je cache le pain dans le drap et dors dessus. Je sauve ainsi cette précieuse nourriture des bestioles qui, poussées par la faim, se font mutuellement la chasse : les rats chassent les souris et les souris chassent les cancrelats.

Le 14 juillet, jour de la Fête Nationale en France, les prisonniers français nous procurent un peu de distraction. Leur orgueil national, qui se manifeste tout particulièrement ce jour-là, nous étonne. Les interdictions ne les empêchent pas de chanter la Marseillaise à tue-tête, même s'ils risquent pour cela d'être mis aux arrêts. Tout fiers, ils nous montrent en cachette des petits drapeaux tricolores qu'ils ont eux-mêmes confectionnés. Ces patriotes osent même exprimer leur indignation aux gardiens guinéens et se plaignent, tels une volée d'oiseaux caquetants, que la direction du camp ne se donne même pas la peine de leur servir un repas plus copieux et plus varié pour marquer ce grand jour.

Pour moi, dont l'orgueil national n'est pas aussi prononcé, une douche suffit à faire d'un jour ordinaire un jour de fête. C'est de nouveau le cas aujourd'hui. Je me sèche au soleil et regarde le captif laver mon drap. Soudain, je surprends la conversation de deux gardiens se tenant un peu à l'écart - "Oui, l'autre a lavé son drap lui-même avant de mourir."

- "Ah, tu parles de celui à qui nous avons mis un deuxième drap devant la porte ?" - "Oui, il ne se doutait surement pas qu'on meurt si vite."

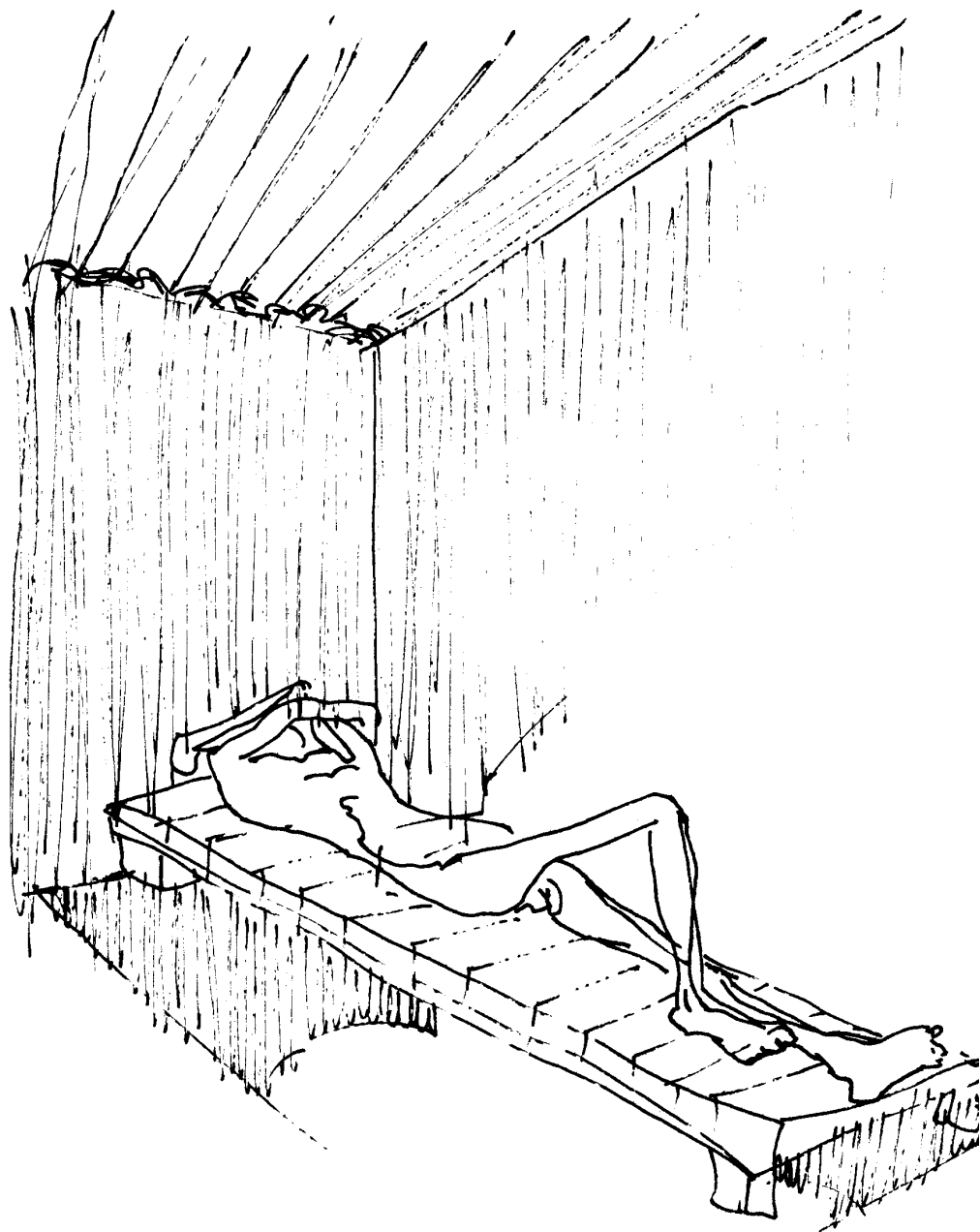
Quand un musulman meurt, on l'enveloppe dans des draps blancs. Le blanc n'est pas ici la couleur du deuil mais celle de la pureté de l'aine devant Allah. Je me rappelle qu'avant mon arrestation, lorsqu'un des employés de la brasserie mourait, tous les parents, collègues et amis du mort venaient à l'enterrement en blanc. J'étais le seul en noir. Les femmes restaient avec la veuve et exprimaient leur compassion en chantant des complaintes.

Lorsque Sékou Touré, vêtu de blanc, passe dans les rues de Conakry, debout dans sa voiture décapotable, il salue la foule qui l'attend depuis des heures au bord de la route en agitant un mouchoir blanc, démontrant ainsi la "pureté" de son âme.

Les bribes de conversation que j'ai surprises tout à l'heure me font passer un frisson de peur dans le dos et raniment en moi l'angoisse de la mort. De retour dans ma cellule, je repense à tout ce qui m'est arrivé depuis qu'on m'a annoncé que j'allais mourir. Je constate que je suis le seul dans le camp à jouir de nombreuses faveurs. Ainsi, par exemple, on ouvre la porte de ma cellule plusieurs fois par jour, on la laisse même ouverte pendant des heures, ou bien on m'apporte une ration supplémentaire de riz. Pourquoi ces entorses au régime ? J'ai beau réfléchir, je ne trouve pas de réponse et mon désordre intérieur s'accroît. Je fais les cent pas à l'intérieur de mes six mètres carrés. Quatre grands pas dans un sens, six petits dans l'autre. Je ne peux parler à personne de mes angoisses ; l'isolement intensifie encore cette peur. La seule explication que je trouve à ce régime de faveur est que ma mort est imminente, et mes réflexions reprennent. Pourquoi dois-je mourir si jeune ?

C'est un cercle vicieux dont je n'arrive pas à sortir. Un interlocuteur aurait peut-être pu me calmer ou me distraire. En faisant les cent pas, j'ai l'impression d'être un animal en cage.~

**Maudits soient ceux qui nous oublient**



Ce n'est que tard dans la nuit, lorsque la température baisse à un niveau supportable, que le sommeil me délivre de ces pensées épuisantes.

Un jour, on veut me raser le crane, mais je me rebelle en disant : "On ne rase les cheveux et la barbe qu'aux esclaves." Le coiffeur n'insiste pas, mais ce refus d'obéissance me vaut la cellule pénitentiaire. Je suis privé de nourriture pendant trois jours pour pouvoir garder ma barbe.

Nous sommes maintenant en aout, si j'en juge d'après mon calendrier mural. C'est j~ mois de la saison des pluies, c'est-à-dire le mois pendant lequel il pleut pratiquement jour et nuit. Des averses torrentielles telles le déluge paralysent tout déroulement normal de la vie quotidienne. Les violents orages et les tempêtes qui s'abattent sur le pays rappellent aux hommes leur impuissance face aux forces de la nature. La saison des pluies rend l'atmosphère étouffante, nous faisant particulièrement souffrir, nous prisonniers, mais n'épargnant pas non plus les gardiens.

Autrefois, j'avais du mal à comprendre pourquoi les Africains s'habillent chaudement pendant la saison des pluies, comme nous le faisons en Europe en automne et en hiver. En Afrique, je n'ai jamais eu froid, les températures ne baissant pas autant qu'en Europe l'hiver. Mais dans ce cachot, dont le sol de ciment absorbe une très grande quantité d'humidité, tout est froid, humide, moite à la saison des pluies. Les murs de la cellule uniformément grisâtres et déprimants, contribuent à faire tomber à zéro mon espoir de survie.

La saison des pluies a également supprimé le rayon de lumière de mon cadran solaire, dont j'avais marqué les heures en faisant des petits signes sur le mur. J'ai marqué l'emplacement des rayons de soleil qui tombent dans ma cellule à travers les deux trous d'aération à des moments bien précis et relève des plantons de garde, distribution des repas, distribution d'eau, de telle sorte que je peux lire l'heure avec une grande précision. A midi, il y a toujours relève de la garde au camp, et les plantons

changent ensuite toutes les deux heures, ce qui est annoncé par un coup de trompette. J'ai l'ouïe beaucoup moins fine depuis que je suis en captivité et, suivant la direction du vent, je n'entends pas toujours ce signal sonore. Mon cadran solaire me rend donc bien service.

Parfois, je profite de la distribution d'eau pour échanger quelques mots avec mon voisin de cellule, et j'oublie pour un instant ma solitude. Le règlement de la prison stipule que les prisonniers ne doivent avoir aucune possibilité de parler entre eux, et pour cela ne doit être ouverte qu'une porte à la fois. Ce n'est que lorsque les occupants d'une cellule ont reçu leur repas que doit être ouverte la porte suivante. Mais, pour que cette clause du règlement soit respectée, il faudrait que trois hommes distribuent les repas. Or, il n'en vient que deux, et encore l'un d'eux a-t-il constamment un fusil dans les mains. Chaque planton est armé, en plus, d'un pistolet.

Comme chacun sait, les hommes sont meilleurs et plus souples que les directives qu'on leur donne, ce qui a pour conséquence, dans notre cas précis, que plusieurs portes sont ouvertes en même temps et que les prisonniers peuvent échanger quelques mots avec leurs voisins.

La distribution des repas me donne l'occasion de respirer un peu d'air pur. Je veille aussi à ce que ma porte soit ouverte le plus largement possible pour que l'air se renouvelle dans ma cellule. Des exercices de respiration que j'ai faits autrefois pendant les cours de gymnastique me reviennent à l'esprit tant que ma porte est ouverte, je lève les bras à chaque inspiration. J'aspire ainsi profondément l'air frais, un vrai cadeau, et je constate que mes voisins éprouvent le même besoin que moi.

Je profite de l'occasion qui m'est offerte de regarder dehors. pendant ces quelques minutes pour m'imprégner de tout ce que je vois. Les cocotiers et les palmiers à huile dépassent le mur de la prison, et leur couleur vert foncé offre un changement bienfaisant à mon oeil habitué à la pénombre et à la monotonie grisâtre de la cellule. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir

manger une de ces noix qui pendent à profusion aux cocotiers t Puis mon regard se porte de nouveau sur la cour de la prison, sur le papayer chargé de fruits en forme de calebasses. Je rêve de ces papayes et me vois déjà en train d'en mordre la chair orangée. J'oublie que bien d'autres prisonniers ont les nièmes envies et attendent comme moi le moment où ces fruits seront murs.

Ce jour arrive, et je vois qu'on a chargé un captif de les cueillir. Mais quelle n'est pas notre déception lorsque nous voyons que ce sont les gardiens qui s'en régaleront .

Pendant des mois, je collectionne ces "instantanés" pris pendant les courts instants passés devant la porte de ma cellule. La moindre petite chose qui se détache un peu de la monotonie de ma vie de prisonnier attire mon attention et m'occupe l'esprit. Lorsque je suis couché dans l'obscurité, certaines observations me remettent en mémoire des joies de ma vie passée. J'ai vécu presque dix ans en Afrique, je suis fasciné par ce continent, et mon amour profond pour l'Afrique et pour ses habitants fait que j'y suis toujours revenu avec joie après chaque séjour de vacances en Europe.

C'est ainsi que la vue des noix de coco arrivées à maturité me rappelle la récolte de ces fruits à laquelle j'ai souvent assisté avec plaisir. J'ai surtout admiré l'extrême adresse des Africains lorsqu'ils grimpent aux cocotiers t pieds nus, ils grimpent par à-coups en déplaçant le cerceau fait de branches de palmiers qui passe autour de leur taille ainsi qu'autour du tronc du cocotier. Ils coupent les fruits murs avec un coupe-coupe et les laissent tomber par terre, où d'autres les ramassent.

J'ai souvent vu aussi des Africains grimper aux palmiers munis de calebasses. Ils incisent au couteau les jeunes pousses et recueillent dans leurs calebasses le jus blanc et sucré qui s'en échappe et qui se met rapidement à fermenter. Ce "bangui" a un goût qui rappelle celui d'un cidre acide et qui, pour un Européen, est assez inhabituel. Les Africains par contre voient en ce vin de palme une boisson bon marché et légèrement



stimulante. Certains, nième, le distillent pour en obtenir un alcool léger. Ils savent qu'ils risquent la prison car il est interdit en Guinée d'extraire la sève des arbres ou de distiller de l'alcool. Malgré tout, les Guinéens passent outre à ces interdictions car l'Africain moyen n'a aucun moyen financier de se procurer de l'alcool.

La population guinéenne est malheureusement obligée, pour survivre, d'exploiter sans aucun ménagement les richesses naturelles du pays. Elle tue même de tout petits félins pour leur fourrure, et brûle des forêts entières pour obtenir un sol "fertilisé".

Je me retrouve bientôt accroupi dans mon antre. Cela fait maintenant neuf mois que je suis ici. Quand va-t-il enfin se passer quelque chose qui me permette de quitter cet enfer ?

A cette époque, je suis frappé par le fait que l'on amène constamment de nouveaux prisonniers. Certains ne restent que quelques jours et sont ensuite libérés. J'apprendrai plus tard qu'ils doivent leur libération à des "pots de vin" assez élevés payés par leurs familles.

J'apprends également que cinquante employés de ma brasserie, soit presque la moitié du personnel, ont été arrêtés car quelqu'un a "déclaré" devant la Commission que j'avais versé à chacun d'entre eux, sur ordre de la République Fédérale, cinq millions de francs -37.000 dollars environ- pour leur activité politique dans les "SS-Nazis". Ce sont de simples ouvriers qui gagnaient entre 125 et 500 dollars par mois. En fait, seuls six contremaîtres atteignaient les 500 dollars par mois, en raison de leur compétence exemplaire.

Pour la plupart d'entre eux, "l'erreur" sera prouvée ; ils peuvent en effet quitter leur cellule 15 jours environ après leur arrestation.

Mais quatre de mes anciens collaborateurs Soriba, Moctar, Diallo et Mamadou, devront payer de leur vie leur travail chez un ressortissant allemand ; d'autres restent en captivité et n'apprendront jamais le jugement prononcé contre eux.

L'arrivée de nouveaux détenus a une influence défavorable sur l'atmosphère du camp. Souvent, des gémissements et des cris pour avoir de l'eau troublent le silence de la nuit. Ces nouveaux malheureux ne sont pas mieux traités que nous après notre arrestation. Cela fait partie de la tactique visant à rompre la résistance d'un accusé on le prive d'eau et de nourriture pour lui donner ensuite le coup de grace lorsqu'il est très affaibli, en l'interrogeant et en le torturant... comme il a été fait pour moi.

Nous tous qui savons en quoi consistent ces "interrogatoires" sommes paralysés lorsque le soir tombe et que ces buveurs de sang viennent chercher leurs premières victimes. Aucun de ceux qui restent ne sait quand ce sera son tour. Chacun pousse un soupir de soulagement lorsqu'il entend que la jeep, qui stationnait devant le portail de la prison et dont le bruit de moteur se détache nettement dans le silence de la nuit, s'éloigne de nouveau. Mais la peur revient dès qu'on entend dans le lointain le bruit du moteur annonçant que de nouvelles victimes vont être tramées devant l'insatiable Commission. Chacun tend l'oreille lorsque le portail est ouvert et refermé, et se demande avec angoisse t "Qui vient-on chercher ? Est-ce mon tour maintenant ?"

Il n'est pas rare que les plantons de service fassent des plaisanteries méchantes : ils appellent plusieurs numéros de cellules. Je perçois le numéro 35 et en ai des sueurs froides. Mais il ne se passe rien. Je suppose que les gardiens sont satisfaits de savoir que je tremble, étendu sur ma couche, et que j'attends avec angoisse les premiers rayons de soleil qui annoncent une nouvelle journée et me donnent la certitude d'avoir été, une fois de plus, épargné.

Dans la journée, cette meute d'inquisiteurs et de "requins" se repose pour refaire ses forces en vue de la nuit suivante. Ce n'est que le sommeil de ces buveurs de sang qui nous permet de voir arriver chaque journée avec soulagement, même si ce sentiment ne dure que quelques heures.

Des infirmiers viennent régulièrement panser mes blessures aux bras et aux jambes, dues aux tortures et qui ne se referment toujours pas. De temps en temps on me fait une pique, mais je ne sais jamais ce que c'est. On me fait croire que c'est une injection de vitamines, mais je ne remarque aucune amélioration de mon état à la suite de ce soi-disant apport de vitamines. Mes bras sont toujours aussi raides, mais j'arrive à remuer un peu les doigts. On me fait souvent des massages à l'eau chaude, ou bien on m'enveloppe les bras dans des serviettes chaudes.

Un des gardiens me demande une fois : "Tu ne me reconnais pas ?" Et il me parle d'une personne de Conakry que nous connaissons tous les deux. Je l'écoute et me doute qu'il parlera de moi aussi à l'extérieur de la prison. Mais il ne répond pas à mes questions, paralysé qu'il est par la peur.

Un jour, on distribue quatre comprimés de quinine à chaque prisonnier, car certains ont le palu distne. Cette dose minime me remet en mémoire le fait que les quinquinas poussent en Guinée et que même un apprenti sorcier est capable de fabriquer un sirop fébrifuge avec l'écorce de ces arbres. Le camp regorge de moustiques qui nous harcèlent toutes les nuits, si bien qu'aucun de nous ne sait quand il sera contaminé par les porteurs de cette maladie. Cependant, le sort de Fode, ce Guinéen qui souffre de graves crises de paludisme, nous émeut. Je lui donne mes comprimés pour le soulager un peu, et d'autres détenus suivent mon exemple. Cette nouvelle se répand dans le camp comme une tramée de poudre. Lorsqu'au bout de quelques jours Fode va mieux, chaque donneur est content d'avoir procuré au malade le sentiment de ne pas être abandonné dans son malheur. Nous sommes tous dans le même pétrin, et cette aide organisée en commun nous remonte le moral.

Les jours se trament les uns après les autres, sans apporter de changement notable dans ma vie de prisonnier. Voilà plus de six mois maintenant que l'ambassadeur italien est venu me

rendre visite et, à part le faible espoir qu'on va essayer, "à l'extérieur", d'obtenir ma mise en liberté, cela ne m'a valu aucune faveur spéciale. Au contraire, la nouvelle privation de nourriture et d'eau qui a "récompensé" mes plaintes en présence de l'ambassadeur m'est bien présente à l'esprit et me met en garde pour l'avenir.

J'essaie très souvent de me remettre en mémoire toutes les phrases de cet entretien. Mais cela ne me procure que le faible espoir que ceux qui sont en liberté ne m'ont pas oublié et feront tout leur possible pour obtenir ma libération.. Mon espoir se fonde sur peu de choses, car pendant cet entretien, il n'a jamais été question que l'ambassadeur ou un autre chargé de mission vienne s'enquérir régulièrement de mon état de santé.

L'incertitude de ce qui m'attend renforce mes doutes de jour en jour. Paralysé par la peur, j'ai omis de dire à l'ambassadeur comment j'en suis venu à faire mes "aveux". Les diplomates doivent donc penser qu'il s'agit de délivrer des prisons du gouvernement guinéen un vrai "coupable". Je suis sûr que toutes les démarches qui seront entreprises dans mon cas le seront avec une extrême prudence car aucun Etat ne veut courir le risque de provoquer le gel ou la rupture des relations diplomatiques sur la base de malentendus. On sera donc très prudent avec le gouvernement guinéen, et le Président Sékou Touré en profite sûrement.

J'apprendrai plus tard que, dans toutes les démarches me concernant, les Guinéens avancent exactement j~ arguments qui se trouvent dans mes "aveux". Etant donné qu'il a expulsé tous les Allemands, y compris ceux de l'ambassade, le gouvernement guinéen a besoin de preuves et d'un coupable pour étayer les accusations qu'il porte contre la République Fédérale. Le tissu de mensonges qui est son oeuvre s'appuie sur mes aveux. Si la Guinée avait autorisé ma libération à ce moment-là., certains de ses ministres auraient perdu la face, et tous les détails qu'ils avaient minutieusement rassemblés dans leur Livre Blanc sur l'attaque des Guinéens en exil réalisée

avec la complicité du Gouvernement Fédéral Allemand auraient été réfutés d'un coup. Sékou Touré aurait perdu de sa crédibilité dans le monde entier.

Heureusement que je n'étais pas au courant de tout cela, car j'en aurais perdu le dernier espoir de quitter le cachot vivant. Bien plus tard, j'apprendrai que, après ma condamnation à mort, le Président de la République Fédérale, Heineman, avait demandé par téléphone à Sékou Touré "de ne rien faire qui soit irréversible".

.Je sais également maintenant pourquoi les démarches bureaucratiques sont si longues lorsqu'il s'agit d'obtenir la libération d'un prisonnier politique innocent. Il faut respecter toutes les règles fondamentales de la diplomatie pour avoir des chances de succès. Mais, ce faisant, on oublie souvent que l'homme dont il s'agit ne peut supporter éternellement les tourments physiques et psychiques et qu'il arrive un moment où ses forces sont épuisées et où la mort l'emporte. Nous comptons les heures et les jours dans notre cellule, alors que les hommes qui sont en liberté se laissent des semaines, des mois et des années, par égard aussi pour leur situation professionnelle et par nonchalance, jouissant d'une vie privée sans risques.

Si des membres d'Amnesty International ou de la Société des Droits de l'Homme, pour ne citer que deux organisations, ne s'efforçaient pas d'obtenir la libération de détenus innocents, et ce de façon tout à fait désintéressée, certaines personnalités influentes oublieraient sans doute qu'elles sont payées par le peuple et que le mot "ministre" signifie "serviteur". Et je me demande dans mes moments de découragement : "Est-ce-que l'état-major de crise se réunit aussi pour s'occuper du sort d'un simple citoyen ?"

La saison des pluies touche à sa fin. Quand, dans la journée, le soleil de plomb des tropiques tape sur le toit de toile ondulée de nos cellules, nous avons l'impression qu'il va enflammer nos

corps et nous faire bouillir le cerveau dans le crâne. Je cesse de croire que l'homme est par nature bon et qu'il y a une justice en ce monde. Tout mon être se refuse à penser à Dieu qui pourrait encore m'aider dans cette situation. Je ne prie plus et j'enlève même du mur la croix que j'y avais collée. J'ai perdu tout espoir de voir mes prières améliorer enfin mon sort. Cependant, j'ai une surprise: un des prisonniers guinéens travaillant au camp m'apporte un chapelet que le prisonnier libanais Mohammed Kleit a lui-même confectionné pour moi. Les grains en sont si gros que Mohammed a dû sacrifier sa ration de pain de trois jours pour les faire. Les fils proviennent de sa couverture.

Mohammed a fait une fausse déposition contre moi sans même qu'on l'eût beaucoup torturé. Il est musulman, et lorsqu'il récite ses prières, il invite les autres musulmans du camp à en faire autant en les appelant à haute voix, comme le fait un muezzin du haut du minaret.

En m'envoyant ce chapelet, Mohammed espère sans doute que je lui pardonnerai ses mensonges. Mais même si je lui pardonne, son geste ne pourra pas faire revivre les hommes qui ont été condamnés à mort et exécutés à cause de ses déclarations mensongères. Je ne veux pas rejeter toute la faute sur ce jeune homme, car derrière lui il y a des hommes qui veulent se refaire une vie sur la base de déclarations obtenues par la force et qui ne méritent plus le qualificatif "d'êtres humains". Ils se sont abaissés au rang de créatures pitoyables pour lesquelles tous les moyens sont bons, même des vies humaines.

Je me suis endurci et n'arrive plus à pardonner. Quatre semaines plus tard, je profite d'une occasion pour rendre ce chapelet à son expéditeur...

La sécheresse croissante m'apporte un peu de diversion. Je peux de nouveau m'étendre devant la porte de ma cellule et regarder par la fente ce qui se passe dehors. J'observe pendant des heures et des jours les insectes grouillant devant ma

cellule: des fourmis -des grosses et des petites, noires ou rouges-, des millepattes et tout un tas d'autres petites bêtes dont je ne connais pas le nom.

Je me concentre surtout sur les fourmis dont j'admire l'affairement et le travail systématique. Je les vois trainer leurs oeufs avec elles et les porter au soleil. Je les vois également, elles qui sont si petites, porter un scarabée mort, un petit bout de bois, une plume de poule ou bien un grain de riz. Lorsqu'il s'agit de transporter des charges plus importantes, des centaines de fourmis unissent leurs forces pour arriver à faire ce qu'une d'elles ne pourrait seule. Cela me fait penser à la construction des immenses pyramides d'Egypte t en observant les hommes dans leurs efforts pour venir à bout de ces blocs de pierre, un géant aurait sans doute éprouvé la même chose que moi avec ces fourmis.

J'en écrase une qui avait pris la direction de ma cellule et s'apprêtait à passer sous la fente de ma porte. Les autres, qui prennent le même chemin, se dirigent vers leur compagne morte et s'arrêtent comme si elles voulaient lui dire de travailler. Mais comme cette dernière ne bouge pas, elles se mettent à trotter, effarées, de façon désordonnée. Enfin, au bout d'un moment, quelques unes d'entres elles prennent le cadavre et l'emportent.

Pendant la saison des pluies, ce sont les fourmis qui nous donnent les prévisions météorologiques les plus sûres. Il nous suffit de les observer pour savoir, des heures à l'avance, si - nous allons avoir des pluies torrentielles ou des orages. Lorsque c'est le cas, les fourmis grimpent par milliers le long des murs de la prison pour chercher une cachette sûre où elles seront à l'abri des masses d'eau qui, pour elles, signif je-raient la mort. Pendant des heures, ces bestioles grouillent autour de nous, formant un véritable tapis noir. Je m'étonne à chaque fois de constater qu'elles ne se trompent jamais de chemin lorsqu'elles entreprennent cette migration.

Malheur à celui qui essaie de les tuer ! Un prisonnier essaie un jour de le faire pour ne pas risquer d'être piqué. Il tape dessus, pensant venir à bout de ces quelques insectes. Mais quelle erreur ! De nouvelles fourmis arrivent sans arrêt, qui le piquent sans aucune pitié. Nous nous rendons vite compte qu'il faut les laisser tranquilles pour qu'elles nous laissent également en paix.

De petites créatures pleines de vie sautillent sur le petit sentier qui longe nos cellules : ce sont des oiseaux, bien plus petits que des moineaux. Les mâles se reconnaissent à leur plumage rouge. D'autres oiseaux de même taille ont des ailes bleu foncé parsemées de petites plumes blanches. Ils pépient, joyeux, et picorent les grains de riz ou les miettes de pain que les gardiens négligents ont laissé tomber en distribuant le repas. J'ai plaisir à observer ces petits êtres joyeux et envie leur liberté. C'est un oiseau voilà qui serait bien ! Parfois ils s'envolent en gazouillant bruyamment, lorsqu'un chat en quête de nourriture fait son apparition.

Les gardiens n'aiment pas les chats. Chaque fois qu'ils en voient un, ils le chassent. Souvent, ces chats ont provoqué la nuit une fausse alarme, qu'un gardien zélé a encore renforcée : il a pris le bruit du chat qui courait après une souris pour une tentative d'évasion, et a donné l'alarme. Lorsqu'il s'avère que c'est un chat qui est à l'origine de ce tumulte, le gardien de nuit s'attire les moqueries des prisonniers et les réprimandes de ses supérieurs. Parfois aussi, des enfants jettent des cailloux pour chasser les oiseaux : ces cailloux tombent sur nos toits qui se mettent à résonner.

Un jour, j'assiste même à la réprimande que s'attire un gardien, mais pour une autre raison. C'est l'après-midi, nous somnolons tous, l'immobilité nous permettant de mieux supporter la grande chaleur. Soudain, un coup de fusil retentit et tout le monde se réveille. Grand branle-bas dans le camp. Des soldats en armes courent, effarés, dans tous les sens. On entend des cris. ~ Notre première pensée, à nous qui sommes sans défense



: "Est-ce que l'un de nous a essayé de s'évader ?" Et en même temps, nous espérons qu'il va y arriver.

Comme le bruit provient des abords de ma cellule, je m'allonge sur le sol pour regarder par la fente de la porte ce qui se passe. Je vois un jeune gardien à l'air très effrayé auquel son supérieur demande comment une telle chose a pu se produire. Le soldat explique qu'il avait mis son fusil en travers de ses épaules, à la façon d'un joug avec lequel on transporte des seaux d'eau, et que le coup est parti brusquement pendant qu'il tenait l'arme. Son supérieur le réprimande : "On dirait que tu ne m'as pas écouté pendant le cours sur le maniement des armes. Je t'ai pourtant bien expliqué combien un fusil est dangereux. Tu aurais pu toucher quelqu'un. N'y as-tu pensé ?

L'imprudent promet de faire plus attention. Les gardiens parlent encore longtemps de cette mésaventure. Et on se rend compte de leur peur lorsqu'ils réalisent que l'un d'entre eux aurait facilement pu être victime d'une telle imprudence. Mais personne ne parle de l'insouciance avec laquelle on met fin, ici, à la vie des prisonniers, personne ne semble même y penser.

Pour nous qui sommes enfermés, c'est un incident digne d'être raconté de cellule en cellule et qui enrichit les sujets de conversation dans la vie monotone du camp. Seuls les prisonniers qui, comme moi, sont soumis à un régime de camp de concentration, que l'isolement a épuisés et qui ne peuvent échanger que rarement quelques mots avec quelqu'un d'autre, seuls ceux-là doivent enregistrer ces nouveautés en silence, de même qu'ils le font pour les joies et les souffrances. Pour que cet isolement n'atrophie pas mes facultés intellectuelles, je prends un morceau de savon et dessine un échiquier sur le sol. Des petits morceaux de bois, des petits cailloux et des pépins d'orange remplacent les pions. Mon "adversaire", Jean-Paul Alata, est enfermé quatre cellules plus loin dans un trou aussi sinistre que le mien. Nous annonçons nos coups en frappant au mur, ce qui se répercute de cellule en cellule : toc-toc, le jeu commence ; toc-toc en réponse : j'ai compris. Chaque coup

représente une lettre de l'alphabet. Les occupants des cellules situées entre les autres participent au jeu, ils écoutent mes coups au mur et les transmettent à la cellule suivante. Jean-Paul confirme le coup de la même manière. Nous indiquons la position de chaque pièce en donnant d'abord la lettre de la colonne, puis le chiffre de la traverse. Une partie dure parfois des semaines. Toute la prison participe au jeu car chacun entend les coups et connaît leur signification. Et tous suivent la partie avec attention pour savoir qui va gagner.

Je m'aperçois aussi vite que les autres que si on ne s'occupe pas, on devient fou dans cet enfer de Boiro. Et nous nous apercevons que l'instinct de conservation a une amie : la faculté d'invention.

Si j'en crois mon calendrier, nous sommes début décembre. La sécheresse qui commence rend le climat plus supportable aux Européens. Je songe que, dans mon pays, les gens pensent déjà à ce qu'ils vont acheter pour Noël ou bien qu'ils font déjà leurs achats. Je revois les rues illuminées d'Aix-la-Chapelle avec les vitrines débordantes, les gens chargés de paquets se dépêchant de rentrer chez eux, l'esprit occupé par tous les préparatifs qu'ils ont à faire et par le souci de n'oublier aucun de leurs parents et de leurs amis. Je songe à tous ces gens qui, bien emmitoufflés dans des fourrures et des vêtements chauds, peuvent songer sans souci à ces festivités. Mais même le fait de penser au temps froid d'hiver qui règne en Allemagne ne m'apporte aucun raffraichissement. Je n'ai qu'un vœu à la veille de ce premier Noël que je vais passer dans ce taudis de Boiro : être libre et sortir vivant de ce cachot.

On procède maintenant à quelques changements dans le camp et on regroupe les Européens à trois ou quatre dans des cellules de 16 m<sup>2</sup>. Il en va de même des Libanais auxquels leur teint clair vaut d'être traités comme des Européens. Je suis le dernier à être encore seul dans une cellule obscure. Les habitudes que j'avais prises de communiquer avec mes voisins en tapant au mur et en chuchotant sont brusquement interrompues car tous

mes voisins africains dont j'avais fait la connaissance sont regroupés dans des pièces plus grandes. Ils sont remplacés par de nouveaux détenus africains avec lesquels il est très difficile d'entrer en relation car ils craignent tout contact avec les Européens. Il ont peur de s'attirer ainsi le reproche de quelconques rapports politiques avec l'étranger.

De temps en temps, le chef du bloc me demande si je veux qu'on mette un deuxième prisonnier dans ma cellule. Je refuse, malgré mon isolement, car la pensée de partager le peu d'air que j'ai dans cette couveuse me paraît encore pire que celle d'être isolé sans interlocuteur.

Cependant, peu de temps après, le chef du camp vient m'annoncer que je vais devoir partager ma cellule avec un autre prisonnier. Puis, deux captifs apportent un lit de métal et les quelques effets de celui avec lequel je partagerai désormais ma cellule : couvertures, drap, vase de nuit, récipient à eau...

Un homme d'environ quarante ans, à l'air sympathique, apparaît alors, flanqué de deux gardiens. Il se présente : "Marcel". C'est un Français, je l'avais déjà vu dans la chambre de torture. Il avait été mon compagnon de souffrance toute une nuit et avait dû assister aux tortures que l'on me faisait endurer. Marcel a été arrêté au même moment que moi et on lui reproche ses relations avec les Allemands.

Ma vie dans cette cellule entre ainsi dans une nouvelle phase. Les journées, qui jusqu'à présent ne semblaient pas avoir de fin, me paraissent plus courtes. Nous nous encourageons bien et la sympathie que nous éprouvons l'un pour l'autre favorise l'établissement de rapports de camaraderie qui contribuent à nous remonter le moral.

Les conditions de "logement" se sont détériorées, c'est certain, car il ne nous reste qu'un espace de 40 cm entre les deux lits, et nous y faisons les cent pas à tour de rôle.

Nous ne parlons jamais du temps pendant lequel Marcel a résisté avant de signer sa déclaration et de reconnaître ainsi ses

"fautes", mais je vois à ses cicatrices qu'on ne l'a pas torturé aussi souvent que moi.

Marcel possède même une vraie cuillère ! La mienne m'a été confisquée il y a plusieurs semaines par un gardien qui m'a déclaré : "Maintenant, tu es de nouveau capable de manger avec tes mains. La Révolution pourra utiliser ta cuillère d'une autre façon." Il m'est impossible de ne pas voir le sourire ironique qui accompagne ses paroles, et je comprends le sens de sa remarque lorsqu'il donne la cuillère à un de ses subalternes en lui ordonnant : "Utilise-la pour un prisonnier qui a maintenant droit à de la nourriture !" Je m'imagine sans peine la victime pleine d'écorchures sortant de la chambre de torture, incapable de se servir de ses mains et qu'un compagnon de captivité doit faire manger. Conserver la vie..., détruire la vie... Circuit dépourvu de sens et sans aucun égard pour le destin des hommes, et que l'on remet constamment en mouvement pour maintenir ou pour compléter l'image mensongère d'une tentative de coup d'état des néo-colonialistes.

Le lendemain matin, lors de la distribution du petit déjeuner, nous constatons que mon morceau de pain est deux fois plus gros que celui de Marcel. Je lui raconte ce qu'on me donne depuis que j'ai de nouveau le droit de manger et de boire et j'ajoute que pendant trois mois je n'ai eu que la moitié de ma ration en punition, mais qu'ensuite j'ai eu droit à une assiette de riz en plus du régime normal de la prison. Je partage maintenant cette assiette avec mon nouveau compagnon, et cette demi-portion supplémentaire semble atténuer un peu notre faim constante. Nous nous demandons quelle peut bien être la signification de cette faveur. Marcel pense que c'est peut-être le signe que ma captivité va prendre fin dans un avenir assez proche. Après tout, cela n'honorerait pas le gouvernement guinéen de libérer un innocent à moitié mort de faim.

Quelques jours avant Noël, on nous donne de nouveaux seaux hygiéniques fabriqués en Chine. "Est-ce un cadeau de Noël ?"

Mais à cette question se mêle le souci que nous allons rester ici encore longtemps. "Sinon, pourquoi se donnerait-on la peine de nous distribuer de nouvelles choses ?" Marcel a une idée de génie en ne nous servant que d'un pot de chambre, nous pourrions utiliser l'autre pour rapporter de l'eau pour nous laver quand nous allons la nuit aux toilettes. Cela est strictement défendu et nous savons que nous risquons deux jours de cellule pénitentiaire avec privation d'eau et de nourriture, entassés souvent avec seize autres détenus et parfois même davantage dans une cellule, et où nous devons faire nos besoins dans un coin. On n'ouvre cette cellule que pour y faire entrer un nouveau venu ou bien pour libérer un détenu ayant purgé sa peine -parfois au bout de dix jours- sans nourriture et sans une goutte d'eau.

Cependant, le désir de me laver me pousse à accepter tout de suite de prendre ce risque. Il est plus facile d'aller au cloaque qui tient lieu de toilette que d'en revenir car il est plus difficile de porter un seau plein comme s'il était vide que de faire le contraire.. Nous allons chercher l'eau à tour de rôle et partageons ainsi le risque de voir notre stratagème découvert et d'être puni. Mais nous avons de la chance : on ne s'apercevra jamais de notre ruse.

De nombreux prisonniers remplissent leur seau d'eau après l'avoir vidé et rincé et ils se lavent ensuite les pieds avant de rentrer dans leur cellule. Les gardiens n'y font aucune objection. Mais il est strictement interdit d'emporter de l'eau dans les cellules. Nous sommes tous pieds nus, et le chemin qui mène aux toilettes est foulé chaque jour par 600 pieds environ. Le seul chemin qui nous permet de sortir de nos cellules est jonché d'excréments humains qui, en se décomposant, dégagent une odeur repoussante. Ces "traces" sont l'oeuvre de détenus que la faiblesse empêche de tenir le seau correctement et qui n'atteignent le cloaque qu'à grande-peine. C'est pourquoi nous considérons l'eau que nous rapportons tous les deux comme un "dédommagement" et nous

nous réjouissons tous les jours à la pensée de pouvoir nous laver un peu.

Je suis heureux d'avoir maintenant un interlocuteur, et nous nous racontons ce qu'a été notre vie jusqu'à ce que le destin fasse de nous des compagnons de misère.

Marcel a été obligé d'abandonner sa femme et ses deux enfants. Juste avant son arrestation, il avait acheté un appartement en France et payé un acompte. Maintenant il se demande avec angoisse comment sa femme fait face aux charges financières et comment elle survient aux besoins de la famille.

Marcel était employé dans une société pétrolière française ayant une filiale à Conakry, où il était responsable de la sécurité des navires qui arrivaient chargés de carburant. L'incertitude concernant sa famille revient dans toutes ses conversations. Un peu plus tard, il est le seul au camp à avoir quelques nouvelles de sa famille et son beau-père, René Gazau, a été arrêté lui aussi et le rassure en lui apprenant que sa femme et ses enfants sont en France et que les membres de leur famille y résidant les aident un peu. Marcel apprend également que sa femme a pris un emploi de secrétaire et peut ainsi subvenir aux besoins de sa famille.

Les autres prisonniers n'ont presque aucune nouvelle de leurs proches. Plus le temps passe, plus les pères de famille se font du souci. Leurs accusateurs mettent cette incertitude à profit et donnent aux pauvres prisonniers de fausses nouvelles lors des interrogatoires... C'est une méthode de torture supplémentaire pour obtenir des victimes la confirmation des mensonges qu'on veut leur faire dire. J'essaie de consoler ces malheureux de mon mieux. A ce moment, je suis moi-même heureux de ne pas avoir d'enfants et d'échapper ainsi à cette torture psychique.

Marcel aime beaucoup la musique et chante bien.

Le soir, il chante des chansons françaises à voix basse, ce qui m'apporte une diversion bien agréable. Un jour, il lui vient à

l'idée de mettre ce don à profit. Il commence à chanter des imitations de ces chansons en un patois que ni. les gardiens ni moi-même ne comprenons. René est enfermé quelques cellules plus loin et lui répond de la même façon. Les deux hommes peuvent ainsi dialoguer et se transmettre réciproquement toutes les nouvelles.

En écoutant Marcel et René chanter, j'éprouve un intense besoin t si je sors vivant de ce camp, j'aimerais composer les paroles et la musique d'un chant qui ébranle les gens en liberté et leur fasse éprouver de la reconnaissance pour les droits fondamentaux dont ils jouissent.

Ce n'est qu'au bout de. plusieurs semaines que les gardiens trouvent à redire à cette conversation chantée. Les réponses rapides des deux interlocuteurs leur ont fait comprendre le but de ce jeu, et il les somment de s'expliquer. La direction du camp en arrive à la conclusion que Marcel et René ont forgé des plans d'évasion et qu'ils voulaient en plus provoquer un soulèvement politique contre la direction de la prison. La punition est très modérée : on transfère simplement le beau-père de Marcel dans un bloc plus éloigné, de sorte que cette conversation musicale devient absolument impossible.

Il ne reste plus que quelques semaines d'ici Noël et j'ai la mauvaise surprise de constater que j'ai des vers. Je les ai sûrement attrapés par l'eau sale provenant des flaques de ma cellule lorsque, mourant de soif et repoussant toute pensée raisonnable, j'ai bu cette eau de pluie trouble comme s'il s'agissait du liquide le plus délectable au monde. Maintenant, je paie cher cette imprudence ; je suis allongé sur mon lit et me tords de douleur. Marcel frappe à la porte et demande qu'on envoie un infirmier. Il ne laisse passer aucune occasion d'attirer l'attention dès qu'il entend des pas pour demander qu'on vienne me soigner.

Ce n'est qu'au bout de trois jours que ses efforts sont couronnés de succès. Un infirmier vient m'examiner. Il me demande d'envoyer faire analyser mes selles mais ne me donne aucun

récipient où les mettre. J'ai finalement l'idée de les "empaqueter" dans un petit morceau de papier d'aluminium provenant d'un paquet de cigarettes. Je n'aurai, en fait, jamais le résultat de l'analyse. Mes maux de ventre deviennent de plus en plus difficiles à supporter et Marcel continue à réclamer un médecin. Je suis content que cela ne lui attire aucune punition. Il profite de toutes les occasions qui se présentent pour attirer l'attention sur mon mauvais état de santé et demander que l'on me soigne.

Enfin, au bout de quinze jours, j'ai la visite d'un autre infirmier. Son'allure nous fait comprendre qu'il vaut mieux l'appeler "docteur" si nous voulons qu'il me soigne. Il m'examine sommairement et me donne quatre comprimés. Je les avale et constate qu'ils font vraiment de l'effet et les douleurs diminuent. Mon état de santé s'améliore un peu. Mais cette maladie m'a coûté une partie des forces qui me restaient. Lorsque je mesure mon tour de ventre avec la veste que j'avais du mal à fermer au début, je m'aperçois que celui-ci a diminué, au bout d'un an de captivité, d'environ 10 cm.

Nos conversations tournent autour des festivités de Noël et du Jour de l'An. Nous nous demandons si la direction de la prison marquera d'une quelconque façon ces jours de fête, par exemple par un morceau de viande supplémentaire ou une petite friandise. Nous nous racontons ce que nous aimerions manger ces jours-là, présentant chacun notre menu dans ses moindres détails.

Quelques jours avant Noël, je me rends compte que Marcel ne mange pas l'orange reçue à midi, et j'en fais autant. Nous voulons nous faire chacun un petit cadeau pour le cas où, contre toute espérance, la direction n'aurait rien prévu de particulier pour Noël. Ce que chacun de nous avait secrètement redouté se produit effectivement les jours de fête ne nous valent que des restrictions, car une partie seulement du personnel est de service, et notre approvisionnement en eau et en nourriture se fait très lentement.



Le soir du 24 décembre, Marcel prend une boîte d'allumettes et pique les petits morceaux de bois dans l'écorce de l'orange. Lorsque la lumière s'éteint vers 22 heures il les allume en disant t "Voilà notre arbre de Noel. S seulement je savais ce que font ma femme et mes enfants aujourd'hui t" A la lumière des allumettes, je vois que des larmes coulent le long de ses joues; Je me sens aussi triste que lui et suis incapable de le consoler.

Après que les lumières de notre "arbre de Noel" se soient éteintes, nous restons assis en silence sur nos lits. Chacun devine les pensées de l'autre. Finalement, je tends la main à Marcel et lui souhaite un "Joyeux Noel", bien que ces mots me restent presque dans la gorge et que je les considère presque déplacés dans notre situation. Nous nous couchons et Marcel parle encore longtemps de sa f amille, d'autres Noels, du 24 décembre lorsqu'il était enfant.. jusqu'à ce que nous finissions par nous endormir. Le Jour de l'An n'est marqué d'aucun événement intéressant, ni d'aucune faveur pour les prisonniers. Nous entendons la sirène des bateaux ancrés dans le port de Conakry et, à minuit, nous nous souhaitons mutuellement, en ce 1er janvier 1972, de retrouver la liberté au cours de la nouvelle année. Après ces jours de fête qui, pour nous Européens, ont une si grande signification et qui se sont déroulés si tristement ici, nos espérances quantà. un peu de variété dans notre nourriture quotidienne se sont réduites au minimum. Mais, à. notre grande joie, la direction nous fait la surprise de marquer les fêtes politiques par un plat de riz à l'huile et à la tomate.

Ma deuxième année de captivité commence, et Marcel et moi constatons avec étonnement que l'on nous donne ce riz gras à l'huile régulièrement tous les jeudis et tous les dimanches. Cet agréable changement dans notre nourriture s'accompagne d'une constatation moins agréable pour moi t on ne m'apporte plus ma ration de riz supplémen- taire. Me voilà donc au nième régime que les autres, à une exception près cependant t on

continue à me donner, au petit déjeuner, un morceau de pain deux fois plus gros qu'aux autres. Marcel est aussi déçu que moi par ce changement puisque je partageais toujours avec lui ma ration supplémentaire.

La vie au camp est monotone, les journées se trament, toutes semblables. Un après-midi, j'entends ces mots, prononcés par une agréable voix féminine, devant la cellule voisine t "Je suis une demoiselle. Comment ça va, Monsieur ?"

Je n'en crois pas mes oreilles. Je me tourne vers Marcel et vois, à son air abasourdi, que je n'ai pas rêvé. Nous ne pouvons cependant pas nous expliquer comment une femme, dont l'idée même a disparu de notre imagination peut atterrir ici. Nous fixons la porte du regard en espérant que, comme notre voisin, nous aurons la joie de voir un être du sexe féminin. Mais quel n'est pas notre étonnement lorsqu'au bout de quelques instants la porte s'ouvre et que nous apercevons Robert, un jeune gardien qui, contrairement au règlement, distribue seul la ration d'eau de l'après-midi.

La solution de l'énigme ne se fait pas attendre. Robert nous dit d'une voix tendre t "Bonjour, Messieurs, comment allez-vous ? Je suis une demoiselle." Nous nous regardons et comprenons son offre. Pour ne pas nous attirer d'ennuis, nous restons polis et réservés. Nous sommes prisonniers et, de ce fait, dépendants de sa bonne volonté. Le jeune gardien comprend que son offre ne nous intéresse pas et referme aussitôt notre porte. Nous l'entendons faire la même offre dans les autres cellules.

Nous apprendrons plus tard par le "téléphone du camp" qu'il a finalement trouvé un partenaire et qu'il le récompense de sa complaisance en le faisant profiter de diverses faveurs.

Cet incident alimente nos conversations pendant un certain temps et provoque même un peu de gaieté. Mais à part ça, la vie dans la prison est bien pauvre en événements. Tous les trois mois environ, les cellules sont fouillées et toutes les "richesses" que nous avons accumulées avec peine, et que nous conservons jalousement, nous sont alors confisquées. La

plupart du temps, on nous prévient à temps de la fouille par des coups au mur de parpaing, et nous pouvons ainsi cacher tout ce qui a de la valeur pour nous.

J'ai suspendu une boîte en fer au-dessus de mon lit à l'aide d'une ficelle faite de lambeaux de tissu arrachés à mon drap et fixée à la barre de fer soutenant le toit de la cellule. Cette boîte, qui se trouve à une hauteur de deux mètres environ, me permet de recueillir l'eau de pluie gouttant à travers le toit de tôle. Mais je l'utilise également pour cacher mes outils en os et en pierre, car je tiens absolument à les conserver. C'est une bonne cachette qui ne sera jamais découverte.

Pour que le temps nous paraisse moins long, Marcel a confectionné un jeu de dames avec un carton contenant auparavant des paquets de sucre. Nous utilisons en guise de pions des pépins - d'oranges et des petits cailloux de latérite bruns ramassés dans la cour de la prison.

Nous jouons aux dames pendant des heures. Nous n'arrêtons pas, non plus, de chercher d'autres occupations et finissons par trouver un jeu ressemblant un peu au scrabble. Pour cela, nous ramassons toutes les allumettes déjà utilisées et dès que la lumière est allumée, de 18h à 22h, nous faisons des mots croisés en formant avec les allumettes des lettres sur le sol et en faisant deviner à l'autre des mots français très courts.

Cette deuxième année de captivité est marquée par l'agréable constatation que nous pouvons maintenant nous doucher et laver notre drap toutes les quatre semaines. En me douchant, je découvre une sorte de piédestal en ciment d'un mètre carré environ, sur lequel sont gravés les mots "Ecole de la vie". Ces mots ont dû être gravés par un prisonnier pendant les travaux, avant que le ciment ne durcisse.

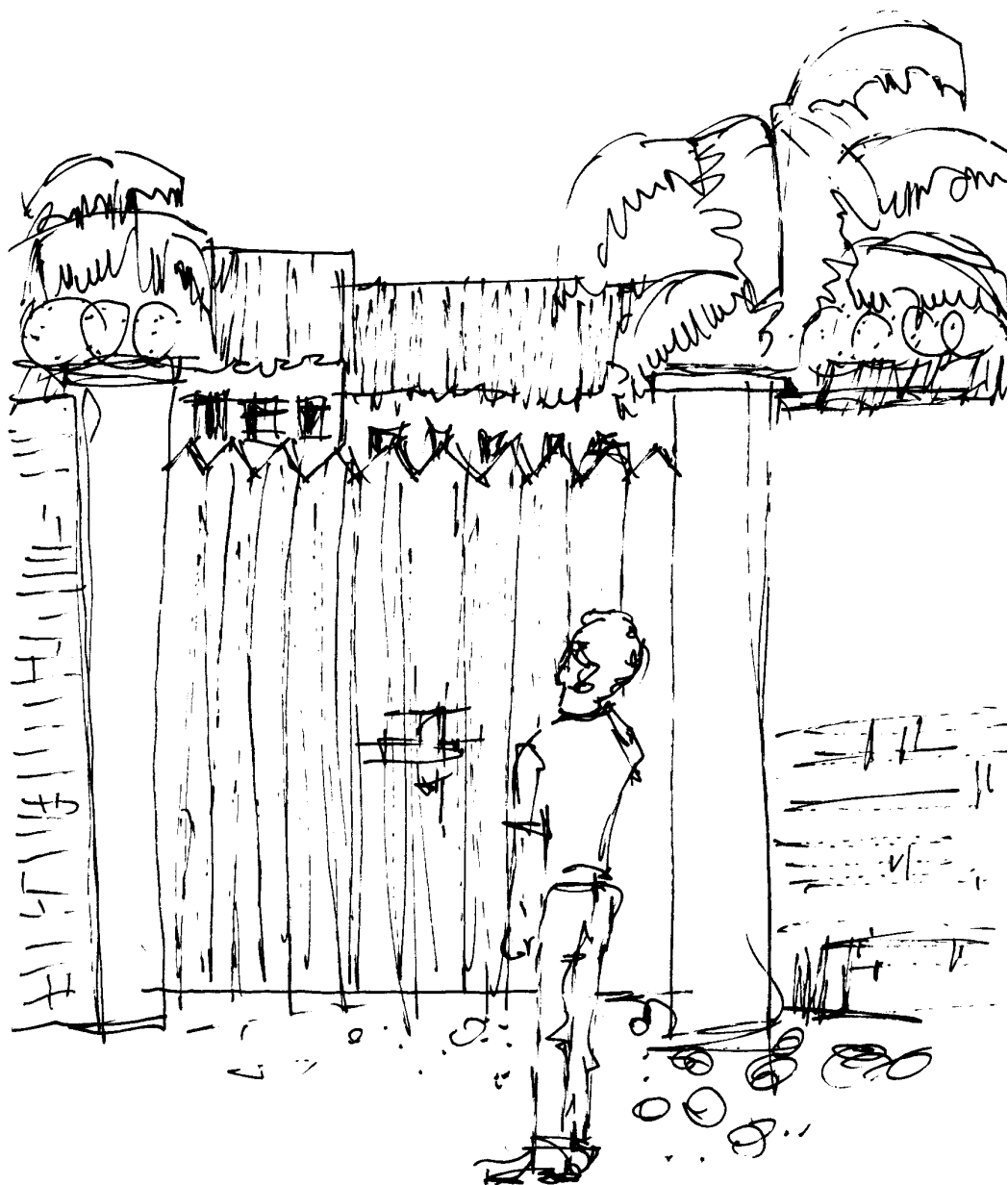
Je profite du fait que j'ai un interlocuteur et réfléchis longuement avec Marcel sur la signification de ces mots. Finalement, nous sommes convaincus de leur justesse : la prison est une "école de la vie" dans laquelle nous découvrons de nombreuses vérités, car nous avons vraiment le temps et le

loisir de réfléchir sur notre vie. En prison, on découvre les faiblesses humaines sous leurs aspects les plus variés, mais aussi la grandeur intérieure. Peut-être cette "école de la vie" aide-t-elle ceux qui ont été justement condamnés à supporter leur sort avec dignité et à tirer la leçon de leurs fautes, mais nous autres, nous sommes innocents. Sommes-nous donc encore loin de cette véritable sagesse, puisque nous ne pouvons pas supporter notre sort avec le sang-froid nécessaire ? Quatre nouvelles semaines se sont écoulées. Un gardien vient me chercher pour la douche mensuelle. Je suis heureux de cette petite excursion et de la possibilité qui m'est offerte de me laver. Une fois sous la douche, j'observe ce qui se passe autour de moi. Mes yeux habitués à l'obscurité de la cellule ne peuvent y voir que progressivement dans la lumière aveuglante du soleil. A dix mètres environ de la douche se trouvent les cachots aux grandes ouvertures garnies de barreaux, réservés aux prisonniers jouissant d'un régime de faveur. Soudain j'aperçois, derrière une fenêtre, des dents blanches au milieu d'un visage noir t c'est un prisonnier qui me sourit. Je ne peux voir que, les dents ainsi que le blanc des yeux qui se détachent sur un fond noir. "Quel courage", me dis-je, "s'il se fait prendre, il est sûr d'attraper deux jours de cellule pénitentiaire sans nourriture."

Je veux exprimer à ce prisonnier la reconnaissance que j'éprouve pour ce geste courageux et lui fais des signes de la main. Ces signes veulent dire bonjour, mais pour les gardiens ce sont les mouvements normaux de quelqu'un qui se douche. Je me rends compte que la personne se trouvant derrière les barreaux me comprend.

Quelle n'est pas ma surprise lorsque je constate, en allant plus tard aux toilettes, que c'est une Africaine qui est enfermée dans cette cellule t Cela m'est confirmé par d'autres prisonniers. Plus tard, j'ai même l'occasion de voir cette femme dans la cour de la prison. Elle a près de la trentaine et est ancien membre d'un comité politique de la ville de Kankan. Les relations amicales

**Maudits soient ceux qui nous oublient**



qu'elle entretenait là-bas avec des Allemands de l'Ouest lui ont valu son internement ici. Cependant, elle n'a jamais eu une attitude réservée à mon égard et elle profite même un soir du fait que sa porte n'est pas complètement fermée pour me dire : "Bonsoir Monsieur Marx, courage t" Plus tard, une deuxième Africaine sera amenée au camp, mais je ne la verrai jamais.

Les gardiens veillent tout particulièrement à ce que ces femmes soient le moins possible dans le champ de vision des prisonniers, bien qu'aucun de nous n'aurait sans doute jamais l'idée de vouloir entrer en contact avec l'une d'elles dans un but bien précis. Notre état physique, marqué par les souffrances, les privations et les maladies, est bien trop mauvais pour cela.

Il est même étonnant de constater que les épouses de certains prisonniers pensent que le manque d'amour physique et le besoin non satisfait de joies sexuelles puisse faire souffrir particulièrement leurs maris. Il arrive donc que les paquets - que plusieurs Français ont le droit de recevoir - contiennent des photos aux couleurs magnifiques de femmes plus ou moins dévêtues provenant de la revue "Playboy". Si la situation n'était pas si tragique, on pourrait dire avec ironie "Les Françaises pensent à tout".

Certains prisonniers attachent ces photos au mur avec l'intention, peut-être, de penser de temps en temps à ce qu'il y a de beau dans la vie. Mais lorsqu'on pense aux souffrances et aux tourments qu'on nous fait endurer ici encore et toujours, c'est plutôt un cadeau de mauvais goût qu'un geste bien intentionné. Depuis le traitement que

j'ai du supporter pendant les trois premiers mois de ma captivité, j'ai oublié qu'il existe un complément au genre masculin.

Les mois passent avec une lenteur désespérante... sans nous apporter l'espoir que cette captivité prenne fin. Notre humeur varie : tantôt c'est l'un de nous qui est déprimé, tantôt c'est l'autre qui sombre dans le désespoir. Mais nous arrivons toujours à nous remonter mutuellement le moral et à sortir de

la dépression qui nous accable. Aucun signe de vie ne nous parvient de l'extérieur. Nous avons l'impression d'être enterrés vivants et abandonnés par le monde entier.

Plus le temps passe, plus il est dur de croire que les hommes qui sont à l'extérieur continuent à essayer d'obtenir notre libération. Ici, nous ne ressentons absolument aucun effet de quel-conques efforts dans ce sens. Je n'ai plus reçu de signe de l'ambassadeur italien depuis sa visite, il y a bientôt un an., et je commence à craindre, tout comme Marcel qui, lui, ne l'a pas rencontré -bien que celui-ci représente également les intérêts de la France-, que les démarches du diplomate se soient soldées par un échec.

Nous sommes maintenant en avril voilà donc plus de quinze mois que je suis dans ce cachot.

Un jour, un commandant vient dans notre cellule et me fait remettre du papier et un stylo-bille pour que j'écrive à ma famille en Allemagne. Je lui demande un peu de temps de réflexion, ce qu'il m'accorde. Au bout de quelques instants, ma décision est prise t je ne désire pas profiter de l'offre de donner signe de vie. En effet, si je décris l'état dans lequel je me trouve ainsi que les conditions dans lesquelles je dois vivre ici, je risque des représailles sévères. D'autre part, j'ai tellement souffert que je ne veux pas écrire de mensonges. Le lendemain et le surlendemain, le commandant et ses subalternes viennent à plusieurs reprises me recommander d'écrire ma lettre, me donnant tout un tas de bonnes raisons en justifiant la nécessité. Mais je ne cède pas et ils finissent par me laisser tranquille. Deux jours plus tard, on nous permet, à Marcel et à moi, de prendre une douche en dehors du rythme habituel. On nous rase et on nous coupe les cheveux. Nous nous sentons frais et propres et avons l'impression que cette faveur ne peut être que de bon augure. Peu après, un officier

entre et nous ordonne de prendre nos affaires, puis de le suivre dans la cellule No. 28.

Nous n'en croyons pas nos yeux : une fenêtre à barreaux, d'un mètre carré et située à 2,50 m de hauteur, laisse entrer la lumière du jour. Cette cellule est, avec ses 16 m<sup>2</sup>, deux fois plus grande que la précédente. Dans un coin se trouve même un socle en ciment avec un tuyau d'écoulement, ce qui est sans doute le coin-toilette. Nous l'appelons "douche" parce qu'il nous donne une impression de confort, même s'il ne s'agit que d'une douche sèche. Les murs sont peints en jaune, ce qui donne à la cellule un aspect clair et accueillant. Nous avons l'impression d'être dans un appartement de luxe, par rapport au trou sombre où nous nous trouvions auparavant.

Le lendemain, j'ai une nouvelle surprise : on me donne un pantalon, une chemise bleue et des chaussures. On me rase une nouvelle fois et on m'ordonne de m'habiller. Puis on me conduit chez le chef du camp qui m'accueille avec ces mots "Tu as de la chance aujourd'hui". Avant même que j'aie eu le temps de me demander ce que cela peut bien signifier, un capitaine entre et me fait un discours d'une demi-heure, me prévenant, entre autres, de ne rien dire pendant l'entrevue qui va suivre et surtout rien de négatif, sinon je devrai en supporter les conséquences. Je repense aussitôt à la visite de l'ambassadeur italien et à ma conduite imprudente qui m'a valu par la suite huit jours de privation d'eau et de nourriture.

Une jeep me conduit au bâtiment dans lequel ont lieu les interrogatoires. On me présente à Louis Labadie. Ce dernier me dit qu'il est avocat et qu'il essaie d'obtenir ma libération. Il est Français et est venu exprès de Paris. Un commandant et deux jeunes officiers assistent à l'entretien. A un moment, l'avocat se tourne vers moi et me dit : "Bonjour, Monsieur Marx". Je crois comprendre qu'il met ainsi fin à l'entretien et je me lève pour lui dire au revoir. L'avocat se lève lui aussi et me tend la main. Puis deux plantons me raccompagnent dehors. Je



me rends bien compte, aujourd'hui, que j'aurais du profiter de l'occasion pour dire à l'avocat que j'avais fait toutes mes déclarations à la suite de tortures épouvantables, et qu'elles étaient toutes fausses. Peut-être aurait-il pu alors m'aider. Mais qui sait si ses efforts auraient été couronnés de succès en Guinée ? Et qui sait si j'aurais survécu à un nouveau séjour dans la cellule pénitentiaire, à une nouvelle privation de nourriture et à de nouvelles tortures ?

La jeep me ramène au camp et me revoilà dans la cellule 28 avec Marcel. On m'a autorisé à garder les vêtements, mais il fait tellement chaud que je n'éprouve aucun besoin de m'embarrasser de ce poids de la civilisation. Le pantalon me sert d'oreiller et je mets parfois les chaussures pour aller aux toilettes.

Lorsque je raconte à Marcel mon entrevue avec l'avocat, il devient songeur, et son humeur dépressive m'atteint aussi. Cependant, cette courte visite de Louis Labadie -qui, comme je l'apprendrai plus tard, passe pour avoir obtenu la libération de Sékou Touré lorsqu'il était emprisonné à Paris- nous procure une lueur d'espoir et nous confirme que ceux qui vivent en liberté ne nous ont pas encore oubliés.

Ce soir-là., Marcel chante une chanson par laquelle il informe de cette entrevue les prisonniers des cellules voisines. Certains d'entre eux profitent de ce que le chemin des toilettes passe devant notre cellule pour nous donner leur avis ils estiment que j'ai eu tort et que j'aurais du parler ouvertement à l'avocat.

Un mois plus tard, deux gardiens surgissent dans notre cellule et ordonnent à Marcel de rassembler ses affaires. Nous avons à peine le temps de nous dire au revoir et de nous encourager à tenir le coup. Je réussis tout de même à voir que l'on conduit Marcel dans une cellule située presque en face de la mienne. Deux captifs viennent chercher son lit. Puis on referme la porte. Me revoilà seul. Je n'ai plus l'habitude de ne pas avoir d'interlocuteur et il me faut un certain temps pour m'habituer à cette vie solitaire. Pour "tuer" le temps, je recommence mes

"randonnées" dans la cellule. Je suis condamné à ne rien faire. Les heures passent avec une lenteur désespérante et je suis constamment à la recherche d'une occupation qui me fasse paraître le temps plus court. Il faut que je fasse attention à ne pas m'endormir car cela est interdit pendant la journée, et je risque une punition de deux jours sans nourriture et sans eau. Dans les cellules abritant plusieurs prisonniers, tous les compagnons de cellule risquent la même sanction que celui qui somnole, aussi certains d'entre eux veillent-ils à empêcher les autres de s'assoupir afin de ne pas risquer eux-mêmes la cellule pénitentiaire. Nos gardiens ont ainsi des surveillants supplémentaires dans les cellules. Les heures de sommeil officielles vont de 10h du soir à 6h du matin. Mais le soir, il fait encore tellement chaud dans nos cellules et l'air y est si étouffant que nous ne nous endormons pas avant minuit, la fraîcheur de la nuit ne nous apportant qu'à ce moment-là le sommeil tant désiré.

Je me félicite tous les jours de mon transfert dans cette cellule No. 28. La "grande" fenêtre à barreaux laisse entrer beaucoup de lumière et d'air frais, ce qui m'a tant manqué depuis le début de ma captivité. A cette époque également, j'ai l'occasion de lire deux livres de poche que d'autres prisonniers ont reçus de chez eux. Ce sont des romans français faciles à lire, et je les lis trois fois. Je donne en échange, à leur propriétaire, des cigarettes ou bien des allumettes, ou encore quelques morceaux de sucre. Même les prisonniers enfermés dans un cachot obscur lisent ces romans pour cela, l'un d'eux se couche contre la fente de la porte et raconte ensuite ce qu'il a lu à ceux de ses compagnons qui n'y voient plus suffisamment par suite du séjour prolongé dans l'obscurité ou des privations de nourriture. Le narrateur se fait également "payer", ce qui lui permet d'augmenter par exemple sa provision de cigarettes. C'est ainsi que les romans et nouvelles font le tour de la prison et nous procurent un peu de diversion.

Je passe également de nombreuses heures à plat ventre devant la porte à observer par la fente ce qui se passe dans la cour de la prison. Ou bien j'observe les mouches ; j'admire leur adresse, l'élégance de leurs mouvements et la façon dont elles peuvent interrompre leur vol à tout instant pour atterrir. Elles feraient palir d'envie les pilotes d'acrobatie aérienne t Ce sont de véritables virtuoses dans les airs. J'ai suffisamment de temps pour observer ce qu'elles savent faire et admirer leurs tours d'adresse lorsqu'elles jouent ensemble.

Depuis que je suis dans cette cellule No. 28, j'ai l'occasion d'observer pas mal de choses lorsqu'on ouvre ma porte et qu'on la laisse ouverte un moment, je m'assieds dans l'embrasure et aspire l'air frais à grandes bouffées. J'ai parfois nième la chance de découvrir quelque chose qui nie procure un peu d'occupation. Mon regard est une fois attiré par une toile d'araignée. Je vois sa propriétaire, grosse comme une pièce de 5 francs, dont la couleur bleu acier brille au soleil. Elle est en train de tisser une nouvelle toile. J'admire cette oeuvre d'art : l'araignée suit son instinct, tout en s'en tenant à des lignes géométriques précises. Lorsque la toile est terminée, elle se retire et guette sa proie. Elle n'a pas besoin d'attendre longtemps une mouche se prend dans la toile. L'insecte se débat un moment, mais l'araignée ne bouge pas. Ce n'est qu'après que la victime ait fait plusieurs essais désespérés pour se libérer que l'araignée sort de sa cachette et fonce sur elle. Puis elle se retire. Son repas est assuré, et elle ne montre aucun empressement à le prendre.

Je réalise, à la vue de cette scène, que je suis moi-même prisonnier d'une toile de mensonges. Les tentatives que j'ai faites pour me justifier et me délivrer des calomnies de mes accusateurs ont échoué aussi misérablement que les efforts désespérés de la mouche pour se libérer. Je suis encore en vie, mais je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. Combien de temps devrai-je encore vivre dans cette incertitude ?

Toutes les scènes que je contemple aux abords de la cellule me remplissent d'admiration pour la nature. La technique moderne qui règne dans les pays industrialisés nous a fait oublier nos liens avec la nature. Les peuples des pays en voie de développement, eux, les ont conservés ils vivent avec la nature et non contre elle, et ils sentent souvent venir le danger avec le même "instinct" que les animaux. Ces êtres grandissent dans la nature et se transmettent leur façon de vivre de génération en génération. Ils sont plus aptes à maîtriser les dangers de la jungle que nous, Européens, qui venons de pays au niveau technique très élevé mais sommes impuissants face aux lois de la nature les plus élémentaires.

Au cours de mes chasses dans la forêt guinéenne, les tribus indigènes m'ont souvent appris des vérités élémentaires. J'admire ces êtres et leur façon de vivre. Ils vont à la chasse avec des fusils qu'ils ont fabriqués eux-mêmes et qui se chargent par le canon, avec des arcs et des flèches ou encore avec des lances. Ils guettent parfois leurs proies des journées entières, et ce au péril de leur vie : soit qu'ils risquent d'être eux-mêmes touchés par un coup de fusil ou par une flèche, soit qu'ils soient mordus par un serpent ou piqués par un scorpion. Leur façon de vivre les a endurcis, mais cela ne les empêche pas d'éprouver un intense respect envers la nature et les êtres qui la peuplent.

C'est cet endurcissement qui leur permet également de supporter de nombreuses tortures avant d'accepter de faire de fausses déclarations. J'ai l'impression de me retrouver au temps des cannibales, et je sais que le cannibalisme -qui caractérise les combats inhumains de certaines tribus entre elles- n'a pas, encore complètement disparu.

Le peuple guinéen n'est pas le seul à croire aux gris-gris, porte-bonheur et amulettes auxquels un sorcier a conféré certaines vertus et qui ont pour but d'assurer la bienveillance des dieux. Sêkou Touré lui-même a tellement peur que ses sujets veuillent se débarrasser de lui et lui jettent un mauvais sort qu'il fait

conduire des anes-fétiches blancs dans les fleuves du pays afin que leur urine ensorcelle l'eau. Cette eau souillée doit rendre inefficaces les imprécations contre sa personne de ceux qui l'utilisent pour leurs ablutions rituelles.

Le bruit court également que Sékou Touré aurait fait une offrande particulière il y a quelques années avant d'effectuer un voyage à l'étranger, par crainte d'un coup d'état en son absence. On raconte qu'il serait allé dans ce but dans l'intérieur du pays et aurait fait immoler une jeune fille. On aurait également trempé dans le sang de la victime le mouchoir que Sékou Touré porte toujours sur lui et qui lui sert d'emblème et de fétiche. C'est avec ce mouchoir "béné" que le Président salue la foule lors de toutes les manifestations.

Cette histoire ne me paraît pas aussi invraisemblable que cela, d'autant plus que les mains de ce dictateur sont souillées du sang de nombreuses victimes. Il se fait appeler "éléphant", mais le nom de "mamba vert" serait beaucoup plus approprié c'est le nom d'un serpent toujours prêt à l'attaque et dont la morsure est mortelle.

Sékou Touré ne quitte le pays que rarement depuis plusieurs années. Sa méfiance et la peur qu'il a d'être renversé par ses adversaires se sont accrues, ses ennemis sont de plus en plus nombreux, mais la peur les condamne au silence.

Lorsque, dans les manifestations officielles, la présence d'un membre du gouvernement est nécessaire, Sékou Touré se fait représenter de plus en plus souvent par son frère Ismael Touré, son beau-frère Keita Seydou ou bien par son "ami", le Dr. Louis Lansana Béavogui qui occupe le poste de premier ministre mais qui n'est en fait qu'une marionnette. Il a droit à cette faveur parce que sa femme est l'une des nombreuses maîtresses du Président. Madame Andrée Touré, femme du Président et ancienne élève d'une école de missionnaires, a eu un jour le courage de dire à son mari "Les problèmes de la Guinée peuvent être résolus."

Si tu. ne t'en sens pas capable, démissionne." Son mari, furieux, l'a tellement battue que les médecins locaux l'ont fait transporter à l'hôpital national de la République Démocratique Allemande, à Berlin-Est. Sékou Touré a même fait enfermer le fils qu'il a eu avec une de ses maîtresses parce qu'il lui ressemble comme un sosie.

La première fois que j'ai entendu parler de ces sacrifices humains, et ce de la bouche même d'un des proches collaborateurs de Sékou Touré, je n'ai pas voulu y croire. Une telle chose me choque et me bouleverse. Mais quand je pense que des innocents meurent à petit feu dans des camps de concentration où ils ont été enfermés pour des délits politiques inventés de toutes pièces, et que cela a pour but de servir d'avertissement à la population guinéenne, ces sacrifices humains peuvent paraître relativement peu barbares.

Les auteurs de ces sacrifices sont des animistes pour lesquels les phénomènes naturels sont des dieux. On les appelait autrefois fétichistes en raison de leur croyance aux fétiches, mais ce terme a quelque chose de méprisant de nos jours. Les animistes ne constituent qu'une partie de la population. Ils craignent en particulier la saison des pluies qui peut s'accompagner de nombreuses catastrophes et les champs sont inondés et les semences emportées par les eaux, les cases détériorées ou balayées par la tempête, les gens et les biens frappés par la foudre. C'est pourquoi les animistes essaient de s'assurer la bienveillance des dieux.

Il faut vraiment être né en Guinée pour comprendre que non seulement les tribus primitives mais aussi les gens "civilisés" continuent à craindre les mauvais esprits et les démons. Tout le monde sait que les grands dignitaires du régime accomplissent des sacrifices humains à l'intérieur du pays pour s'assurer santé, bonheur et postes plus élevés. Certains, même, ne craignent pas de tuer des membres de leur famille quand ces derniers sont malades ou bien pauvres. Lorsque de tels actes sont découverts, les coupables sont passés en jugement.

De nos jours, tous les hauts dignitaires de ce "Parti-Etat" ont leur Karamoko ou sorcier qui décide de ce qui doit être offert en sacrifice. Je sais, d'après les jugements dont j'ai eu connaissance, qu'on a fusillé des auteurs de sacrifices humains afin de statuer un exemple et détourner la population de tels actes barbares. Cependant, il faudra bien que la Guinée apprenne qu'un peuple ne peut pas se débarrasser de son passé comme d'une vieille chemise, mais que toute communauté doit apprendre à maîtriser ce passé pour en remplacer les aspects maléfiques ou mauvais par de meilleurs.

Autrefois, lorsque j'étais scout, j'avais souvent plaisir à observer les animaux dans la nature. Ici, à Boiro, je les observe pour me distraire un peu de la solitude à laquelle je suis condamné. Ainsi, je découvre parfois des salamandres, immobiles au soleil, en quête d'une proie. Dès qu'une mouche ou un autre insecte s'approche, elles le happent avec la langue. Les mâles ont la tête d'un rouge tirant sur l'orange et le corps bleu foncé. Le bout de leur queue est de la même couleur que leur tête. Quand un mâle fait la cour à une femelle, sa tête devient rouge feu et son corps d'un bleu très soutenu. Les femelles ont le corps gris-vert avec des petites taches oranges sur les côtés.

Parfois aussi, je contemple les magnifiques papillons multicolores qui voltigent près de nos cellules. Ces touches de couleur dansant dans l'air sont un régal pour nos yeux de prisonniers.

Depuis le temps que je suis au camp de Boira, j'ai constaté que les simples plantons sont régulièrement remplacés, tandis que ceux qui ont un grade plus élevé restent. Les Guinéens chargés de nous surveiller changent de nom pour leur travail, comme s'ils étaient devenus d'autres hommes ou comme s'ils devaient se cacher. On nous oblige à les appeler "chef". Mais je ne suis pas du tout d'accord et j'arriverai à éviter cette appellation pendant tout le temps de ma captivité. J'essaie d'être aimable avec tout le monde, ce qui n'exclut pas une certaine réserve de

ma part. Avec le temps, je finis par connaître les caractéristiques de chaque surveillant. Et lors de la distribution des repas, je reconnais à la quantité de riz se trouvant dans mon assiette si le planton de service est un de ceux qui sont bien disposés à mon égard ou un qui ne m'aime pas.

On me donne mon assiette de riz personnellement, alors que pour les autres prisonniers elle est posée devant la porte. Cela me permet de réclamer aussitôt si je m'aperçois que le riz est mauvais, ou s'il est plein de cailloux et de saletés, ce qui est le cas quand il s'agit de riz qui s'est échappé de sacs percés et que l'on a balayé par terre. Je dois cette faveur à une entrevue avec un officier, au cours de laquelle je m'étais plaint que notre nourriture nous était distribuée comme à des chiens. J'avais même ajouté t "Je pense que ceux qui nous apportent les repas n'ont jamais vraiment eu faim, sinon ils auraient davantage de respect pour la nourriture." Depuis ce jour-là, on m'a toujours donné mon riz "d'homme à homme". De ce fait, j'ai beaucoup moins souvent l'occasion de me plaindre.

Le riz est la base fondamentale de la nourriture dans ce camp. Lorsque les assiettes sont pleines, les prisonniers sont heureux parce qu'ils supposent qu'ils ont droit, cette fois, à une grande portion. Mais ce n'est pas le cas. Le riz a tout simplement cuit plus longtemps et a ainsi absorbé davantage d'eau. On s'aperçoit d'ailleurs assez vite de la supercherie car la faim se fait sentir assez rapidement, et nombreux sont les prisonniers qui expriment leur mécontentement à grand bruit. Mais ils se taisent dès qu'ils entendent les pas des gardiens ; personne n'a envie de s'attirer une punition supplémentaire. Lorsque la saison des pluies commence -la deuxième depuis le début de ma captivité-, je m'aperçois avec satisfaction que cette fois le toit de ma cellule ne laisse pas passer l'eau.

Une fois de plus, des déménagements ont lieu à l'intérieur de la prison. On libère quelques-unes des 80 cellules dans les six blocs de la prison pour y héberger des détenus européens provenant d'un autre camp.



**Maudits soient ceux qui nous oublient**



Ce jour-là, j'entends tout à coup des discussions animées. Une voix domine le tout ; elle appelle à l'aide et crie t "Je suis dans la merde t" Il a du se passer quelque chose pendant la sortie quotidienne aux toilettes qui, depuis quatre semaines, a désormais lieu l'après-midi. L'incident produit une telle diversion dans la monotonie du camp qu'on se le raconte de cellule en cellule en y ajoutant ses commentaires. Voilà ce qui s'est passé t Boris Treschof f, directeur de CITROEN et l'un des nouveawç Français arrivés au camp le jour-même, a glissé, en vidant son pot, sur les excréments humains qui bordent la fosse. Ne pouvant se retenir nulle part, il est tombé dans le cloaque. Il a des excréments jusqu'à la poitrine. Attirés par ses cris, les gardiens arrivent les uns après les autres et se moquent de lui. Mais aucun ne semble vouloir le tirer de là. Boris essaie désespérément de sortir seul de ce borbier, mais comme le bord en est glissant il y retombe à chaque fois. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure environ que les gardiens donnent à deux captifs l'ordre de le retirer du cloaque.

Après de longs palabres avec la direction, Boris est autorisé à se doucher, niais à condition qu'il se dépêche. Dix minutes plus tard, il se retrouve dans sa cellule, et l'un des captifs lave son pantalon. Je l'entends jurer et grogner parce que la douche a été trop courte et n'a pas suffi à le débarrasser de la puanteur du cloaque. Alors un gardien le rassure en lui disant que dans moins de quinze jours il aura droit à la douche mensuelle...

Cet incident déplorable a tout de nième un avantage pour Boris t on lui rend enfin ses lunettes. Il les avait souvent réclamées, niais sans succès. Je vois, à l'épaisseur de ses verres, qu'il a une très mauvaise vue. On lui donne nième des verres de protection solaire qu'il peut adapter sur ses lunettes et qui protègent ses yeux de la clarté aveuglante du soleil. Les autres détenus porteurs de lunettes récupèrent les leurs également à ce moment-là (on les leur avait enlevées le jour de leur arrestation). Un peu plus tard, on rend aux prisonniers les montres qu'on leur avait confisquées, à l'exception de ceux qui

-comme moi- possédaient une montre en or. Je demande pourquoi on ne me rend pas mon OMEGA, ce à quoi on répond t "Elle était trop belle. Les cancrelats l'ont mangée..

La cellule No. 31, à coté de la mienne, sert d'entrepot pour la nourriture, ce qui me vaut tous les soirs la visite de rats et de souris. Pour remédier à cette calamité, je balaie tous les soirs 'ma cellule jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre miette de pain ou le moindre grain de riz, afin que ces rongeurs n'aient plus aucune raison d'y venir.

Comme je ne peux plus m'entretenir avec Marcel, je suis à la recherche de tout ce qui pourrait m'apporter un peu de distraction afin de ne pas sombrer dans des pensées déprimantes et perdre tout espoir de sortir d'ici. Le gazouillis des oiseaux, le matin devant ma cellule, m'apporte un peu de réconfort. J'envie ces créatures d'avoir des ailes. Combien de fois n'ai-je pas souhaité pouvoir me transformer en oiseau et m'envoler vers la liberté I Mais même cette idée provoque en moi de nouvelles réflexions t "Ai-je seulement une chance de sortir d'ici ? Peut-être à la faveur d'un coup d'état qui amènerait un nouveau Président au pouvoir ?" Je suis sur que, dans ce cas, on me libérerait tout de suite. Un de nies compagnons de captivité, un Africain, me dira d'ailleurs plus tard que son espoir d'être libéré ne se fonde que sur une telle hypothèse. Mais combien de temps cela va-t-il encore durer ? Et chacun d'entre nous se pose avec anxiété la même question t "Serons-nous alors encore en vie ? Le corps humain peut-il résister aussi longtemps à la souffrance et aux privations ?"

Nous sommes trois cents innocents à être enfermés ici et aucun d'entre nous ne connaît le verdict prononcé contre lui. Nous ne cessons de nous demander t "Pourquoi suis-je ici ? Combien de temps va-t-on encore me garder ?" Notre espoir d'être libéré un jour diminue. Chaque fois qu'on emporte un mort, nous pouvons être surs qu'on ne va pas tarder à amener un nouveau prisonnier.

A peu de distance du bloc dans lequel je suis enfermé se trouve une école de musique militaire. C'est la République Fédérale d'Allemagne qui, dans le cadre de l'aide au développement, a équipé cette école d'instruments de musique de la "Bundeswehr" (Armée Ouest-Allemande). Le bâtiment est situé à 30 mètres environ de notre bloc, ce qui me permet d'entendre les répétitions de musique militaire deux fois par semaine. Je peux ainsi suivre pendant des heures les progrès des musiciens qui apprennent à jouer l'hymne national guinéen. Parfois même, j'entends un hymne étranger et je sais ainsi quel est le chef d'Etat qui va venir en visite officielle.

Les observations que j'ai faites petit à petit me permettent à la longue de me faire une idée concrète de ce camp de Boiro. Il doit s'étendre sur un kilomètre carré environ. Je connais bien le camp de l'extérieur. Avant mon arrestation, j'ai même eu l'occasion d'aller en voir le directeur plusieurs fois afin d'obtenir la libération d'un de mes employés qui y avait été enfermé pour vol.

Ce camp a été construit par l'armée française au temps de la colonisation. Plus tard, le gouvernement guinéen y a fait ajouter des cellules pour les détenus politiques. L'initiative en revient au ministre Keita Fodeba, qui a également composé l'hymne national et effectué de nombreuses tournées à l'étranger avec sa troupe nationale de Ballets Guinéens. Mais dès que Sékou Touré croira voir en son ami Fodeba un rival, il le fera enfermer dans sa propre prison et le fera mourir à petit feu.

Le camp est limité d'un côté par la mer, de l'autre par une grand-route, et des deux autres côtés par des routes secondaires. Notre camp ne représente qu'une partie de cet immense complexe et est placé sous la surveillance de deux groupes de 25 gardiens chacun. Les gardiens vivent au camp avec leur famille, dans des cases et des petites maisons. Le camp abrite également des installations militaires, des salles de réunion, l'école, de musique militaire et un terrain

d'exercice. Le Bloc B, où nous sommes enfermés, n'héberge que des prisonniers politiques.

Dans deux des bâtiments du camp, les cellules sont équipées de portes en fer qui absorbent les rayons du soleil et emmagasinent la chaleur, ce qui donne l'impression d'être dans une fournaise et rend la détention dans ces "cellules en fer" particulièrement pénible.

Le camp est entouré d'un mur de six mètres de haut environ et ne dispose que d'une porte. Cette dernière est suffisamment grande pour laisser passer les camions de ravitaillement.

Ce camp est tellement étendu qu'on y a même installé une école pour les enfants des gardiens. Il s'y trouve également une infirmerie plutôt précaire, pour le personnel du camp et les prisonniers.

Le stade abandonné est un vestige de la colonisation européenne. En Guinée, on ne peut exercer que certains sports en raison du climat tropical. Le nouveau stade de Conakry, construit par les Soviétiques, ne sert que rarement à des manifestations sportives. La plupart du temps, il est le théâtre de manifestations politiques auxquelles tous les Guinéens sont tenus de participer pour prouver leur soutien et leur fidélité au régime.

La porte du camp est gardée jour et nuit par vingt soldats en armes. Il y a un va-et-vient continu car le camp héberge plusieurs milliers de personnes, dont les détenus politiques ainsi que les gardiens et leurs familles. Toute personne étrangère au camp n'a le droit de s'y déplacer qu'escortée par un ou deux soldats en armes.

L'emblème de la nation, le drapeau rouge, jaune et vert aux bandes verticales, est hissé tous les matins à 7h au son de l'hymne national. Il est redescendu à 18h au son de ce même hymne. Ceci mis à part, nous n'avons de la musique qu'à l'occasion d'un baptême ou d'un mariage à l'intérieur du camp. Dès que les premières notes retentissent, les détenus africains et les gardiens se mettent à fredonner l'air et à se balancer en

cadence. Les instruments de musique utilisés sont de deux sortes t des balafons, qui ressemblent à nos xylophones et sont constitués de baguettes en bois de différentes longueurs fixées sur des calebasses de tailles variées, et des tam-tams, instruments en bois creux tendus de peaux de bêtes. Ces concerts sont de courte durée et cessent au bout de deux heures environ, lorsque les invités se mettent à table. Le calme s'étend alors de nouveau sur le camp.

A l'occasion de telles festivités, mais aussi en temps normal, les gardiens sentent le vin de palme. Lorsqu'ils prennent leur service dans cet état de semi-ébriété, nous arrivons parfois à les faire parler. 'En posant d'habiles questions, nous réussissons ainsi à apprendre ce qui se passe à l'extérieur de la prison. Si ces nouvelles sont susceptibles d'intéresser tous les prisonniers, nous les transmettons de cellule en cellule. Nous avons également trouvé un autre moyen de communiquer ces nouvelles t lorsque nous allons aux toilettes, nous les disons à voix haute comme si nous parlions tout seuls et ajoutons ensuite t "C'est bon signe". Lorsqu'il s'agit d'une mauvaise nouvelle, nous disons également : "C'est bon signe" pour ne pas éveiller la méfiance des gardiens, mais alors sur un ton différent pour que les autres prisonniers ne s'y trompent pas.

Mais l'alcool a parfois aussi un tout autre effet sur nos gardiens : ils punissent alors durement nos petits délits t regarder sous la porte, parler en allant vider nos pots. La peine est alors sévère plusieurs jours de cellule pénitentiaire sans boire ni manger.

Il arrive parfois --c'est malheureusement rare qu'un gardien apporte un appareil de radio quand il vient prendre son service. Nous nous mettons alors à plat ventre devant la porte et essayons d'entendre les informations pour savoir ce qui se passe dans le monde pendant que nous végétons ici, à l'écart de tout, comme sur une île de pestiférés. Mais la plupart du temps, nous n'arrivons pas à entendre distinctement ce que dit le speaker. Après les informations, il y a de la musique africaine, comme toujours sur Radio Conakry. Le gouvernement guinéen

a interdit par décret d'émettre de la musique européenne, pour renforcer le soi-disant sentiment national. En fait, tous ces chants ont pour but de glorifier Sékou Touré.

Je continue à tenir mon calendrier sur la porte de la cellule pour savoir à peu près depuis combien de temps je suis enfermé ici. J'écris à l'aide d'un petit morceau de charbon de bois que j'ai trouvé en allant à la douche, à l'endroit où les gardiens font leur feu, ou bien à l'aide du savon qu'on nous distribue toutes les semaines -un morceau de savon de Marseille et une savonnette chinoise luxueusement enveloppée- et que nous n'utilisons pas, faute de pouvoir nous laver. C'est avec ce savon que je dessine sur le sol le plan de la maison de mes rêves. J'écris également la table de multiplication des nombres à partir de 11 et je l'apprends par cœur. Un gardien passe dans les cellules une heure avant chaque distribution de savon et récupère les morceaux presque intacts de la distribution précédente. Il les partage alors avec ses collègues. Mais j'arrive parfois à faire cadeau de mon savon à un captif ou à un gardien débonnaire, ce qui me vaut alors quelques faveurs et mon drap est lavé en cachette ou je reçois une assiette de riz supplémentaire.

Voilà maintenant deux mois que Marcel a été changé de cellule et je réalise que je suis dans ce camp depuis un an et demi. Je ne sais toujours pas quand ma captivité va prendre fin. J'ai beau me plaindre et demander pourquoi on m'a enfermé ici, je n'obtiens jamais de réponse. J'ai de plus en plus l'impression d'être enterré vivant.

Un événement vient interrompre la monotonie de cette saison des pluies et on me donne un compagnon de cellule, un jeune Guinéen prénommé Bah. Après avoir installé son lit -qui ne tient que parce qu'il a été rafistolé avec des fils de fer- il me dit bonjour très aimablement. C'est un Foulah grand et mince, à l'air sympathique. Il a travaillé pendant un certain temps pour une entreprise allemande, et ce pour le compte du

gouvernement guinéen. Son caractère ouvert et son amabilité avec tous les Européens lui ont valu son arrestation et sa détention ici. Je vois, à l'état dans lequel il se trouve, qu'il n'a pas été trop torturé. C'est un agréable compagnon de cellule qui a fait des études et parle un français excellent. Il me raconte qu'il a deux femmes et deux fils. Nos conversations m'apprennent énormément de choses sur les mœurs guinéennes.

Un mois plus tard -nous sommes en aout d'après mon calendrier-, on nous amène un nouveau Foulah, un Peuhl. Il apporte un lit militaire en bois et les quelques effets personnels qu'il nous est permis d'avoir ici. Il a 40 ans environ, s'est marié plusieurs fois et a divorcé chaque fois. Il a tellement d'enfants qu'il ne se donne même plus la peine de les compter. Il a fait des études d'ingénieur à Paris. Ici, il se fait appeler Momo. Je n'apprendrai jamais son vrai nom.

Il est possible de changer de nom en prison, ce que font nombre de détenus. Certains Européens se font appeler "banane" ou "citron" et chacun joue le jeu.

Les gardiens ont donné à un détenu le nom de "Père", voulant par là exprimer leur respect pour son âge. Il a les cheveux gris, mais n'est pas aussi vieux que le supposent les gardiens. Cependant, il ne les détrompe pas et ce respect des gardiens pour son grand âge présumé lui vaut de petits avantages lors de la distribution des repas.

Momo, notre nouveau compagnon, doit sa détention à une calomnie faite sous le coup de la torture. De plus, on lui reproche d'avoir eu des rapports amicaux avec les Européens. Ce qu'il y a de grotesque dans cette accusation, c'est que son travail au Ministère des Finances rendait les contacts avec les Européens inévitables, ne serait-ce que pour des questions de service.

Momo me raconte qu'il avait aussi commencé des études de médecine en France et qu'il a quelques notions dans ce domaine. Comme les soins médicaux sont très mauvais ici, il a



**Maudits soient ceux qui nous oublient**



maintes fois l'occasion de nous donner de bons' conseils. C'est lui, par exemple, qui m'explique que les douleurs que j'ai dans tout le corps de temps en temps sont dues au manque de vitamines résultant de la nourriture peu variée qu'on nous donne ici. Il pense également que les douleurs que j'ai parfois dans le dos proviennent d'un manque de calcium. C'est pourquoi je réclame des médicaments chaque fois que je le peux, mais sans succès.

Maintenant que nous sommes à trois dans cette cellule No. 28, il y a un va-et-vient continu. On nous amène des détenus guinéens pour quelques jours ou quelques semaines. Ils dorment par terre sur une couverture, car il n'y a plus suffisamment de place pour mettre un seul lit. Parfois, nous nous retrouvons à six dans la cellule. Cette situation est véritablement inhumaine et nous fait tous souffrir. Malgré tout, nous avons quand même un peu de chance par rapport aux autres car notre cellule est dotée d'une fenêtre qui laisse passer un peu d'oxygène. Il y a, par contre, des cellules obscures dans lesquelles on entasse jusqu'à six détenus seuls deux trous d'aération les empêchent de mourir d'asphyxie.

Un détenu raconte que l'on vient d'amener une femme qui occupait un haut poste dans l'appareil du Parti. Peu de temps avant son arrestation, cette femme, persuadée qu'il y avait vraiment eu un complot contre Sékou Touré, avait proposé en public qu'on roule les détenus dans du goudron puis dans de la laine et qu'on les transforme en torches vivantes...

Quand le soleil perce les nuages et aspire toute l'humidité de la terre, les journées deviennent insupportables. Nous avons alors l'impression d'être dans un sauna. De temps en temps, un gardien a pitié de nous et laisse la porte ouverte un moment pour que l'air vicié et chargé de l'odeur de transpiration puisse se renouveler.

Pour qu'il y ait un peu d'ordre dans notre cellule, je nomme Momo "Chef de chambrée". Les autres détenus sont d'accord et Moino accepte. Il parle un français impeccable grâce aux

études qu'il a faites, et parle également les diverses langues en usage en Guinée. C'est lui qui négocie pour nous avec les gardiens, ce qui nous procure quelques avantages soit un médicament pour l'un d'entre nous, soit un seau d'eau pour nettoyer notre soi de ciment... : nous utilisons ce précieux liquide pour nous laver en nous arrosant les uns après les autres. Ensuite, nous balayons les flaques d'eau qui se sont formées sur le sol et enlevons ainsi toute la saleté. Ce petit brin de toilette nous donne l'impression de f raicheur à laquelle aspirent toutes les fibres de notre corps.

Depuis que Marcel n'est plus dans ma cellule, je n'ai plus la possibilité de rapporter de l'eau dans un pot propre. Nous dépendons totalement de la générosité des gardiens pour recevoir n peu plus que la quantité d'eau potable autorisée.

La saison des pluies touche à sa fin. Depuis quatre mois il a plu sans arrêt, les averses torrentielles ont aiteriié avec les orages. C'est maintenant le dernier mois de la saison des pluies et ii ne pleut plus que la nuit. Dans la journée, le soleil brille. La saison des pluies paralyse absolument toute l'activité du pays et démontre l'impuissance de l'homme face aux forces de la nature. Dès que la saison sèche commence, le soleil se lève le matin dans un ciel bleu sans nuages et bruie toute la journée. Les quelques petits nuages qui apparaissent de temps à autre âl'horizon n'ont aucune influence sur le temps.

Les Européens supportent assez bien ce climat qui suit la saison des pluies c'est une chaleur sèche et il y a peu d'humidité dans l'air. Mais mon état de santé n'a fait qu'empirer jusque-là et je n'ai plus aucune force.

Les douleurs aiguës que j'ai dans le dos m'obligent à passer de nombreuses heures sur mon lit. Mon corps qui était devenu squelettique gonfle tout d'un coup. J'observe le même phénomène chez nombre d'autres détenus. Ceux que je connaissais déjà avant notre arrestation ont énormément grossi bien qu'on nous donne très peu à manger ici. Cette

"corpulence" est la conséquence de l'insuffisance de la nourriture et de son manque de variété.

On m'amène souvent chez le médecin européen de l'infirmierie, mais en me prévenant : "Si tu réclames des vitamines, tu seras puni." Alors, j'explique au docteur que j'ai le béribéri, mais je prononce, par peur, "bélébélé", ce qui signifie "gros" en soussou. Je lui dis également que j'ai les pieds qui me brûlent. Je lui demande s'il me comprend et il me répond "Oui, Monsieur Marx, je vous comprends." Puis je lui demande "Est-ce qu'on pourrait avoir un peu plus de salade ? Cela nous procurerait au moins un peu de vitamines." Mais il rétorque : "Le règlement du camp ne le permet pas. Vous pouvez vous estimer heureux d'obtenir vous-même un peu de salade, il n'y a que peu de détenus qui y ont droit." A chaque visite il m'ausculte et me prend le pouls et la tension. Mais on ne me donne jamais aucun résultat.

C'est à peu près à ce moment-là que je reçois le premier paquet d'Allemagne. C'est le Ministère Italien des Affaires Etrangères qui a servi d'intermédiaire. Ce paquet contient des comprimés contre le paludisme, mais comme ceux-ci sont trop forts pour mon organisme affaibli, je les donne à d'autres prisonniers. Il contient également un numéro de PARIS-MATCH, qu'on me confisque aussi-tot, et un produit multivitaminé contenant entre autres de l'acétate de vitamine E, qui passe pour un aphrodisiaque. Je prends quelques comprimés sans avoir une idée quelconque de l'effet qu'ils peuvent avoir. C'est Momo qui attire mon attention sur leur danger dans mon état actuel et me conseille d'arrêter de les prendre pour ne pas risquer d'aggraver mon affaiblissement. Le paquet renferme également un peu de nourriture que je partage avec mes compagnons de cellule et un jeu de cartes qui nous procure un peu de distraction et que nous gardons précieusement. Nous nous apprenons mutuellement de nouveaux jeux, ce qui nous permet d'oublier la prison pendant quelques heures. Nous jouons même au poker en remplaçant l'argent par des allumettes. On nous

donne une boîte d'allumettes tous les dix jours. Celles-ci sont une véritable richesse car elles nous procurent, à nous fumeurs, une certaine indépendance. Chacun peut décider de fumer sa ration quotidienne de deux cigarettes d'un coup ou en plusieurs étapes celui qui n'a qu'une allumette ne peut, lui, allumer sa cigarette qu'une seule fois. Mais chez nous, par contre, quelle profusion Mes actuels compagnons de cellule (le nouveau-venu s'appelle Bah Thiarno Mouctar) sont tous non-fumeurs. Quant à moi, j'ai la chance d'avoir tellement de REVAL (cigarettes allemandes) que je peux en fumer cinq par jour. Si j'en fume une sixième, cela ne me réussit pas. J'en arrive à la conclusion que je ferais bien d'arrêter complètement de fumer, ce serait plus raisonnable. Momo me conseille lui aussi d'arrêter car la nicotine empoisonne mon organisme affaibli.

Alors, un jour, je décide de cesser complètement de fumer. Je m'allume une cigarette et proclame solennellement que c'est la dernière. Je la fume posément, jusqu'au bout. Puis je frappe à la porte, et quand le garde apparaît je lui donne mon paquet. Il me regarde d'un air abasourdi, ne comprenant pas ce qui se passe. Mais il accepte tout de même ce cadeau inattendu. Par la suite, je fais cadeau de mes cigarettes aux autres détenus ou bien je les échange contre quelques morceaux de sucre.

Bien que j'aie désormais renoncé à la cigarette, mon état physique ne cesse d'empirer. Mes pieds brûlent, ce qui me fait terriblement souffrir. J'ai souvent l'impression de devenir fou de douleur, mais à entendre les cris des autres détenus, je me rends compte que je ne suis pas le seul. De nombreux détenus sombrent dans la folie. Il est déprimant d'entendre ces cris, ces plaintes et ces gémissements, qui durent parfois des jours entiers et font penser aux geignements d'une bête blessée. Un prisonnier qui n'arrêtait pas de donner des coups contre la porte est ligoté et attaché avec une corde au tuyau d'écoulement, au milieu de ses excréments.

Il paraît que le Libanais Georges Bitar a malaxé du savon de Marseille pour s'en faire deux boules avec lesquelles il se bouche les oreilles afin de ne plus entendre les crises de folie et les plaintes des détenus. Mais le calme qu'il obtient ainsi s'accompagne d'ennuis avec les gardiens parce qu'il n'entend plus quand a lieu la distribution des repas ou de l'eau et n'attend pas derrière sa porte. En outre, le savon lui enflamme les oreilles au bout de quelques jours et elles se mettent à suppurer.

Lorsque les gardiens ne peuvent plus supporter le bruit des détenus, ils font sortir de leur cellule ceux qui ont crié et les attachent, l'un après l'autre, à un arbre de la cour en veillant à ce que leurs bras en entourent le tronc. Dès qu'un détenu émet le moindre bruit, on l'oblige à tourner autour de l'arbre, ce qui lui écorche la peau du ventre, des bras et des jambes. C'est ce qu'on appelle au camp le "traitement de fou". Il est couronné de succès dans la plupart des cas.

Nos douleurs empirent de jour en jour et je me dis "Si nous ne voulons pas tous crever, il faut absolument réclamer des soins." Nos demandes dans ce sens restent sans réponse. Aussi je me décide à entreprendre quelque chose pour rompre l'indifférence de la direction du camp.

Je profite de la vidange quotidienne des seaux pour prendre mon courage à deux mains et crier de toutes mes forces : "J'ai les pieds brûlants, j'ai besoin de vitamines B 12 t"

Les gardiens me regardent d'un air abasourdi. Certains prisonniers me crient : "Mais tais-toi donc !" Ils redoutent que cette audace me vaille une dure sanction, mais cela m'est égal. Je répète ma phrase en criant de toutes mes forces. J'espère en secret qu'on m'entendra aussi de l'extérieur de la prison. Les gardiens ne réagissent pas, ils prennent un air indifférent. Ils savent très bien que nous avons tous un besoin urgent de vitamines. De nombreux détenus me crient "Courage" lorsque je passe devant leur cellule. De retour dans la mienne, mes

compagnons de détention se mettent à cacher mes quelques biens. Ils ne disent pas un mot mais savent aussi bien que moi ce qui m'attend. Et en effet, au bout d'une heure environ, un gardien vient me chercher. Pendant qu'il me conduit à la cellule pénitentiaire, je crie encore deux fois la nième phrase, mais il ne me dit rien.

Cette cellule pénitentiaire a à peu près la même taille que les autres cellules, mais elle n'a ni trous d'aération, ni fente sous la porte. Lorsque j'y entre, j'aperçois à la faveur de la lumière de l'extérieur huit Africains accroupis par terre. Je m'assieds à côté d'eux. Je ne tarde pas à apprendre depuis combien de jours ils n'ont ni mangé ni bu. Le plus âgé d'entre eux n'a rien reçu depuis cinq jours. Mais je ne reste moi-même que deux jours dans cette pénombre, dans l'odeur de transpiration de tous les occupants, et avec privation totale d'eau et de nourriture. Puis on me ramène dans ma cellule.

Cette conduite courageuse me vaut la sympathie de nombreux compagnons de souffrance. Ils me l'expriment en me faisant parvenir qui une orange, qui un morceau de pain. J'apprécie ces cadeaux d'autant plus que je sais quelle privation ils représentent.

Le lendemain, j'écris une lettre dans laquelle je réclame des vitamines pour tous les détenus. J'en profite pour me plaindre des traitements inhumains dont nous sommes l'objet, nous victimes innocentes. Mais cette lettre reste sans réponse.

Le soir, en allant aux toilettes, je recommence à crier la phrase qui m'a valu une sanction si sévère. Mes amis mettent aussitôt mes affaires en sécurité. Pourtant, rien ne se passe, on ne me punit pas. Je réclame des vitamines B 12 tous les soirs en allant vider mon seau. Les gardiens doivent penser que je finirai bien par cesser.

Au bout d'une semaine, on me donne deux jours de cellule pénitentiaire. Mais je n'abandonne pas et dès que j'en sors, je recommence à réclamer des vitamines. Je le fais tous les jours. Au bout d'une semaine, l'infirmier Fof ana vient me voir et me

promet qu'on va m'en donner. Et, en effet, on m'apporte trois comprimés le lendemain. Mes compagnons ont droit à un comprimé chacun. Après le départ de l'infirmier, nous constatons que les Guinéens ont reçu un comprimé contre les douleurs alors que j'ai, moi-même, vraiment eu droit à trois comprimés de vitamines. Mais, avant de me les donner, Fofana m'a fait promettre de ne plus crier en allant vider mon seau, ce que j'ai fait niais à condition qu'on me fasse également des piqûres de vitamine B 12, car je sais bien que trois comprimés ne suffiront pas à améliorer mon état.

Le lendemain matin, l'infirmier Boubacar entre dans notre cellule avec une seringue et me fait une injection de vitamine C -c'est du moins ce qu'il me dit. Après cette piqure dans la cuisse, je passe la journée sur mon lit et ai du mal à me remuer. Même Momo se demande si c'est vraiment une piqure de vitamine C que j'ai reçue.

Certains gardiens ont beaucoup de compréhension et de compassion pour nous, niais ils sont bien obligés de respecter le règlement de la prison et ne peuvent pratiquement rien faire pour améliorer notre sort.

Plusieurs Guinéens essaient de faire comme moi et réclament des vitamines en allant vider leur seau. Mais cet essai est étouffé dans l'oeuf. On empoigne le premier qui se met à crier -c'est Diallo- et on l'attache à l'arbre de la cour. On lui fait mettre les bras autour du tronc et on lui attache les poignets. Ses bourreaux l'obligent à tourner autour de l'arbre en criant "Vive la Révolution L' Cette torture dure un jour et une nuit et lui enlève ses dernières forces. Quand il s'arrête parce qu'il ne peut plus marcher, les gardiens le battent avec des courroies de cuir. Cet horrible spectacle a pour but de décourager tous ceux qui voudraient l'imiter car nous devons tous passer devant lui en allant vider notre seau et nous voyons ainsi les souffrances qu'il endure. Puis on le détache et on le remplace par un autre prisonnier que je ne connais pas et qui restera attaché jusqu'à ce que la mort vienne le délivrer au bout de trois jours.



Ce "traitement" a pour but de ramener à la raison les détenus qui dérogent d'une façon ou d'une autre au règlement du camp. Mais parfois aussi, il a pour seul but de nous intimider : les gardiens n'ont qu'à nous en menacer lors du moindre délit : la plupart du temps, ils obtiennent ainsi ce qu'ils veulent. Nous avons tous ressentis à un moment quelconque la brutalité des gardiens et nous savons qu'elle est sans limite.

Tous les quinze jours, on m'emmène chez le médecin européen du camp avec d'autres prisonniers dont l'état de santé est très grave. Parfois, il me donne des comprimés de vitamines ou me fait une injection de vitamine B 12. Je lui dis que j'ai des douleurs dans la région du cœur et lui demande de me faire une piqure de calcium. Mais il ne répond pas, comme d'habitude. La vitamine B 12 a pour effet de faire diminuer les oedèmes que j'ai sur le corps, mais je continue à avoir des douleurs dans les pieds.

On nous donne tout juste assez de médicaments pour arrêter l'évolution d'une maladie, mais cela ne suffit jamais pour nous guérir. Momo me dit que le règlement de la prison ne permet pas au médecin d'en donner davantage. Dans le camp, il n'y a qu'un infirmier et deux auxiliaires pour 300 détenus ; ce sont de simples soldats qu'on a nommés auxiliaires et qui s'exercent à faire des piqures sur nous. Ils utilisent la même aiguille pour quatre ou cinq prisonniers. Ils ont un peu d'eau dans un récipient et s'en servent pour nettoyer la seringue avant de changer de médicament. Quand ils n'ont pas d'alcool pour désinfecter la peau avant de faire la piqure, ils prennent aussi de l'eau. Un "infirmier" m'a dit un jour : "Ici, on fait comme à la campagne." Je réalise qu'il ne me sert à rien ici d'être membre de l'organisation "Malteser Hilfsdienst" (organisation allemande comparable à la Croix-Rouge) et je regrette que le gouvernement guinéen n'autorise pas la création d'une section guinéenne de la Croix-Rouge.

Les deux infirmiers auxiliaires aiment à se promener dans le camp en blouse blanche, un stéthoscope autour du cou.

Certains détenus les appellent "docteur", ce qui n'a pas l'air de leur déplaire. Peut-être les malades espèrent-ils recevoir ainsi davantage de médicaments. Ces auxiliaires, promus ainsi au rang de docteur, se risquent même à faire des piqures intraveineuses.

On nous distribue tous les matins de petits sachets de papier contenant la ration de médicaments pour la journée. La nourriture du camp provoque chez presque tous les prisonniers l'apparition de carences.

Une grande partie des malades a le corps bouffi et grossit à vue d'oeil. Les autres ont des douleurs dans les pieds. Je souffre, pour ma part, des deux symptômes, et les douleurs sont particulièrement aiguës. Mes compagnons de cellule et moi-même arpentons la pièce les uns derrière les autres, comme une locomotive et ses wagons, pour nous dégourdir les jambes et oublier un peu les picotements et les sensations de chaleur. J'ai beau me plaindre constamment à l'infirmier principal, il se borne à me répondre "Ce n'est pas nouveau, beaucoup de prisonniers ont les mêmes ennuis. De toute façon, il n'existe pas de médicament contre ces douleurs".

Bah s'est aperçu qu'on pouvait voir ce qui se passe dans la cour de la prison en montant sur un des lits. Nous en profitons de temps en temps et sommes ainsi mieux informés que les autres prisonniers. Nous leur communiquons alors le résultat de nos observations par le "téléphone du camp".

Les cris, les gémissements, les supplications pour avoir de l'eau, la flagellation d'un détenu ligoté à un arbre : tout cela fait partie intégrante de la vie dans ce camp. Nous partageons les souffrances de ces pauvres êtres et réalisons notre impuissance à pouvoir les aider. Nous avons déjà enduré nous-mêmes tout ce qu'ils endurent et nous pouvons nous imaginer comme ils souffrent. Mais petit à petit, nous nous rendons compte que, pour se protéger, l'homme finit par étouffer sa compassion sous une carapace et ne réagit plus de la même

façon en face de la souffrance des autres. Cette indifférence s'explique aussi par notre faiblesse physique.

Un soir, nous entendons un grand branlebas dans la cour de la prison : des réprimandes, des jurons, les cris au secours d'un Français. Ce sont des cris de désespoir qui nous glacent de terreur. "Qu'est-ce que c'est ? On dirait les cris d'un être pris de panique en face de la mort. Est-ce qu'un détenu est devenu fou V' Les cris déchirants de cet homme nous bouleversent. Nous entendons un garde ouvrir sa porte et le menacer de l'attacher à l'arbre s'il ne se tait pas tout de suite.

Une heure plus tard, il recommence à crier : "Je crève, je suis en train de mourir."

L'histoire de ce Français fait le tour du camp comme une tramée de poudre. Une diarrhée accompagnée de sang le fait horriblement souffrir et lui donne une très forte fièvre. Puis nous l'entendons dire qu'il veut chanter la Marseillaise avant de mourir. Et d'une voix tremblante, il entonne l'hymne de son pays.

Bah regarde par la fenêtre et nous raconte ce qui se passe : on nettoie la cellule du malade avec quelques seaux d'eau. Puis un infirmier lui apporte des comprimés -sans doute des somnifères-pour le calmer.

Un tel incident n'est pas rare ici. La mort nous guette tous. De telles scènes nous rappellent à. chaque fois que nous sommes tous condamnés à mourir à petit feu si aucun miracle ne se produit...

Mon état physique se dégrade de jour en jour. Mais lorsque j'apprends par un de mes nouveaux compagnons de cellule, un Guinéen, que l'annonce de ma condamnation à mort est officielle, je sombre en plus dans une profonde dépression. Je lui demande à quel moment a été publiée cette nouvelle et lui raconte qu'on est venu m'annoncer un jour que mon exécution était imminente. Ce qu'il me dit ne fait que me confirmer que je n'ai échappé que de peu à la mort. Le Guinéen me raconte

alors à voix basse ce qui s'est passé en Guinée après mon arrestation.

Le Parlement a été transformé en "Tribunal Révolutionnaire". Il a prononcé 94 condamnations à mort, dont 34 par contumace. Avant même que le jugement soit prononcé, Sékou Touré a annoncé qu'il ne gracierait aucun condamné. 30 personnes environ ont été exécutées à Conakry : ce sont des hommes et des femmes innocents qui sont morts à la suite de fausses dépositions arrachées sous le coup de la torture. Quatre hommes ont été pendus à un pont qui traverse une voie expresse de 15 km Ousmane Balde, Magassouba Moriba, Ibrahima Barry III et Kara Karim Soufiana.

Tous ceux qui traversent Conakry ce jour-là sont témoins de ces atrocités. On excite la foule et on l'invite à aller sur le pont cracher sur les cadavres pour exprimer son mépris envers ces "traîtres". On oblige même les enfants des pendus à participer à cette profanation de leurs pères.

Quant aux autres condamnés à mort, ils sont conduits dans leurs régions d'origine où l'on rassemble et informe la population de leurs "crimes et délits". Les condamnés sont ensuite lynchés par la population elle-même, ou bien pendus, lapidés, brûlés vifs ou enterrés vivants...

La presse occidentale rapporte ainsi les événements LES POTENCES DE CONAKRY

"Radio Conakry l'a annoncé : l'exécution de plusieurs Guinéens sur la place publique a donné lieu à des 'réjouissances populaires'. Il semble que, dans ce pays, les sentiments humains n'aient plus de place. La population jubilait sous les potences. A Conakry, la milice a dû intervenir pour empêcher le peuple de s'attaquer aux cadavres. Cette nouvelle a été diffusée sur les ondes du dictateur Sékou Touré qui a présenté ce massacre comme une 'victoire du peuple sur les forces du mal'.

Et l'opinion mondiale ? Elle détourne, les yeux avec horreur. Il y a bien ici ou là, quelques protestations contre cet horrible

spectacle, niais les Nations Unies et leur secrétaire général passent, lors de leurs réunions, très vite à l'ordre du jour, continuant à simplement jouer leur rôle de juge. Ils préfèrent déployer leurs efforts là où les bourreaux ont déjà disparu de la scène. La paix est bien mal servie ! Et ce, non seulement à Conakry, où Adolf Marx, originaire d'Aix-la-Chapelle, attend toujours sa libération et ne peut qu'espérer que l'opinion mondiale ne l'oubliera pas lorsqu'elle fera de grands discours sur la dignité humaine. Sous les potences de Conakry.

Seul le Pape Paul VI a eu le courage de condamner ces exécutions qu'il a dénoncées comme une vendetta aveugle et sanglante résultant d'une vague de haine et de cruauté dans la population. Il a parlé d'arrogance barbare et a émis le vœu que l'Afrique retrouve la voie du progrès."

Ces événements nous choquent et nous bouleversent. Nous avons du mal à dissimuler notre dégoût et essayons de nous calmer mutuellement tout en espérant que nous n'aurons pas à subir le même sort.

Ma deuxième année de captivité se termine. Nous constatons à ce moment-là, qu'une grande partie des prisonniers meurt de faim. On emmène les malades sur une civière. Les transporte-t-on vraiment à l'hôpital ?

Bah nous étonne toujours lorsqu'il fait ses observations en regardant par la fenêtre de notre cellule. Il arrive à bien combiner ce qu'il voit et les déductions qu'il en fait nous permettent de savoir tout ce qui se passe aux environs immédiats de notre cellule. Huit malades doivent être transférés à l'hôpital, mais en fait ils sont déjà morts. D'autres détenus, qui se trouvent dans d'autres parties du camp, nous apprennent que le nombre de ceux qui sont morts de faim est bien plus élevé. Il s'agit essentiellement de détenus tellement affaiblis par la maladie et la torture, qu'ils ne sont même plus capables de manger la "pature" que l'on nous sert.

Tous les mois, un camion vient livrer la provision de riz du camp. On demande l'aide de certains prisonniers pour le décharger et Bah se porte volontaire à chaque fois. Je suis étonné de constater avec quelle adresse il arrive à ramasser des "objets de valeur" dans le peu de temps dont il dispose et malgré la sévère surveillance des gardiens. L'un de nous se met à plat ventre contre la porte et ramasse les trésors qu'il fait tomber en passant devant notre cellule, son sac de riz sur le dos. Ces trésors varient tantôt des clous, tantôt un morceau de charbon de bois, de petits morceaux de bois ou bien des cartons qui servent de "matelas" à ceux qui couchent par terre.

En récompense de ce travail, Bah a droit à une douche supplémentaire, quelques cigarettes et parfois même quelques morceaux de sucre. Mais, pour lui, la plus grande récompense est le travail lui-même, car il échappe ainsi pendant deux heures à l'étroitesse de la cellule et peut respirer un peu d'air frais.

Chaque livraison de riz nous amène à nous demander ce qu'on nous donnera le jour où il y aura pénurie de riz. Notre souci n'a rien de surprenant car nous savons que ce ne serait pas la première fois. C'est le cas lorsque les cargos arrivent au port avec plusieurs jours de retard ou lorsque le gouvernement n'a pas passé sa commande à temps. Cela me fait penser à un incident que d'autres détenus me confirment.

Le gouvernement guinéen avait refusé d'accepter une cargaison de riz expédiée à Conakry par les Etats-Unis, dans le cadre de l'aide économique. La raison ? On voyait sur ces sacs de riz l'image d'une poignée de main entre un Blanc et un Noir. Le gouvernement guinéen s'était senti atteint dans son honneur et s'était refusé à accepter cette livraison. Aujourd'hui encore, il dénonce avec vigueur la discrimination raciale en Amérique du Nord et s'indigne de ce que les Américains continuent à brimer les Noirs dans leur propre pays. Pour lui, les Blancs d'Amérique ne peuvent pas arriver à considérer les Noirs autrement que comme des esclaves. C'est pourquoi il avait

considéré comme une bravade le fait que les Américains démontrent de cette façon leur désir d'amitié entre Blancs et Noirs. Il préférerait, dans son orgueil national, que le peuple ait faim plutôt que d'accepter ce riz.

Une fois de plus, les autorités guinéennes avaient appliqué la devise du Président Sékou Touré "Il vaut mieux vivre pauvre mais libre que riche et dépendant." C'est la devise officielle du Président et de sa clique pour qui les assiettes vides de la population n'ont guère d'importance.

Mais nous avons reçu notre riz pendant tout le temps de ma captivité, bien que de temps en temps on ne nous ait distribué qu'un seul repas par jour. Il nous est arrivé plus souvent de ne pas recevoir de pain le matin pendant la saison des pluies, lorsque les orages avaient provoqué des pannes de courant et que le four n'avait pu être allumé.

La faim nous tenaille constamment à Boiro. Au fil des jours, nous constatons même que la sauce accompagnant le riz devient de plus en plus mauvaise. Nous avons beau nous plaindre de vive voix et même par écrit, cela ne sert à rien.

Un jour, en allant vider mon pot, j'aperçois un gros morceau de pain sur le bord du chemin. A quelques pas de là, trois gardes ne nous quittent pas des yeux. Comme j'aimerais pouvoir prendre ce morceau de pain et calmer la faim qui me tenaille. Mais j'ai peur que ce ne soit un piège et qu'une sanction sévère ne s'abatte sur moi si je le ramasse. Je passe donc à côté, le cœur gros. Le morceau de pain est encore là. le lendemain et le surlendemain. Les autres détenus ont dû le voir aussi, mais je suppose qu'aucun d'eux n'a osé le prendre.

Quelques jours plus tard, le chef du camp vient nous faire un discours. Il est au milieu de la cour et nous sommes tous dans nos cellules. Il a reçu de nombreuses plaintes concernant la qualité de la sauce, nous dit-il, et il en a parlé à l'officier responsable. On l'a assuré que la qualité des repas allait être améliorée. Mais il est persuadé qu'aucun prisonnier n'a faim,

ajoute-t-il encore, sinon nous ne serions pas passés trois jours de suite à côté d'un morceau de pain sans le ramasser...

Nous constatons une fois de plus que ces hommes s'y entendent à merveille pour déformer la vérité.

Les gardiens élèvent des poulets et des canards qu'ils laissent courir en liberté dans la cour de la prison. Lorsqu'ils en tuent un, ils le font cuire dans une grande marmite et ont ainsi de quoi accompagner leur plat de riz. Pour nous, au contraire, ces animaux sont souvent source de contrariété, car ils nous volent le petit morceau de viande ou de poisson auquel nous avons droit.

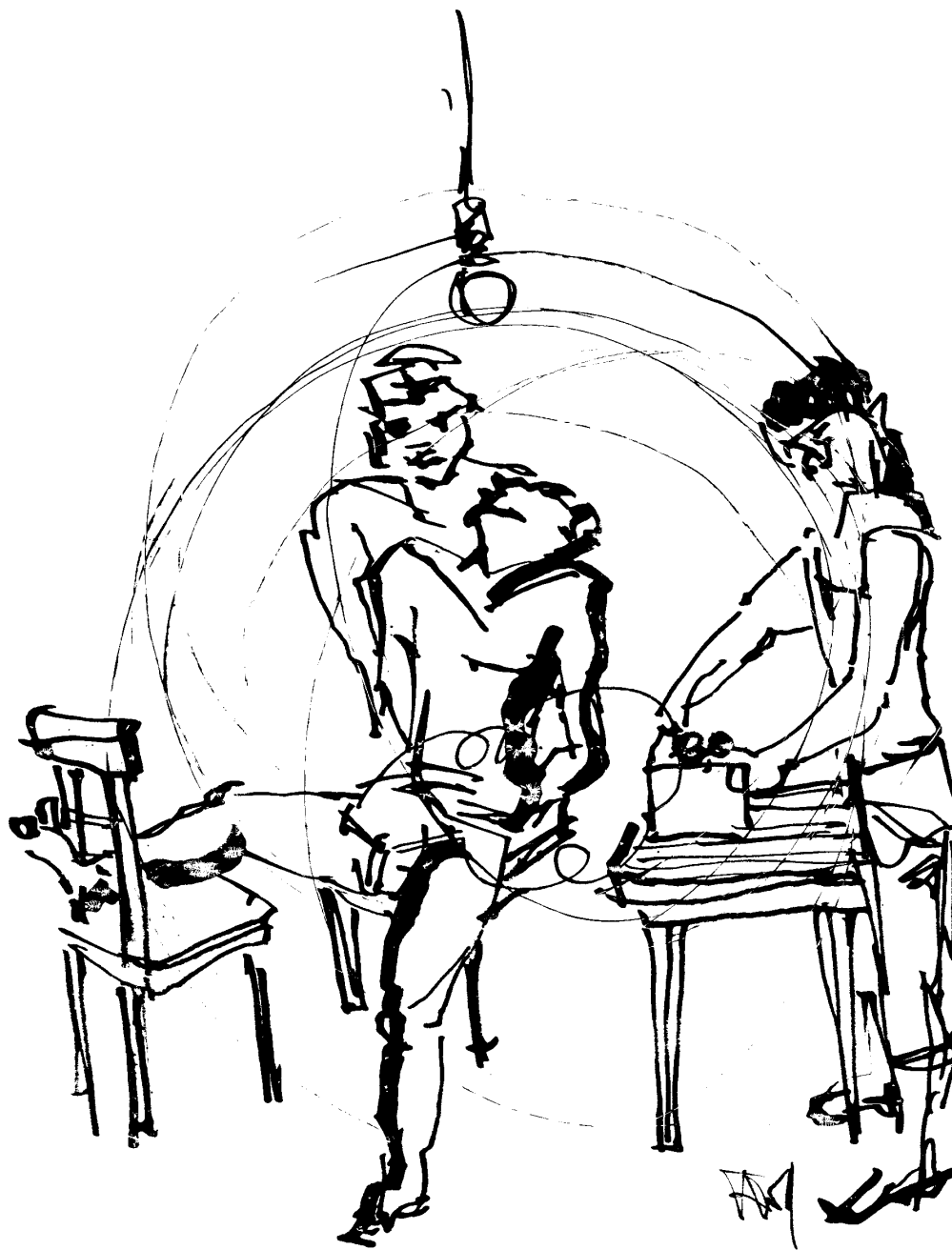
Le règlement du camp stipule en effet que les prisonniers doivent pousser leur assiette SOUS la porte pour la distribution du repas. Ce n'est que lorsque toutes les assiettes sont pleines qu'on ouvre les portes les unes après les autres. Les prisonniers reprennent alors leur assiette et on referme leur porte. Mais, parfois, le court instant séparant la distribution du repas du moment où le prisonnier peut reprendre son assiette suffit à ces volailles pour s'approprier ce qu'il y a de meilleur. Lorsqu'ils entendent le caquètement des autres poulets poursuivant le "voleur", les pauvres prisonniers se doutent de ce qui vient d'arriver. Ils ont beau taper à la porte ou se plaindre, cela ne sert à rien. Les volatiles sont les plus forts et ont vite compris qu'ils n'ont rien à craindre, à part les coups des prisonniers sur leur porte.

A la vue de ces poulets, nous aurions bien envie d'en attirer un dans notre cellule et de le manger cru. Mais nous savons que nous risquons cinq jours de cellule pénitentiaire avec jeune complet, ce qui est une sanction un peu trop forte pour ce petit morceau de viande supplémentaire. Les gardiens s'apercevraient à coup sûr de notre larcin, ne serait-ce qu'à la vue des plumes que nous ne pourrions cacher nulle part.

Nos conversations sur la nourriture s'enrichissent bientôt d'une anecdote. Un jour, Roger Soufflet, un détenu français d'environ 1m90, en ayant assez d'avoir toujours faim, tresse une



**Maudits soient ceux qui nous oublient**



cordelette avec les fils de sa couverture, l'attache à un bout de bois et réussit ainsi à subtiliser l'assiette de riz de son voisin. Il mange deux rations de riz sans aucun remords. Quand son voisin s'aperçoit du vol, cela fait toute une histoire. Roger, le voleur, est cité devant la Commission qui lui, demande ce qui lui a pris. Alors il répond, très sérieux, que les rations de riz sont peut-être suffisantes pour des gens de taille normale, mais qu'il est, lui, plus grand que les autres et qu'il a donc besoin de plus de nourriture. Les membres de la Commission se laissent convaincre et renoncent à toute sanction. Roger a nième la joie de constater qu'on lui donne désormais davantage de riz. Cela ne lui sauvera, malgré tout, pas la vie : il mourra beaucoup plus tard, quatre semaines après sa libération.

Mon calendrier m'informe que la période de l'Avent vient de commencer. Pour me changer un peu les idées, je raconte aux Guinéens qui sont dans ma cellule comment nous f ètons Noel en Allemagne. Bah et Momo, qui ont fait leurs études en Europe, connaissent un peu ces traditions mais les autres Guinéens m'écoutent attentivement, bien qu'ils ne comprennent pas tout ce que je raconte. Ils n'arrivent pas à s'imaginer les vitrines débordantes et les sommes que les Européens dépensent chaque année en cadeaux de Noel. Pour eux, qui ont déjà du mal à nourrir leur f amille, le seul fait de procurer à cette dernière un repas sortant de l'ordinaire constitue déjà un cadeau.

Une fois encore, les gardiens sont remplacés. Il nous faut nous habituer à. de nouveaux visages, mais aussi à de nouvelles manies et à un nouveau règlement. Il y a un gardien pour six prisonniers, ce qui fait en tout cinquante gardiens qui se relaient en deux équipes toutes les vingtquatre heures. La relève a lieu à 15h. Ce service de vingt-quatre heures est entrecoupé de pauses sommeil et n'est donc pas trop fatigant. Parfois, le chef de l'équipe est bien disposé à mon égard et me salue chaque jour en me tendant la main, parfois au contraire nous sommes gardés par une équipe dont le chef est le diable

en personne il prend un malin plaisir à me tourmenter et à me maltraiter. Ce sadique a une imagination sans bornes lorsqu'il s'agit d'inventer de nouvelles tracasseries. Mon corps conservera toute la vie les traces de ses brutalités. Je frissonne en constatant que certains détenus européens et africains l'applaudissent et l'encouragent à continuer.

J'ai souvent l'occasion de parler avec mes compagnons de cellule guinéens du "socialisme africain" de Sékou Touré qui fait son apparition sur la scène internationale au moment où la diplomatie française subit des revers en Indochine et s'embourbe dans la guerre d'Algérie. Le Général de Gaulle essaie en 1958 de mettre sur pied une sorte de Commonwealth appelée "Communauté Française". Sékou Touré, alors Secrétaire Général du PDG, le plus grand parti de la Guinée française, arrive à éliminer les autres formations politiques, aidé en cela par son éloquence exceptionnelle. Les étudiants, les professeurs, les syndicats et une fraction du PDG exercent des pressions sur Sékou Touré pour qu'il refuse cette "Communauté Française". La Guinée est le seul pays africain à opter pour l'indépendance immédiate. La réaction du chef d'Etat français ne se fait pas attendre : il rappelle en France les quelque 4000 techniciens, médecins, fonctionnaires et conseillers militaires. Les fonctionnaires vont même jusqu'à arracher les téléphones de leurs bureaux. Les cargos chargés de riz sont détournés de leur route et toutes les réserves monétaires sont rapatriées en France. Sékou Touré, pourtant si sûr de lui d'habitude, est choqué par cette façon de faire. Seuls quelques communistes français restent sur place et essaient d'exercer de l'influence dans les 8000 villages du pays.

Le combat du Président Sékou Touré pour obtenir l'indépendance l'entoure d'une auréole de gloire qui lui vaut l'aide de plusieurs pays -n'appartenant d'ailleurs pas uniquement au bloc des pays de l'Est-, ce qui lui permet de subsister. Mais, peu à peu, les fonctionnaires européens sont

remplacés par des Africains qui, une fois en place, s'avèrent inexpérimentés et pas du tout à la hauteur de la tâche, les Européens ne les ayant pas formés ni mis au courant des opérations. Certains travailleurs regrettent leurs anciens chefs. Le régime cruel instauré par leurs compatriotes va même jusqu'à leur faire oublier les abus du régime colonial la construction obligatoire de routes et de lignes de chemin de fer contre indemnisation en nature seulement, l'extraction du latex, l'obligation de livrer une partie des récoltes aux colonisateurs ainsi que le recrutement d'hommes vigoureux pour l'armée française...

Les fonctionnaires actuels veillent avant tout à avoir des avantages personnels et nombreux sont ceux qui dilapident rapidement peu de temps le capital qu'ils ont à gérer et ne peuvent même plus payer leurs employés. De nombreuses firmes placées sous direction guinéenne font faillite.

Aujourd'hui, l'intervention de l'Etat se retrouve dans presque tous les secteurs et beaucoup d'entreprises travaillent à perte. Leurs dirigeants sont incapables de faire des prévisions et des plans. Le manque de spécialistes se fait cruellement ressentir. L'industrie locale est totalement tributaire des importations, que ce soient pièces détachées ou matières premières. Au manque de devises s'ajoute, en plus, l'incapacité des responsables de passer les commandes à temps et pour les quantités requises.

Cette incapacité de la Guinée a été particulièrement notoire au cours de la première année qui a suivi son indépendance ainsi que la suspension de toute aide française. On peut citer en exemple la commande de plumes et porte-plumes passée par un responsable chargé de lutter contre l'analphabétisme. Ces fournitures scolaires arrivées en grande quantité ont été condamnées à rouiller dans le port de Conakry, le manque d'instituteurs rendant leur emploi impossible. La lutte contre l'analphabétisme ne se fait que très lentement.

On peut également citer une livraison de moissonneuses-batteuses, alors que la Guinée ne produit pas de céréales, ou de trayeuses électriques alors que le climat tropical ne permet pas aux vaches de produire plus d'un litre de lait par jour environ. Par contre, le pays manque de techniciens, d'ateliers et de pièces de rechange pour réparer voitures, camions et tracteurs. Quelques rares projets tiennent cependant compte des besoins du pays c'est ainsi que la Guinée fait construire par la Chine le barrage de Kinkou dont elle avait absolument besoin.

Aujourd'hui encore, l'Etat manque de spécialistes et les quelques membres du Parti possédant une certaine qualification obtiennent rapidement de hauts postes. Leur fidélité au régime socialiste, à laquelle ils ont été contraints, trouve ainsi sa "récompense" : plus de la moitié des fonctionnaires ont été victimes des mesures "d'épuration".

L'économie guinéenne doit également faire face au manque de devises. Le franc guinéen, appelé aujourd'hui "Sily" (éléphant), n'est pas convertible et fait l'objet d'un trafic intense : on peut le changer contre des devises au marché noir, mais à un cours dix fois plus élevé que le cours officiel. Même les proches parents de Sékou Touré se livrent à ce trafic.

Tous ceux qui sont "fidèles au Parti" obtiennent leurs denrées alimentaires par l'intermédiaire des bureaux politiques ou "comités" à des prix agréés par l'Etat, mais en quantité tout à fait insuffisante. L'inscription au comité donne le droit d'acheter du savon, de l'huile, du riz et autres denrées, alimentaires dans des magasins d'Etat. A Conakry, la capitale, plusieurs grands magasins sont censés officiellement avoir tous ces produits. En fait, la plupart des rayons sont vides. Un jour, j'ai même eu la visite d'un haut fonctionnaire qui me demandait si je pouvais lui céder une bouteille d'huile. Ceci n'est qu'un exemple entre mille de la misère dans laquelle se trouve le peuple.

Dans ces magasins d'Etat, on peut acheter des lunettes importées de Chine. Les Africains se retrouvent devant un tas

de lunettes et doivent chercher eux-mêmes celles qui, à leur avis, leur permettront de mieux y voir. Seuls les gens aisés peuvent aller consulter un oculiste qui leur donnera une ordonnance permettant d'acheter une paire de lunettes à l'étranger. Le seul magasin d'optique de Conakry se trouve dans une pharmacie d'Etat. Il est tenu par un Européen capable d'effectuer de simples réparations, mais qui est presque toujours dans l'impossibilité de faire venir de nouveaux verres en raison du manque de devises.

Les pharmacies, toutes nationalisées, ont également des problèmes. Beaucoup de médicaments sont achetés pour être passés en contrebande dans les pays voisins, où ils sont échangés contre des monnaies fortes. La nature des médicaments disponibles change constamment car ceux-ci viennent de tous les pays possibles et imaginables, soit dans le cadre de l'aide au développement, soit comme avoir en devises. Les médecins ont du mal à faire un choix étant donné la variété des médicaments qui, par ailleurs, ne sont pour la plupart disponibles qu'en quantité limitée ; ainsi, il n'est pas rare qu'il soit impossible de se procurer les médicaments prescrits.

Les fonds d'aide au développement accordés, au début, par la Chine à Sékou Touré n'ont pas seulement servi à acheter des bicyclettes chinoises et autres produits tout à fait inadaptés aux exigences du climat tropical. On les a également utilisés pour construire des villas de luxe et même pour acheter des Mercedes et des voitures de luxe françaises, ce qui a provoqué des difficultés diplomatiques. Il n'est donc pas étonnant que l'étranger ait peu à peu cessé d'envoyer son aide.

Pour détourner l'attention de l'opinion publique de son incapacité à résoudre les problèmes de la Guinée, Sékou Touré ordonne régulièrement des vagues d'arrestation destinées à "épurer" le Parti. Ces manoeuvres de diversion sanglantes ont jusqu'à présent réussi à le sauver. Mais jusqu'à quand cela va-t-il durer ?

Momo et Bah ne sont pas non plus en mesure de me répondre. Cependant, l'exode des intellectuels et de bien d'autres Guinéens est assez éloquent.

Une semaine avant Noël, on m'emmène de nouveau chez le médecin européen. Malgré les sanctions que cela risque de m'attirer, je réclame des injections de vitamines, Le médecin me répond "d'accord", ce qui m'étonne beaucoup.

Le transport à l'infirmerie est effectué en ambulance. Nous sommes en général plusieurs malades. Le chemin est le même que celui qui conduit à la chambre de torture. L'infirmerie est un petit bâtiment annexe abritant trois lits qui ne servent jamais. Pendant le trajet, j'observe les sold'ats qui ne sont pas de service et qui vivent dans le camp avec leur famille. Le drapeau guinéen rouge-jaune-vert flotte au milieu du camp, et un autre malade me dit : "Notre drapeau réunit le vert de nos forêts, l'or de notre soleil et le rouge du sang que nous avons versé". De retour dans ma cellule, je raconte en détail à mes camarades tout ce que j'ai vu.

Le lendemain de cette visite chez le médecin, on me fait la pique promise. Puis quelques gardiens me font venir devant la porte et me chuchotent "Fais attention, on te veut du mal". Je leur demande ce qu'ils entendent par là et ils me répondent "Nous n'avons le droit de ne rien dire, c'est à toi de t'en apercevoir toi-même." Il me faut leur donner ma parole d'honneur que je ne parlerai à personne de cet avertissement. Le soir, en allant aux toilettes, je suis à nouveau mis en garde, cette fois par un factionnaire. Je nie demande ce que cela peut bien signifier et quel est le danger qui me guette. Je ne comprendrai que lorsqu'il sera trop tard. Mais le fait de savoir que mes geoliers ne sont pas tous dépourvus de cœur et de conscience me donne la force de supporter mon sort.

Je regarde maintenant tout ce qu'on me donne avec beaucoup de méfiance. Lors de la distribution des repas, je rends mon assiette de riz pleine et en réclame une autre, car je crains

qu'on essaie de m'empoisonner. Mais les gardiens qui m'ont mis en garde me rassurent en me disant : "Mange ton riz, ça te donnera des forces et tu en as bien besoin."

Le 23 décembre, je suis le seul au camp à avoir droit à une douche. Là aussi, on me chuchote "Sois prudent". Quelques heures plus tard, l'infirmier de la veille revient me faire une seconde pique intraveineuse dans le bras droit. Pendant l'injection se succèdent des sensations de chaud et de froid. Tout à coup, Moino s'écrie "Stop I.". Il a remarqué qu'il y avait de l'air dans la seringue. Il m'expliquera plus tard ce que cela aurait pu avoir comme conséquences. J'ai une sensation de brûlure dans le dos ainsi que des nausées, ce qui m'oblige à m'allonger. Un peu plus tard, l'infirmier revient et me fait deux injections de vitamines. ~e soir, mes compagnons de cellule me proposent de vider mon pot, niais je tiens à y aller moi-même. Je ne me doute pas que ne pourrai plus y aller pendant longtemps.

Le lendemain matin, l'infirmier revient avec une seringue. Cette fois-ci, il est accompagné d'un garde. Il me montre un papier mentionnant les noms de plusieurs prisonniers avec indication du médicament à leur donner. Je peux y lire : "MARX-Sulfate de calcium, 10 cm<sup>3</sup>". Les quelques notions de chimie que je possède me font comprendre que quelqu'un de bien disposé à mon égard cherche à me mettre en garde. Je refuse donc la pique. Momo ne dit rien, niais ses yeux et ses gestes semblent me dire : "Refuse cette pique." L'infirmier et le garde essaient par tous les moyens de venir à bout de ma résistance. Ils me disent que le docteur m'a prescrit une cure de calcium et qu'on va me faire toute une série d'injections de sulfate de calcium. Je me défends avec toutes les forces qui me restent. Les jours suivants, l'infirmier vient avec deux collègues, mais j'arrive quand même à inc défendre et ils sont bien obligés de repartir sans avoir fait leur pique.



Si je m'étais laissé faire, je ne serais sûrement plus en vie. On a essayé de me tuer d'une façon perfide en essayant de camoufler cet attentat sous la forme d'un traitement médical, afin que mes compagnons de captivité ne s'aperçoivent de rien. Je maudis les responsables de cet acte criminel qui sont devenus des assassins sans scrupules et je souhaite que Sékou Touré, qui croit au pouvoir du mauvais sort, soit lui aussi effrayé et bouleversé par la malédiction que je profère.

L'effet des piqures ne se fait pas attendre. Le moindre effort physique me donne des bouffées de chaleur et des douleurs cardiaques. Ces vagues de chaleur sont particulièrement intenses après les repas. Moino me conseille de manger mon riz sec et de laisser la sauce grasse et épicée qui l'accompagne. Je suis ses conseils et constate une légère amélioration de mon état. Quand je reste couché sur le dos, sans bouger, je me sens à peu près bien. Mais dès que je me retourne sur le côté, des vagues de chaleur traversent mon corps. Elles sont particulièrement fortes dans la région du coeur. Moino nie dit qu'on aurait mieux fait de me faire des piqures intramusculaires. Mon organisme aurait pu absorber ce liquide par les nombreux petits vaisseaux sanguins et le résorber plus lentement. Il me conseille de rester couché sur le dos et de bouger le moins possible. Je ne m'assieds que pour manger. Mes compagnons m'apportent un peu d'eau pour que je puisse inc laver la main avec laquelle je mange. Bah aura bientôt l'idée de me fabriquer une sorte de cuillère avec le couvercle d'une boîte de lait. Je dois me f orcer à chaque repas à manger ce riz qui n'a aucun gout. Je ne réussis à avaler ce repas sec que parce que je l'accompagne de près de trois quarts de litre d'eau. Mais cela me fait énormément transpirer ensuite et mon drap est constamment mouillé. Le moindre mouvement provoque en moi une vague de chaleur. A cela s'ajoute une mycose qui me donne des démangeaisons insupportables.

Les journées me paraissent de plus en plus longues, de plus en plus monotones. Je me sens de plus en plus abandonné. Mes

compagnons de cellule essaient de m'arracher à cet état dépressif et s'occupent de moi. Ils informent l'infirmier-chef de l'effet négatif des piqûres. Celui-ci vient alors m'ausculter et me prescrit finalement des comprimés contre le paludisme. Si je les avais

pris dans l'état où j'étais, je ne pourrais pas écrire ces lignes aujourd'hui.

Jean-Paul Alata a plus de chance que moi. C'est un Français qui est enfermé dans la cellule à côté de la mienne. À la différence des autres Européens, il ne possède que peu de comprimés vitaminés, mais il est quand même prêt à les partager avec moi. Le surveillant qui est de faction devant notre porte refuse de me faire passer ce cadeau. Cependant, ce geste de Jean-Paul me remplit le cœur de gratitude.

Je suis content de ne pas être seul dans cette cellule, car dans mon état j'ai absolument besoin de l'aide de ceux qui sont moins mal en point que moi. Je n'ai plus assez de forces pour aller vider mon seau moi-même. Mes compagnons de cellule me racontent alors ce qui se passe dans le camp.

Nous n'avons le droit de laver notre culotte de prisonnier qu'une fois par mois. Mais la chaleur tropicale nous fait tellement transpirer que notre culotte est trempée dès le premier jour. Alors les Guinéens qu'on a mis provisoirement dans notre cellule ont une idée pour remédier à cet inconvénient : ils détachent les manches de leurs vêtements et en font des sous-vêtements ou des pagnes. Ma faiblesse m'empêche de les imiter et mes compagnons font ce travail à ma place. Je peux ainsi me changer plus souvent. Mais notre joie est de courte durée : un gardien par trop zélé ne trouve rien de mieux que d'en informer le chef de camp qui interdit aussitôt tous travaux de couture. Les "tailleurs" peuvent s'estimer heureux de ne pas être punis.

Malgré les changements continuels qui ont lieu dans notre cellule, j'ai la chance de conserver mes deux amis Momo et Bah avec moi. Un jour, nous apprenons que de nouveaux

détenus sont arrivés au camp et qu'ils ont été répartis dans plusieurs cellules. Cette nouvelle provoque une discussion animée entre mes compagnons africains. Ils ont l'air très excités et le mécontentement qui se lit sur leur visage aiguise ma curiosité. Alors, ils me racontent ce qu'ils ont appris.

Les nouveaux venus sont des voleurs et des assassins qui ont été internés chez nous parce que le bloc des criminels est complet. Il s'agit d'hommes dangereux et sans scrupules. En voilà la preuve une bande de voyous a préparé un hold-up à Kankan. Cette ville, située à 700 km à l'intérieur du pays, est le centre du commerce de diamants et le siège de la bourse des pierres précieuses de la Guinée. Les voyous sont décidés à tuer le gardien, s'il le faut, et ont même prévu de l'enterrer aussitôt pour effacer toutes les traces du hold-up et pouvoir s'enfuir avec les diamants. Le hold-up se passe comme prévu et le "mort" est enterré dans la fosse préparée à l'avance. Tout se déroule sans problèmes et les ravisseurs s'enfuient avec leur butin. Mais ils avaient vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué...

Un homme les avait observés pendant qu'ils enterraient le "mort". Il le déterre donc et constate que la victime est encore en vie, mais sans connaissance. L'homme appelle un médecin, mais ses soins ne réussissent pas à sauver la vie du blessé. Malgré tout, celui-ci aura encore le temps de faire une description détaillée des ravisseurs qui seront arrêtés peu après. Ce sont ces hommes qu'on a internés dans notre camp et qui s'accusent mutuellement de l'échec de leur tentative. Ils certifient que les diamants sont déjà à l'étranger, mais les gardiens supposent qu'ils les ont cachés dans de petits tubes qu'ils se seraient ensuite introduits dans l'anus, croyant la cachette sûre. Aussi leur donne-t-on des laxatifs. Les gardiens ne les quittent pas des yeux, mais quand les laxatifs font leur effet, ils sont bien obligés de se rendre à l'évidence : les diamants ont disparu.

D'autres détenus, coupables eux aussi de graves délits, se querellent toute la journée, et se plaignent de la nourriture et des traitements inhumains auxquels ils n'avaient pas été habitués dans les autres prisons. Nous avons donc la preuve, nous qui sommes innocents et internés pour motifs politiques, que le traitement qu'on nous fait subir est vraiment cruel. Les assassins et les voleurs -qui, eux, sont vraiment coupables- ont droit à un traitement plus humain. On ne les punit pas pour de petits délits, comme par exemple regarder sous la porte, chanter ou se plaindre. L'enfer de Boira, dans lequel nous sommes condamnés à vivre, n'est pas une prison mais un pénitencier, un véritable camp de concentration.

Quelques semaines plus tard, les criminels sont transférés dans un autre camp.

La nouvelle année s'accompagne pour nous d'une constatation désagréable : nos repas sont de plus en plus pauvres. Nous n'obtenons plus de viande. De temps en temps, le riz est accompagné d'une sauce au poisson, pleine d'arêtes. Tous les quinze jours environ, le riz est garni d'une tête de poisson et j'en mange les yeux avec grand plaisir. Mais, sinon, je ne peux manger le riz que sec, sans aucune garniture.

Un dimanche matin, des coups de feu rompent brusquement le silence qui règne au camp. On dirait le bruit de grenades explosant à proximité. Les gardiens courent comme des bêtes traquées. Quelqu'un donne des ordres. On renforce aussitôt le système de fermeture de nos portes en ajoutant au verrou un cadenas. Certains prisonniers se mettent à crier : "Hourrah, les Portugais ont débarqué, on va nous libérer I", ce qui ajoute à la confusion des gardiens. Nous nous rappelons tous ce qui s'était passé lorsque des assaillants étaient venus libérer une partie de leurs compatriotes.

Lorsque le calme est revenu, nous apprenons que les détonations que nous avons entendues provenaient du champ de tir. La Guinée a sans doute reçu une nouvelle livraison

d'armes, qu'il fallait essayer. Le gouvernement guinéen semble avoir grand peur d'une nouvelle attaque : je perçois tous les jours des MIG russes faisant des vols de reconnaissance. Quand il arrive que notre porte soit ouverte au moment où ils survolent le camp, je constate, à chaque fois, qu'il n'y a que trois appareils, et j'en conclus qu'il s'agit des seuls appareils en état de marche dont dispose la Guinée.

Nous voilà maintenant en février 1973. Un soir, un officier ouvre brusquement la porte de notre cellule et nous ordonne de rassembler nos affaires. Nous quittons la cellule 28 qui avait des avantages indéniables sur toutes les autres. Mon état de santé est toujours aussi mauvais et je reste couché. Mais cela ne gêne personne on me sort de la cellule sur mon lit. J'ai beau demander qu'on ne me sépare pas de Bah et de Momo, on ne m'écoute pas et on m'oblige à leur dire au revoir en vitesse. Les gardiens se moquent éperdument de ce que nous pouvons ressentir. J'ai le cœur gros en me séparant de ceux qui étaient devenus "ma famille". Nous ne pouvons que nous encourager mutuellement à tenir le coup.

On me transporte dans la cellule No. 14. Quelle différence ! C'est à nouveau une de ces cages de quatre mètres sur quatre, aux murs non peints, sans fenêtre. Il n'y a que deux petites ouvertures de dix centimètres sur dix pour laisser passer l'air...

Deux Blancs l'habitent un Libanais de 50 ans, Melehem Maikoun, et un Grec de 40 ans, Mavroid Tassos. Melehem dirigeait une plantation à l'intérieur du pays. Il me raconte que Hermann Seibold, l'expert envoyé en Guinée par le gouvernement ouest-allemand dans le cadre de l'aide au développement et qui avait créé de toutes pièces un centre artisanal à Kankan, s'est souvent arrêté chez lui lors de ses voyages.' C'est cette hospitalité qui lui a valu son arrestation, Seibold étant soupçonné d'avoir participé à la conspiration contre le Président. Seibold a succombé aux tortures qu'on lui a

fait subir. Le gouvernement guinéen affirme au contraire que Seibold s'est suicidé. Mais si cela avait été le cas, on aurait sûrement exposé son cadavre dans les rues de Conakry et on aurait accusé Seibold de ne pas avoir voulu supporter les conséquences de ses actes. Melehem est accusé d'avoir participé à la conspiration et d'avoir été membre des SS-Nazis, organisation qui aurait été mise sur pied par Seibold en 1969.

Mes conversations avec Melehem me permettent de découvrir les nombreux problèmes de l'agriculture guinéenne. Le mot "production" revient dans tous les discours du "Premier Responsable de la Révolution" qui ne laisse passer aucune occasion d'encourager le peuple à produire. Mais en même temps, le Président ne se préoccupe pas de savoir si la Guinée possède les engrais et les machines nécessaires pour atteindre ce but. Un exemple j]. est impossible de se procurer des pièces de rechange pour les tracteurs et les machines agricoles importés par l'Etat. Melehem a souvent été obligé de les commander lui-même à l'étranger, dans la mesure où ses moyens financiers le lui permettaient. Souvent, pendant la période des moissons, il a dû attendre quatre à six semaines avant de pouvoir réparer les machines défectueuses.

Les ouvriers agricoles ne gagnent pas grand-chose. Mais les prix des bananes et des ananas sont fixés par l'Etat à un niveau tellement bas que les producteurs ne peuvent pas payer de salaires plus élevés.

La Guinée produit l'une des meilleures bananes qui soient : la "Nem". Son arôme est excellent, mais elle est petite et sa peau criblée de petites taches noires, ce qui lui donne l'aspect d'une banane de seconde qualité. Le gros problème est celui du transport. Lorsqu'un planteur reçoit une commande de bananes, il les fait cueillir et emballer. Le transport se fait par chemin de fer ou par camion. Mais une fois arrivées au port de Conakry, ces bananes sont souvent condamnées à pourrir sur place parce que quelqu'un s'est trompé sur la date d'arrivée du prochain cargo. Il arrive également que les cargos doivent attendre des

semaines dans le port de Conakry, jusqu'à ce que les livraisons de bananes venant de tous les coins de la Guinée soient arrivées. Il n'y a absolument pas d'organisation à l'échelon central. Par contre, toutes les bananes sont contrôlées, et si un régime n'a pas le poids prescrit, il est retiré de l'exportation pour être vendu sur le marché guinéen, ce qui ne procure aucune devise au planteur.

Mavroid, mon autre compagnon, venait d'être nommé Consul de Grèce lorsqu'il a été arrêté. Il est propriétaire d'un night-club à Conakry. On l'a arrêté sous prétexte que les conspirateurs du 22 novembre ont débarqué à proximité de son club.

Mes yeux ont du mal à s'habituer à la pénombre de cette cellule. Je me plains souvent, si bien que le directeur du camp finit par venir. Il est accompagné de deux soldats et me déclare solennellement qu'en raison de mon mauvais état de santé, on va me laisser la porte ouverte de 10h à 18h. Nous avons ainsi moins de mal à supporter la chaleur dans cette cellule 14. Melehem et Mavroid sont très serviables et s'occupent de moi comme l'ont fait Bah et Momo jusqu'à présent.

La "Révolution" nous réserve un jour une agréable surprise : chaque prisonnier reçoit une brosse à dents ainsi qu'un tube de dentifrice bulgare. La plupart des détenus continueront par la suite à.

obtenir du dentifrice. Seules mes demandes réitérées pour recevoir un nouveau tube resteront sans écho.

Mon mauvais état de santé me vaut cependant de temps en temps une boîte de lait concentré sucré russe. Mavroid a l'idée de polir le couvercle de la boîte et d'en faire un miroir. Nos visages y sont assez déformés, mais c'est mieux que rien. On me donne aussi un paquet de sucre d'environ 450 grammes, en me disant que c'est ma ration pour les quatre semaines qui suivent. J'attache ce trésor à mon lit, mais même les barres de métal lisses n'empêchent pas les fourmis de le découvrir et de "se servir".

J'ai de plus en plus souvent mal aux dents c'est la conséquence de la nourriture pauvre que j'absorbe depuis deux ans et demi que je suis en captivité. Les chicots des dents qui m'ont été cassées dans le chambre de torture s'effritent. Certains jours, j'ai tellement mal aux dents -je dois avoir un nerf à vif- que je crie désespérément pour qu'on me soulage. Les autres prisonniers -même ceux des autres cellules- ne laissent passer aucune occasion d'attirer l'attention des gardiens sur les douleurs que j'endure. Mais ce n'est qu'au bout de quatre semaines qu'on me promet de m'emmener chez le dentiste.

Une nuit, une ambulance vient me chercher pour m'emmener à l'hôpital DONKA, à 500 mètres du camp. Un autre prisonnier est avec moi : Muhamad Abdallah. Il a, lui aussi, mal aux dents. En arrivant à l'hôpital, nous nous apercevons que tout le bâtiment est cerné par des soldats en armes. Que de précautions pour deux prisonniers dont l'état de santé rend toute tentative d'évasion impensable ! On nous conduit au service dentaire de l'hôpital. Le dentiste européen nous fait comprendre qu'il ne peut pas faire grand-chose. Il a seulement le droit d'arracher les dents. Il m'arrache donc celle qui me fait le plus souffrir, bien qu'elle aurait certainement pu être sauvée. En me faisant la pique pour m'insensibiliser, il me fait remarquer que c'est une faveur et qu'il n'a pas le droit d'en faire à tout le monde. Il ajoute que mes dents sont dans un état déplorable et que j'aurai sans doute bientôt mal aux autres dents. Je ne comprends toujours pas pourquoi il ne m'a pas d'emblée débarrassé des chicots. Cela m'aurait évité nombre de rages de dents.

Lorsqu'il a fini de nous soigner tous les deux, l'ambulance nous ramène au camp. Une meute de soldats armés jusqu'aux dents nous accompagne. De retour dans ma cellule, je m'allonge et mes compagnons essaient de me remonter le moral. Mon état s'améliore un peu, mais les douleurs reviennent souvent. J'ai beau demander qu'on me reconduise chez le dentiste, les



gardiens font la sourde oreille. C'est une faveur qu'on m'a faite une fois et qui ne me sera plus jamais accordée.

Un jour, on nous fait passer sous la porte un petit papier comportant deux noms STEGMANN et SCHMUTZ, et indiquant que ce sont deux Allemands qui sont internés à Boira pour motifs politiques. Je ne peux pas en apprendre davantage car leur cellule est assez éloignée de la mienne. Le soir, en passant devant ma cellule -en allant aux "toilettes"- ils me crient "Tiens le coup I". Un autre jour, Stegmann me dit : "C'est un miracle que tu sois encore en vie." Schmutz essaie de me remonter le moral et me dit "N'oublie pas que les montagnes de Bavière nous attendent."

De nombreux incidents nous enlèvent peu à peu l'espoir de sortir vivants de ce camp. Chaque semaine, deux cadavres sont évacués. Un jour, le bruit court que quelques prisonniers veulent faire la grève de la faim, parce qu'ils ne reçoivent pas de nouvelles de chez eux. Mais un discours du chef du camp étouffe dans l'oeuf toute tentative de rébellion. Il nous démontre que nous sommes à sa merci : "Nous n'avons pas assez de riz pour tous les prisonniers. Si certains d'entre vous veulent faire la grève de la faim, leur riz profitera à d'autres. La terre est vaste, et nous trouverons bien un endroit où faire un trou pour y jeter vos cadavres. Si vous voulez choisir vous-mêmes le moment de votre mort, ça vous regarde. Nous n'avons pas de dossiers concernant les prisonniers. Pour nous, vous êtes tous égaux. Le régime de la prison est décidé en haut lieu et nous n'avons que peu d'influence".

Une fois de plus, un prisonnier est à l'agonie. A chaque relève, le garde jette un coup d'oeil dans sa cellule. On a déjà préparé devant sa porte un drap propre pour transporter son cadavre, conformément aux dispositions de la religion musulmane. Seul l'espoir que ceux qui sont en liberté ne m'ont pas oublié m'aide à tenir le coup.

Au début du mois de mai 1973, un nouveau prisonnier arrive au camp. C'est Pierre, un Français. Il installe son lit au-dessus de celui de Melehem ce qui nous laisse un peu de place pour faire les cent pas. Il garde jalousement les "trésors" qu'il a lui-même confectionnés : un jeu de dominos, un jeu de dames, un jeu d'échecs et même un jeu de cartes avec lequel il fait des réussites pendant des heures. Avant chaque réussite, il pose une question : "Y aura-t-il du sel dans la sauce aujourd'hui ? Est-ce que nous aurons davantage de riz ? Est-ce qu'on va bientôt nous libérer ?" L'issue de la réussite est pour lui une réponse à la question qu'il a posée.

Pierre nous raconte que certains détenus ont reçu des paquets de France et que plusieurs paquets contenaient même des livres. Nous demandons l'autorisation d'emprunter ces livres, et ce n'est qu'après de longues discussions que la direction du camp nous l'accorde. Je ne peux malheureusement pas profiter de cette faveur, car je suis de plus en plus faible et j'y vois de plus en plus mal.

Le jeudi et le dimanche, nous avons du riz gras cuit dans de l'huile. Je ne peux pas digérer cette matière grasse, et pour éviter que mon état n'empire, je ne mange rien. Je donne ma ration à mes compagnons de cellule qui, en échange, me donnent de temps en temps un morceau de pain. Quand nous recevons des fruits, ils ne réservent le plus gros.

L'arrivée de Pierre trouble cette atmosphère de camaraderie. Je ne sais pas pour quelles raisons, mais je lui suis antipathique. En tout cas, il s'y entend à merveille pour monter les deux autres contre moi. Il essaie de me persuader par tous les moyens que marcher me ferait du bien. Il m'oblige à me lever et à arpenter la cellule, bien que je me sente beaucoup plus mal ensuite. Mais ça ne lui suffit pas il arrive même à convaincre les gardes de me laisser marcher devant la cellule. Je m'y refuse, car j'ai peur que mon organisme déjà affaibli ne puisse supporter cet effort. Alors, Pierre emploie tous les moyens de pression possibles : il me menace de ne plus vider mon seau,

de ne plus demander de "riz sans sauce" lors de la distribution des repas. Je suis bien obligé de céder. Je me demande souvent quels sont ses motifs. Epreuve-t-il de la satisfaction quand je m'écroule ensuite sur mon lit, complètement épuisé et à bout de forces ? Je ne sais pas. J'ai l'impression de ne plus avoir de volonté. Parfois, je tire mon drap sur ma tête ou bien je me mets une sorte de bandeau sur les yeux. Je me bouche les oreilles avec les bouts d'ouate apposés sur mes blessures. Je reste alors étendu sur mon lit sans bouger, comme si j'étais paralysé.

Une fois par mois, deux captifs me trament dans la cour et me lavent à l'eau chaude. Dire que je m'étais toujours réjoui, jusqu'à présent, à l'idée de la douche mensuelle ! Maintenant, je crains cette toilette car je me sens vraiment à bout de forces et ces ablutions me donnent des vagues de chaleur presque intolérables. Quand les captifs ont terminé, les gardes arrivent et me houspillent pour que je rentre dans ma cellule. En même temps, ils me menacent : "Si tu ne marches pas plus vite, on ne te libèrera jamais. Il faut que tu marches correctement si tu veux avoir des chances de sortir d'ici."

Au début de la saison des pluies -la troisième depuis que je suis enfermé ici-, nous constatons que le toit de toile de notre cellule No. 14 ne laisse pas passer l'eau et que le sol reste à peu près sec. Dans certaines cellules, il y a des trous atteignant jusqu'à dix centimètres. L'après-midi, les portes de ces cellules sont ouvertes, et les prisonniers balaient l'eau dans la cour. Ce travail dure presque une heure. Lorsque les gardiens sont bien disposés, ils laissent ensuite les portes ouvertes quelques heures pour que le sol puisse sécher. La nuit, les prisonniers grelottent de froid, emmitouflés dans leurs couvertures moites. Ils essaient de se protéger au moins contre les piqures de moustiques.

Un matin, les Européens et les Africains de "rang élevé" ont la surprise de recevoir une petite cuillère. Ce cadeau ne me sert à rien maintenant. Dire que j'ai longtemps réclamé une cuillère

et qu'on ne me l'a pas accordée lorsque je pouvais m'en servir t  
Mais une nouvelle surprise ni' attend.

Je suis allongé sur mon lit -ne me doutant de rien- lorsqu'un sous-officier arrive et donne l'ordre de me sortir de la cellule. On me rase et me coiffe, puis on me lave la figure et les mains. Un soldat apporte une chemise en nylon bleu clair, un pantalon gris, une ceinture et une paire de chaussures. Pendant que je m'habille et pense à un retour au monde civilisé, j'aperçois dans la cour l'archevêque Tschidimbo qui a également reçu des vêtements neufs. J'éprouve un sentiment de crainte à la pensée de ce qui m'attend peut-être et je me mets à trembler. Les pensées se pressent dans mon esprit, je n'arrive pas à y voir clair. Une grande faiblesse m'envahit, due sans doute à l'effort inhabituel que je fournis pour m'habiller. Si jamais on me trame à nouveau devant la Commission et si on me pose encore des questions-pièges, je ne serai sûrement pas capable de m'apercevoir à. temps de leur danger. Dans cet état de faiblesse, je suis complètement à la merci de mes tortionnaires et j'ai peur de commettre des erreurs qui pourraient me valoir des conditions de détention encore plus mauvaises. On me ramène dans la cellule No. 14 et on me dit d'attendre. Toute la journée, j'essaie d'apaiser les craintes qui m'assaillent. Je suis très inquiet et je ne cesse de me demander quel est le sort qui m'attend.

Vers le soir, un soldat vient enfin me chercher et m'accompagne à la. jeep où un officier m'attend. I]. me conseille de penser aux entretiens précédents et de ne pas faire de déclarations irréfléchies : "Vous n'avez sûrement pas oublié les conséquences que cela, pourrait avoir." Ces recommandations contribuent évidemm~nt à augmenter mes craintes.

La jeep me conduit au bâtiment où se trouve la Commission. On m'amène dans la salle où ont eu lieu tous mes interrogatoires antérieurs. Je nie trouve en présence de tout un

tas de personnalités le Ministre des Affaires Etrangères de la Guinée, le commandant du camp, l'ambassadeur de la Guinée à Rome, l'ambassadeur italien en Guinée, le Sous-Secrétaire d'Etat italien Pedini, le Ministre italien des Affaires Etrangères Moro et un conseiller italien pour les questions juridiques. Je les salue. Le Ministre guinéen des Affaires Etrangères se lève et déclare qu'il désire me présenter à ces messieurs. Je me prépare à leur adresser la parole, mais ceux-ci se contentent de hocher la tête sans mot dire. Alors je leur dis combien je regrette de ne pouvoir leur parler. Puis je repense à ce que m'a dit l'officier avant de venir et je n'ose plus rien dire. Je suis paralysé par la peur et attends que les présentations soient terminées. Ce cérémonial ne dure que dix minutes, puis on me ramène dans ma cellule.

Je sais à présent que j'ai de nouveau laissé passer une chance. J'aurais du crier mon innocence et protester contre cet internement injuste qui durait depuis deux ans et demi. J'aurais du dire que je ne savais toujours pas pourquoi ce sort m'était réservé. J'aurais peut-être du les secouer, leur dévoiler la vérité sur les hommes dont ils étaient les hotes et qui étaient ceux-là mêmes qui extorquaient des dépositions au moyen de tortures brutales, sans se préoccuper de justice. J'aurais peut-être pu rompre leur silence si je leur avais dit que j'avais encore moins de droits que les criminels qui, eux, savaient au moins pour combien de temps ils étaient enfermés.

Lorsque la jeep arrive au camp, je ne suis plus capable de marcher. Deux gardes me portent dans ma cellule. Mes compagnons veulent savoir ce qui m'est arrivé, et je leur raconte mon entrevue avec toutes ces personnalités. Ils ne disent pas grand-chose mais je vois à leur air que j'ai eu tort de ne pas parler. Est-ce la peur des sanctions qui m'en a empêché ou l'attitude de mes interlocuteurs qui ne semblaient pas vouloir s'entretenir avec moi ?

Pourtant une pensée s'impose à mon esprit : je n'aurais certainement pas survécu à une nouvelle privation d'eau et de

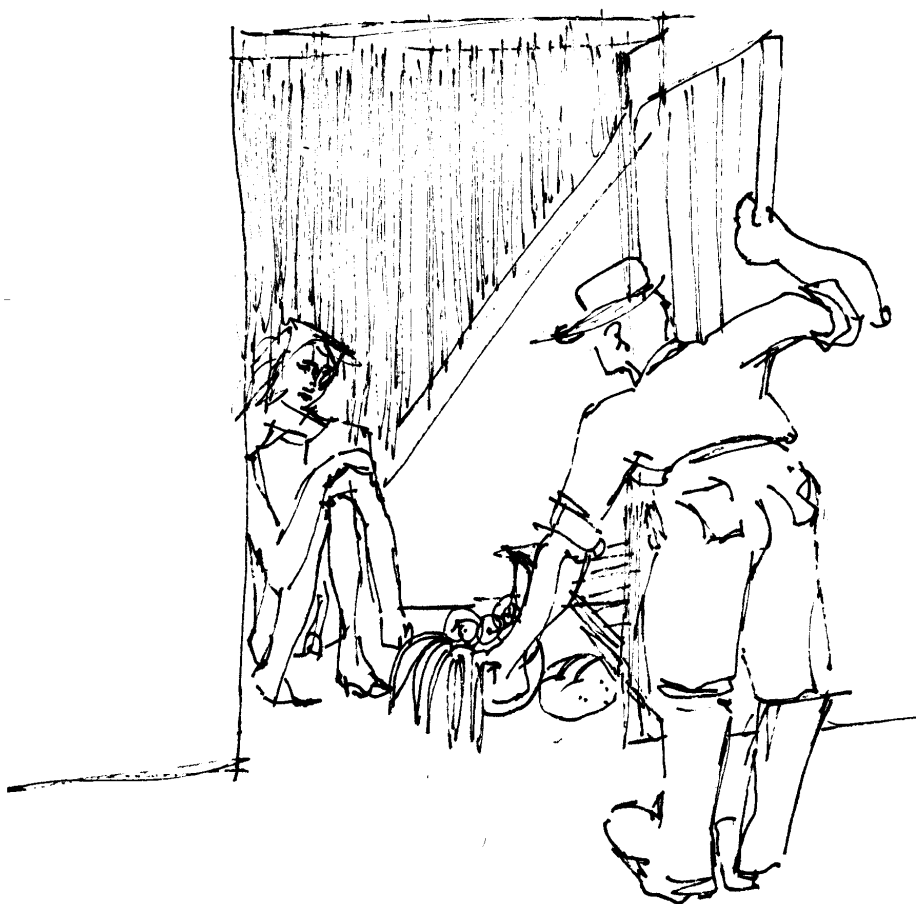
nourriture. Je sais bien que, cette fois encore, j'ai manqué de courage. Mais, au moins, je suis encore en vie. A quoi cela m'aurait-il servi d'être "courageux" si j'avais du payer ce courage de ma vie ?

Quelques jours plus tard, j'apprends que l'archevêque Tschidimbo a pu s'entretenir une demi-heure avec les diplomates et que ces derniers ont répondu à ses questions.

Toute cette affaire a un très mauvais effet sur mon psychisme. Mes forces diminuent de jour en jour. Mais cela n'empêche pas les gardiens de me sortir tous les jours de la cellule pour m'obliger à faire quelques pas. J'ai les jambes raides et ai beaucoup de mal à les remuer. C'est encore à Pierre que je dois ce supplice, c'est lui qui dit aux gardiens que cette marche me fait beaucoup de bien. D'autres détenus, au contraire, leur conseillent de ne pas m'y obliger, afin de sauvegarder mes dernières forces.

Ces tourments incessants et les pressions que mes compagnons exercent sur moi font que je me replie de plus en plus sur moi-même et que je finis par décider de ne plus parler à personne. Je suis dégouté de constater que mon amabilité avec tout le monde me porte préjudice, chose que je n'arrive pas à m'expliquer. L'événement suivant ne fait que renforcer ma décision. Un matin, deux gardiens entrent dans notre cellule en nous disant bonjour. Je leur rends leur salutation. L'un d'eux me demande comment je vais ; je réponds : "ça va, merci", car je sais que cela ne me sert à rien de me plaindre. Mais j'étais bien loin de m'attendre à la réaction du gardien qui se tourne vers son collègue et lui dit, outré "Tu entends cet hypocrite ? Il est couché, nous joue la comédie et avoue maintenant qu'il va bien !" Sur ce, il m'arrache du lit, me traîne dans la cour et me roue de coups de poing et de coups de pied. C'est sans doute ma punition pour mon "impertinence". J'ai l'impression d'être un malade récemment opéré qu'on oblige à marcher pour qu'il guérisse plus vite et qu'on punit parce qu'il marche trop lentement. Je suis obligé de supporter ces brutalités pendant

**Maudits soient ceux qui nous oublient**



des semaines et des mois. Je ne peux m'expliquer ces cruautés qui n'en finissent pas que par la pensée qu'elles procurent un certain divertissement â mes tortionnaires. Je ne me défends pas, je souffre en silence sans émettre une seule plainte. Cette attitude est en fait la meilleure car les sévices se font ainsi plus rares. Mes tortionnaires ne peuvent pas "entendre" le succès de leurs traitements, ce qui aurait certainement augmenté leur satisfaction à me torturer.

Mes compagnons en concluent que mes facultés intellectuelles diminuent. Je m'aperçois à leurs conversations qu'ils ont l'impression que je vois encore ce qui se passe autour de moi, mais que je ne comprends plus. Je ne les détrompe pas car cela me permet d'avoir la paix et de me refaire des forces pour survivre...

Je suis encore tout à fait capable de penser et de réfléchir, mais les mois passés m'ont déjà bien marqué : mes réflexes intellectuels sont beaucoup plus lents. Je repense souvent à ce que je faisais avant mon arrestation, ce qui ne m'empêche pas d'observer tout ce qui se passe autour de moi. J'en tire des conclusions et j'essaie de me comporter de telle sorte que mon attitude ne me vaille pas de nouveaux préjugés. Je me retranche derrière un mur de silence qui me protège souvent contre les attaques d'un garde malveillant.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis l'arrivée de l'étrange Pierre dans notre cellule. Finalement, un jour, deux gardes viennent le chercher pour le transférer dans une autre cellule. J'en éprouve un réel soulagement.

Je passe mes journées couché sur mon lit, le regard rivé sur les murs grisâtres de la cellule. Un jour, nos voisins nous annoncent par le "téléphone du camp" que nous allons être vaccinés contre le choléra. Nous essayons de deviner le sens de cette mesure et nombreux sont ceux qui y voient un signe favorable "Premiers préparatifs pour notre libération ; si nous n'étions pas vaccinés, on ne nous laisserait pas entrer en



Europe." Les pessimistes pensent plutôt à une épidémie de choléra semblable à celle qui avait éclaté peu avant mon arrestation.

Je n'aime pas penser à cette époque durant laquelle plusieurs centaines de personnes sont mortes, victimes de cette maladie qu'aucun médecin n'osait appeler par son nom. Le gouvernement guinéen affirmait qu'il ne s'agissait pas du choléra et menaçait d'emprisonner tous ceux qui parlaient de tels cas. Il y a pourtant eu, à l'époque, environ 2000 cas de choléra et de très nombreux décès. Le mutisme observé par le gouvernement guinéen est facile à expliquer : il a voulu éviter que le port et l'aéroport de Conakry ne soient mis en quarantaine, ce qui aurait entraîné, entre autres, un arrêt des importations -dont l'importance est vitale pour la Guinée- et une interruption des rapports avec l'étranger. En Guinée même, on n'a commencé à vacciner les gens qu'au bout de plusieurs semaines. J'ai appris par les milieux diplomatiques que les usines pharmaceutiques étrangères ne possédaient pas le vaccin en quantité suffisante.

Je me souviens du cas de conscience que m'avait posé cette épidémie, à l'époque : pouvais-je continuer à vendre ma bière sans mettre de vies humaines en danger ? Je m'en enquis prudemment auprès du Ministre Guinéen de la Santé qui ne me donna aucune réponse. Les médecins n'osaient pas prendre de décision et me laissaient entendre qu'ils n'avaient pas le droit de prendre position sur ce point. Personne ne voulait courir le risque d'être jeté en prison pour avoir "trahi le peuple".

J'écrivis alors plusieurs lettres à la maison-- mère de nia brasserie, aussi bien à Dakar qu'à Paris (SOBOA à Dakar, et BRASSERIES ET GLACIERES INTERNATIONALES à Paris). Mais mon directeur général et les membres du conseil d'administration à Paris se retranchèrent derrière le mutisme le plus complet par crainte de la censure postale régnant en Guinée. Ils ne rompirent même pas leur silence lorsque je les informai télégraphiquement que certains employés de la

brasserie étaient atteints de choléra. L'un des brasseurs se fit remarquer alors qu'il changeait les toiles d'un filtre à mout : il devait s'arrêter très souvent pour aller aux toilettes et avait des douleurs à l'estomac. Un autre qui nettoyait un réservoir à bière n'avait pas pu en sortir assez vite... Deux ouvriers des entrepôts, un chauffeur et deux employés de la cave durent également être transportés d'urgence à l'hôpital.

Une nuit, Amadou -mon domestique- me réveilla en me disant que son fils de huit ans, Mamadou, était atteint de la terrible maladie. Je n'oublierai jamais la voix suppliante d'Amadou "Monsieur, aidez-moi. Aucun taxi ne veut conduire mon fils à l'hôpital."

En Guinée, il n'y a qu'une seule ambulance municipale par ville et souvent elle n'est nième pas en état de rouler. A cette ambulance municipale s'ajoutent une ou deux ambulances privées. Je pris donc ma voiture et me rendis chez Amadou. Trois femmes m'y attendaient, qui désiraient également profiter de la voiture. Je les conduisis donc tous à l'hôpital DONKA, au bâtiment réservé aux cholériques. A l'extérieur, des hommes en blouse blanche accueillaient les malades et leur donnaient des comprimés que ces derniers prenaient avec une gorgée d'eau provenant d'un seul et nième verre.

A l'intérieur, un spectacle inouï nous attendait. Même ceux qui ont peu de notions d'hygiène auraient été effrayés à la vue de ce qui se passait dans cet hôpital. Comme il n'y avait pas suffisamment de lits, on avait installé des couchettes constituées de cadres en bois tendus de plastique. Là, reposaient les malades, vêtus soit des habits qu'ils portaient en arrivant, soit d'une simple chemise. Nombre d'entre eux avaient apporté leurs couvertures, l'hôpital n'en possédant pas suffisamment. La plupart des malades étaient couchés dans leurs excréments, abandonnés à eux-mêmes, en raison du manque de personnel. Les médecins et les infirmiers étaient tous Africains. L'hôpital n'était pas préparé à cet assaut de malades qui arrivaient aussi bien de Conakry que des villages environnants. Lorsqu'il n'y

eut même plus de couchettes, on mit les malades par terre, hommes, femmes et enfants ensemble. La chaleur tropicale humide de la saison des pluies avait pour conséquence que l'odeur des excréments mélangée à celle de la mort dominait l'atmosphère des salles et rendait toute respiration difficile.

Les morts étaient rendus à leur famille pour l'enterrement. C'était un circuit sans fin selon la religion musulmane, le mort doit être enveloppé dans des draps blancs dont on le débarrasse en le mettant dans la tombe afin que son corps soit en contact direct avec la terre. La famille du mort récupérait donc le drap et continuait à s'en servir. En Guinée, seuls les chrétiens - environ 50.000 sur 5 millions d'habitants- enterrent leurs morts dans des cercueils en bois, dans la mesure, bien sur, où ils peuvent s'en procurer.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines que les médecins, usant de beaucoup de diplomatie, réussirent à briser ce tabou musulman et à pouvoir combattre effectivement le danger d'infection. A partir de ce moment-là, on ne rendit plus les morts à leurs familles.

Le docteur Accar fut jeté en prison pour avoir parlé ouvertement de choléra et conseillé à ses étudiants de se faire vacciner : on lui reprocha d'avoir entaché la réputation de la Guinée et d'avoir jeté le trouble dans les esprits. Sékou Touré lui-même disait : "Qui parle de choléra parle le langage des impérialistes, car le choléra, en Guinée, c'est l'impérialisme."

Certains malades assez riches se mirent en route pour le Sénégal ou la Côte d'Ivoire afin de s'y faire soigner. Mais la plupart d'entre eux moururent, soit en route, soit dans les hopitaux étrangers.

La Guinée doit faire face à de nombreux problèmes sanitaires, tout comme les autres pays tropicaux en voie de développement. Elle manque de médecins, de personnel soignant, de médicaments, d'hopitaux et d'ambulances. A cela s'ajoutent le manque d'hygiène et les conséquences de la malnutrition. Aujourd'hui encore, les maladies les plus

répandues sont le paludisme,~ la variole, la tuberculose, la poliomyélite, les affections de l'appareil digestif dues à des parasites, la maladie du sommeil, la lèpre, la maladie du sang guinéenne, la méningite et le choléra.

Il est vrai que l'emploi de médicaments a permis de vaincre en partie le paludisme, la variole, la maladie du sommeil et nième la lèpre. Mais les moyens financiers et les mesures prises pour venir à bout de ces maladies ne sont qu'une goutte d'eau dans la mer.

Un médecin belge m'apprendra plus tard à quelles difficultés se heurtent même des organisations telles que l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé) dans des pays comme la Guinée. Ce médecin avait été envoyé par l'OMS à Boké, ville qu'il avait du mettre en quarantaine, ainsi que ses environs, pour éviter que le choléra ne s'étende à d'autres régions. Il était en droit de prendre ces mesures, mais le gouvernement l'accusa de sabotage de l'extraction de l'aluminium, qui venait d'être commencée à Boké. Le gouvernement démentit à nouveau qu'il y eut une épidémie de choléra, bien que la population ait été appelée à se faire vacciner. Les mesures de quarantaine prises par ce médecin belge lui valurent quatre semaines de prison, puis il fut expulsé de Guinée avec ses assistants.

L'annonce de la vaccination imminente au camp nous préoccupe tous. Mais on ne nous laisse guère le temps de réfléchir là-dessus. Nous entendons bientôt les portes s'ouvrir les unes après les autres et les infirmiers crier aux prisonniers de tendre leur bras. La même seringue (et la même aiguille) sert à vacciner tout le monde. Par crainte que mon organisme affaibli ne puisse supporter ce poison, je refuse le vaccin, mais l'infirmier déclare qu'aucune exception ne sera faite. Mes compagnons de cellule me tirent du lit malgré ma résistance et ne me laissent en paix que lorsque j'ai moi aussi reçu ma dose.

La réaction ne se fait pas attendre : je suis pris d'une forte fièvre accompagnée de nausées et je manque d'appétit. Mon bras est tout rouge et me bruie.

Le lendemain matin, mes compagnons de cellule me trament à la douche sous une pluie battante. C'est sans doute la raison pour laquelle la fièvre ne me quittera pas pendant quinze jours. Un infirmier m'apporte bien quelques comprimés, mais quelle n'est pas ma déception lorsque je constate que ce sont des comprimés contre le paludisme. Quinze jours plus tard, deux gardiens me trament à nouveau sous la douche. Mais cette fois, je ne suis plus capable de tenir debout et, à plus forte raison, de marcher. Pourtant, bien que mes compagnons de cellule et les gardes se rendent compte de mon déclin physique et psychique, ils continuent à m'imposer de la marche tous les matins. Quelques jours après la douche, ils veulent aussi m'obliger à retourner vider mon seau moi-même, ce dont je me sens physiquement incapable, et je refuse d'obéir. Mes compagnons, quant à eux, refusent dorénavant de le faire à ma place et commencent à se plaindre de l'odeur nauséabonde qui envahit la cellule.

Il s'ensuit une grande discussion avec les gardiens. Je ne dis pas un mot. Tous sont d'accord pour reconnaître que je n'ai absolument aucune raison de refuser d'aller vider mon seau. Quelques jours plus tard, on vient me chercher pour m'enfermer dans la cellule pénitentiaire. Me voilà de nouveau condamné pour deux jours au jeûne complet, dans l'obscurité, en compagnie d'autres détenus.

De retour dans la cellule No. 14, je me rebelle de nouveau contre les marches auxquelles on veut me contraindre. Le soir, la même discussion reprend. Les gardiens ont beau crier et me couvrir d'invectives, je n'obéis pas. Je suis complètement à bout.

Le lendemain, la direction du camp m'informe que la cellule disciplinaire n'est pas le seul moyen dont elle dispose pour vaincre la résistance des prisonniers réticents, et elle décide de me transférer à la cellule 31.

Celle-ci est l'une des pires qui existent au camp. Trois de ses murs donnent sur l'extérieur et sont exposés presque toute la

journée aux rayons brulants du soleil trdpicai. Au bout de quelques jours, je me rends compte qu'on est en train d'abattre les quelques arbres qui, jusque-là, protégeaient un peu cette cellule du soleil les gardiens ont besoin de leurs branchages pour protéger les légumes de leurs jardins, qui risquent d'être brulés par le soleil. De nombreuses cellules sont ainsi transformées en véritables fournaies dans lesquelles les prisonniers "rotissent". J'en fais moi-même l'expérience à présent.

Dès le premier soir, on m'ordonne d'aller vider mon seau, mais je ne réagis pas. Comme le seau est plein, je fais mes besoins dans le coin où se trouve le tuyau d'écoulement. Mais je m'aperçois bien vite que les gardiens ont bouché ce tuyau de l'extérieur et que l'urine reste dans la cellule.

Bouleversé par ces mesures humiliantes, je reste couché, les yeux rivés sur les deux petits trous d'aération qui laissent passer non seulement quelques rayons de soleil mais aussi trop peu d'air pour me permettre de bien respirer. J'ai l'esprit engourdi, et seule la distribution des repas me permet de m'orienter dans le temps. Je me sens proche de la mort et je suis seul...

Mon corps bruie et est tout gluant. La saleté constitue un véritable bouillon de culture pour toutes sortes de microbes. Je suis couvert de boutons qui me démangent tellement que je suis obligé de rester nu.

Au bout de deux jours, un gardien entre, accompagné de deux captifs. Ils vident entièrement la cellule, débouchent le tuyau d'écoulement et un captif dégage les excréments à la pelle. Puis, le gardien se met à arroser la cellule. Je me réfugie dans un coin, mais il prend un malin plaisir à m'arroser moi aussi. Je sens mon corps tout entier se raidir. Cette "douche" terminée, le gardien referme ma porte et m'abandonne à mon sort. On ne prend même pas la peine de me rapporter mon lit. Je reste assis un moment puis je m'allonge sur le ciment mouillé et m'endors.

Je ne me réveille que le lendemain matin lorsqu'un gardien vient m'apporter une culotte, une couverture et mon gobelet.

Quelquefois, la nuit, ma porte est ouverte très brusquement ; un gardien s'exclame : "Qu'est-ce que ça sent mauvais ici !", et au même moment je reçois un jet d'eau sur le corps. Je tremble ensuite de froid pendant des heures, d'autant plus que les nuits sont fraîches en Afrique.

Personne ne s'occupe de moi pendant les quinze jours qui suivent. On m'apporte mes repas sans un mot. Je n'ai pas d'autre solution que de faire mes besoins dans un coin.

Les jours que je passe dans cette cellule sont comparables à un escalier. Je descends chaque jour d'une marche pour atteindre lentement mais sûrement le point le plus bas de la dignité humaine. Je me rends compte qu'on me fait sauter à dessein. C'est une mort à petit feu, et les responsables espèrent qu'elle finira par les débarrasser, un jour ou l'autre, de la charge que je représente pour eux. Ils ne m'adressent plus la parole que pour m'ordonner d'aller vider mon seau. Mais je ne réagis pas.

Au bout de quinze jours, ma cellule est nettoyée à fond et le tuyau à nouveau débouché. Pourquoi ce changement subit d'attitude ? On me donne un compagnon de cellule dans l'espoir, sans doute, de rompre mon mutisme. Le prisonnier arrive avec quelques morceaux de carton qui lui servent de matelas. Quant à moi, on me rend mon lit.

Mon nouveau compagnon, un Soussou, a vingt ans. Il me raconte ce qui lui a valu son emprisonnement et me demande pourquoi je suis ici. Comme je me contente de remuer la tête, il me demande pourquoi je ne réponds pas. Il comprend bien vite que je ne veux pas parler et voit l'état lamentable dans lequel je suis.

Il est plein d'attentions pour moi. Lorsque je lui donne mon riz gras, le jeudi et le dimanche, il me demande ce que je vais manger. Comme je me contente de bouger la tête, il accepte mon riz, mais se met à taper à la porte et ne cesse que lorsqu'il a obtenu, pour moi, quelques morceaux de sucre et une boîte

de lait concentré. Je lui exprime ma reconnaissance par gestes. Je suis vraiment heureux de l'avoir près de moi. Mais sa serviabilité à mon égard ne plaît pas aux gardiens et lorsqu'il me propose d'aller vider mon seau, ceux-ci décident d'agir. On le change de cellule au bout de trois semaines à peine. Je lui souhaite d'être transféré dans une cellule moins inhumaine.

Nous sommes maintenant en octobre 1973 et je me sens plus seul que jamais. J'ai perdu tout espoir de voir un jour mon sort s'améliorer. Je ne crois plus, à présent, que les hommes en liberté essaient encore de me sortir de là. Ce n'est plus qu'une question de temps : je le quitterai bientôt cet enfer, mais pas en homme libre. Je serai le mort pour lequel on est en train de creuser un trou quelque part. Mes journées, désormais, sont vides. Qui est-ce que ça peut bien intéresser de savoir si je suis en vie ou non ? C'est comme si mon corps était encore couché là mais que mon âme m'avait déjà quitté. Pourtant, comme par miracle, une lueur d'espoir allait encore une fois traverser ma vie.

Je suis allongé sur le sol lorsqu'un soir quelqu'un ouvre violemment la porte de ma cellule et me lance sur un ton rude "Tu as regardé sous la porte ?" mais enchaîne à voix basse : "J'ai quelque chose à te dire." Devant moi se tient un gardien qui m'a toujours bien traité et m'a souvent fait parvenir quelques petites faveurs. Il continue à voix basse : "Tu vas pouvoir sortir d'ici. Je te tiendrai au courant. Quand je frapperai trois fois à la porte, tu t'habilleras, tu mettras tes chaussures et quand j'ouvrirai la porte, tu iras jusqu'au grand portail." Puis il se remet à crier "La prochaine fois que je te reprends à regarder sous la porte, ça sera deux jours de cachot à jeun.." Et il part en claquant la porte.

J'ai l'impression d'avoir rêvé. Ai-je donc encore une chance de sortir d'ici ? Je ne sais pas si je dois y croire. Mon cerveau se met à travailler, mais je repense à ce que d'autres détenus m'ont raconté les gardiens ont souvent aidé des prisonniers à



s'évader et ont exigé des pots de vin de la famille. Mais ces prisonniers ont tous été abattus lors de leur tentative de fuite.

Les questions se pressent dans mon esprit. "Qui veut me sortir d'ici ?" Je sais bien que je ne pourrai pas sortir de façon légale et que mes sauveteurs risquent leur vie. Et comment pourrai-je sortir de la prison ? La sortie est gardée par trois soldats. Est-ce que j'aurai assez de forces pour y arriver ? Qu'est-ce qui m'attend ensuite ?

C'est peut-être un piège. Même si j'arrive à sortir de l'enceinte de la prison, je serai encore dans le camp et il est gardé par au moins vingt soldats en armes.

Toutes ces réflexions occupent mon esprit. Soudain, une grande joie m'envahit à la pensée que je vais peut-être bientôt recouvrer ma liberté. "Vais-je pouvoir vraiment recommencer une nouvelle vie ? Mes journées sont de nouveau remplies par des réflexions qui m'agitent : "Où va-t-on m'emmener ? Dans une ambassade ? C'est là que je serais le plus en sûreté, la police guinéenne ne pourrait rien faire. On me donnerait des médicaments, on me laverait, on me donnerait des vêtements. Je retrouverais ma dignité humaine, chose tout à fait impossible ici.

Dois-je profiter de l'occasion qui m'est offerte ou non ? J'en arrive finalement à la conclusion suivante : "Si je reste encore longtemps ici, je finirai de toutes façons par mourir.. ."

Le lendemain, le même gardien vient dans ma cellule après la distribution du repas. Je suis juste en train de manger mon riz. Il me dit à voix haute "On t'a déjà donné ton riz ?", puis ajoute à voix basse : "Ce n'est pas encore pour aujourd'hui."

Je ne peux qu'attendre, mais j'ai les nerfs tendus à l'extrême. Et quand je pense à ce qui m'attend si mon évasion échoue, je suis pris d'une peur panique. Le sort d'un prisonnier qui avait tenté de s'évader -alors qu'il n'avait aucune chance- me revient à l'esprit.

Ce prisonnier avait grimpé un jour à l'un des arbres se trouvant dans la cour de la prison et avait sauté avec l'agilité d'un chat

sur le toit d'une cellule puis, de l'autre coté du toit, dans le grand camp, quittant ainsi l'enclave formée par le camp des prisonniers. Mais il avait fait un tel bruit en sautant sur la tole que tous les gardiens s'étaient précipités. Il ne leur avait pas fallu longtemps pour rattraper le fugitif qu'ils avaient roué de coups puis reconduit dans sa cellule. On l'entendait crier de loin, ce qui nous enlevait toute envie de l'imiter. Cette bastonnade n'était d'ailleurs que le début de la punition inhumaine que lui valut sa tentative d'évasion. Nous pouvions nous rendre compte, en allant aux toilettes, du traitement cruel qu'on lui faisait subir. Les gardiens l'avaient attaché à un arbre et se relayaient pour le fouetter jusqu'au sang. Puis ils l'abandonnaient, ne lui donnant plus ni à manger, ni à boire. La mort mit fin à ce drame inhumain et délivra ce prisonnier téméraire de ses souffrances.

Je cours donc un grand risque. Si ma tentative d'évasion rate, la punition, quelle qu'elle soit, entrainera irrémédiablement ma mort. Je n'arrive pas à dormir et passe des heures à peser le pour et le contre d'une telle tentative. Je dois me décider pour la liberté ou la mort, et chaque jour qui passe ébranle ma confiance en la réussite de ce projet. J'hésite de plus en plus. Mais ce gardien bien intentionné m'encourage tous les jours à ne pas perdre patience et m'assure qu'il me préviendra dès que les circonstances seront favorables.

Après mure réflexion, j'en conclus que cet ajournement est peut-être un bon signe : ceux qui préparent ma fuite ne veulent prendre aucun risque. Si tout cela n'était qu'un piège qu'on voulait me tendre, il n'y aurait pas tant de difficultés. Fort de cette constatation, je me décide à prof j-ter de la chance qui m'est offerte. Finalement, un jour, on frappe trois coups à ma porte. L'après-midi touche à sa fin et les rayons de soleil brulants ont plongé le camp dans une véritable léthargie. J'enfile à la hate les vêtements qu'on m'a préparés une veste, un pantalon, des chaussures. J'essaie de me coiffer un peu avec les doigts. Quelques instants plus tard, ma porte s'ouvre, comme

mue par un fantôme. On n'entend pas un bruit. Je quitte prudemment ma cellule. Personne en vue. J'avance et découvre un gardien qui me tourne le dos. Je continue à avancer lentement vers la sortie. Je me retourne et aperçois un deuxième gardien qui s'affaire près de ma cellule. J'ai l'impression qu'il fait exprès de ne pas me voir.

Mon cœur bat à tout rompre et je sens la faiblesse m'envahir. La tension nerveuse en est autant la cause que la fatigue physique. Ce n'est que ma volonté qui me permet d'avancer. Je me répète à chaque pas "Continue, n'abandonne pas." Je me trame à tout petits pas jusqu'à la sortie. Là non plus, je ne vois aucun soldat. J'entends des voix provenant de la guérite ce sont des gardes discutant dans leur langue. Arrivé au portail, je m'arrête, épuisé, et j'attends.

Soudain, un garde se précipite vers le portail et l'ouvre. Il se trouve alors en face d'un Guinéen qui lui tend un carton à savon, ouvert, sans rien dire. J'arrive à voir que ce carton est plein de billets de banque. A quelques mètres de là, trois Africains en uniforme d'officier attendent dans une jeep russe. Ils ont dû emprunter ces uniformes pour donner une apparence officielle à leur action.

Un tremblement me secoue, et mon cœur bat à tout rompre. Je réalise que ce sont ces trois hommes qui vont me conduire en lieu sûr. Mais avant même que j'aie eu le temps de franchir le seuil de la prison, le gardien à qui on a remis l'argent referme le portail. Mes libérateurs, qui ont eu le temps de m'apercevoir, cognent au portail en criant "Donne-nous la marchandise !" La marchandise, c'est moi ! Mais Fofana, le gardien, leur répond en ricanant : "Vous pouvez attendre longtemps, vous ne l'aurez pas tant que c'est moi qui suis de garde."

Je suis paralysé d'horreur : ma fuite a échoué. Je n'arrive pas à comprendre. J'étais à deux doigts de recouvrer la liberté. Maintenant, tout espoir me semble vain...

J'entends des pas. Je me retourne et aperçois le brave gardien qui a arrangé cette tentative d'évasion. Il me met le bras sur les

épaules et me chuchote "Je vais t'aider à retourner dans ta cellule." Je me sens de plus en plus faible et ai l'impression que ses paroles viennent de très loin : "Ne sois pas triste" me dit-il pour me consoler. "Ce n'est pas de ma faute si ça n'a pas marché. C'est l'autre gardien qui n'a pas voulu jouer le jeu."

Je regagne péniblement ma "cage", à petits pas, grâce à l'aide de ce bon samaritain. Mais en m'allongeant sur mon lit, je me rends compte que les événements des dernières minutes ont eu raison du peu de forces qui me restaient. Je m'évanouis, échappant ainsi pour quelques heures à l'angoissante question qui me torture : "Quelle est la punition qui m'attend V' Lorsque je reprends connaissance, je me doute bien que cette évasion manquée va être lourde de conséquences.

A partir de ce jour-là, les gardiens se comportent de façon encore plus méchante qu'avant. Ils me tirent de la cellule comme une bête, me trainent dans la cour et m'attachent à un arbre, le dos contre le tronc. Je suis une vraie loque. L'un d'eux m'arrose avec un jet d'eau, les autres me bourrent de coups de poing et de coups de pied. Puis ils me détachent et m'ordonnent de marcher. Ces sadiques se rendent compte de mon épuisement et sont d'autant plus ravis. Ils me font m'allonger par terre, comme s'il s'agissait d'une nouvelle méthode de mise à mort, et un infirmier (I) m'écrase le pied gauche avec ses bottes militaires. En même temps, deux gardiens me tirent dans la direction inverse. Quand ils pensent avoir suffisamment tiré, l'infirmier lache mon pied. J'ai l'impression que mon corps va se déchirer et ai de la peine à retenir mes cris. Mes bourreaux prennent un malin plaisir à ce petit jeu et ne s'arrêtent -provisoirement-qu'à chaque fois qu'ils me voient sur le point de m'évanouir.

Je ressens également, lors de la distribution des repas, les conséquences de mon évasion manquée. On "oublie" de m'apporter mon riz ou bien on ne remplit mon assiette qu'à moitié. On ne me lave plus mon linge et je suis obligé de rester des semaines sur le même drap sale et trempé de sueur.

Mes geoliers inventent tous les jours de nouveaux moyens de me chicaner. Je suis à la merci de ceux qui veulent ma mort et je suis incapable de me défendre. C'est l'enfer sur terre. Mais au plus profond de moi-même, je suis un peu soulagé de voir qu'on ne me punit pas de la même façon que le jeune Africain qui, après avoir tenté de s'évader, avait été fouetté à mort sous nos yeux.

On vient souvent me chercher pour m'humilier par des méthodes constamment renouvelées. Par exemple, on m'oblige à m'asseoir dans la cour et un gardien se met à me couper les cheveux, tout en faisant des plaisanteries grossières. Les autres gardiens se moquent de moi et me donnent des coups de pied. On dirait qu'ils font un concours pour savoir qui me chicanera le plus et qui provoquera le plus de rires. Je ne suis plus qu'une misérable loque humaine au milieu de ces brutes qui éprouvent du plaisir à m'humilier devant les autres.

Un infirmier vient me voir deux fois par semaine, une seringue à la main. Mais je ne me laisse pas faire de pique tant qu'il ne me dit pas ce qu'il veut m'injecter. Il va alors chercher quelques soldats en renfort. Ceux-ci me tiennent pour m'empêcher de me débattre et l'infirmier me fait alors la pique dans la cuisse. Mais je ne constate aucun changement dans mon état.

A la mi-novembre, on me donne un nouveau compagnon. C'est un Libanais, Georges Bitar. Il est né en Guinée et parle en plus du français tous les dialectes du pays. C'est un homme assez chétif âgé de 35 ans, un commerçant propriétaire d'un petit magasin à l'intérieur du pays. Il est très obligeant et devient pour moi un bon camarade.

Il a été arrêté à cause des relations commerciales qu'il entretenait avec les Européens travaillant au village des jeunes chétiennes de Kankan. On l'accuse, par ailleurs, de s'être livré à un commerce illégal d'armes allemandes et françaises et on a essayé de lui faire avouer, à grand renfort de

tortures, qu'il se livrait à. un tel commerce pour le compte de la République Fédérale d' Allemagne.

Il me raconte sa vie et je l'écoute sans poser une seule question. J'apprends ainsi qu'il se fait énormément de soucis au sujet de ses parents. Ceux-ci viennent de faire construire une maison spacieuse avec les économies qu'ils ont faites en quarante ans de travail en Guinée. Mais les bourreaux affirment que cette villa a été construite grâce à l'argent que leur a rapporté le soi-disant trafic illégal d'armes, et ils veulent que Georges le leur confirme. Ce dernier n'a cependant pas cédé et a refusé de signer la déclaration qu'on lui avait préparée.

Mon nouveau compagnon essaie d'égayer nos soirées monotones en chantant et en sifflotant, mais son répertoire est assez limité et il reprend toujours les nièmes chansons, ce qui finit par être lassant. Mais ma compagnie est encore plus ennuyeuse pour Georges, car je ne parle absolument pas. Je m'exprime seulement par gestes.

Tous les jours, Georges réclame pour moi du "riz sans sauce", ce qui est très difficile à obtenir car les gardiens n'acceptent jamais tout de suite. Ou ils le font exprès, ou ils ne font pas attention. En tout cas, il arrive qu'aucun gardien ne revienne après la distribution générale du riz. Georges a beau appeler et cogner contre la porte, personne ne vient.

Il a apporté son lit : un simple cadre tendu de la toile d'un sac à riz, qui ne tient que parce que Georges n'est pas lourd. Ce lit est en fait une punition que Georges s'est attirée parce qu'il s'est fait prendre en train de lire la lettre que lui avait adressée un autre prisonnier. Georges et son correspondant ont été punis de huit jours de cellule noire, sans nourriture, puis de deux mois de cellule disciplinaire, complètement nus,, sans drap, et avec demi-ration de nourriture. On ne leur a laissé que leur seau hygiénique et quelques morceaux de carton leur servant de matelas. Celui qui avait rédigé la lettre finit par récupérer son lit, tandis que Georges dut se contenter de ce misérable sac à riz. Pourquoi ce traitement injuste ? Georges s'est toujours

refusé à donner le nom de celui qui lui avait apporté la lettre. Ce courage opiniâtre lui vaut la sympathie de tous les détenus et de certains gardiens.

Sa compagnie met un peu de chaleur humaine dans ma vie. Il s'occupe de mon linge, et je goûte maintenant au plaisir d'avoir un drap propre de temps en temps. Parfois même, on nous accorde un seau d'eau et Gorges me nettoie le corps en faisant très attention de ne pas me faire mal. Il vide mon pot en même temps que le sien, sans faire d'histoires.

Nous avons tous les deux les pieds tout brûlants en raison du manque de vitamines. Cela nous donne d'horribles douleurs et nous avons parfois l'impression que nous allons devenir fous. Ces brûlures permanentes sont une telle épreuve pour les nerfs qu'il nous arrive parfois de ne plus pouvoir nous supporter l'un l'autre. Georges a un avantage sur moi il peut faire les cent pas dans la cellule, ce qui le distrait de ses douleurs. Quant à moi, je ne peux que rester couché sur mon lit et le regarder. J'ai des démangeaisons dans tout le corps et je me suis tellement gratté que j'en suis tout écorché. Je me mets sur le ventre dans l'espoir que les douleurs vont être plus supportables. Mais j'ai alors des vagues de chaleur tellement désagréables que je me retourne sur le dos.

Georges arpente la cellule. Lorsqu'il s'aperçoit combien je souffre, il m'enveloppe les pieds dans une couverture, et j'essaie de me persuader que les douleurs sont ainsi moins fortes. Mais cela est de courte durée et je remue tellement les pieds que je finis par déchirer la couverture. Lorsque j'en arrive au point de ne plus pouvoir supporter ces brûlures, mon compagnon fait preuve de compassion. Il se met à me caresser les pieds avec précaution, tout en me parlant pour essayer de me calmer et m'apporter un peu de soulagement.

Quelques jours avant Noël, nous apprenons par le "téléphone du camp" que deux Français viennent d'être libérés : René Carau et Jean-Yves Chailleux. Ils sont tous deux communistes, et c'est leur parti qui s'est occupé de les sortir de là. Les

dirigeants du Parti Communiste français doivent ce succès -le premier dans leurs efforts pour obtenir la libération de détenus politiques- aux liens d'amitié étroits qui les lient au gouvernement guinéen et en particulier à Sékou Touré. J'apprendrai plus tard que Sékou Touré a absolument tenu à inviter René et Jean-Yves à déjeuner au palais présidentiel avant leur départ. J'apprendrai également que Leblanc, un autre Français, s'est suicidé quelques semaines plus tôt.

Ce sont ces deux Français qui apprendront, au gouvernement de Bonn que je ne suis pas le seul Allemand interné à Boiro. Personne ne savait jusque-là que Ulrich Stegmann, 42 ans, et Josef Schmutz, un Munichois de 47 ans, étaient également internés à Boiro.

Nous voici de nouveau à Noël. C'est mon troisième Noël ici, dans ce cadre déprimant. Nous piquons des allumettes dans une orange et les allumons, rêvant que nous sommes éclairés par la lueur de bougies. Nous nous souhaitons un joyeux Noël en nous serrant la main, et les larmes se mettent à couler sur nos joues. Chacun comprend la douleur et la tristesse de l'autre.

Georges ne reçoit pas de nouvelles de chez lui, ce qui le rend très malheureux. Quant à moi, on m'apporte de temps en temps une lettre d'Allemagne ne contenant que des nouvelles très générales, c'est pourquoi je ne prends pas la peine d'y répondre. Je me demande ce que je pourrais bien écrire : si j'écris que je vais mal, je suis sûr que ma situation empirera ; mais si je mens et dis que ça va, les gardiens en profiteront pour m'obliger à de la marche. Je préfère donc, là-aussi, garder le silence.

La Saint-Sylvestre n'est marquée. d'aucun événement particulier. Nous pensons à la façon dont nous f étions la



nouvelle année autrefois lorsque nous vivions encore dans une société humaine.

Début janvier 1974, je reçois un paquet d'Allemagne. Il ne contient cependant que des produits trop gras pour moi, que je préfère ne pas manger afin d'éviter que mon état n'empire. J'en fais cadeau à Georges qui s'en réjouit et me dit que, pour lui, c'est comme un Noël.

Nous ne fumons ni l'un ni l'autre, et Georges arrive à trouver quelqu'un qui veuille bien nous échanger les cigarettes contre du sucre.

Le soleil brule chaque jour davantage et la chaleur devient de plus en plus insupportable. A midi, nous sommes déjà trempés de sueur, et nous savons qu'il va faire encore plus chaud l'après-midi. Aussi, pour essayer de transpirer un peu moins, nous décidons de garder notre riz et notre eau de midi jusqu'au soir. Nous ne mangeons donc que le soir les deux portions de la journée. Nous éprouvons un véritable soulagement lorsque le soleil se couche ; malgré tout, la cellule a emmagasiné tellement de chaleur qu'il nous faut attendre des heures avant de pouvoir constater un léger rafraîchissement. De plus, le petit espace de 40 cm qui sépare nos deux lits fait que chacun doit supporter l'odeur de transpiration de l'autre, en plus de la sienne, et le manque d'hygiène auquel nous sommes contraints rend ces odeurs corporelles encore plus désagréables.

Parfois, Georges passe des heures à plat ventre derrière la porte, écoutant les gardiens qui bavardent dans leur langue en face de notre cellule. S'il apprend du nouveau, il me le dit en français. Nous sommes ainsi au courant de l'arrivée de nouveaux prisonniers.

Quand nos douleurs nous laissent un peu de répit et que nous nous sentons à peu près bien, nous jouons aux dames. Les Africains adorent ce jeu et il arrive souvent que les gardiens viennent chercher un prisonnier pour jouer avec eux. Si le prisonnier joue bien et gagne la partie, il a des chances d'être sollicité d'autres fois. Ces parties de dames ont l'avantage de

permettre au prisonnier en question de respirer un peu d'air frais et de voir ce qui se passe dehors. Mais si c'est le gardien qui gagne, le détenu sait qu'on ne viendra plus le chercher.

Un jour, nous apprenons qu'un prisonnier de l'autre partie du camp est gravement malade et qu'il doit être transféré chez nous. Georges, qui comprend tout ce que disent les gardiens, me dit que ce malade est, en fait, déjà mort et que son transfert n'a pour but que de cacher la vérité. Nous réalisons une fois de plus que le camp de Boiro est un véritable cimetière et que ses occupants sont des cadavres ambulants.

La chaleur est tellement pénible à supporter dans cette cellule que Georges écrit lettre sur lettre au chef du camp. Il explique dans quel état je me trouve et se plaint des conditions inhumaines dans lesquelles nous végétons. Il dit que la chaleur porte notre sang à ébullition et demande, en notre nom, qu'on nous transfère dans une cellule plus grande.

Ses nombreuses lettres finissent par être couronnées de succès et, début février, nous quittons cette fournaise pour aller à la cellule 14 que je connais déjà. La cellule a hébergé trois Africains qui ont couvert les murs de prières musulmanes en caractères arabes faits de papier argenté. La porte est recouverte d'un portrait de Sékou Touré, de 15 cm sur 20, provenant sans doute d'un illustré de propagande. Ma première réaction est de vouloir l'arracher pour ne pas avoir à supporter la vue de cet homme, mais Georges m'arrête : "Tu n'es pas fou ? Tu veux encore t'attirer de nouvelles sanctions ? Tu ne sais pas qui a collé cette affiche."

Nous nous "installons" dans notre cellule et on nous amène peu après un nouveau compagnon. C'est Robert Ploquin, un Français de 70 ans. Robert se met en colère en voyant le riz qu'on nous sert et s'adresse au portrait de Sékou Touré, en lui mettant l'assiette sous le nez "Regarde ce que tu donnes à des innocents I Je t'assure que nous renoncerions bien volontiers à ton hospitalité I"

Notre nouveau compagnon est encore vigoureux pour son âge et adore bricoler. Il avait auparavant un magasin de clés et était habitué à ouvrir les coffres-forts dont les propriétaires avaient oublié la combinaison. Il est tellement habile qu'il arrive à fabriquer des aiguilles à coudre avec des os et des arêtes de poisson. Puis il me fait un sac à pain qu'il coud à l'aide de fils de notre couverture. Ce sac à pain est pour moi un cadeau très précieux dans lequel je conserve mes provisions à l'abri des insectes.

Les gardiens qui ferment nos cellules à clé apprécient les talents de Robert qui réussit à ouvrir les cadenas dont ils ont perdu les clés. Cette aide lui vaut quelques petites faveurs.

La cellule 14 est située de telle façon que la température y est plus supportable que dans la cellule 31. La vie y est donc un peu moins pénible, mais je me rends compte que mes forces diminuent de jour en jour.

Je m'imagine les hommes libres et j'en veux au destin d'être aussi injuste avec moi. Je ressens de la haine pour chacun des membres de la Commission et pour leurs aides. Je serre les poings de rage sous ma couverture et grince des dents quand je pense qu'on me vole les meilleures années de ma vie, sans que j'aie fait quoi que ce soit de reprochable. Je sais que je conserverai toute ma vie des traces de cet internement, même si j'ai la chance de recouvrer la liberté.

Il ne m'est pas difficile de constater -et je le lis souvent sur le visage de mes compagnons- que ma résistance est de plus en plus faible. Je suis dans un état tel que j'ai perdu tout espoir de m'en sortir, et la compassion et les consolations de mes compagnons, qui ne cessent de m'encourager, me sont d'un grand secours. Georges m'exhorte à garder confiance : "Ton cœur bat encore, tu es en vie. Ne perds pas courage, même si tu es incapable de marcher. Nous ne sommes pas beaucoup plus gâtés que toi. Personne ne t'abandonne. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour t'aider. On ne va surement pas tarder à tous nous relacher et nous te porterons vers la liberté. Les

médecins te guériront surement et nous pourrons alors rattraper le temps perdu." Il lui est plus facile qu'à moi de prononcer de telles paroles car il est en bien meilleur état que moi. Mais il a aussi les pieds brulants et souffre d'une maladie d'estomac qui a débuté avant son arrestation.

Parfois, il se tord de douleur. Robert me console comme un père quand je gis sur mon lit, à demi inconscient, et que j'envie ceux qui sont déjà arrivés au bout de leurs souffrances. Il me dit : "N'oublie pas que nous voulons sortir d'ici pour pouvoir au moins mourir en liberté." Il mourra d'ailleurs quatre mois après sa libération.

Comment peut-on condamner à mort un homme qui est déjà mort ? Mes compagnons me racontent que Kaman Diaby a été condamné à mort après son décès, en sa qualité de colonel et chef d'état-major du pays. La nième sentence a été prononcée contre Keita Fodeba, ancien ministre de la Défense, et contre Barry Diawadou, également ministre. C'est au cours de ce même procès spectaculaire, présidé par Sékou Touré lui-même, en simple uniforme de la milice populaire sans aucun grade, que Hermann Seibold -qui avait déjà été assassiné- a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. 17 des 24 membres du cabinet ont été exécutés, de nième que 90 % des officiers supérieurs, 14 ingénieurs de province (sur les 29 que possède le pays) et le médecin personnel de Touré qui était son ami d'enfance. La Guinée compte â présent moins de dix médecins guinéens.

L'un des prisonniers s'est entretenu avec le capitaine Abou Soumah qui avait réussi à prendre la fuite après l'attaque des Portugais et des Guinéens vivant en exil. Soumah avait pu voir par la fente de la porte qu'on emportait les cadavres des ministres et avait entendu le colonel Kaman Diaby dire "Laissez-moi, je suis encore capable de marcher seul." Cette nuit-là, on avait tué tous les officiers emprisonnés, qui n'avaient pas encore succombé à la faim ou à la soif. A quoi servit donc ce jugement d'après coup ?

Sékou Touré avait épargné jusque-là tous ceux qui s'étaient rendus "coupables de haute trahison"... Il avait même laissé Madame Soumah, femme du capitaine et Française d'origine, rentrer dans son pays. Mais au moment où elle montait dans l'avion, il lui fit arracher brutalement sa fillette de trois ans. Le président a écrit un poème ayant pour titre "Adieu, traîtres" dont il fait diffuser régulièrement le refrain sur Radio-Conakry. Les nombreux changements de cellule qui ont lieu à Boiro font que nous finissons par connaître un grand nombre de détenus, avec lesquels nous avons habité plus ou moins longtemps. Nous nous racontons tout ce que nous savons et la "chronique" du camp se transmet ainsi de bouche à oreille. D'anciens gardiens tombés en disgrâce et partageant désormais notre détention y ajoutent des précisions. Ces gardiens doivent subir autant de tortures que les détenus politiques, car on leur reproche d'avoir aidé des prisonniers. Mais ces arrestations sont aussi le résultat des nombreuses rivalités entre les différentes sections de l'armée dans les rangs de laquelle sont recrutés les gardiens.

Le hasard joue également un grand rôle dans les arrestations. Il y a ainsi l'exemple d'une ville de Guinée dont la population fut appelée à payer ses impôts en nature, la monnaie guinéenne ayant perdu une grande partie de sa valeur. Le montant des impôts fut fixé d'après le nombre des membres d'une famille, enfants compris. Les familles nombreuses ne furent pas en mesure de remplir les exigences, alors on ferma les écoles et les hôpitaux, et la mort par pendaison punit la plupart des "coupables". N'arrivant pas à trouver le nombre exact de personnes qu'on leur avait ordonné d'arrêter, les soldats prirent au hasard un innocent en train de vendre sa marchandise dans un coin du marché. On fit venir les écoliers pour les faire danser devant les pendus et on les encouragea à jeter des pierres sur les cadavres. Certains des condamnés à mort furent même brûlés vifs.

Le grand dignitaire musulman de Conakry fut également exécuté, ce que Sékou Touré reconnut officiellement. En effet, lorsque le Pape Paul VI lui demanda de gracier Monseigneur Raymond Marie Tschidimbo, l'assurant que le Vatican était prêt à nommer deux nouveaux évêques guinéens si l'archevêque était libéré, Sékou Touré -qui est musulman- répondit par ces mots "Nous sommes profondément croyants et en même temps convaincus qu'aimer et servir Dieu, c'est aimer et servir honnêtement et constamment le peuple et l'homme, l'amour de l'homme étant incompatible avec le mépris du peuple et la trahison nationale. Notre peuple a condamné non seulement Tschidimbo mais aussi le premier Imam de Conakry à la peine suprême." (Livre Blanc du Gouvernement Guinéen).

Quand un gardien s'approche, tout le monde se tait. Les détenus qui reçoivent de nombreux paquets font des cadeaux aux gardiens pour qu'ils les laissent bavarder avec les autres. Nous ne pouvons rien donner, nous ne voulons d'ailleurs rien donner. Nous nous estimons heureux quand on ne nous chicane pas.

Un jour, on me raconte l'histoire de Dramé. C'est un détenu qui a été déclaré mort un peu trop vite. Il se réveille juste au moment où on allait le mettre dans la fosse commune. On le ramène au camp, ce qui est très étonnant. C'est lui qui nous explique d'où vient l'odeur de cadavre qui arrive parfois au camp. Même Michel Emile, le bourreau de Kindia, lui par de nombreux détenus, met longtemps à mourir. En Guinée aussi, la Révolution dévore ses propres enfants. Mais aucun d'entre nous ne peut s'expliquer pourquoi Ismael Touré veut le faire mourir deux fois, comme il l'a dit. Est-ce que Michel Emile se serait montré plus cruel que lui ?

Les Guinéens qui rentrent dans leur pays après un exil au Sénégal ne sont pas non plus à envier. On les expulse du Sénégal parce qu'ils parlent en termes flatteurs de leur pays d'origine qui a réussi à se délivrer du joug colonial, mais

lorsqu'ils arrivent en Guinée, on les prend pour des espions et on les enferme...

Un soldat qu'on vient d'amener à Boiro crie sans arrêt pendant trois jours. Il est accusé d'avoir tué deux de ses camarades d'un coup de pistolet, au cours d'une bagarre. Il est absolument persuadé qu'on va le mettre à mort, sans jugement. C'est la réputation qu'a le camp des "politiques".

Michel Emule est particulièrement déçu de voir qu'aucun citoyen américain n'a été arrêté. Sékou Touré aurait-il peur de la flotte américaine ? Ou bien pense-t-il aux produits alimentaires de plusieurs millions de dollars devant être livrés par les Etats-Unis ? Espère-t-il que ceux-ci vont exploiter les gisements guinéens d'uranium et de pétrole ?

L'industrie américaine de l'aluminium a besoin des réserves de bauxite de la Guinée, qui représentent les deux tiers des réserves mondiales connues. Il en est de même de l'Union Soviétique, qui se fait payer en bauxite l'aide qu'elle accorde à la Guinée. L'industrie ouest-allemande de l'aluminium participe aussi à l'exploitation de ces gisements. Sékou Touré, qui veut sans doute éviter de dépendre complètement de l'Union Soviétique, essaie de maintenir un certain équilibre entre ces pays. Les firmes américaines ont investi plus de 150 millions de dollars dans l'exploitation des gisements de bauxite et versent plus de 12 millions de dollars par an à la Guinée, soit les deux tiers de ses rentrées en devises. Toutefois, ce pays - qui possède tant de richesses minières- compte parmi les 25 pays les plus pauvres de la planète. L'espérance de vie y est très basse.

Le capitaine du camp, Siaka, ne fait que de rares apparitions à Boiro. On me raconte qu'il a peur il a séduit la femme de son cousin et s'est débarrassé de ce dernier en le faisant condamner à cinq ans d'internement à Boiro. Il vit dans un hôtel où il se croit plus en sécurité qu'au milieu de ses soldats. Des prisonniers affirment n'avoir reconnu sa voix au camp qu'une

seule fois, en pleine nuit. Siaka doit être profondément méprisé par ses proches car il a porté atteinte ~à ce qu'il y a de plus sacré pour les Africains : la famille.

J'ai l'occasion de m'entretenir un jour avec Jean-Paul Alata, un Français qui a fait partie du gouvernement de Sékou Touré et a pris la nationalité guinéenne. Jean-Paul s'est converti à la religion musulmane et a épousé une Africaine. Malgré l'amitié profonde qui l'unissait au président, il a été accusé de trahison. Lorsque les tortionnaires l'ont menacé d'inquiéter sa femme enceinte, il a signé tout ce qu'on lui présentait. Dès qu'il a eu admis qu'il était un agent de l'Ouest, le président l'a appelé au téléphone et lui a demandé : "Que puis-je faire pour toi ? A l'exception, évidemment, de te faire sortir de Boira." Jean-Paul a demandé l'autorisation de voir sa famille, ce qu'on lui a accordé aussitôt. Sa femme est venue le voir avec le nouveau-né portant le nom que son père avait souhaité

Ahmed Sékou.

Jean-Paul Alata m'a raconté l'interrogatoire tragique du ministre Diallo Alpha Taran, cet homme incorruptible au train de vie modeste. Il a été accusé d'avoir travaillé comme agent de la République Fédérale, ce à quoi il a répondu "Pourquoi aurais-je fait cela ? A quoi cela servira-t-il au Parti de me supprimer ? Dites-moi quels sont les avantages que le Parti tirera de ma disparition et j'accepterai tout. Si l'épuration nous supprime tous, les cadres bourgeois en seront indirectement renforcés." Il n'a pas perdu son sang-froid quand on l'a conduit à la chambre de torture, persuadé qu'il était que ses propres compatriotes n'emploieraient pas de méthodes aussi barbares. La torture, cela n'existe que chez les fascistes, tout le monde le sait. Un parti socialiste n'emploiera jamais de telles méthodes...

Taran est de constitution fragile et la douleur l'a fait capituler au bout de quelques minutes. Il nous dira plus tard : "Je ne crois pas avoir eu peur de la mort, mais je n'ai vraiment pas pu supporter la douleur. Et le fait d'être nu devant les gardiens et



de me faire traiter comme un chien, non vraiment, cela a été trop pour moi." Cet homme honnête était absolument accablé : on l'obligeait à reconnaître qu'il avait été un agent de l'impérialisme. Une telle auto-accusation pouvait-elle vraiment servir la Révolution ? Ses tortionnaires lui ont alors démontré que tout ce qui permet de maintenir "l'unité" d'un mouvement en sert la cause.

On raconte que Taran a pleuré de honte en signant sa déposition. Lui, dont l'entourage n'avait jamais mis l'intégrité en cause, a dû admettre que des services secrets étrangers lui avaient versé des milliers de dollars sur le compte d'une banque suisse.

Un matin, la porte de notre cellule est ouverte brutalement et on m'ordonne de venir. Je me sens trop faible pour me lever, mais deux soldats me prennent et me mettent sur une civière, sous prétexte de me conduire à l'infirmerie pour que le docteur m'examine. En arrivant, je ne vois que des soldats. Le soi-disant docteur est en fait un soldat tout simplement vêtu d'une blouse blanche. Il fait semblant de, m'examiner et diagnostique que je suis en bonne santé mais joue la comédie. Il me promet un traitement qui ne fera du bien et qu'il appelle "thérapie électro-médicale de choc".

Je me souviens très bien de ce que j'ai dû subir, autrefois, dans la chambre de torture et comprends aussitôt à quoi il pense. On me dépose sur un lit sans matelas et deux soldats apportent l'appareil vert clair que je connais bien. Je repense aussitôt aux souffrances endurées tant de fois déjà.

J'essaie de me défendre, mais je n'en ai plus la force. On me met les électrodes sur les tempes et on m'envoie, pendant plusieurs minutes, ces horribles décharges. D'abord je crie, puis je ne peux plus que geindre. Finalement, je m'évanouis.

C'est sur mon lit que je reprends connaissance. Mes compagnons de cellule sont en train de me masser les bras, en particulier le bras gauche. J'essaie de remuer un peu, mais je n'y arrive pas. J'essaie de me remettre en mémoire ce qui s'est

passé. Je suis persuadé que ces profanateurs du genre humain, déguisés en infirmiers, ont profité de ce que j'avais perdu connaissance pour donner libre cours à leur sadisme.

Malgré les massages, mon bras gauche reste insensible. Cela ne s'améliore nième pas au bout de plusieurs jours et je ne peux plus le bouger. Quand je veux le changer de position, je suis obligé de le prendre avec la main droite.

Ce "traitement électro-médical" n'est que le début de toute une série de sévices douloureux. Mes tortionnaires ne me laissent pas longtemps tranquille. Ils me font transporter sur une civière jusqu'à la chambre de torture et me font alors la lecture de la déposition d'un certain Barry Baba, ancien employé au ministère du développement et de l'industrie, avec lequel j'ai souvent eu à faire en ma qualité de directeur de la brasserie. Selon cette déposition, je lui aurais versé, ainsi qu'au directeur général André Sassone et qu'à El Hadji Touré Sékou Sadibou, propriétaire d'une usine de mise en bouteilles de limonade, une somme de 300.000 dollars. Barry Baba aurait en plus reçu de ma part, tous les mois, plus de 10.000 dollars. J'aurais versé ces sommes à ces trois hommes en reconnaissance de leur action dans les réseaux de SS-Nazis, que j'aurais nioi-même créés. Ils auraient eu pour mission de faire du sabotage industriel et de recruter de nouveaux membres. La Commission ajoute qu'elle sait que cet argent vient d'Allemagne Fédérale. J'apprendrai plus tard qu'on a crevé un oeil à Touré Sékou Sadibou, ce qui équivaut à un arrêt de mort, les Guinéens ne libérant jamais un prisonnier mutilé. Le Président Sékou Touré a dit plus tard qu'on pouvait considérer Sadibou comme mort, car les verdicts du Tribunal Populaire Supérieur sont tous des arrêts de mort, même si aucune autorité guinéenne n'en fait la communication officielle....

Quelques membres de la Commission présidée par Sékou Touré sont présents à ces nouveaux interrogatoires dans la chambre de torture. Je leur assure de nouveau que je n'ai rien à voir avec cette affaire. J'en profite pour leur dire que je suis

innocent et enfermé injustement dans ce cachot depuis des années, et que ce n'est que sous le coup de la torture que j'ai accepté de lire la déposition préparée à l'avance pour moi. Aucun d'eux ne réagit. Ils se contentent de dire : "Nous vous avons fait venir pour que vous nous confirmiez les dépositions des autres détenus, un point c'est tout." Lorsqu'ils s'aperçoivent de mon refus, ils m'assurent que je vais devoir subir un traitement "technique" sous surveillance médicale jusqu'à ce que je sois prêt âme conformer à leurs désirs. Quelques minutes plus tard, je me retrouve à l'infirmerie.

Je vois l'appareil vert clair et comprends qu'il ne s'agit pas de vaines menaces. Les soldats éprouvent un malin plaisir à attendre une heure avant de commencer. Je vois à leur visage qu'ils font exprès de faire subir un choc psychique à leur victime avant de passer aux électrochocs.

L'un des soldats s'approche de moi et me pose les électrodes enveloppées de gaze sur les tempes. Puis un de ses camarades branche l'appareil sur lequel il peut régler l'intensité et la durée des décharges de courant.

Les supplices infligés à mon corps déjà très affaibli sont atroces ; je ne pourrai jamais les oublier. J'arrive malgré tout à résister et refuse de confirmer les dépositions extorquées à d'autres prisonniers. Je sais que nombreux sont ceux dont de telles dépositions et de telles confirmations ont causé la mort ; cette pensée me donne la force de surmonter cette épreuve et de ne pas céder.

Lorsque je me retrouve sur mon lit, complètement à bout de forces, je me demande longuement quelle est la raison de ces nouvelles tortures. J'en arrive à supposer qu'une clique de politiciens, Ismael Touré en tête, s'est heurtée à des hommes qui les empêchent de réaliser leurs plans criminels et qu'ils veulent ainsi les mettre hors d'état de nuire pour pouvoir agir librement.

Je me rends compte que les membres de la Commission font pression sur les soldats et les gardiens, et qu'ils sont furieux de

constater que je ne cède pas. C'est ce qui explique qu'on vienne me chercher de plus en plus souvent pour me faire subir ce "traitement électrique". Lorsque les gardiens me trouvent nu sur mon lit, ils ne prennent nième pas la peine de me donner un pantalon. Ils me placent tel quel sur la civière et me transportent en tout hate à l'infirmerie. J'ai droit à huit "traitements électriques" en l'espace de peu de temps. J'espère à chaque fois que c'est le dernier "traitement" car j'ai peur que la faiblesse ne me pousse à abandonner et à calomnier des innocents. Je réussis à tenir le coup et la Commission capitule au bout de la huitième séance. Ce succès, que je savoure intérieurement, me donne la force de continuer à tenir.

Peu de temps après, je demande par gestes que l'on m'apporte de quoi écrire. Puis je me mets à rédiger plusieurs lettres pour me plaindre des conditions de détention. J'ajoute que j'ai un besoin urgent de draps, de couvertures et de vêtements. Je réclame avec insistance des fruits, des oeufs frais, davantage de pain ainsi que du sucre et du lait, étant donné que je ne peux jusque-là manger mon riz que sans sauce.

Mes compagnons de cellule se chargent de rappeler mes demandes au chef du camp à chacune de ses visites. On finit par me donner une boîte de lait concentré sucré et un paquet de sucre de 500 grammes. Quelle richesse ! Je ne donne que quelques morceaux de sucre à mes compagnons de cellule, mais Georges les refuse en me disant

"Mange ce sucre, c'est toi qui en as le plus besoin. Nous, nous avons au moins de la sauce avec le riz."

Je reçois un nouveau paquet d'Allemagne. Il me contient que des aliments lourds à digérer, aussi j'en fais cadeau à Georges et Robert. Je suis heureux de pouvoir les remercier ainsi de tout ce qu'ils font pour moi.

De temps en temps, ils me portent devant la porte de la cellule pour me laver à l'eau tiède. Il n'est pas difficile de deviner, à la façon dont les autres prisonniers me dévisagent, dans quel état

est mon corps. Je vois à leur air compatissant qu'ils ne croient plus que je vais vivre encore longtemps.

Georges arrive à obtenir la permission de laver mon drap tous les quinze jours en raison des nombreuses plaies que j'ai sur la peau. Je le laisse faire sans dire un mot. Je suis content quand on me laisse en paix.

En revenant des toilettes, tous les soirs, Robert rapporte de l'eau dans son pot. Puis il s'assied devant la porte de la cellule et se lave de la tête aux pieds. Au début, personne ne lui dit quoi que ce soit. Mais un soir, un gardien lui fait remarquer qu'il est interdit de se laver comme il le fait. Alors Robert répond "Je nie prépare à la prière", ce à quoi le gardien réplique : "Tu n'es pas musulman. Et d'ailleurs, pour' prier on n'a pas besoin de se laver de la tête aux pieds." Et Robert de répondre "Tu as peut-être raison, mais je prie j~g~ Dieu et pour cela il faut que je sois propre."

Je dois avouer que je n'ai jamais vu Robert prier et je m'amuse en moi-même de cette réplique. Le jeune gardien, conscient de ses devoirs, s'empresse d'en informer la direction du camp qui change aussitôt Robert de cellule.

Il est remplacé par un autre Français, Roger Soufflet, qui approche de la quarantaine et a l'allure d'un officier de l'armée française. Il commence la journée en faisant un peu de gymnastique pour se maintenir en forme. Il n'est pas interné depuis longtemps et est, de ce fait, en meilleure santé que nous.

Notre nouveau compagnon est très adroit. S'apercevant que je ne peux plus me lever mais que je suis condamné à rester couché tout le temps, il démonte la barre de fer supérieure de mon lit et m'en fait un appui pour la tête. Cela me permet de voir un peu mieux ce qui se passe autour de moi et m'empêche de m'endormir, ce qui attirerait une sanction à tous les occupants de la cellule.

Dès les premiers jours, Roger se dispute avec Georges à cause des repas. Ils n'arrivent pas à se mettre d'accord pour savoir qui aura la plus grosse part de riz à midi et qui le soir. Ils finissent

par s'entendre, mais le moindre incident déclenche une nouvelle dispute. Nos gardiens, lassés, en informent le commandant du camp qui les somme de s'expliquer. Tous deux s'emportent, menaçant même de se battre. La cohabitation dans une cellule aussi étroite n'a pas arrangé les nerfs des deux hommes.

Le commandant du camp décide alors de les séparer et de transférer Roger dans la cellule 13. A sa place on nous envoie deux Libanais : Michel, un planteur, et Abouchacra, propriétaire d'une agence de voyages.

Georges, Michel et Abouchacra peuvent désormais s'entretenir en arabe, ce qui me vaut une grande tranquillité. Georges a enfin des interlocuteurs et j'en suis heureux pour lui. Les deux nouveaux reçoivent de temps en temps des paquets du Liban, qu'ils partagent avec nous. Mais je ne peux hélas pas accepter grand-chose.

Un jour, Abouchacra reçoit un paquet de sa mère.

Le contenu est cousu dans un sac de tissu à la mode orientale. Il défait la couture sous les yeux du gardien et découvre au milieu des provisions un cadre contenant une photo de Sékou Touré. Il ne perd pas une occasion de montrer la photo à tous les gardiens, ce dont il est très fier. Il est Libanais d'origine mais a la nationalité guinéenne, et la photo ne l'empêchera pas d'être condamné à perpétuité. On peut comprendre que quelqu'un fasse enfermer ses ennemis, mais je ne comprends pas qu'on puisse aussi faire enfermer ses amis.

Un médecin guinéen, prisonnier lui aussi, vient me voir tous les quinze jours. Il s'appelle Keita et était médecin à l'hôpital de Conakry avant son arrestation. Il bénéficie de nombreux avantages du fait qu'il occupe les fonctions de médecin de la prison et du camp. Il fait à chaque fois de longs discours sur son métier, précisant bien qu'il est médecin et non sorcier et qu'il a fait ses études à la Sorbonne. Il fait remarquer que le port de la blouse blanche est un insigne de sa profession et que nombre de ses compatriotes abusent de ce vêtement, "jouant au

docteur" sans savoir quelles connaissances fondamentales sont nécessaires pour être médecin.

Le docteur Keita ne comprend-il pas que toutes ces explications ne nous servent pas à grand-chose ? Sa devise est : Beaucoup de mots et peu de médicaments. Celui qui a des oedèmes n'a qu'à manger son riz sans sauce. Keita ne distribue que rarement un demi-comprimé d'aspirine. Quand je lui montre mes "pieds brûlants", il me répond

"Tous les prisonniers ont le même problème." Quand je lui parle de la fièvre que j'ai chaque fois que je veux faire un mouvement -ce qui résulte de la pique qui m'a été faite à tort-, il me donne des médicaments contre le paludisme et les rhumatismes. Mais je ne les prends pas. J'ai rarement droit à une injection de vitamines.

Il y a bien des livraisons de médicaments destinés aux prisonniers, mais Keita les donne aux gardiens. Il obtient ainsi de nombreux petits avantages : cigarettes, bananes ou mangues, oranges, avocats et noix de coco. Les gardiens prennent ces médicaments pour eux et pour leur famille ou bien pour les revendre et se faire ainsi un peu d'argent.

En détournant ces médicaments de leur destination première, le docteur Keita pêche contre le serment d'Hippocrate. Le bon sens et sa conscience auraient dû lui faire comprendre, ainsi qu'à ses complices, qu'il se rendait ainsi responsable de la mort de nombreux prisonniers ainsi que des graves séquelles que nombre d'entre nous auront à supporter toute leur vie. Mais je ne crois pas qu'ils se soient jamais fait l'ombre d'un reproche, car les prisonniers politiques sont considérés comme des êtres inférieurs dont la survie n'a pas d'importance. Parfois, cependant, nous avons l'impression qu'on ne nous supprime pas parce qu'on a encore besoin de nous, ne serait-ce que pour confirmer les aveux extorqués à d'autres prisonniers, afin les rendre plus vraisemblables.

La plupart des détenus occupant les cellules voisines sont guinéens et musulmans. Ils font leurs prières cinq fois par jour,

l'un d'eux faisant office de muezzin. Il appelle ses compagnons à la prière en entonnant d'une voix monotone : "Allah el akbar -Allah est grand", tout comme le font les imams du haut des quatre tours des mosquées. Les prisonniers s'agenouillent alors sur leur "tapis de prières" qui est ici un simple morceau de tissu ou de carton. Puis ils s'inclinent trois ou quatre fois en direction de La Mecque. Certains font leurs prières en dix minutes, d'autres se recueillent pendant une heure.

Lorsque le Président, se rend dans l'une des grandes mosquées du pays, les croyants attendent qu'il soit entré avant de pénétrer à leur tour dans l'édifice. Personne n'a le droit de commencer à prier tant qu'il n'est pas là, même s'il est en retard de plusieurs heures. Le Président est d'ailleurs presque toujours en retard. Lors du festival de danse folklorique, qui a lieu tous les ans avant la saison des pluies, et à l'issue duquel est primé le meilleur groupe de danseurs et de musiciens du pays, le "Chef suprême de la Révolution" arrive tous les soirs en retard, si bien que les manifestations se terminent rarement avant trois heures du matin.

L'une des particularités de la religion musulmane est le jeûne du Ramadan. Dans le calendrier musulman, un mois s'étend entre deux nouvelles lunes. Le Ramadan est le neuvième mois de cette année lunaire. Pendant cette période, aucun prisonnier musulman, même parmi les plus maigres, ne mange quoi que ce soit entre le lever et le coucher du soleil. Aucun d'eux ne boit non plus une goutte d'eau, malgré la chaleur torride, et les plus zélés n'avalent même pas leur salive, ce qui n'a rien d'agréable pour leurs compagnons non musulmans : les dévots crachent en effet dans leur seau hygiénique, si bien qu'une odeur nauséabonde se répand à chaque fois dans la pièce. Certains musulmans passent presque toutes leurs journées en prières. S'ils ont de l'eau à disposition, ils se lavent avant de prier, sinon ils font leur toilette rituelle avec du sable ou font même semblant de se laver. Ils utilisent pour prier une sorte de chapelet fait de 99 petites perles et de trois grosses perles.



Certains s'enorgueillissent de "faire" plus de 13 000 perles par jour. Il est vrai que chaque prière ne contient que trois ou quatre mots de louanges à Allah.

La nouvelle lune qui met fin au Ramadan est un jour de fête. Mais on se garde bien en Guinée de fixer ce jour à un vendredi à cause de la croyance qui veut que dans ce cas le Président devra démissionner au cours de la nième année. Ce jour de fête est marqué par un repas copieux, et les prisonniers musulmans ont alors droit à une petite ration de riz supplémentaire.

Certains prisonniers sont déjà allés en pèlerinage à La Mecque. Mais c'est un voyage que les classes pauvres ne peuvent pas se payer, bien que certaines personnes fassent des économies pendant des années. Comme je sais que tout musulman croyant souhaite profondément faire un tel pèlerinage, j'ai offert une fois un billet d'avion pour La Mecque à Amadou, mon fidèle serviteur. Ce voyage lui a valu le titre de "El Hadj", ce qui confère un grand prestige.

Un jour, alors qu'on me transporte pour aller me laver, nous passons devant la cellule de Monseigneur Tschidimbo, dont la porte est ouverte. J'aperçois un gros livre rouge avec des lettres dorées. C'est sûrement sa Bible, et d'ailleurs la seule du camp. Mais est-ce qu'il y voit encore suffisamment pour lire ?

Un jour, nous avons la visite d'un lieutenant accompagné de deux soldats, du médecin Keita et de l'infirmier. Ils viennent s'enquérir de mon état de santé. Puis le lieutenant m'ordonne de marcher dans la cour et de m'asseoir de temps en temps devant la porte de la cellule. Je ne réponds pas. Alors il me donne du papier et un crayon et me dit de noter tout ce dont j'ai besoin. J'écris donc une lettre au commandant du camp et je l'informe, de nouveau, que je vais très mal et que je ne suis pas du tout d'accord pour faire les marches que l'on veut m'imposer. Je lui propose de prendre des mesures pour que nos repas soient un peu plus variés, car deux assiettes de riz sec par jour ne

parviendront jamais à me rendre des forces. Au contraire, je suis en train de mourir à petit feu. Je réclame des fruits frais, de la salade sans assaisonnement, un pain entier tous les jours et enfin des oeufs.

Je répète en fait dans cette lettre tout ce que j'ai déjà écrit si souvent. Mais cette fois-ci j'écris en allemand et j'en profite pour nie plaindre des sévices que nous font subir les gardiens.

Le lendemain, le lieutenant vient chercher la lettre. Deux jours plus tard, il revient et m'annonce une "bonne nouvelle", comme il dit : le commandant du camp est d'accord pour m'accorder la nourriture demandée. J'ai peine à retenir un sourire ironique. Combien de fois ai-je déjà entendu ces promesses creuses ?

Le lendemain matin, à 6 heures, on me fait sortir de la cellule et on oblige mes compagnons à me tirer sur toute la cour. Si certains font attention à ne pas me faire de mal, d'autres, eux, n'ont aucun égard pour ma faiblesse, bien au contraire. Après ces marches forcées, je m'écroule d'épuisement sur mon lit et m'endors. Mais mes compagnons me réveillent brutalement dès qu'ils entendent les pas d'un gardien.

Combien de temps vais-je encore pouvoir supporter ces traitements ? Combien de temps me reste-t-il encore à vivre ? Je suis persuadé que mon organisme ne va plus résister longtemps à de telles brutalités. J'en veux à tout le monde et je me replie sur moi-même. Et cependant, ce sont les mêmes hommes qui me trament dans la cour le matin, poussés par la crainte d'être punis s'ils n'exécutent pas l'ordre des gardiens, qui ensuite essaient de me remonter le moral.

J'ai droit à ces marches forcées presque tous les jours. Ce n'est que lorsqu'un gardien a pitié de moi et ne veut pas m'infliger d'épreuves supplémentaires que j'ai un jour de repos pour reprendre des forces.

Puis arrive un jour que je ne suis pas près d'oublier : le 30 avril 1974. C'est le soir, les lumières sont déjà éteintes. Soudain, la porte s'ouvre et le commandant du camp entre, accompagné de

plusieurs soldats. Ils me demandent si je vais mieux. Je ne les regarde pas et ne leur réponds pas non plus. Alors le commandant s'adresse à mes compagnons : "Qu'est-ce qu'il a réclamé ? Est-ce qu'il a du lait et du sucre ? Puis à un soldat : "Va lui chercher une boîte de lait et une livre de sucre." Mes compagons soulignent alors : "Il a également demandé un pain entier", et le commandant d'ajouter : "Note-le, un pain tous les jours." Puis, se tournant vers mes compagnons, il leur dit "Puisqu'on lui donne un pain, vous aurez droit à un demi-pain chacun et les Africains à un quart de pain. Et on va aussi lui donner des fruits, de la salade et des oeufs. Nous avons étudié sa lettre de près et la Commission a donné son accord." Puis ils s'en vont.

Nous ne croyons pas beaucoup à ces belles promesses. Combien de fois ne nous a-t-on pas déçus Dans ce camp, nième les plus optimistes deviennent pessimistes â la longue. Mais cette fois-ci, il va en être autrement...

Le lendemain, on annonce que tous les étrangers capables de marcher seuls vont aller à la douche. (Sont considérés comme "Blancs" tous ceux dont le père est de peau blanche. Les métis de mère blanche et de père noir, quant à eux, sont traités comme des Africains).

Plusieurs modifications ont lieu dans le camp. Tous les Africains doivent évacuer le bloc comprenant les cellules 20 à 30, pour laisser la place aux prisonniers de race blanche, Européens et Libanais. On me transfère claris la cellule 29 avec un Libanais, un Français et l'archevêque Tschidimbo, seul Africain du bloc. Je demande qu'on me change immédiatement de cellule. En effet, nos accusateurs lui ont fait croire que j'avais déposé contre lui et m'ont fait croire à moi qu'il en avait fait autant contre moi. Monseigneur Tschidimbo a été soumis à un jeune complet pendant huit jours. Pierre Drablier, un Français qui a partagé la cellule de l'archevêque, me

raconte qu'on a obligé ce dernier à danser tout nu devant le Président. S'il ne levait pas les pieds assez haut, un soldat tirait un coup de pistolet pour lui faire peur.

Monseigneur Tschidimbo est finalement transféré dans une autre cellule et remplacé par un métis de nationalité française, Edouard Lambin. Sa mère est originaire de la tribu des Foulahs. Il est vraisemblablement condamné à la détention à perpétuité, mais il n'a jamais eu connaissance du jugement prononcé contre lui -comme la plupart des prisonniers d'ailleurs.

La cellule 29 est l'une des rares "cellules luxueuses" du camp. Ses murs sont peints en vert et elle a une fenêtre grillagée d'un mètre carré, située à une hauteur de trois mètres environ, et synonyme pour nous d'air frais. Les gardiens laissent notre porte ouverte toute la journée. Les autres détenus n'en ont pas autant leur porte ne reste ouverte que quelques heures. Nous installons nos lits les uns au-dessus des autres pour avoir davantage de place. Comme je suis obligé de rester couché toute la journée, on me donne le lit d'en bas, avec Edouard juste au-dessus.

Le Français Henri Auperrin est propriétaire d'une plantation et gérait également, avant son arrestation, plusieurs plantations dont les propriétaires étaient en France. Henri est un très bon camarade, très serviable. Il reçoit tous les mois, comme Edouard, un ou deux paquets de sa femme. Une fois, un paquet contient un gouda dans son enveloppe de cire rouge bien connue, et Henri utilise celle-ci pour faire des bougies. Nous prenons des fils de nos couvertures en guise de mèche. Nous pouvons ainsi nous payer le luxe de quelques minutes de lumière, lorsqu'il y a des orages entraînant des coupures de courant, ce qui n'est pas rare.

Un autre paquet contient, lui, un miroir de 15 cm sur 20 ainsi qu'un peigne. Le miroir est particulièrement convoité, et même les gardiens l'empruntent. Voilà trois ans que je ne me suis pas coiffé avec un vrai peigne et j'apprécie beaucoup de pouvoir

enfin le faire. Mais je reçois un choc en me regardant dans la glace. Jusque-là, j'avais eu pitié du visage émacié de mes compagnons, mais je m'aperçois qu'il en est de même pour le mien.

Ceux qui reçoivent un paquet partagent tout avec les autres occupants de la cellule. Il nous arrive même de partager entre quatre une portion de confiture de 30 grammes. Ces provisions n'ont que peu de valeur aux yeux des hommes libres, mais pour nous ce sont de véritables produits de luxe.

Edouard a vécu six ans en France où il gagnait sa vie comme musicien dans un orchestre de danse, et il connaît de ce fait tous les airs à la mode. Il les chante souvent, ce qui nous procure une diversion bien agréable. Il essaie aussi d'apprendre l'anglais avec Henri, une demi-heure par jour. Il est venu en Guinée comme mécanicien pour aider au développement du pays.

Notre récent changement de cellule a été accompagné d'un nouveau règlement pour le pain. J'ai droit tous les jours à une baguette parisienne de 400 grammes environ. J'en mange la moitié le matin ; celui qui est de service de cellule -chacun de mes compagnons à tour de rôle- me l'émiette dans mon gobelet et y ajoute un quart

de litre d'eau chaude et quelques morceaux de sucre. C'est cette bouillie qui constitue mon petit déjeuner, le mauvais état de mes dents ne me permettant plus de macher du pain frais.

Le service de cellule consiste à balayer et laver le sol de pierre. Les gardiens nous accordent désormais plus facilement de l'eau, ce dont nous profitons pour souvent en redemander un seau. Nous le recevons sans problème, à notre grand étonnement, car cela était impensable auparavant. Celui qui est de service de cellule est également chargé de collecter les assiettes de riz déposées devant notre porte.

Les repas aussi se sont améliorés. En plus de ma ration de riz, je reçois tous les jours de dix à quinze bananes, deux salades, une ou deux mangues', autant de concombres et parfois même

un ananas. J'ai l'impression d'être au pays de cocagne. Je suis le plus gâté et je peux en faire profiter mes compagnons de cellule ainsi que quelques malades du camp. A cet effet, Henri et Edouard font venir un surveillant et l'envoient porter ces fruits de ma part aux malades en question.

On m'annonce qu'il faut que je "réapprenne" à marcher et qu'ensuite on me renverrait chez moi. De temps en temps, un lieutenant vient me voir et me menace de punitions et d'électrochocs si je n'obéis pas à cet ordre.

De nouvelles surprises nous attendent :- on nous distribue des couvertures et des draps neufs. J'en demande deux que je reçois aussitôt. Quand je n'ai plus de lait ou de sucre, Henri en demande pour moi, et on m'en donne sans que j'aie besoin de réclamer. Alors je ne suis plus aussi économe, mais fais profiter mes compagnons de ces faveurs.

Je ne comprends pas pourquoi j'ai droit à un meilleur traitement que les autres. Le lieutenant vient souvent me voir pour m'encourager à marcher. Je lui explique par gestes que je suis encore trop faible et qu'il me faudra du temps et une bonne nourriture pour retrouver mes forces. Il me demande alors ce qui me manque et je lui fais comprendre que des oeufs me feraient du bien, ainsi que de la viande et du poisson, mais qu'il faudrait les faire cuire à l'eau parce que je ne supporte pas la cuisine à l'huile. Ma demande n'est exaucée que pour les oeufs : j'en reçois trois. Je les mets dans l'eau et constate qu'ils flottent à la surface, preuve qu'ils sont pourris. Je me force quand même à les manger, malgré tout mon dégoût, car je sais que mon organisme a un besoin urgent de protéines.

Je remarque que les Européens, les Libanais et quelques Africains ont maintenant droit à une assiette supplémentaire contenant quelques feuilles de salade relevées avec un peu d'oignon, de citron et de persil. Cette assiette est même parfois garnie de quelques tranches de concombre, d'un petit poisson frit, d'une patate douce et d'un morceau de pain. La sauce

accompagnant le riz est également meilleure désormais, me disent certains détenus.

Ces améliorations dont nous profitons tous donnent lieu aux suppositions les plus diverses. La plupart des prisonniers estiment qu'il se passe quelque chose d'important et qu'on se prépare à nous libérer, d'où les diverses mesures pour nous "remettre en bon état". Tous se rappellent qu'à la fin de l'année précédente deux Français ont été libérés, et ce après avoir reçu des médicaments, des piqures de vitamines et une meilleure nourriture.

Chaque détenu explique aux autres où habite sa famille, pour que les premiers libérés contactent les parents des malchanceux restés en prison. L'atmosphère du camp est à présent détendue, les prisonniers espèrent de nouveau être bientôt relâchés. Même les Africains expriment leur confiance en leur libération, alors que plus de trois années passées à Boiro leur avaient enlevé tout espoir.

Le lieutenant continue à venir me voir régulièrement pour m'encourager à marcher. Je m'efforce de lui montrer que je voudrais bien essayer de me lever, mais que je n'en suis absolument pas capable. Mais il ne me laisse pas en paix. Il me fait tirer du lit et mettre debout. Mais dès que mes compagnons me lachent, je m'écroule et reste sur le sol comme une loque.

Par cet "exercice" quotidien, le lieutenant veut me démontrer qu'il ne plaisante pas et que je suis condamné à effectuer des marches. Il me fait donc trainer à travers la cour, soutenu par deux captifs. Mes pieds nus se mettent à saigner. Souvent, les captifs me laissent tomber ; alors, sur ordre du commandant du camp, ils m'attachent à un arbre pour ne débarrasser de la saleté dans laquelle je viens de tomber. Si, durant tous ces efforts, je m'évanouis, ils me portent dans ma cellule. Il me faut endurer ces tortures un jour sur deux.

Je suis à chaque fois profondément choqué de voir que certains détenus s'amuse à me voir souffrir et qu'ils encouragent même mes bourreaux. Mais je sais dans quelle atmosphère ces

hommes sont obligés de vivre jour pour jour. Lorsqu'on est en permanence au milieu de pareilles brutes, il faut pouvoir tenir bon pour ne pas en devenir soi-même une. Pourtant, ceux qui se vengent sur des innocents des injustices subies devraient songer qu'ils s'alignent par là-même sur leurs bourreaux. En tout cas, on m'a tellement fait souffrir depuis trois ans que je ne peux pas pardonner.

Je suis le seul à être manifestement brutalisé à Boiro. Toutefois, je ne sais pas si des détenus d'autres blocs sont encore l'objet de sévices dans la chambre de torture, car je suis alité et ne peux suivre qu'en partie ce qui se passe dans le camp.

Les pensées se pressent dans ma tête pour aboutir à une question à laquelle je ne trouve pas de réponse "Que me veut-on ? Pourquoi suis-je le seul ici à jouir de faveurs exceptionnelles ? Pourquoi ai-je droit à un drap et une couverture supplémentaires ? Pourquoi aussi cet oreiller gonflable qu'on est allé chercher tout spécialement pour moi à l'hôpital de Conakry, afin que je me sente plus à l'aise. Pourquoi ?"

Mon corps tout entier n'est plus qu'une plaie. Je suis constamment baigné de sueur et ma peau n'arrive pas à cicatriser. Je souffre particulièrement d'être obligé de rester couché sur le dos.

Je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi, d'une part, je suis le seul à jouir de certaines faveurs et pourquoi, d'autre part, je suis également le seul à devoir subir ces tortures inhumaines. On m'envoie bien de temps en temps un aide infirmier pour me badigeonner les jambes et les pieds de teinture d'iode et me faire des pansements, mais par ailleurs on fait tout ce qu'on peut pour empêcher mes blessures de cicatriser et faire en sorte qu'elles s'ouvrent à chaque nouveau sévice.

Les gardiens sont devenus moins sévères. Ils autorisent à présent les Européens à se promener d'une cellule à l'autre. Les nouvelles se transmettent ainsi plus rapidement. Un jour, Michel Lepain, un Français, reçoit une lettre de sa femme :



"Chéri, ne t'en fais pas, nos épreuves sont terminées, je t'embrasse, â bientôt." Et Michel de déclarer "Nos peines vont bientôt prendre fin. Je vais bientôt pouvoir serrer ma femme dans mes bras." Mais je n'arrive pas à me réjouir. Un peu plus tard, mon compagnon de cellule Henri reçoit de chez lui un paquet contenant, entre autres, des photos de sa femme et de son fils. Il se fait alors un cadre en carton et accroche ces photos au-dessus de son lit. Cette fois, les gardiens n'y trouvent rien à redire.

Cette soudaine tolérance des gardiens ne cesse de nous étonner. Ils ne font plus aucune réprimande, même lorsque des prisonniers se mettent à allumer du feu dans un coin de leur cellule afin de faire bouillir de l'eau dans une boîte de conserve vide et se faire du vrai café. J'apprécie beaucoup l'odeur qui se répand dans les cellules, mais je ne peux malheureusement pas boire de café car mon corps' est trop affaibli pour supporter la caféine.

De temps en temps, des prisonniers font également du feu avec les cartons et les papiers des paquets qu'ils ont reçus, et ce afin de chasser les moustiques. Une fois, ils font même brûler des peaux d'orange séchées, mais ils doivent se rendre à l'évidence que cela répand une très mauvaise odeur et ne chasse guère les insectes.

Tout ce qui se passe maintenant au camp nous confirme dans l'idée que la femme de Michel avait raison et que la liberté n'est plus très lointaine.

Le lundi 15 juillet 1974, un jeune officier vient chercher dix Français. On leur fait prendre une douche, on les rase et on leur coupe les cheveux. A notre grande surprise, c'est Monseigneur Tschidimbo qui fait office de coiffeur. Il s'est porté volontaire et dit : "Lorsque j'étais soldat dans l'armée française, je coupais les cheveux des autres et j'ai ainsi pu avancer jusqu'au grade de lieutenant." Tschidimbo parle ensuite très fort aux gardiens qui ne se rendent pas compte qu'il

nous communique ainsi toutes sortes d'informations concernant la vie du camp. L'archevêque ne dispose que d'une seule lame pour raser 300 prisonniers. Le travail terminé, les trois gardiens qui avaient apporté la lame de rasoir, la glace et les ciseaux viennent les rechercher de façon tout aussi cérémonieuse. L'archevêque est le prisonnier le moins susceptible de se suicider, c'est pourquoi on lui a confié la lame de rasoir.

Soudain, un second officier arrive avec une nouvelle liste en main. Après quelques palabres, il renvoie cinq Français dans leurs cellules et conduit les autres au poste de garde où on leur donne des vêtements. Michel Lepain fait partie des cinq heureux élus, et nous y voyons tous une confirmation de ce que Madame Lepain avait annoncé dans sa lettre. L'espoir renaît au camp. Nous entendons même le commandant du camp parler de la libération de ces cinq hommes, ce qui nous enlève nos derniers doutes. Nous sommes persuadés que ces hommes vont être remis en liberté. Ils ne peuvent cacher leur joie et veulent partager leur bonheur avec nous en nous faisant cadeau de tout ce qu'ils possèdent. Le soir, une jeep vient les chercher.

Deux heures plus tard, deux d'entre eux sont ramenés au camp. Ils font courir le bruit qu'étant donné le nombre important de touristes, il n'y avait plus que trois places de libres dans l'avion de ligne régulier Conakry-Bruxelles. Le lendemain matin, à mon réveil, mes compagnons de cellule sont assis sur leur lit, l'air très triste. Ils me demandent si je connais les dernières nouvelles. Je fais non de la tête et ils m'apprennent alors que les Français sont tous revenus au camp. Ils ont eu un entretien avec le ministre français André Bettencourt, actuellement en visite en Guinée, qui en a profité pour s'enquérir de leur sort. Ces derniers n'ont pratiquement pas pu prendre la parole. Le ministre a semblé très satisfait de voir que les prisonniers étaient correctement vêtus. Il s'est contenté de leur dire qu'il espérait qu'ils allaient continuer à bien se porter. Après quelques phrases insignifiantes, il leur a fait ses adieux, leur

promettant de contacter leurs familles dès son retour en France. Une atmosphère totalement dépressive envahit tout le camp. Nous sommes tellement atterrés par le déroulement de cet entretien que nous abandonnons maintenant tout espoir. L'un de nous s'écrie "Tout ce qu'on raconte au sujet de notre libération n'est qu'hypocrisie et tromperie V'

Une semaine plus tard, le nième scénario se reproduit. Cette fois, c'est au tour des Allemands, c'est-à-dire Schmutz, Stegniann et moi-même. On nous fait mettre propres, comme les Français une semaine plus tôt, et on nous fait attendre toute la journée dans le poste de garde. Croyant qu'on allait me transférer dans un nouveau camp, j'ai emporté la serviette de toilette dont un prisonnier m'avait fait cadeau, car lui-même en avait deux. J'ai également pris avec moi un morceau de pain me restant du petit déjeuner.

On me permet d'attendre sur un lit. Les gardiens essaient bien, à plusieurs reprises, de m'obliger à marcher, mais je suis tellement épuisé que je n'y arrive pas.

Pendant notre attente, des caisses entières de médicaments sont livrées au camp. Quand je pense au peu qui nous a été distribué, je réalise quelles quantités les gardiens se sont appropriées, alors que nous, détenus, en aurions eu tellement besoin.

Les heures passent à une lenteur désespérante. Nous ne savons pas quel est le sort qui nous est réservé. Mes deux compatriotes racontent ce qui les a amenés dans ce camp. Dès qu'un gardien arrive, ils baissent la voix. Je les écoute sans rien dire.

Schmutz venait de Bamako (Mali) lorsqu'il est arrivé à la frontière. Il a demandé aux douaniers s'il avait besoin d'un visa pour traverser la Guinée, ce qu'il voulait faire en autobus, en taxi et en stop. Le douanier s'est alors renseigné : "Etes-vous de la République Démocratique Allemande ?", et Schmutz de répondre "Non, je viens de la République Fédérale." On ne lui permet même pas de faire demi-tour, mais on l'arrête et le conduit au village le plus proche. Là, on l'attache par les bras à

des anneaux plantés dans un mur. Il doit passer deux jours dans cette position, sous les regards curieux des villageois. Puis il est transféré par avion à Conakry où on l'enferme aussitôt à Boiro, comme détenu politique. Aucun interrogatoire n'a eu lieu et on ne lui a pas fait l'ombre d'un procès.

Stegmann, quant à lui, voulait traverser l'Afrique en bicyclette, avec pour but l'Afrique du Sud. Il doit, lui aussi, interrompre son voyage à Conakry et est envoyé au camp de la même façon que Schmutz. On lui reproche d'être entré en Guinée sans visa.

Tous deux sont taxés d'espionnage. L'hostilité ouverte de la Guinée envers la République Fédérale se trouve une fois de plus confirmée par l'arrestation de ces deux globe-trotters.

Le soir tombe et nous sommes toujours dans le poste de garde. Soudain, un capitaine arrive et nous explique qu'on va nous emmener devant une Commission. Il nous prévient à nouveau de ne pas nous plaindre de nos conditions de détention, si nous ne voulons pas compromettre notre libération. Comme exactement la même chose a été dite aux Français une semaine plus tôt, nous n'attachons pas grande importance à l'entrevue qui se prépare. Nous avons été bien trop souvent déçus par de telles promesses de libération.

Quelques instants plus tard, l'arrivée d'une jeep met fin à notre attente. On nous emmène au bâtiment où j'ai déjà subi tant d'interrogatoires. Là, une nouvelle attente commence. Plusieurs limousines noires arrivent, et des personnes bien habillées en descendent. La délégation, quinze hommes et une femme, pénètre dans le bâtiment. Puis, on nous fait entrer. Les membres de la délégation ont pris place dans une pièce aménagée pour l'occasion. Ils font d'abord venir Stegmann, et j'attends avec Schmutz dans la pièce contigue.

Lorsque Stegmann sort et remarque nos visages interrogateurs, il nous dit : "Il y a un envoyé de l'ONU. C'est le même scénario qu'avec les Français."

Trois hommes arrivent et me portent devant la délégation. L'un des hommes se présente "André Lewin, ambassadeur du Secrétaire Général de l'ONU." Il me regarde d'un air aimable et j'éprouve aussitôt de la confiance envers cet homme. Je lui demande "Pourquoi suis-je ici ? Je n'ai rien à me reprocher, je suis innocent." L'ambassadeur me répond en allemand "Monsieur Marx, c'est une question à laquelle je n'ai plus besoin de répondre. Vous serez bientôt libre. La République Fédérale Allemande a signé une reconnaissance de culpabilité envers la République de Guinée, ce qui va permettre le rétablissement de relations diplomatiques entre les deux Etats. Je vous assure que je ne quitterai pas Conakry tant que vous n'aurez pas été relâché."

Je pense : "Cet homme est peut-être ma dernière chance." Pour la première fois depuis des années, j'oublie toute crainte, toute méfiance, et je dis tout ce que j'ai sur le cœur "Je n'en peux plus. Je suis en train de mourir à petit feu ici. Si je ne sors pas bientôt de ce cachot, je n'en ai plus pour longtemps. Vous voyez bien dans quel état je suis. Je ne peux plus marcher. On me maltraite tous les jours. Essayez d'obtenir qu'on me laisse au moins tranquille sur mon lit et qu'on ne m'impose plus de marches épuisantes dans la cour."

Je vois que sa respiration se fait plus difficile. Mon appel désespéré l'a profondément touché. Puis, je l'entends rapporter mes paroles au ministre guinéen présent dans cette" salle, et ce avec beaucoup de diplomatie. A ma grande surprise, ce dernier accueille mes demandes avec bienveillance et promet qu'on va me donner satisfaction.

Je demande à l'envoyé de l'ONU quels sont les autres membres de la délégation, et il m'explique qu'entre autres un représentant permanent de l'ONU à Conakry, une Africaine travaillant au Ministère Guinéen des Affaires Etrangères et un de ses collègues sont présents. Un capitaine rédige le procès-verbal de l'entretien.

L'Africaine retient mon attention. Je la regarde longtemps, certainement un peu trop longtemps, mais c'est la première femme que je vois depuis trois ans et sept mois de captivité. Je n'arrive pas à réaliser que je suis assis en face d'un être du sexe féminin, dont j'ai véritablement oublié l'existence en prison.

Pendant la conversation, je me rends compte que l'Africaine comprend l'allemand. Elle complète la traduction de Monsieur Lewin et rend fidèlement compte de mes demandes au ministre guinéen. On voit qu'elle comprend pleinement ma situation. Cette femme est la représentante type de ce peuple guinéen si aimable et si poli, à quelques exceptions près.

Bien que l'entretien ne dure pas longtemps, je me sens envahi par une grande fatigue. Je sens que mes forces me quittent et je demande quelques minutes de repos avant de sortir, ce qui m'est accordé sans aucune difficulté.

Puis on m'évacue et on fait venir le troisième Allemand. Monsieur Lewin lui annonce, à lui aussi, que notre libération est imminente. Avant que la jeep ne nous ramène tous au camp, le capitaine me dit encore avec insistance "Essayez de recommencer à marcher pour pouvoir bientôt rentrer chez vous. Si vous ne vous donnez pas un peu de mal, nous serons obligés de vous garder ici." A quoi s'attend-il donc ? Croit-il que la nouvelle de ma libération va me faire sauter de joie et courir partout ? Il devrait savoir que la perspective de ma mise en liberté ne peut pas suffire à rendre toutes ses forces à mon corps épuisé par tant de privations.

A notre arrivée, le lieutenant nous accompagnant dit au commandant du camp : "Ces trois hommes sont libres. Vous pouvez laisser leur porte ouverte du matin au soir. Ils peuvent se promener librement dans la prison ainsi que se doucher et laver leur linge à leur gré.

Quelle ironie ! S'il est vrai que je suis libre, pourquoi dois-je rester encore ici ? Pourquoi m'accorde-t-on des faveurs dont je ne peux pas profiter, étant donné ma grande faiblesse ? Je ne parviens pas à trouver de réponses à ces questions. Une fois de

plus, j'en arrive à la conclusion que tout ce qui se passe ici est illogique et dénué de sens, et que la raison humaine ne peut y trouver d'explications.

A mon retour dans ma cellule, mes compagnons me posent question sur question. Je réponds par gestes. Je rends compte de la présence d'une femme -ce qui m'a profondément marqué- en évoquant avec les mains les rondeurs d'un corps féminin. Il m'est facile de décrire la couleur de sa peau en montrant du doigt Edouard, notre métis.

Mes gestes font comprendre à mes trois compagnons qu'on nous a fait envisager notre libération pour un avenir proche. Je peux lire sur leur visage leur indécision : doivent-ils se réjouir avec moi ou non ? La profonde déception que nous a causée la visite du ministre Bettencourt nous a tous marqués et nous met en garde de ne pas nous réjouir trop tôt.

La nuit est déjà tombée, mais j~ ne parviens pas à m'endormir, je rumine tout le temps. Je n'arrive pas à trouver le calme. Je me remémore toutes les phrases de l'entretien. Je n'ose pas croire ce que m'a dit André Lewin "On va vous libérer dans les jours qui viennent." Mais une chose est certaine : si cette promesse n'est pas tenue sous peu, la mort l'emportera avant que je n'aie pu quitter cet enfer.

Le doute m'envahit constamment. Je repense à la visite de l'ambassadeur italien qui, trois ans et quatre mois plus tôt, m'avait promis de me faire sortir "prochainement" dici. Dire que je l'avais cru ! Combien de temps a passé depuis, et combien ai-je souffert ?

A partir du lendemain, la porte de notre cellule est effectivement ouverte dès 6 heures du matin et refermée à 22 heures seulement. Mes compatriotes et moi sommes envoyés à la douche, ce dont profitent également mes compagnons de cellule. On me fait des piqûres de vitamines tous les jours et on me lave mon linge chaque fois que j'en fais la demande.

Mais un matin, le chef du camp -qui ne m'aime guère- me fait sortir de la cellule et donne l'ordre de m'attacher à un arbre.

Puis, un soldat est sommé de saupoudrer sur mes blessures un désinfectant généralement utilisé pour tuer les insectes. Je crois devenir fou de douleur. Mais la cure de cheval n'est pas terminée. Un soldat arrive avec un tuyau et m'arrose de haut en bas. Puis, il badigeonne les blessures recouvrant tout mon corps avec un liquide qui brûle tellement que je n'arrive plus à me retenir et me mets à hurler. Au bout de deux jours, je perds des morceaux entiers de peau. Malgré tout, ma maladie de peau est loin d'être guérie, c'est pourquoi on va me faire subir ce "traitement" à plusieurs reprises. Un mardi de la fin juillet 1974, on vient m'arracher de ma cellule, et je n'ai pas besoin de me demander pourquoi. Mais cette fois-ci, après le "traitement", on ne me ramène pas dans ma cellule. Au contraire, on me met une chemise, une cravate Pierre Cardin et un costume neuf. Les chaussettes et les chaussures, quant à elles, sont récupérées des affaires d'un autre prisonnier. Le soldat qui a vérifié le nom inscrit sur le cintre dit à son collègue "Donne-lui ces chaussures-là, ça fait longtemps que leur propriétaire est mort."

Je me retrouve à présent dans le poste de garde, tout endimanché, niais je ne suis absolument pas d'humeur à fêter quoi que ce soit. Peu de temps après, on amène mes deux compatriotes, vêtus comme je l'étais quand je devais comparaître devant la Commission, ce qui leur donne un air plutôt ridicule.

Nous attendons des heures. Il ne se passe absolument rien. Le soir, un lieutenant vient voir si je désire quoi que ce soit. Je lui réponds par gestes que je voudrais du sucre, du lait et des oeufs.

Quelques minutes passent et on nous reconduit dans notre cellule respective. Une heure plus tard, je reçois deux oeufs durs, une boîte de lait concentré, une livre de sucre et un paquet de cigarettes américaines. Je fais cadeau de ces cigarettes à mes compagnons qui se mettent à pousser des cris de joie ; c'est un plaisir extrêmement rare pour eux.



Ces quelques "cadeaux" raniment mon espoir de me retrouver bientôt libre. Mais le mieux est tout de même d'attendre les événements sans trop d'impatience. Mais est-ce possible quand on vous fait passer constamment de l'espoir à la déception ?

Le lendemain matin, on me réveille très tôt et on me dit de mettre mes vêtements neufs. Un de mes compagnons me porte jusqu'au poste de garde. Nous passons devant plusieurs prisonniers debout devant leur porte. Certains lèvent la main pour me souhaiter bonne chance. J'ai l'impression qu'ils croient plus que moi à ma libération. Brusquement, une image s'impose à mon esprit les Allemands attendant leur départ à l'aéroport de Conakry, et croisant les mains au-dessus de leur tête pour me dire adieu.

Quelques instants plus tard, deux captifs me portent à la douche. Je suis à nouveau lavé, rasé et coiffé. On m'autorise à rester un moment dans la cour pour me sécher.

Les deux captifs m'aident ensuite à m'habiller. Puis deux gardiens viennent me chercher et m'emmènent à l'infirmerie pour qu'on me fasse une nouvelle injection de vitamines. On veut sans doute que je puisse raconter, plus tard, qu'on s'est bien occupé de moi avant ma libération et qu'on a essayé d'effacer en quelques semaines les marques que m'ont laissées les tortures et les années de privation. Quels piètres essais pour masquer la vérité Une fois la piqure faite, les deux gardiens me transportent chez Momo, le commandant du camp, où un lit m'a été préparé.

Peu après, Schmutz et Stegmann arrivent vêtus aussi misérablement que la veille. Les heures passent. Finalement, une jeep vient nous chercher pour nous conduire au bâtiment où siège la Commission. On nous dit d'abord d'attendre et on nous laisse seuls. Schmutz et Stegmann semblent très sceptiques. Ils sont sûrs qu'une fois de plus, on se moque de nous.

Le soldat revient et nous donne chacun un paquet de cigarettes et des allumettes. Tout à coup, plusieurs MERCEDES arrivent.

Le ministre Seydou Keita s'approche de nous. Il nous dévisage de la tête aux pieds et, montrant du doigt Schmutz et Stegmann, il dit aux soldats: "Ces cieux-là, on ne peut pas les relacher comme ça. Il faut absolument leur donner d'autres vêtements. Sur ce, deux voitures démarrent, qui reviennent au bout d'une heure avec les chaussures et les habits demandés.

Puis tout le monde se met en route à grand renfort de sirènes. Notre jeep se trouve au milieu de la colonne de voitures qui se dirige vers le centre-ville. Je suis assis à côté du chauffeur et en profite pour observer tout ce qui se présente sur notre passage. Tout est à présent nouveau pour moi, après les longs mois d'isolement à Boiro. Nous passons bientôt devant le "Palais du Peuple", ce magnifique bâtiment construit par la Chine, pour arriver à la résidence réservée aux diplomates de passage, qui est une ancienne église protestante. A peine la jeep s'est-elle arrêtée que deux employés de l'ambassade d'Italie accourent vers nous et me portent à l'intérieur du bâtiment où un grand fauteuil bien confortable m'attend.

L'ambassadeur du Secrétaire Général des Nations Unies vient alors me serrer la main et me dit "Je suis heureux que vous soyez libre." Puis je reconnais Monsieur Moro, ministre italien des Affaires Etrangères, et Monsieur Pedini, sous-secrétaire d'Etat. J'aperçois de nombreux diplomates que je n'avais jamais vus auparavant. Quelqu'un me chuchote: "Là-bas, c'est le nonce apostolique de Dakar." Je finis par apercevoir des visages connus : Monsieur Bellizoni, de l'ambassade d'Italie, accompagné de son épouse. Je lui fais un signe et lui demande : "Est-ce que je peux vraiment y croire ? Est-ce vrai que je suis libre ?" Il me répond: "Oui, Monsieur Marx, cette fois-ci, c'est vrai, vous êtes libre."

Après les salutations et les vœux d'usage, Seydou Keita et deux autres ministres se lèvent et l'un d'eux nous fait la lecture d'un communiqué. Je ne suis pas en mesure de suivre tout ce qu'il dit, mais je serre les poings de rage en entendant ces mots : "LE PRESIDENT AHMED SEKOU TOURE LUI DONNE

LA GRACE.. ." Ma libération n'est donc qu'une grace, sans réhabilitation aucune... Puis André Lewin fait une allocution, suivi en cela par Monsieur Pedini. La radio guinéenne "LA ~.~OIE DE LA REVOLUTION" enregistre tout sur bandes magnétiques. Un reporter européen, venu de Dakar, prend des notes.

La cérémonie terminée, les trois ministres se retirent, non sans m'avoir auparavant serré la main et souhaité bonne chance. Je réponds à deux d'entre eux, niais je garde le silence quand Seydou Keita me prend la main. Je ne peux pas oublier les coups qu'il m'a donnés dans la chambre de torture, ni toutes les vies humaines qu'il a sur la conscience.

Dès qu'ils ont quitté la pièce, des voix fusent de toutes parts : "Vous êtes libre, Monsieur Marx I" Les personnes présentes se rendent bien compte que je n'arrive toujours pas à y croire, et ne cessent de me le répéter. Mais je leur réponds que je n'y croirai réellement que lorsque l'avion aura décollé. Je suis fatigué, à bout de forces.

Les photographes se pressent et font de nombreuses photos de Schmutz, Stegmann et moi ainsi que de toutes les personnalités présentes. Je m'efforce de sourire. L'une des personnes s'aperçoit de mon épuisement et me propose de m'allonger sur le lit de M. Pedini, ce que j'accepte avec soulagement.

Avant d'être transporté dans la chambre, j'ai le temps d'apercevoir un buffet froid tronant sur une longue table. Je n'en crois pas mes yeux cette diversité des plats, ces mets de choix et toutes ces boissons alcoolisées ! Tout ce que nous avons si souvent souhaité avoir dans notre cellule, tout cela s'étale ici en abondance. On me demande ce que je veux manger mais je réponds que c'est à un médecin d'en décider.

Les diplomates se concertent. Finalement, l'un d'eux me dit : "Il vaut sans doute mieux que vous me mangiez que du riz jusqu'à ce que vous soyez dans l'avion. Lorsque nous arriverons à Monrovia, un médecin allemand, détaché par le Ministère Fédéral des Affaires Etrangères, montera à bord. Je me

retrouve enfin dans un vrai lit. Quelle agréable sensation que d'avoir enfin du linge propre. Madame Bellizoni vient s'asseoir à coté de moi et me parle de personnes que j'ai connues autrefois. Après les événements des jours passés, cette conversation me fait l'effet d'un baume.

Peu de temps après, je reçois la visite des membres de l'ambassade d'Italie. Je leur parle des prisonniers encore internés à Boiro, de leur état de santé, et de tout ce qui peut être de quelque importance sur Boiro.

Soudain, un diplomate fait irruption dans la chambre et demande que l'on me prépare car le Président Sékou Touré nous attend dans son palais. Je ne suis absolument pas d'accord et déclare : "Je n'ai plus rien à dire' au Président guinéen et n'irai en aucune façon chez lui. Je n'ai aucune raison d'aller faire mes adieux à un homme qui m'a fait enfermer injustement 1.309 jours dans un camp de concentration politique et qui m'y a fait torturer." Les diplomates se concertent et décident de s'y rendre sans moi. Lorsqu'ils reviennent, au bout de quelques heures, ils sont rassurés et me disent que le Président ne m'a pas réclamé.

Peu après, j'entends une conversation animée : Le Président vient nous voir. Les diplomates se concertent à nouveau, puis ils me prient de ne pas parler français pendant la visite attendue. Il vaut mieux que je donne toutes mes réponses en allemand : "Nous traduirons vos paroles dans votre sens, mais de façon diplomatique."

Je reste couché, me demandant ce qui peut bien pousser le Président Sékou Touré à venir me faire ses adieux en personne. Quelques instants plus tard, un garde du corps armé jusqu'aux dents pénètre dans la pièce et se poste au pied de mon lit. Je repense au fait que le Président, qui craint son propre peuple, a engagé pour sa garde des Cubains au teint foncé.

Trois diplomates restent près de moi. Puis, Sékou Touré entre à son tour, accompagné de trois ministres guinéens. J'aperçois

également d'autres fonctionnaires qui, eux, restent à l'entrée de la pièce.

Le président échange quelques mots avec le sous-secrétaire d'Etat Pedini. Puis il se tourne vers moi. Son visage ne trahit aucun sentiment lorsqu'il me souhaite une prompte guérison. Je m'efforce de ne pas montrer ce que je ressens. Je pense à ceux de mes compagnons qui sont encore au camp et qui sont livrés sans défense à cet assassin. Je ne veux pas risquer de compromettre leur libération en contrariant le chef du gouvernement guinéen.

Après cette brève entrevue, le Président et sa suite quittent la pièce. Lorsque j'ai retrouvé mon calme, quelques diplomates viennent me voir en hochant la tête. Ils me rapportent l'entrevue de Stegniann avec le Président. Stegniann n'a pas pu s'empêcher de réclamer la bicyclette qui lui avait été confisquée, ce à quoi Sékou Touré a répondu : "Rentrez en Allemagne, faites-vous faire un visa en règle et revenez chercher votre bicyclette." Je frémis moi-même d'horreur à l'idée de remettre, plus tard, les pieds en Guinée. C'est bien la dernière chose dont j'éprouve le besoin en ce moment.

Je dispose de quelques heures pour me reposer. En fin d'après-midi, on me demande de me tenir prêt. Puis tout va très vite. Une MERCEDES arrive et, à la tombée de la nuit, un chauffeur africain me conduit avec Monsieur Pedini à l'aéroport. Je demande que la voiture fasse un détour car j'aimerais voir une dernière fois la brasserie claris laquelle j'ai travaillé pendant sept ans, heureux et satisfait, avant que ce sort cruel ne s'abatte sur moi. Nous y arrivons et je regarde par la fenêtre mais l'obscurité m'empêche de reconnaître quoi que ce soit. A présent, je sais que la brasserie a été fermée six semaines après mon arrestation et qu'il n'y a bientôt plus eu de bière guinéenne dans tout le pays. Les machines sont en train de rouiller...

A l'aéroport, on nous conduit discrètement à un endroit placé sous la surveillance des forces de police guinéennes. Dès que

l'avion qui nous est destiné s'est posé, on m'y transporte et je m'aperçois que tout a été préparé spécialement pour nous.

Lorsque l'appareil décolle, André Lewin vient me voir et me demande : "Monsieur Marx, croyez-vous maintenant à votre libération ? Je réponds ému "Oui, j'y crois, mais je n'arrive pas encore à le réaliser."

L'avion fait escale à Monrovia. L'ambassadeur de la République Fédérale Allemande, Monsieur Rouette, et quelques membres du gouvernement du Libéria viennent à bord et nous saluent très chaleureusement. Tout le monde exprime sa satisfaction de nous voir libres.

Dès que l'avion a quitté Monrovia, je sens qu'il va maintenant falloir se réintégrer dans le monde civilisé. La question que me pose le médecin allemand : "Etes-vous vacciné contre le choléra et la variole ?" ne me laisse aucun doute à ce sujet. Mais, dans mon état, une telle vaccination aurait été un arrêt de mort, et il faudra y renoncer.

Une ambulance des sapeurs-pompiers m'attend à l'aéroport de Bruxelles pour me transporter à la clinique universitaire d'Aix-la-Chapelle, où tout a été préparé pour me soigner. Moi qui pesais 90 kg avant mon arrestation, je n'en pèse plus que 49 maintenant. Il me faut des jours, des semaines et des mois pour réaliser que je suis libre. J'apprécie énormément la moindre petite chose : le fait d'être couché dans un lit propre, ou bien le simple fait que l'on s'occupe de moi, ou encore celui de ne plus être obligé de mendier le moindre médicament. Mais j'ai encore très peur : le bruit d'une voiture suffit à me remplir d'effroi car il me rappelle à chaque fois celui de la jeep qui venait me chercher pour m'emmener dans la chambre de torture.

Quel plaisir de pouvoir regarder par la fenêtre chaque fois que j'en ai envie. Quelle satisfaction de pouvoir parler sans craindre que mes paroles soient mal interprétées. Cependant, il

m'a fallu beaucoup de temps, et il m'en faudra encore beaucoup, pour surmonter les souffrances qui se sont accumulées en moi.

J'ai gardé le silence jusqu'à présent pour ne pas risquer d'aggraver le sort de ceux qui sont encore en prison et qui continuent à souffrir. C'est cependant sur mon lit d'hôpital, alors que je ne pouvais plus lire qu'à l'aide d'une loupe, que j'ai commencé à dicter le récit de mon martyre, bien que cela remue en moi des souvenirs douloureux

Je ne pourrai jamais oublier ni Boiro, ni ses prisonniers qui, eux, conserveront toujours une place dans mon cœur. J'éprouve une profonde reconnaissance pour tous ceux qui essaient d'obtenir la libération de détenus innocents, et qui m'ont moi-même aidé à sortir de prison. Lorsqu'à Boiro nous essayions de prendre la défense d'un prisonnier, nous savions que cela nous attirerait des sanctions,, mais nous l'avons fait quand même et nous continuons à le faire maintenant que nous sommes libres, même lorsque nous n'avons que peu d'espoir.

C'est sur mon lit d'hôpital que j'apprends ce que la presse de la République Démocratique Allemande a écrit sur moi pendant mon internement à Boiro elle a osé me qualifier d'espion et d'agent de la République Fédérale. Cette dernière, pour laquelle j'ai été torturé, a du signer envers la République de Guinée une "reconnaissance de culpabilité" dont j'ai fini par obtenir le texte. Le Président de la RFA, M. Walter Scheel, a adressé au Secrétaire Général des Nations-Unies, M. Kurt Waldheim, la déclaration suivante "C'est l'un des principes de base de la politique étrangère du gouvernement fédéral allemand que de ne pas s'ingérer -ni directement ni indirectement- dans les affaires intérieures d'autres pays. Le gouvernement fédéral rejette formellement toute menace et tout usage de violence dans les relations internationales. Je vous assure que le gouvernement fédéral condamne sévèrement toute violence et toutes activités subversives contre

un gouvernement étranger, que cela soit le fait de gouvernements, de groupes ou d'individus.

Le gouvernement de la République Fédérale Allemande en appelle une nouvelle fois à l'humanité du Président Sékou Touré et lui demande de libérer Monsieur Marx, dont la condamnation pour cause d'activités dirigées contre l'Etat guinéen n'est due qu'à un enchaînement de tragiques méprises.

La République de Guinée a reproché au gouvernement fédéral allemand de soutenir des activités visant à renverser le gouvernement de Conakry. Je tiens à souligner une nouvelle fois que ce reproche est absolument dénué de fondement".

Le Secrétaire Général de l'ONU a transmis cette déclaration au Président Sékou Touré, dont voici l'arrogante réponse qui n'est, à mes yeux, que dérision : "Je vous félicite pour la droiture de votre esprit. . . Le gouvernement guinéen est à tout moment prêt à établir ou rétablir de solides relations de coopération avec tout gouvernement étranger, à la seule condition que la souveraineté et la dignité du peuple guinéen soient strictement respectées. .."

Par contre, je suis plein d'admiration pour Mademoiselle Barry, Guinéenne étudiant à Munich, qui me téléphone pour me dire : "Je voudrais donner ma vie pour expier ce que le gouvernement guinéen vous a fait endurer."

Il m'arrive encore de repenser aux femmes internées à Boiro. Par exemple, Casse Mariama, une ancienne hotesse d'AIR GUINEE. Elle est enceinte lorsqu'on l'amène au camp. C'est là qu'elle met au monde un fils, dans le département X, un bâtiment ayant servi de logement aux gardiens et maintenant réservé aux prisonniers bénéficiant d'un régime de faveur. Plus tard, elle est transférée dans le bloc abritant les autres détenus.

La santé physique et psychique de Casse Mariama est par moments tellement menacée qu'on la fait soigner quelques jours à l'hôpital Donka, en face du camp.



Comme elle est assez souvent chargée de préparer des repas pour les gardiens, elle peut en profiter un peu avec son fils. Sinon, les femmes reçoivent exactement la même nourriture que les hommes, comme ceux-ci on les torture, et souvent on en abuse.

L'enfant de Casse Mariama, un beau petit garçon très éveillé, est très aimé au camp. Un jour, il s'adresse à un gardien de sa petite voix, avec une note d'avertissement, pour lui dire qu'il est temps de laisser partir sa mère, car celle-ci est très fatiguée et ne peut plus rester en prison. Il ajoute que les autres détenus sont, eux aussi, fatigués.

Pour faire plaisir à l'enfant et, aussi, pour tromper leur ennui, des prisonniers adroits confectionnent des jouets rudimentaires à l'aide de papier et de petits bouts de bois. La plupart des détenus ont, eux-mêmes, des enfants "à l'extérieur" qu'ils n'ont pas vus depuis des années et le fait de faire quelques cadeaux à ce petit garçon leur donne l'illusion d'en faire à leurs propres enfants.

Casse Mariama a dû passer en tout 5 années de souffrance à Boiro.

Quelques mois après ma libération, j'ai l'occasion de voir à la télévision une émission sur la torture. Je n'arrive pas à détacher mon regard du petit écran : j'ai moi-même subi la plupart des tortures dont il est question et je ressens dans mon propre corps les souffrances que doivent endurer ces hommes. Je souffre avec eux et me sens profondément touché par le sort de ces malheureux. Mais cela dépasse mes forces. J'appelle l'infirmière de service de nuit qui vient me réconforter. Toutes les souffrances qui se sont accumulées en moi et tous les cris que j'ai dû retenir surgissent maintenant à la surface, et j'éclate en sanglots : je n'ai pas honte de ces larmes qui sont pour moi une véritable délivrance.

Il est regrettable de constater combien d'hommes et de femmes considèrent la liberté dont ils jouissent comme la chose la plus naturelle qui soit, et refusent d'essayer de se mettre à la place de l'un des nombreux malheureux qui, jour pour jour, sont privés de leurs droits.

ON NE PEUT CONCEVOIR CE QUE REPRESENT LA LIBERTE QUE LORSQUE QU'ON EN A ETE PRIVE. Pour moi, la liberté est maintenant ce que j'ai de plus précieux.

Les médecins ont réussi à effacer la plupart des traces de mon internement et je peux à présent mener une vie à peu près normale. Mais 1.309 jours de ma vie m'ont été volés, 1.309 jours remplis de souffrances.

Je sais que mon histoire ne représente qu'un cas parmi tant d'autres. Ce n'est pas sans raison que ce siècle est appelé "le siècle de la torture". Deux millions de Guinéens ont quitté leur pays, trois millions vivent encore en esclavage, "nés" dans le Parti et obligés de participer à toutes ses réunions. Il y a au moins une victime de ce régime dans presque chaque famille.

Si ces lignes parviennent à secouer ne serait-ce qu'un seul homme, à l'émouvoir au point qu'il n'accepte plus sans un mot les tortures et les atteintes portées aux droits de l'homme, alors ce livre aura atteint son but.

D'après les documents d'Amnesty International, des êtres humains sont encore torturés jour pour jour dans plus de 100 Etats du globe, et il est absolument indispensable qu'un grand nombre d'hommes libres protestent avec force pour que cesse le martyre de ces innocentes victimes. La dignité d'autrui doit avoir pour nous au~tant de valeur que la notre. Il est atterrant de constater que le livre de mon ancien co-détenu Jean-Paul Alata, intitulé "Prison d'Afrique", imprimé en France mais publié en Suisse, a été interdit en France en vertu d'une loi vieille de presque 100 ans. Jean-Paul Alata, qui avait passé 4 ans et demi à Boiro, est mort à Abidjan -trois ans seulement après sa libération- dans des conditions plutôt curieuses. Le dictateur guinéen avait menacé de le tuer. Alata avait quitté la

France à la suite d'une démarche de l'ambassadeur de Guinée à Paris, le ministre-tortionnaire Seydou Keyta, visant à ce que l'ancien ami de Sékou Touré soit livré à la Guinée. La mort d'Alata a plongé de nombreuses personnes dans la consternation.

Seydou Keita, qui devait être nommé ambassadeur de Guinée à Bonn, a finalement été rappelé en Guinée. L'une des raisons de ce rappel est sans doute la réaction de la presse allemande qui avait titré : "Un assa3sin va représenter la Guinée à Bonn."

Par la suite, on a surement confié à Seydou Keita un poste important dans les coulisses du thea.tre de marionnettes de Conakry. A Bonn a été détaché, à sa place, Top Sékou, celui-là meme qui avait réparti entre les membres du clan gouvernemental les biens confisqués aux détenus politiques. Si on en croit les dires des Guinéens en exil, il n'a pas eu la plus mauvaise part. Il est étonnant de constater que Top Sékou est meme entré, depuis, en pourparlers avec un délégué de la Société des Droits de l'Homme.

Un autre événement très surprenant est à signaler : la dégradation temporaire du frère du Président, Ismael Touré, tortionnaire et assassin notoire, ayant occupé divers postes de ministre et rempli plusieurs missions en tant qu'ambassadeur spécial du Président. Afin de calmer les esprits, on l'a temporairement chargé de f onctions subalternes. Sékou Touré a-t-il besoin de boucs émissaires ayant supprimé des vies humaines sur son ordre et qu'il fait disparaître ensuite de la scène politique -meme si cette disparition n'est qu'apparente-pour pouvoir démontrer son innocence aux hommes politiques de l'Ouest ?

L'Assemblée Nationale, constituée de 150 députés élus pour 7 ans, ne semble etre là que pour approuver les décisions du Président. Lorsqu'un jour de 1977, un journaliste demanda au Ministre des Affaires Etrangères Fily Cissoko ce qu'il était advenu de Diallo Telli, arrêté un an plus tot, celui-ci se contenta de répondre qu'il lui était complètement égal que

l'opinion publique croit Diallo Telli encore en vie ou déjà mort. Telli avait été Ministre de la Justice, premier secrétaire de l'organisation pour l'unité Africaine et ambassadeur de la Guinée auprès des Nations-Unies.

Les efforts d'André Lewin, ambassadeur de France à Conakry et ami personnel de Sékou Touré, ont permis à la France d'établir de nouveaux contacts avec la Guinée. A la fin de l'année 1978, le Président Giscard d'Estaing et Sékou Touré, alors âgé de 57 ans, se sont avancés, main dans la main, sur le tapis rouge-sang qui avait été déployé à l'aéroport de Conakry. Pendant des années, Ahmed Sékou Touré a insulté dans ses discours le successeur de Giscard, François Mitterrand, en fonction depuis 1981.

La situation économique catastrophique dans laquelle se trouve la Guinée oblige ce pays si riche en ressources minières à coopérer avec l'occident. La dette extérieure atteint maintenant 1,2 milliards de dollars. Le créancier principal est l'Union Soviétique qui se fait payer d'anciennes livraisons d'armes par de la bauxite à un prix inférieur de 40 % au prix mondial. La Banque mondiale, les Etats-Uns, la République Fédérale d'Allemagne, la Grande-Bretagne et la République Démocratique Allemande font également partie des créanciers.

Dès la fin 1977, la Guinée avait résilié le contrat d'utilisation des bases aériennes passé avec l'union Soviétique, bases qui avaient été si utiles aux troupes cubaines en Angola. Par ailleurs, Sékou Touré n'exige plus, depuis longtemps, que les pays limitrophes lui livrent les Guinéens vivant en exil.

En 1978, le Président a de nouveau participé à la Conférence de l'organisation pour l'Unité Africaine, bien qu'il ait laissé mourir de faim son secrétaire général, Diallo Telli, dans un camp de la mort. Il n'est pas étonnant que l'action "Amnistie pour les émigrés" n'incite que quelques audacieux poussés par le mal du pays à rentrer en Guinée. Ces derniers se retrouvent d'ailleurs bien vite dans un camp de rééducation.

Le Président Giscard a du, lui aussi, remplir certaines conditions avant de pouvoir marcher sur le tapis rouge-sang près de l'autoroute "Fidel Castro Ruiz". 6000 exemplaires du livre d'Alata "Prison d'Afrique" ont été saisis en vertu d'une loi de 1881 condamnant la divulgation d'écrits anarchistes venus de l'étranger. La télévision

française a du retirer de son programme une émission d'une organisation religieuse sur la torture en Guinée. Seydou Keita, cet assassin, a pu être nommé ambassadeur à Paris et Giscard s'est fait remettre par des "jeunes pionniers" un foulard rouge au stade de Conakry. C'est pour avoir de la bauxite et assurer l'avenir de l'industrie de l'aluminium qu'il a risqué de compromettre sa réputation, même s'il a ainsi protégé les quelque 1.000 Français résidant en Guinée.

L'itinéraire du Président français à Conakry passait tout près du camp surpeuplé de Boiro, l'un des derniers camps de la mort en Guinée depuis la fermeture de celui de Kindia en 1979. De nombreux Guinéens sont encore détenus à Boiro, certains depuis plus de dix ans, en raison de leurs contacts avec des Européens de l'Ouest. L'archevêque Tschidumbo a longtemps figuré parmi les prisonniers. Il n'a pas bénéficié des amnisties de 1977 et 1978, conduisant à la libération respective de 50 et 70 détenus. Ces derniers furent chargés, la nuit, dans des camions, et ce n'est qu'à leur arrivée à l'intérieur du pays qu'on leur annonça leur libération. Ce n'est qu'en 1979 que Tschidimbo a été relâché sur intervention de l'ancien Président du Libéria, Tolbert, qui lui avait même envoyé une Bible.

Mais les camps s'étaient progressivement remplis auparavant : en 1976, on a commencé à poursuivre les Foulbés, qui constituent le groupe ethnique le plus important de la Guinée. On a nième supprimé les bourses d'études pour les étudiants Foulbés pour cause de "racisme". Et lorsque l'équipe de Football "Hafia Conakry" a été battue à Alger dans la finale de la coupe d'Afrique, un procès populaire a accusé le gardien de but et l'avant-centre d'avoir privé leur peuple de la coupe.

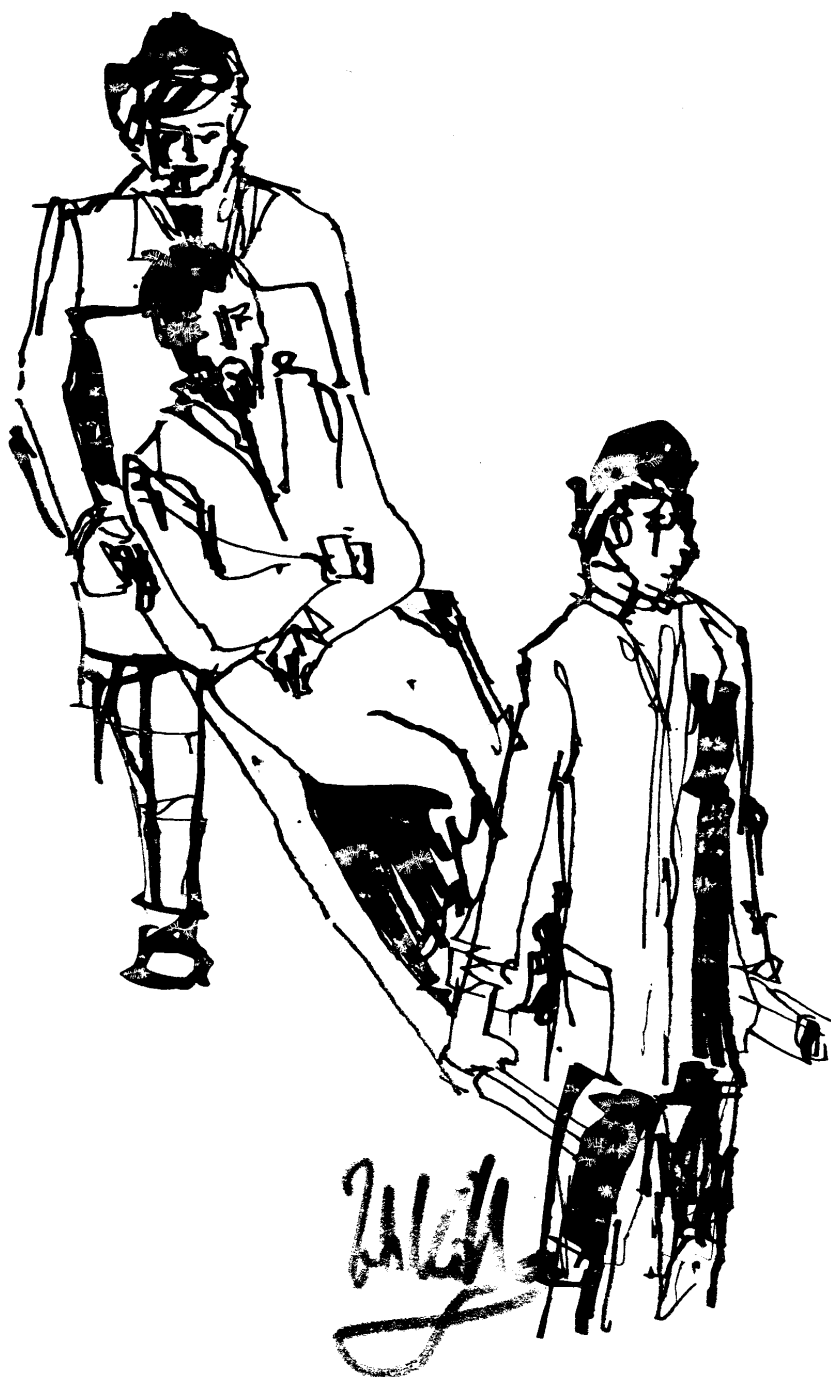
Chaque fois que le nom de Sékou Touré est prononcé en public, le peuple applaudit comme on le lui a ordonné. Il faut bien qu'un peu de pompe recouvre les coulisses de la misère et de la terreur. Mais, la nuit, les éleveurs de bétail passent la frontière avec leurs troupeaux, afin d'échapper à la contrainte des prix fixés par le gouvernement. Le riche pays qu'est, en fait, la Guinée est devenu sous Sékou Touré l'un des plus pauvres du monde.

En 1979, le chancelier allemand, Helmut Schmidt, reçut le premier ministre guinéen, Louis Lansana Beavogui et déclara : "Les temps de l'indifférence sont révolus, et il est préférable de ne plus en parler". La Guinée a reçu en 1979 une somme de 44 millions de DM dans le cadre de l'aide au développement. Le réseau d'alimentation en électricité de Conakry -auquel j'avais été "relié"- a été remis en état avec l'aide de l'Allemagne.

En 1980, le Parlement Européen a condamné le régime guinéen, suite à la longue liste de prisonniers politiques présentée par la Ligue Internationale des Droits de l'Homme au Secrétaire Général des Nations Unies, Kurt Waldheim. Le Parlement Européen a notamment reproché à la Guinée de refuser de donner des renseignements sur le sort des personnes emprisonnées pour divergence d'opinion. Le gouvernement guinéen a été sommé de tenir sa promesse, à savoir libérer tous les prisonniers politiques.

Il est hélas à déplorer que l'organisation catholique internationale "Missio" se soit tue si longtemps dans l'espoir que Sékou Touré finirait par se montrer plus tolérant s'il réussissait à sauver sa face. En vain. Toutefois, après la parution de la première édition de ce livre et la distribution de 250.000 tracts, le Viennois Adolf Paster répondit à une invitation du président guinéen qui lui déclara : "Je n'avais pas le temps de me préoccuper du sort de Monseigneur Tschidimbo."

**Maudits soient ceux qui nous oublient**



En 1980, j'eus la très grande joie d'apprendre que mon ancien compagnon de cellule, Edouard Lambin, venait enfin d'être libéré au bout de 9 ans de détention à Boiro. Il relata que les détenus recevaient depuis peu une ration quotidienne de 2 assiettes de riz avec une sauce de poisson, ainsi qu'un pain français.

Ce ne sont pas les hommes de Guinée mais ses mnaraichères qui ont démontré ce qu'on peut obtenir par la résistance non violente, en se réunissant une fois par milliers, en pleine saison des pluies de l'année 1978, devant le palais présidentiel. Ce jour-là, au lieu de revêtir les vêtements blancs traditionnels, elles avaient gardé leurs vêtements ordinaires et s'étaient noué un foulard rouge autour de la tête. Lorsque Sékou Touré se résolut enfin à apparaître sur son balcon, hésitant, et à crier : "Vive la Révolution !", les Guinéennes gardèrent, pour la première fois, le silence.

Alors le président, stupéfait (il est habitué à u'ce que le peuple pousse des cris de joie lorsque son nom est prononcé) se ressaisit et demanda "Qu'y-a-t-il ?" Quelques courageuses s'écrièrent : "La police économique t" Le problème concernait du poisson, des fruits et du riz que la police économique avait confisqués aux familles sous le couvert des inipots, mais dont un kilo sur deux restait en possession des fonctionnaires corrompus.

Sékou Touré réalisa la situation en un rien de temps et s'écria, à la surprise générale : "A bas la police économique V' Mais ce n'était là que duperie. Le Guinéen Senni, surnommé "la Presse" en raison de son aide aux travailleurs fut jeté en prison sous prétexte que la compagnie de transports de son employeur avait loué des bus aux maraichères. Senni a été le "prisonnier du mois" d'Amnesty International en octobre 1980.

De nombreux amis du peuple guinéen à l'étranger et nième des diplomates et des ingénieurs étrangers en poste à Conakry ne



comprennent pas que les hommes de Conakry se rendent au stade ou se placent spécialement sur le bord de la route pour accueillir leur dictateur, au lieu de rester silencieux comme les héroïques maraîchères à qui sera sûrement érigé un monument plus tard.

La résistance non violente n'a pas besoin d'aide matérielle de l'extérieur. Il serait bon que tout individu essayant de sortir de sa torpeur et de surmonter sa peur finisse par comprendre qu'il peut, pour son prochain, beaucoup plus qu'une masse passive.

Sékou Touré a traité "Amnesty International" de "sale organisation", et des collaborateurs du Président ont qualifié le travail de la Société des Droits de l'Homme -comme mon livre d'ailleurs- d'ingérence dans les affaires intérieures de la Guinée.

Mais nième le Parlement Européen rappelle à Sèkou Touré, en 1980, de tenir sa promesse quant à la libération de tous les prisonniers politiques, y compris les Guinéens mariés à des Européennes. Une femme-député du Parlement Européen, Marie-Jeanne Pruvot, est autorisée à se rendre en Guinée où elle apprend du Ministre des Affaires Etrangères, Abdoulaye Touré, que sept des hommes concernés ont été condamnés à mort et exécutés en 1971.

En 1982, Sékou Touré confirme expressément, par lettre à Madame Pruvot, cette information de son ministre. Mais l'hebdomadaire "Jeune Afrique", édité à Paris, découvre qu'au moins 4 des "exécutés" n'ont été arrêtés qu'après le soi-disant jour de leur mort. Est-ce ainsi que le gouvernement guinéen traite la vérité ? Est-ce que tous les moyens lui sont bons afin d'obtenir de l'aide de l'Europe?

En niai 1980 a lieu un attentat sur la personne du Président. Fait très surprenant : il n'est pas suivi d'une vague d'arrestations.

En février 1981, une bombe explose à l'aéroport de Conakry. Des gardiens et des employés de l'aéroport -environ 100 personnes- sont arrêtés. Cette même année, le Sénégal et la

Cote d'Ivoire -deux pays voisins de la Guinée- se dressent contre quelques-uns des centaines de milliers de Guinéens réfugiés chez eux, sous prétexte que l'on recherche les responsables des attentats de 1980 et 1981.

Trois Guinéens sont livrés à leur pays d'origine avant d'avoir pu faire opposition par voie judiciaire. A leur arrivée à Conakry, des soldats les rouent de coups. Plus tard, deux seront reconduits en Cote d'Ivoire, mais Barry Mouctar émigré depuis plus de 16 ans- restera interné à Boiro.

Fin 1981, le Libéria extradé, lui aussi, 3 exilés Guinéens. L'on relate de part et d'autre qu'une machine guinéenne officielle est autorisée à atterrir à Monrovia pour les évacuer. Parmi eux se trouve Cheik Mohamed Kone, membre du groupe politique "Citoyens de la République de Guinée" qui avait publiquement demandé l'abolition du système unipartite en Guinée. Il va de soi que cela inquiète les Guinéens vivant en exil dans les pays voisins.

Fin 1981, Sékou Touré vient effectuer une visite officielle en RFA -22 ans après la première-. Il a besoin d'argent et d'aide technique pour son pays (5,3 millions d'habitants) qui est devenu sous son gouvernement l'un des 31 pays les plus pauvres du monde.

Avant sa venue, j'écris aux politiciens qui doivent l'accueillir, en leur demandant d'aborder le problème des droits de l'homme. Dans trois communiqués de presse, j'attire l'attention de l'opinion publique sur la violation des droits de l'homme en Guinée.

A l'occasion d'un diner organisé par le Ministre-Président de la Rhénane du Nord-Westphalie, M. Rau, Sékou Touré s'indigne contre la presse allemande qui, à ses dires, répand "les mensonges les plus odieux" sur lui, le présentant comme le plus grand dictateur qui soit, vivant du sang de son peuple. "C'est ce que vous appelez la liberté I", s'écrie Sékou Touré "il

devrait être interdit 'de répandre de telles choses sur un être humain'.

Plusieurs politiciens ainsi que le bureau du Président à Bonn m'informent plus tard qu'ils sont intervenus en faveur des droits de l'homme en Guinée au cours de leurs entretiens avec le Président guinéen.

Amnesty International, le comité de défense des Droits de l'Homme d'Aix-la-Chapelle et l'Organisation Internationale pour les Droits de l'Homme sont invités à l'Ambassade de Guinée à Bonn. Une délégation d'Amnesty International reçoit l'autorisation de se rendre en Guinée. A l'occasion de cette mission, Amnesty International remet aux autorités une liste portant les noms de 78 prisonniers "disparus". La Guinée se déclare prête à donner des renseignements sur le sort de ces personnes le mois suivant. Mais la réponse se fait, bien sur, attendre et en 1982/83 Amnesty lance une campagne internationale visant à attirer l'attention de l'opinion publique sur les Guinéens enlevés ou disparus dans des geoles.

En 1982, Ahmed Sékou Touré est réélu Président de la République Populaire Révolutionnaire de Guinée et reste ainsi le premier responsable des droits de l'homme en Guinée.

Mais est-ce que je ne m'immisce pas, par ce livre, dans les affaires d'autrui ?

Avant la toute première publication, j'ai proposé à Sékou Touré -par lettre recommandée avec carteréponse-, en accord avec mon éditeur, de mettre toute la première édition au pilon, à mes propres frais, et ce à condition que le gouvernement guinéen procède à la libération de tous les prisonniers politiques innocents. Je ne reçois pas de réponse.

Mais la charte des Nations-Unies montre que mon action n'est en aucune façon une ingérence dans les affaires de la Guinée. Cette charte proclame deux principes : la non-ingérence dans les affaires intérieures d'un Etat (Article 2, paragraphe 7) et le respect des Droits de l'Homme (articles 55 et 56). Ces deux principes ne peuvent entrer en conflit que s'il y a violence ou

menace de violence. Le fait de discuter sur le respect ou le non-respect des Droits de l'Homme dans un Etat ne constitue aucunement une ingérence. Les pays-membres des Nations-Unies ont décidé, après 1945, d'établir une coopération internationale dans le domaine des Droits de l'Homme, car ils ont reconnu le rôle décisif de ce problème dans le cadre du maintien de la paix dans le monde.

Un gouvernement qui se réclame de la clause de non-ingérence lorsqu'il s'agit de problèmes touchant les Droits de l'Homme montre par là-même qu'il n'est pas prêt à participer à la coopération internationale dans ce domaine, bien qu'il ait accepté la charte des Nations-Unies. Or, la Guinée a signé en février 1978 la Convention Internationale des Droits de l'Homme. Si elle veut être digne de foi, il faut qu'elle aussi garantisse le respect de ces Droits.

A l'occasion de visites officielles assez fréquentes en Guinée dans les dernières années, Sékou Touré essaie chaque fois de prouver que la torture n'existe pas dans son pays. Les ambassadeurs de Guinée essaient également de donner de "fleur pays l'image la plus positive, comme si chacun pouvait y vivre en liberté. Début 1984, l'ambassade de Guinée à Bonn écrit nième à un membre du comité de défense des Droits de l'Homme d'Aix-la-Chapelle qu'il n'y a pas de prisonniers politiques en Guinée et que l'on rie fait que dire beaucoup de mal sur ce pays.

Ce n'est que début avril 1984 que torture et meurtres prennent fin à Boiro. Après le putsch des militaires conduits par Lansana Conté, tous les prisonniers politiques sont libérés, et il est même possible de visiter le camp de Boiro. D'anciens détenus prennent la parole sur les ondes de Radio Conakry.

A présent, les personnes ayant visité Boiro confirme que le contenu de ce livre est véridique, ce qui avait parfois été mis en doute auparavant. Ce livre est enfin reconnu comme un avertissement pour l'avenir.

Les faits suivants sont, entre autres, mis au jour : le clan touré possède des villas au Maroc, en Arabie Saoudite et en Jamaïque, un immeuble de 16 étages à Paris ainsi qu'une usine de montres en Suisse. Il possède également des comptes en banque à Zurich et en Grande-Bretagne, des dépôts bancaires s'élevant à presque un milliard de dollars ainsi que des dépôts en or et en diamants dont la valeur n'est pas officiellement connue.

Une perquisition chez une Hollandaise connue sous le nom de Madame Monique, et ayant servi de messenger à Sékou Touré, met au jour 17 lingots d'or d'une valeur dépassant le demi-million de dollars.

Il est encourageant de constater que le monde entier offre son aide au nouveau gouvernement de ce pays totalement ruiné économiquement. Toutefois, les investisseurs étrangers font preuve de réserve. Même les Guinéens exilés possédant une qualification professionnelle se montrent réticents à retourner dans leur pays. Le nouveau gouvernement réautorise l'enseignement du français -que beaucoup de gens comprennent en Guinée-, en plus des différents dialectes.

En mars 1984, Sékou Touré se rend de Conakry aux Etats-Unis avec une machine spéciale du roi Fahd d'Arabie Saoudite. Peu de temps après, un porte-parole de l'hôpital de Cleveland, Ohio, déclare que le patient a succombé à une crise cardiaque survenue après une opération ayant duré 5 heures. Toute la ville de Conakry est aussitôt couverte de signes de deuil. La radio ne joue des jours durant que de la musique grave.

Les dirigeants africains les plus éminents tels que le roi Hasan II du Maroc, le Président Egyptien Mubarak et le Président de la Tanzanie, Nyerere, viennent assister aux funérailles. Le premier ministre français apporte un message du Président Mitterand faisant part "du respect de la nation française devant l'oeuvre et la personne de l'un des plus remarquables chefs d'Etat Africains".

Une semaine après la fin du "règne" de Sékou Touré, les militaires font un coup d'Etat, et lorsque des étudiants pénètrent dans le mausolée pour se venger sur le cadavre de Sékou Touré, ils constatent avec surprise, et à la surprise générale, que le cercueil est vide...

Entre-temps, le clan Touré et les membres du parti proches de la famille ont pris en main les affaires gouvernementales. Huit jours plus tard a lieu le premier putsch réussi de toute l'histoire de la République Populaire Révolutionnaire de Guinée. La population est mise au courant du changement de gouvernement -effectué sans effusion de sang- par Radio Conakry. Un porte-parole du comité militaire pour la délivrance nationale déclare : "Votre armée nationale, qui vous a toujours été fidèle et a, pendant 26 ans, toujours fait preuve de discipline et de sacrifice, a décidé de prendre le pouvoir". Une des premières et principales décisions des militaires est de déclarer une amnistie générale pour tous ceux qui se sont rendus coupables de fautes dans le passé. Cette mesure permet d'éviter un cruel carnage. Seuls les membres de la famille de Sékou Touré et leurs alliés sont arrêtés et conduits dans une prison de l'intérieur du pays, à Kindia. Les militaires promettent qu'un procès juste leur sera fait.

Est-ce que la peine de mort sera aussi abolie en Guinée comme cela a déjà été fait dans beaucoup d'autres pays ? Cette mesure permettrait aux dirigeants actuels de mettre l'accent sur le respect des Droits de l'Homme.

J'apprends la mort de Sékou Touré par la presse. Le téléphone ne tarde pas à se faire entendre, et presque chaque personne me demande : "Vous devez être satisfait maintenant ? Tu dois te réjouir à présent ?"

Est-ce que je peux et dois me réjouir ? Non. Je me fais toujours beaucoup de soucis pour le peuple guinéen. Il est temps que meurtre et torture prennent fin. Il faut que règnent raison, maîtrise et réflexion.

Après mure réflexion, le nouveau gouvernement décide d'accorder le pardon, bien que cela ne soit guère facile, et j'avoue que j'admire cette décision magnanime.

Je me suis parfois demandé, en écrivant ce livre : "Puis-je me permettre de défier un président aux réactions aussi imprévisibles V' A cela, mes amis guinéens ont répondu : "Une tragédie a lieu dans notre pays, à laquelle le monde entier ne prête guère attention. Seul le pouvoir de l'opinion publique est en mesure de délivrer la Guinée de la folie meurtrière du dictateur Sékou Touré." C'est cet espoir qui m'a, poussé à écrire ce livre.

Si mes lignes peuvent contribuer à secouer ne serait-ce qu'un seul homme qui prenne la résolution de ne pas se taire plus longtemps face à la violation des droits de l'homme ainsi qu'aux méthodes de torture barbares pratiquées à travers le monde, alors ce livre aura atteint son but.



**RESEARCH DESIGN**



ON TRIAL: *Shakespeare* +

21. **Health Topics**  
 National Endowment for the Arts

WebID Manager

[illegible]

© 2005 Blackwell Publishing Ltd *Journal of Internal Medicine* 258: 101–108



Call 1-800-441-1111



A. J. A. Stehouwer, W. J. G. Meijer



1000



**PUTTA** *Arundinaceae* Poiteb.



1000



CHALC. Information  
Alpha Course 1



100



© 2000 Blackwell Science Ltd



1000



10



1



Subsidiary 1



Elizaf Bath  
Bademba



6070 J. Neurosci., July 26, 2006 • 26(30):6065–6074



1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 2680, 26



838 352 5460

## Gefolterte Guineas